



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

### **Usage guidelines**

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

### **About Google Book Search**

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



## A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

## Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

## À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>

NYPL RESEARCH LIBRARIES



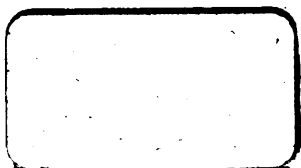
3 3433 07578586 9

6829

LENOX LIBRARY

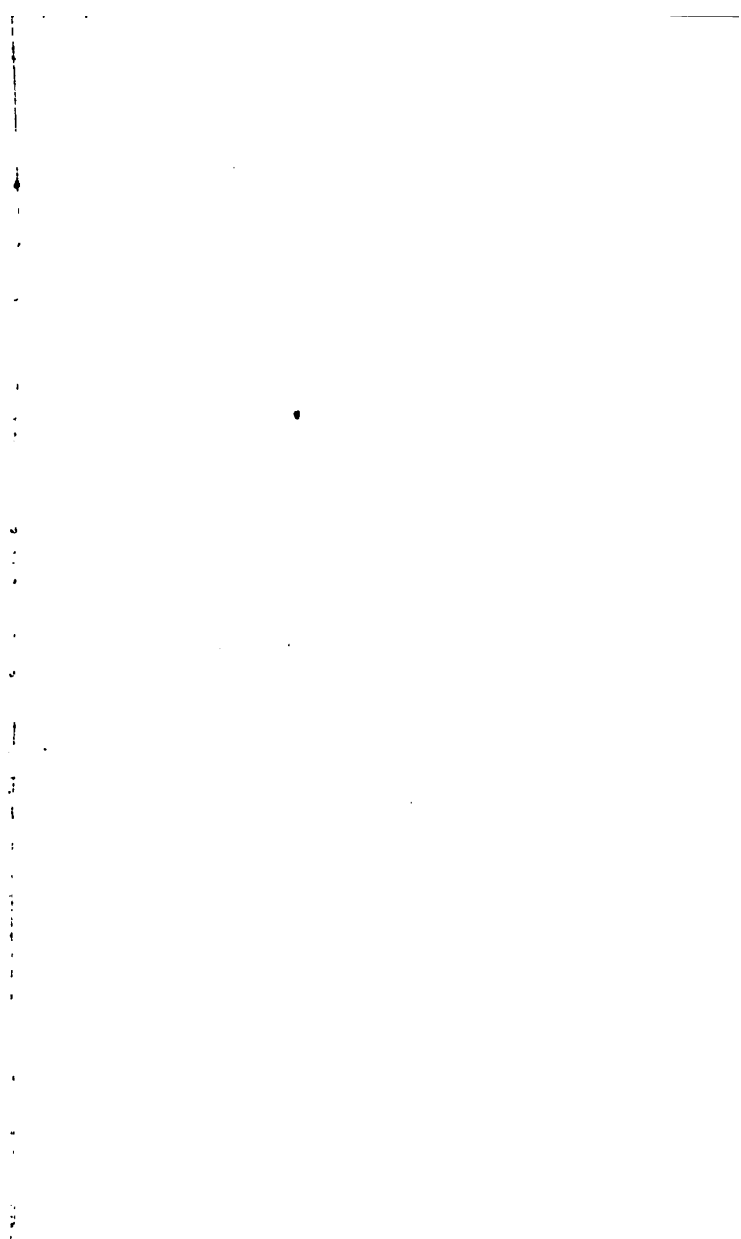


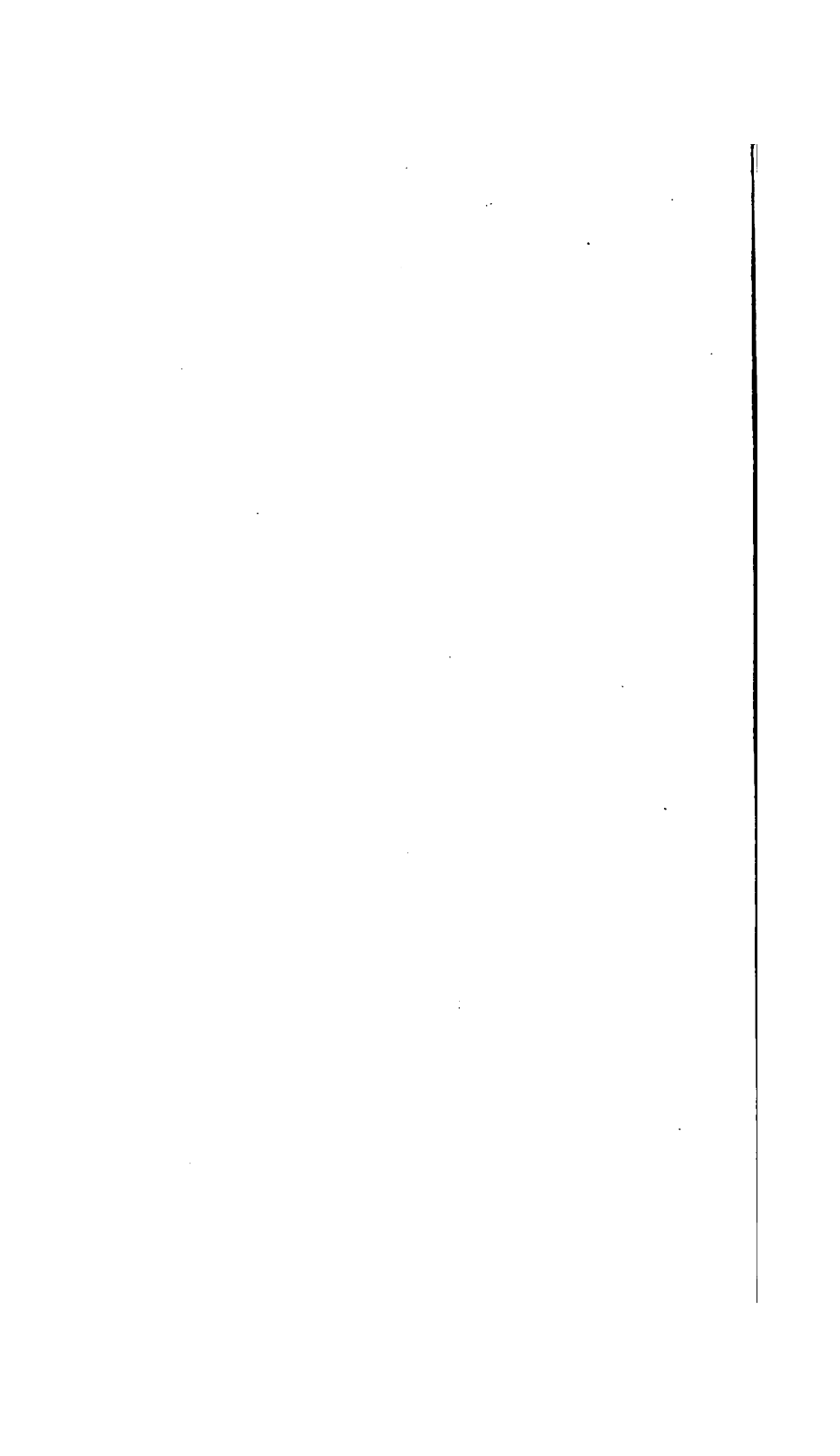
Astoria Collection.  
Presented in 1884.



NKI  
Bo...









LE  
**CHEVALIER D'AI**

**ASTOIN NEW-YORK**

**OUVRAGES DE M. LE MARQUIS DE BELLOY**

**KAREL DUJARDIN,**  
Comédie en un acte et en vers.

**PITHIAS ET DAMON,**  
Comédie en un acte et en vers.

**LA MALARIA,**  
Drame en un acte et en vers.

---

**Sous presse**

**LES COMÉDIES DE TÉRENCE**  
Traduction en vers.

**LILITH**  
Poème.

LE  
**CHEVALIER D'AI**

**SES AVENTURES ET SES POÉSIES**

RECUEILLIES ET PUBLIÉES

**PAR M. LE MARQUIS DE BELLOY**

1766 — 1847

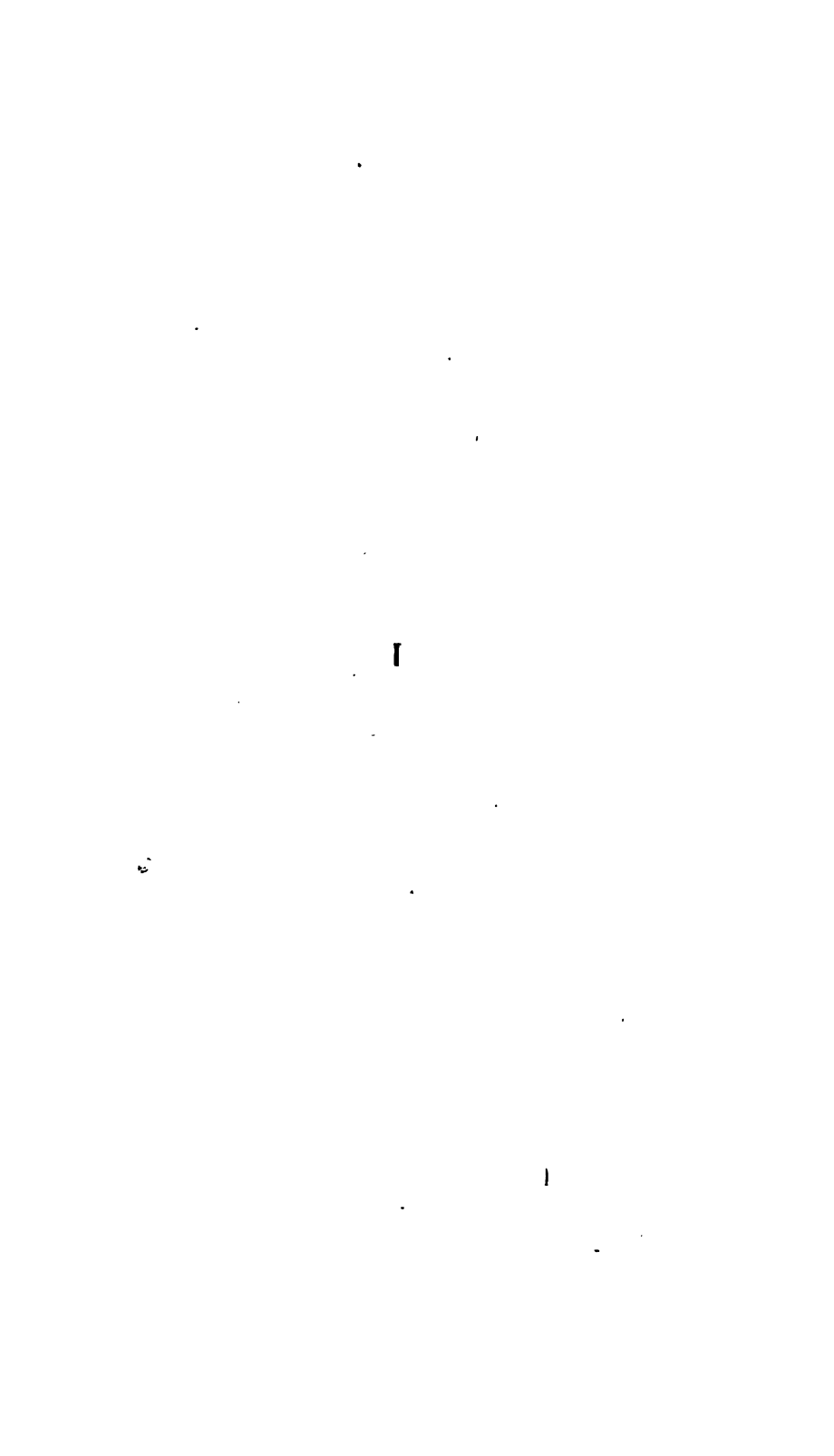
76  
**PARIS**

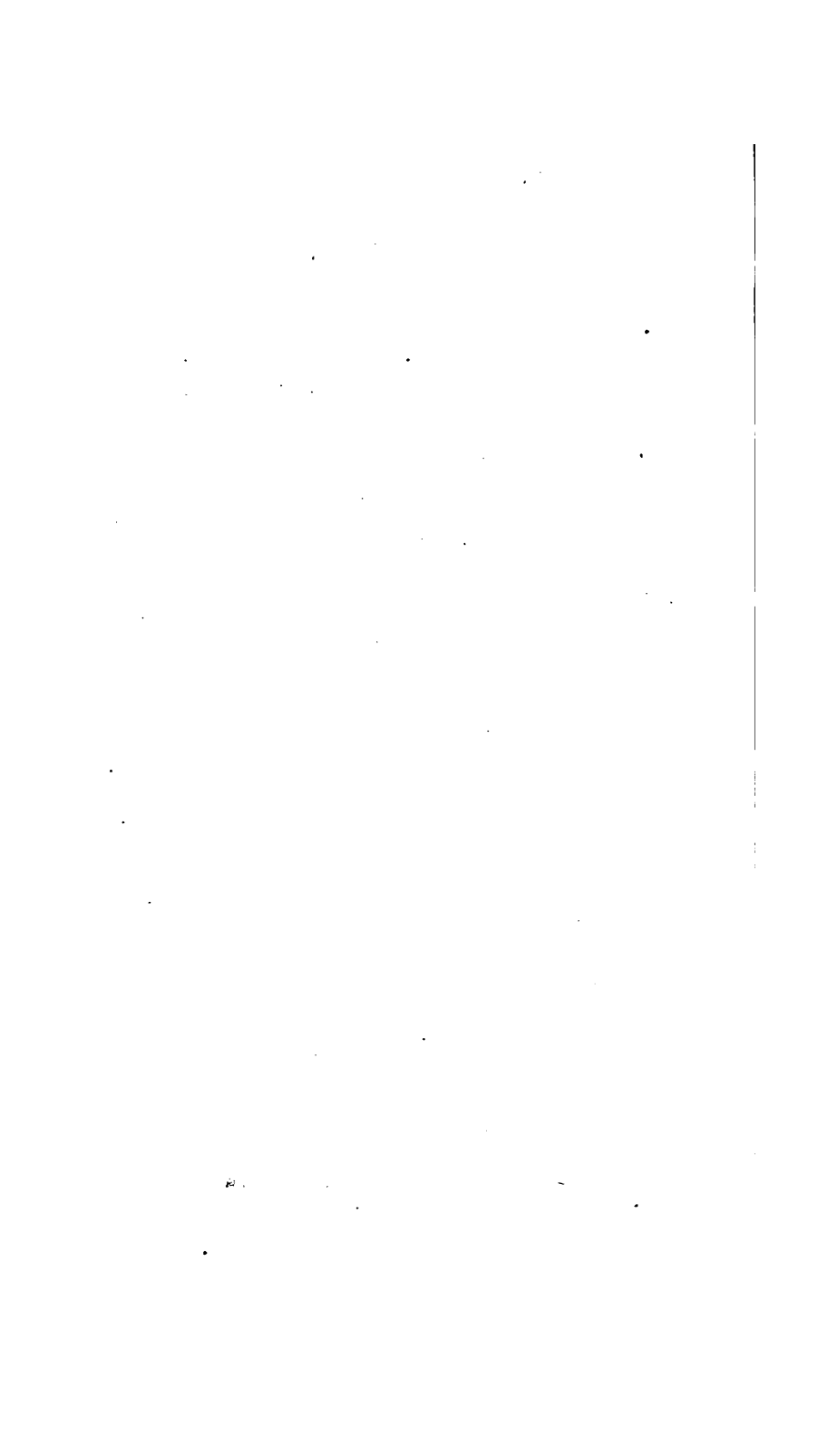
**VICTOR LÉCOU, ÉDITEUR**

**LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ DES GENS DE LETTRES**  
40 — Rue du Bouloi — 40

—  
MDCCCLIV







Tout le monde a vu au moins une fois le chevalier d'Al, ne fût-ce qu'aux Italiens, dont il faisait ses galeries dans le bon temps ; mais peu de personnes de la génération présente l'ont connu aussi intimement que celui qui écrit ces lignes. Nous appuyons au début sur cette circonstance, comme sur l'unique titre que nous puissions offrir au public pour nous permettre de lui présenter qui que ce soit.

Dépositaire des nombreux manuscrits dont l'extrait qui va suivre ne donnera qu'une faible partie, nous avons dû faire un choix rigoureux parmi des poésies familières inspirées par des circonstances qui ont perdu leur principal intérêt. Il a paru, en outre, à certains amis de l'auteur que la plupart de ces petits morceaux.

assez peu dans le goût et les habitudes d'esprit de notre siècle, gagneraient au moins en clarté, précédés ou suivis de quelques explications sommaires. Ils se sont dit que des détails, le plus souvent biographiques, rendraient un semblant d'à-propos à des productions déjà surannées. Nous avons pensé, quant à nous, que ce mélange, d'un goût assez douteux, pourrait conjurer, jusqu'à un certain point, l'effroi bien naturel qu'inspire d'avance au public une longue suite de vers; les personnes sujettes à l'aversion contraire étant, d'ailleurs, parfaitement libres de laisser de côté la prose.

Fidèle au rôle qui nous est marqué, nous serons aussi bref que possible sur une vie qui n'a jamais été publique, et dont les plus fières tempêtes se sont passées dans un verre d'eau. Nous nous bornerons à indiquer les faits relatifs aux poésies qui figurent dans ce recueil, guidé nous-même le plus souvent dans cette facile recherche par les nombreux morceaux que nous avons cru devoir élaguer, comme trop faibles ou trop intimes.

Un mot encore d'explication, sinon d'excuse, sur le manque d'à-propos moins réel qu'apparent d'une telle publication.

Plus les affaires publiques ont aujourd'hui de sourde gravité, plus nos Égéries politiques affectent de dédain pour tout ce qui n'est pas du ressort du ministère de la Guerre ou du ministère d'État, et plus le moment nous semble propice à l'essor de ces petits vers. N'est-il pas



bien temps, en effet, de protester contre la sériomanie au nom de la frivolité, non que celle-ci soit précisément bannie de nos réformes les plus graves, de nos assemblées les plus augustes et les plus chères, mais parce qu'elle n'y est plus admise que sous un masque rébarbatif. Ce que n'a plus assez la France, c'est le courage de sa gaieté.

« Dépêchons-nous d'être légers, disait parfois le chevalier d'Aï, l'on ne sait pas ce qui peut arriver. » Ce grand principe, qui dirigea la vie entière de notre respectable ami, devait s'inscrire en tête de ses œuvres, qui n'en sont que l'application.

Henri-Louis-Nestor d'Aï naquit, le 7 mars 1766, à Sémillant, terre seigneuriale située en Picardie, près de Beauvais. La famille d'Aï, originaire de la Champagne, comme son nom l'indique, appartenait à cette noblesse de province si bien raillée par celle de cour pour ses habitudes loyales. Le père de notre poète, retiré du service avec le titre et la pension de brigadier des armées du roi, était l'unique rejeton d'une famille déjà ruinée par l'inobservance de ce droit d'aînesse, qui n'était malheureusement plus qu'une lettre morte à l'époque où on l'abolit.

Le vieux marquis avait trois fils. L'aîné, qui suivit la carrière de la marine, resta au service pendant la Révolution, et mourut des suites d'une blessure reçue à la bataille d'Aboukir. Le second, entré par vocation dans les ordres, émigra en 1792, et, revenu en France sous

l'Empire, y vécut peu d'années curé d'une petite paroisse de Picardie. Le troisième fils du marquis, le petit chevalier, comme on l'appelait dans la famille, n'eut pas le bonheur de connaître sa mère. Il entra tout enfant au collège d'Amiens, où s'éveilla aussitôt sa vocation poétique, et d'où sont datés ses premiers essais, encouragés par l'aimable auteur de *Vert-Vert*. A seize ans, il avait terminé ses études ; il lui fallut quitter ses bons amis les jésuites, le souvenir des services de son père et les bontés du prince de Conti lui ayant fait obtenir son admission dans les mousquetaires. C'est alors qu'il passa auprès de son vieux père, et dans l'intimité de quelques aimables parentes, ce congé de six mois que tout le monde a eu, et qui rayonne au début de la vie pour en éclipser tout le reste.

Quelques vers du petit chevalier, datés de cette heureuse époque, dénoncent, au milieu des joies sereines de la famille, l'éveil d'un sentiment plus vif.

## JE VOUS HAIS

CHANSON

Abusant de l'amitié même  
 Et des droits du sang entre nous,  
 Vous m'osez demander qui j'aime,  
 Cousine ? Eh bien, ce n'est pas vous.

A peine échappé du collège,  
Pour vous j'ai déjà des secrets.  
Dans vos bontés je sens un piège;  
Enfin je crois que je vous hais !

Au bal, où toute une jeunesse  
Vous entoure comme un essaim,  
Voit-on jamais que je m'empresse  
A lui disputer votre main ?  
Seul dans un coin, rêveur, morose.  
Bercé par de vagues souhaits,  
Je voudrais parfois... mais je n'ose :  
Vous voyez bien que je vous hais.

Montrez-vous quelque préférence  
Pour un ami que j'ai vanté,  
Je me dérobe par l'absence  
Au tourment de le voir fêté.  
L'auteur qui vous coûte une larme,  
Ah! volontiers je le battrais;  
C'est assez pour moi qu'il vous charme :  
Vous voyez bien que je vous hais.

L'autre jour, en jouant aux gages,  
Désigné pour vous embrasser,  
Au mépris de tous les usages,  
Ne m'y vit-on pas renoncer ?  
Moi, ciel! effleurer de ma lèvre !...  
En y songeant, je défailtais ;  
Vous rougissiez, j'avais la fièvre :  
Vous voyez bien que je vous hais.

Enfin, pour preuve plus certaine,  
 Sachez qu'hier votre mouchoir,  
 Qu'en passant près de la fontaine,  
 Au parc vous avez laissé choir,  
 Au clair de lune, avec le garde,  
 Après minuit, je le cherchais ;  
 Je l'ai trouvé, mais je le garde :  
 Vous voyez bien que je vous hais.

L'écolier, on le voit, ne s'est pas encore dégagé du mauvais goût de la province ; tout ce qu'il fait à cette époque est de là force des deux madrigaux suivants. Tirés des oubliettes par une main habile en évocations de ce genre, ils cloront cet aperçu de la première manière de l'auteur <sup>1</sup>.

Iris a brisé son miroir,  
 Qui ne la fait plus assez belle ;  
 Mais les yeux d'Alcippe infidèle,  
 Quand Iris a voulu s'y voir,  
 Ont deux fois vengé le miroir.

---

L'hiver a fui ; la terre consolée  
 Semble renaître et frémit de plaisir ;

<sup>1</sup> Nous ne voyons aucun motif pour dissimuler au public le nom de M. Bobineau, à qui l'archéologie du goût doit la conservation de ces deux textes.  
 (Note de l'éditeur.)

Nouvelles fleurs émaillent la vallée,  
Nouveaux boutons s'empressent de fleurir ;  
Et vous aussi, timide violette,  
Vous fleurissez, mais c'est pour vous cacher...  
Pour vous cacher? Ah ! je crois bien, coquette,  
Que c'est plutôt pour vous faire chercher.

Brusquement enlevé à ces tendres relations, vagues préfaces de la vie, le chevalier, le cœur un peu gros, dut enfin demander la bénédiction paternelle et partir à franc étrier pour Paris, où l'étourdissement d'une vie nouvelle ne tarda pas à lui rendre, du moins par éclairs, toute sa gaieté. Les agréments de sa jeunesse et la faveur du prince de Conti lui ouvraient toutes les portes, il eut l'audace de choisir. Sans négliger la compagnie des femmes et des gens de lettres, il trouva en outre dans les officiers de son corps une société faite pour dissiper les dernières vapeurs de sa mélancolie. Parmi eux était le marquis de P..., seigneur de Gien, qui n'est qu'un rocher en Provence, homme de plaisir à ses heures, mais d'une gravité comique en certains cas, et un peu trop sur le point d'honneur entre amis. Pressé de toutes parts d'accepter un parti qui relevât sa fortune et perpétuât son nom menacé de s'éteindre, ce gentilhomme, préoccupé des menaces de l'avenir, disait souvent qu'il voulait être le dernier marquis de Gien. Notre poète lui fit cette épitaphe anticipée :

## LE DERNIER MARQUIS DE GIEN

TRIOLET

Le dernier marquis de Gien  
Est mort sans laisser une obole.  
Le dernier marquis de Gien  
Aux avocats ne laisse rien ;  
J'approuve fort, sur ma parole,  
Le dernier marquis de Gien.

Le dernier marquis de Gien  
Eut des vertus et quelques vices.  
Le dernier marquis de Gien  
Donnait aux belles tout son bien ;  
Il baillait le reste aux hospices,  
Le dernier marquis de Gien.

Le dernier marquis de Gien  
Eut un château dans sa presqu'île ;  
Le dernier marquis de Gien  
Y mourut ne regrettant rien ;  
Les rats y visitaient par mille  
Le dernier marquis de Gien.

Le dernier marquis de Gien  
En cent lieux montra son courage ;

Le dernier marquis de Gien  
De nos princes n'eut jamais rien ;  
Il n'attendait pas davantage,  
Le dernier marquis de Gien.

Le dernier marquis de Gien,  
En fait d'art, aimait la nature ;  
Le dernier marquis de Gien,  
En musique, n'entendait rien ;  
Aussi buvait-il sans mesure,  
Le dernier marquis de Gien.

Le dernier marquis de Gien  
Payait le plus souvent ses dettes ;  
Le dernier marquis de Gien  
Payait ses dettes assez bien ;  
Mais il les payait en sonnettes,  
Le dernier marquis de Gien.

Le dernier marquis de Gien  
Trouva mainte dot assez ronde ;  
Le dernier marquis de Gien  
Put se mésallier très-bien ;  
Il aimait mieux être en ce monde  
Le dernier marquis de Gien.

Le dernier marquis de Gien  
Près de Saint-George était un aigle ;  
Le dernier marquis de Gien  
Tuait son homme bel et bien ;

Mais comme il le tuait en règle,  
Le dernier marquis de Gien !

Le dernier marquis de Gien  
Ne crut pas, dit-on, à grand'chose ;  
Le dernier marquis de Gien  
Pendant ne doutait de rien.  
Ainsi finit l'apothéose  
Du dernier marquis de Gien <sup>1</sup>.

P..., chansonné si librement, demanda que la pièce fût jetée au feu. On lui fit observer que vingt personnes la chantaient déjà de mémoire. La rencontre eut lieu le jour même. Le chevalier, effleuré à l'épaule, et qui s'était vu ménagé, demanda ses tablettes à son valet de chambre, qui le pensait, et, pendant qu'on faisait avancer les carrosses, il ajouta au morceau le couplet suivant, qui lui fit un ami de son adversaire.

Au dernier marquis de Gien  
Ne refusez pas votre estime ;  
Le dernier marquis de Gien  
Fut un brave, et, sachez-le bien,  
J'ai reçu des leçons d'escrime  
Du dernier marquis de Gien.

<sup>1</sup> Le marquis de P..., dont l'honorable carrière n'a justifié qu'en partie cet étrange horoscope, est mort dans sa province en 1837, entouré de l'estime générale. Fidèle aux engagements de sa jeunesse, il n'a point laissé de postérité.



Les petits soupers étaient alors fort à la mode. Ils servaient d'occasion, d'excuse, de prétextes, à des rencontres où la surprise pouvait être jouée sans appréhension d'être crue sincère, à des invitations galantes, où la plume facile du chevalier était souvent mise à l'épreuve. Celui ci, en pareil cas, s'épargnait volontiers le mérite de l'invention, comme dans cette imitation d'Horace.

## A MADEMOISELLE D...É

Quitte Cythère pour un jour,  
Reine de Paphos et de Gnide,  
Vole, suis l'encens qui te guide  
Jusqu'à la demeure splendide  
Où Clarisse t'offre un séjour.

Qu'Amour suive, ardent, point jaloux !  
Grâces, quittez votre ceinture,  
Accourez, nymphes et Mercure,  
Et toi, que Vénus seule épure,  
Jeunesse, sois du rendez-vous.

La Clarisse substituée ici à la Glycère du poète latin était une veuve assez coquette, qui habitait à Lucienne

une charmante retraite où elle recevait périodiquement une société d'hommes distingués et de femmes aimables. Le chevalier, sans autres droits que ceux de l'amitié, était l'enfant gâté de ces réunions choisies. Il fut assez heureux pour y rencontrer plus d'une fois M. André de Chénier, qui l'honora de ses conseils et de sa bienveillance. Nous attribuons à cette bonne fortune l'amélioration sensible qui se produit dès cette époque dans la manière du chevalier, l'accent plus vrai, plus grave, qui en corrige la fadeur.

Les coteaux de Lucienne immortalisés par le maître, les bords enchantés de la Seine depuis Chatou jusqu'à Poissy, étaient bien faits d'ailleurs pour ramener à la nature un jeune esprit que la ville et la cour n'avaient pu absorber encore.

Cette double influence d'un beau pays et d'un grand poète apparaît déjà confusément dans la pièce que l'on va lire :

Nina, ma belle rieuse,  
Laisse blâmer ta gaité,  
Laisse la foule envieuse  
Te prêcher la gravité.

Ris, jeune âme rose et blanche,  
De te sentir exister,  
Comme l'oiseau sur la branche,  
Toujours prêt à remonter.

Ris à mes graves moustaches <sup>1</sup>,  
Et, d'un air intimidé,  
Ris du billet que tu caches .  
Là, dans ce mouchoir brodé.

Ris de moi, ris de toi-même,  
Ris des austères censeurs,  
Ris du savant au front blême  
Avec les Grâces tes sœurs.

Ris, car tes dents sont d'ivoire  
Et tes lèvres de corail,  
Ris toujours, et, pour ma gloire,  
Ne ris pas sous l'éventail.

Mais, quand nous irons dans l'île  
Où sont les grands peupliers  
Marqués du chiffre immobile  
De tant d'amours oubliés;

Des peupliers et des saules,  
Si la plaintive chanson  
Fait sur tes blanches épaules  
Courir un nouveau frisson;

Si la voix des solitudes,  
Saisissant ton jeune cœur,

<sup>1</sup> L'auteur servait alors dans les mousquetaires.

## LE CHEVALIER D'AÏ.

Des mondaines habitudes  
Étouffe l'accent moqueur,

Cède au trouble, cède au charme,  
Laisse tomber sans regret,  
Laisse une perle, une larme :  
Le gazon sera discret.

Puis, à mes regards avides,  
Rends ton sourire adoré,  
Et, les yeux encore humides,  
Ris encor... d'avoir pleuré.

Un sentiment moins recueilli a dicté la ronde suivante :

## LA CHASSE D'AMOUR

## RONDE

Au bord d'une fontaine  
La reine l'autre soir  
Vint s'asseoir.  
Si tu sais, Madeleine,  
Pourquoi,  
Dis-le-moi,  
Car je suis bien en peine

LE CHEVALIER D'AI.

21

D'en savoir la raison,  
Madelon !

L'amour nous mène,  
A dit Madeleine,  
L'amour nous mène,  
Et non  
La raison.

Ce qu'attendait la reine,  
Rêvant seule et si tard,  
A l'écart,  
Était-ce, ô Madeleine !  
Le roi ?  
Non, ma foi !  
Le roi battait la plaine  
En chasse d'un tendron,  
Madelon.

L'amour nous mène,  
Eh ! gué ! Madeleine,  
L'amour nous mène,  
Et non  
La raison.

Le tendron, hors d'haleine,  
Suivait dans le faubourg  
Un tambour ;  
Le tambour, Madeleine,  
Garçon

## LE CHEVALIER D'AÏ.

Sans façon,  
Aimait à la semaine  
La femme d'un baron,  
Madelon.

L'amour, etc...

La baronne hautaine  
Avait pour sigisbé  
Un abbé;  
Mais l'abbé, Madeleine,  
Sans bruit,  
Chaque nuit,  
Se damnait pour Climène,  
Danseuse au pied mignon,  
Madelon.

L'amour, etc.

La danseuse inhumaine  
Adorait à son tour,  
Sans retour,  
Un page, Madeleine,  
Œil bleu  
Plein de feu,  
Amoureux de la reine  
Et poète, dit-on,  
Madelon.

L'amour, etc...

J'ai dit qu'à la fontaine  
 La reine, l'autre soir,  
 Vint s'asseoir.  
 Or sais-tu, Madeleine,  
 Pourquoi,  
 Dis-le-moi,  
 Ce qu'attendait la reine?  
 C'était un marmiton,  
 Madelon.

L'amour nous mène,  
 Eh ! gué ! Madeleine,  
 L'amour nous mène.  
 Et non  
 La raison <sup>1</sup>.

Évidemment le trait de chute qui dépare ce petit morceau dut être une boutade inspirée au poète par quelque disgrâce récente.

Bien que la reine Margot, de galante mémoire, offre, au dire des chroniqueurs, un précédent presque identique ; et bien que l'Angleterre, sans parler de l'Espagne, ait fourni à l'auteur un exemple non moins fâcheux, nous n'hésiterons pas à prononcer qu'il devait

<sup>1</sup> Cette petite pièce, ainsi que deux ou trois autres qui la suivront de près, a paru dans un recueil moderne sous le nom d'un ami de l'auteur. Le chevalier, dans sa vieillesse, avait d'étranges fantaisies, auxquelles on se prêtait par déférence.

avoir beaucoup souffert pour rire ainsi, suivant l'expression d'un grand poète.

La pièce suivante, qui porte la même date, nous fournit à cet égard une indication précieuse. A n'en voir que le ton, si étranger à la muse du dernier siècle, ces vers ne sauraient être confondus avec tant d'autres, où l'auteur exprime, à tête reposée, suivant la coutume de son époque, des sentiments de convention pour des beautés imaginaires.

Sous le masque jaloux qui voile un front timide  
Avez-vous, dans un bal, reconnu la sylphide,  
Que son aile, changée en soulier de satin,  
Dans l'amour et les fleurs berce jusqu'au matin ?

Avez-vous entendu, par une nuit sereine,  
S'élever sur les flots une voix de sirène,  
Confiant à la lune, avec un rire amer,  
Les secrets d'un amour changeant comme la mer ?

Le soir, quand vous rêvez les deux pieds sur la cendre,  
Avez-vous vu passer l'agile salamandre,  
Formant en lettres d'or un nom dont chaque trait  
Sous un autre bientôt s'éclipse et disparaît ?

Telle est, pour mon malheur, cette brune adorée,  
Que, guéri d'une blonde, un soir j'ai rencontrée,  
Et qui, voyant mon cœur déjà convalescent,  
Se plut à rallumer la fièvre dans mon sang.



A l'onde insaisissable, à l'éther, à la flamme,  
Elle a pris à la fois et son corps et son âme ;  
De ces trois éléments Dieu la fit pour changer,  
La terre n'ayant rien qui fût assez léger.

Toute cette période, qui comprend quatre années de la jeunesse du chevalier, fut, du reste, pour lui, une époque de déceptions amoureuses. Il les subissait avec amertume, et s'en relevait lestement, consolé par quelque trait décoché en fuyant à la façon des Parthes ; heureux surtout quand il pouvait dorer la flèche, et cacher quelque noire malice au fond d'un rose madrigal. On verra, par quelques exemples, s'il touchait juste en pareil cas.

### DÉPIT

A MESDEMOISELLES DE \*\*\*, DONT L'AÎNÉE S'ÉTAIT JOUÉE  
DE LA PASSION DE L'AUTEUR

Paris a des blondes rieuses  
Que l'amour berce comme un jeu ;  
Londre en cache de sérieuses  
Qui se troublent au moindre aveu ;  
J'en ai rencontré de cruelles,  
O Venise ! sous ton ciel bleu ;  
On dit qu'il en est de fidèles  
En Allemagne, où je vais peu.

## LE CHEVALIER D'AÏ.

Une seule, en un rêve étrange,  
 M'enlaçant de ses tresses d'or,  
 Fut pour moi l'ombre du bel ange  
 Qu'à ses côtés je vois encor.  
 Je la crus belle, aimante et douce,  
 Mais, après un mois, ô noirceur !  
 Je découvris qu'elle était rousse,  
 Hélas ! et que j'aimais sa sœur.

---

Croirai-je encor, froide Clémence,  
 Vous que, présent, j'aimais en vain,  
 A ces regrets de mon absence  
 Signés de votre blanche main ?  
 Non, j'ai pris de l'expérience,  
 Et je vous connais mieux enfin :  
 Vous ne désirez ma présence  
 Que pour jouir de mon chagrin.

---

## ROSE

Rose, déjà l'été remplace  
 Les beaux jours de votre âge d'or,  
 Craignez le sort dont vous menace  
 Le doux nom qui vous sied encor.

Redoutez le malin augure  
Qu'ose fredonner ma chanson ;  
Tout est leçon dans la nature,  
Écoutons-la sous ce buisson.

Comme vous, paré d'églantines,  
Qu'un seul jour voit poindre et jaunir,  
Il a blessé de mille épines  
Tout ceux qu'il a pu retenir.

Emblème de votre jeunesse,  
Perfide avec un nom si doux,  
Il a défendu sa richesse  
Pour la disperser comme vous.

Naguère encore, en son hommage,  
Pleuvaient rondeaux et triolets,  
Plus nombreux que sous son feuillage  
Ne gazouillèrent d'oiselets.

Et le soir, enclos dans la ronde,  
Tressaillant au pas des danseurs,  
Sur chaque tête brune ou blonde,  
Il secouait parfums et fleurs.

Mais bientôt les feuilles chassèrent  
Les fleurs, que le vent emporta.  
A leur tour les feuilles passèrent,  
L'hiver vint, l'épine resta.

## LE CHEVALIER D'AI.

Aujourd'hui, vous le voyez, Roses,  
L'églantier n'est plus qu'un buisson.  
De vos tristes métamorphoses  
Le poëte fait sa chanson.

Et, de tant de joyeux complices,  
A peine un visiteur oisif  
Passe et reproche à vos calices  
D'étaler un carmin trop vif.

Au milieu d'une société si attrayante et si futile, et ou le chevalier avait quelque succès, dans ce monde fermé aux bruits menaçants du dehors, il ne resta pas aussi étranger qu'on pourrait le croire au mouvement de l'esprit public. Plus d'une fois, éveillé en sursaut par des tressaillements précurseurs, il jeta un regard au-dessus des remparts de jasmins et de roses qui séparaient le salon de la rue. Sa sympathie pour une cause que de funestes excès lui rendirent ensuite odieuse s'exprimait avec abandon dans sa correspondance avec son père. Le vieux marquis s'en effraya et s'affermit alors dans un projet longtemps médité, et qui eut pour effet de soustraire son jeune fils au double entraînement des plaisirs et d'une philosophie déjà grosse des systèmes qui nous menacent aujourd'hui. On jugera, par la pièce suivante, si ces craintes étaient fondées. Elle est datée de novembre 1787.

UN SOIR A LA FENÊTRE DE LA COMTESSE DE M\*\*\*

AU CHATEAU DE M\*\*\*

LE CHEVALIER.

Pauvre voleur que deux gendarmes  
Trainent en laisse comme un chien,  
Et que suit une femme en larmes,  
Qu'as-tu fait aux riches, vaurien?

Qu'as-tu fait aux heureux du monde?  
As-tu glané dans leurs sillons?  
Dans nos palais, où l'or abonde,  
Qu'as-tu pris, voleur en haillons?

LE PRÉSIDENT.

Votre pitié bat la campagne ;  
Ces gens-là sont nés pour le bagne.  
Force doit rester à la loi.  
Buvons frais, et vive le roi !

LE CHEVALIER.

Le ciel est gris, la terre est sale ;  
Ils vont, la femme et le bandit,

## LE CHEVALIER D'AI.

Ils vont; la bise glaciale  
Hurle autour du couple maudit.

Mais la brume qui l'environne  
Émane de ce sol impur;  
Au delà, le soleil rayonne,  
Au delà, le ciel n'est qu'azur.

Pauvre captif, un dieu propice  
A nos regards se voile ainsi :  
Innocent, demande justice,  
Coupable, demande merci.

## LA COMTESSE.

Fi donc! votre muse nous raille,  
Prendre parti pour la canaille,  
Vous, le poète aux vers musqués!  
Chevalier, vous me suffoquez!

## LE CHEVALIER.

Oui, parfois je me sens une âme,  
Parfois m'échappe un cri du cœur,  
Alors tombe, pardon, madame,  
Le masque au sourire moqueur.

Alors comme aujourd'hui, comtesse,  
En vain des charmes bien connus  
Tentent d'égarer ma tristesse  
Loin du voyageur aux pieds nus.

Je le vois avec sa compagne,  
Par elle seule ranimé,  
Mon cœur le suit dans la montagne,  
Et je me dis qu'il est aimé.

On comprend que ce socialisme en germe, sentimental et à l'eau de rose, accompagné, en outre, d'un train de vie assez fastueux, dut trouver peu d'écho dans l'esprit ferme et sain du vieux marquis. Bien qu'à un certain point de vue désintéressé dans la question, car il en était alors réduit à vendre (pour payer leurs dettes) le domaine de ses aïeux, il observait avec effroi la marche des idées nouvelles. Habitué depuis l'enfance à la discipline des camps, il regardait la royauté comme son drapeau, et ne se fût jamais consolé de la voir reniée par un rejeton de sa race. Peut-être, en outre, se cachait-il, tout au fond de ce cœur de père, l'arrière-pensée d'écarter du grand théâtre de la lutte au moins le plus jeune de ses enfants. Il se souvint alors, fort à propos, que le grand bailli de France, le comte de Loras, son parent, une des gloires de l'ordre de Malte, avait fait, dans sa jeunesse, un séjour de quelques semaines au château, et s'était loué, en plusieurs rencontres, de l'accueil distingué qu'il y avait reçu. Il s'empessa de lui écrire, et reçut, dans une réponse flatteuse, l'assurance que le fils du marquis d'Aï trouverait, dans le bailli de France, un protecteur et un Mentor. Le chevalier, contre l'attente de son père,

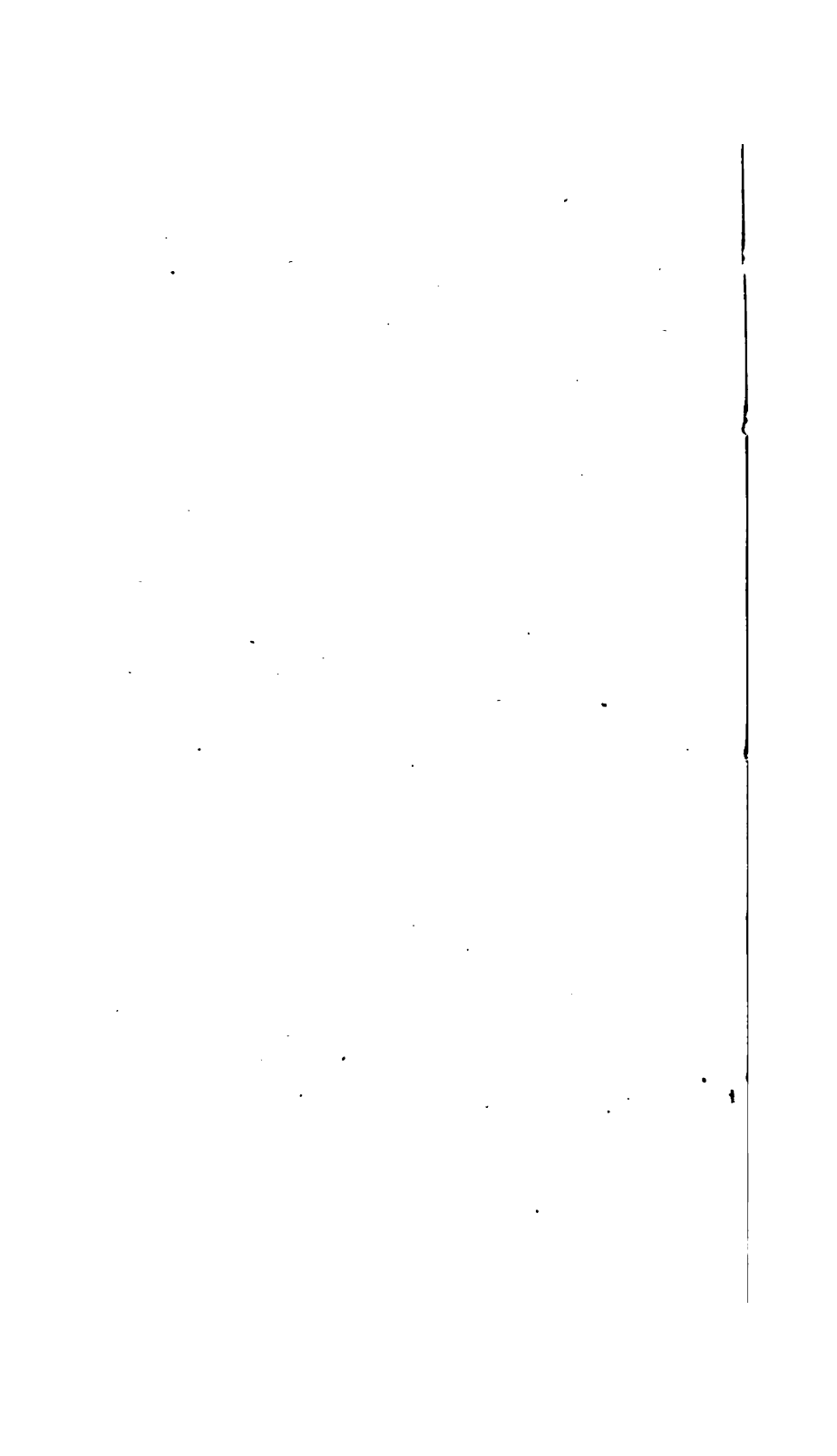
ne se fit nullement prier : un mot suffit pour éveiller en lui le goût des voyages. Il fit donc ses preuves, ce qui lui était facile, et, après une tournée en Belgique, où il avait à visiter une vieille parente, il se fendit à Malte, d'où il commença ses caravanes, en avril 1788.

---



II

3.



Embarqué sur un navire de la Religion, le chevalier en était encore à l'apprentissage de sa nouvelle carrière lorsqu'il se vit rappelé dans sa patrie par la mort de son père et la gravité croissante des événements politiques.

— Que fût-il arrivé en France si j'avais pu y revenir alors? disait-il un jour au marquis de Rivarol.

C'est ce qu'on ne saura jamais.

Le chevalier parlait-il sérieusement? Il est permis d'en douter<sup>1</sup>. Quoi qu'il en soit, la nouvelle de la prise

<sup>1</sup> Nous n'hésitons pas (toutes réflexions faites) à voir une plaisanterie, et peut-être une légère malice, dans ce propos, qui a trop couru pour que nous ayons pu l'omettre. Le marquis de Rivarol (frère de l'écrivain), homme d'esprit, poète aimable, avait quelquefois la faiblesse de se comparer à l'empereur Napoléon. « En 1793, disait-il un jour au café Valois, Barras m'offrit le commandement de l'armée d'Italie; j'étais royaliste,

de la Bastille lui arriva dans le port de Catane, où une gabarre, en charge pour Marseille, le reçut comme passager. Mais à peine eut-on pris le large, qu'assaili par une bourrasque et jeté sur les côtes barbaresques, le navire, en perdition, faisant eau et désemparé, se trouva, au matin, sous le feu de trois corsaires tunisiens. Le chevalier opinait pour la résistance, on n'en tint compte; il insista, on lui rit au nez; il se fâcha, on le lia au grand mât comme Ulysse, et on amena pavillon. Rendu par l'ennemi à une liberté relative, il fut emmené à Tunis, mis à l'encan avec ses compagnons d'infortune, acheté, grâce à sa bonne mine, par le pourvoyeur d'un riche bassa, et attaché aux jardins de son maître, comme peut bien penser le lecteur.

On voit avec surprise, en feuilletant la biographie de Feller, cet ouvrage de tant de critique et de style, combien d'hommes célèbres ont vu leur captivité adoucie par cet honnête emploi de jardinier, que ne dédaigna pas jadis un empereur démissionnaire.

Dire qu'en s'y voyant réduit l'amour-propre du chevalier ne fut pas agréablement chatouillé par cette conformité entre sa destinée et celle de Michel Cervantes, ce serait connaître bien mal le cœur d'un nourrisson des Muses.

je refusai. Il le donna, ah! ah! ah! à Buonaparte!... J'étais aussi brave que lui (ceci était vrai), j'avais plus de capacité; où ne serais-je pas arrivé?... — Tu aurais été demi-dieu! » lui répartit Thiange en fureur. Ce même colonel de Thiange amputé à Essling... Mais n'abusons pas de la patience du lecteur.

Cette impression, néanmoins, fut chez lui de courte durée, et fit bientôt place au dégoût de ses occupations journalières et à l'ennui de sa captivité. Toutes ses pensées se tournèrent alors vers un projet d'évasion, dont la réussite eût pu lui donner un nouveau trait de ressemblance avec son auteur favori. Cette faveur insigne lui fut refusée par le sort, qui lui en réservait une autre. On verra s'il perdit au change.

Un soir qu'il jardinait, tout en fredonnant une barcarolle italienne au pied des hauts murs du sérail, qui, en leur qualité, ne manquaient pas d'oreilles, il aperçut, papillonnant sur un buisson de roses, un billet suspendu à un fil de soie écarlate. Ce billet, qu'il ouvrit d'une main tremblante, était écrit en italien, langue familière au chevalier. Nous le trouvons dans ses papiers, à la cote DLXXXIV, treizième liasse, avec la réponse qu'il y fit.

Se, dal canto armonioso,  
Noto al ver si fa l'augel,  
Tu sei, caro virtuoso,  
Amoroso,  
Bello, e porti un cor fedel.

Io, che, muta, stò nei laci,  
Colle labbra e colla man,  
Già ti mando, sì, ma taci!  
Mille baci,  
Involati al mio tiran.

## RIPOSTA

Se, dai fiori, è noto aprile,  
 Se, da gli alti, ogni virtù,  
 Se pare anima gentile,  
 Allo stile,  
 Bella e nobile sei tu.

Sorridendo a i cari pegni,  
 Grato, accetto il tuo bel don,  
 Che mandar mi, nota ai segni  
 Pur ti degni,  
 Diva incerta, l'ombra al suon.

« <sup>1</sup> L'imprudent chevalier avait à peine abandonné au fil conducteur cette réponse improvisée, que, sentant une lourde main se poser sur son épaule, il se retourna brusquement et se trouva en face du bostangi-bachi (directeur en chef des jardins). Enlevé à l'instant par quatre vigoureux gardiens de la chiourme, et nos lecteurs sont priés de croire qu'il n'en fallait pas un de moins pour triompher de sa résistance, le chevalier se vit moins conduit que traîné en présence du bassa, dont

<sup>1</sup> Tout ce qui est compris entre les guillemets est extrait de la correspondance du chevalier, qui parlait habituellement de lui à la troisième personne, comme Jules César et M. de Kaunitz.

la réputation de sévérité n'avait rien de rassurant dans un cas semblable. Ce personnage, d'une figure assez imposante, bien qu'elle accusât à peine trente ans, était assis, les jambes croisées, sur un riche tapis de Smyrne, et fumait une longue pipe turque avec l'impassibilité ordinaire aux Orientaux. Sa barbe noire descendait jusque sur sa poitrine, et un immense turban ombrageait ses traits calmes et réguliers. Il entendit le rapport sans aucune émotion apparente, et, congédiant d'un signe le bostangi-bachi et sa brigade :

« — Parbleu ! chevalier, dit-il en bon français, il faut avouer que tu es incorrigible !

« D'abord muet de surprise à cette vive apostrophe d'une voix bien connue :

« — Le vicomte de Fleuri ! s'écria enfin le chevalier quand il eut recouvré l'usage de la parole.

« Et déjà il serrait dans ses bras un ami de jeunesse, le plus joyeux conteur des soupers de Lucienne, l'hôte favorisé de la belle Clarisse.

« — Le vicomte de Fleuri lui-même, répondit le bassa en rajustant sa barbe postiche, qu'avait quelque peu dérangée l'accolade du chevalier, l'ex-vicomte de Fleuri, ou plutôt Abdallah-sidi-el-Mansour, ou Almanzor tout court, comme l'on dit en France, échappé au naufrage qui l'a fait croire mort, et qui, d'abord esclave comme toi, est devenu, par la grâce d'Allah et de Mahomet son prophète, un des plus opulents bassas de la régence, car ici, mon cher chevalier, tu tombes en pleine régence.

« — Quoi ! s'écria le chevalier en reculant d'effroi, auriez-vous embrassé?...

« — L'islamisme? Pour qui me prends-tu, chevalier? Je me serais plutôt fait pendre. On n'a pas exigé de moi un forfait aussi ridicule ; mais, sur bien d'autres points, j'ai dû me conformer aux usages du pays, et me résoudre à entretenir un sérail qui me coûte fort cher et ne me sert pas à grand'chose. Là, tu trouveras une personne qui a déjà bien des droits à ta reconnaissance et à la mienne, puisqu'elle a daigné prêter le secours de sa blanche main à la surprise que je te ménageais.

« — Ainsi la dame qui m'a écrit...

« — Ne l'a fait jusqu'ici que par complaisance pour moi ; mais je ne doute pas qu'avant peu...

« — Elle fait partie de ton sérail?

« — Elle en est le plus bel ornement. Née en Perse, il y a vingt ans à peine, elle parle admirablement le français, l'anglais, l'espagnol, l'allemand...

« — Et l'italien à ravir.

« — Oh ! pas précisément : il y a des fautes dans son billet.

« — Et dans ma réponse?

« — Nous verrons cela avec elle, car j'entends bien que tu la lui remettes toi-même.

« En disant ces mots, le bassa entraînait son captif vers un splendide appartement, où il l'abandonna aux soins d'un valet de chambre maltais. Accommodé en un



instant à la française, le chevalier se trouva ainsi en état de paraître devant les dames.

« Le bassa, qui pendant ce temps avait subi une transformation analogue, vint à sa rencontre en habit de cour, et l'introduisit dans une galerie qui ne le cédait point en élégance aux plus renommées du faubourg Saint-Germain. Les dames y étaient au nombre de soixante environ ; diverses de race et de couleur, chacune d'elles avait conservé le costume de sa patrie. Quelques-unes étaient Françaises.

« Le bassa, les ayant priées de considérer le prisonnier comme son frère, celui-ci se trouva bientôt, parmi elles, aussi à son aise que dans un salon de Paris. Dès le lendemain, une promenade à cheval et en palanquin réunit de nouveau la petite colonie. Un diner champêtre l'attendait servi sur les ruines de Carthage, qui sont, comme on le sait, à peu de distance de Tunis.

« Inspiré par les souvenirs historiques, échauffé, d'ailleurs, par quelques verres de champagne, le chevalier, au dessert, cédant aux instances de la compagnie, improvisa le triolet suivant. »

## SUR LES RUINES DE CARTHAGE

Sur les ruines de Carthage  
Marius fut de mauvais goût.  
Sur les ruines de Carthage,

## LE CHEVALIER D'AÏ.

Comment se croire un personnage?  
Comment ne pas rire de tout,  
Sur les ruines de Carthage?

Sur les ruines de Carthage,  
Didon, échappée au trépas,  
Sur les ruines de Carthage,  
Danserait, aujourd'hui, je gage,  
Une gigue avec Iarbas,  
Sur les ruines de Carthage.

Sur les ruines de Carthage,  
Énée, oubliant Iliou,  
Sur les ruines de Carthage,  
Conterait, pieux, mais volage,  
Fleurette à la sœur de Didon,  
Sur les ruines de Carthage.

Sur les ruines de Carthage,  
Rendant hommage à son rival;  
Sur les ruines de Carthage,  
Scipion, encor tout en nage,  
Trinquerait avec Annibal,  
Sur les ruines de Carthage.

Sur les ruines de Carthage,  
Tous deux boiraient, comme je bois,  
Sur les ruines de Carthage,  
A la mort des prêteurs sur gage,  
A la mort des peuples bourgeois,  
Sur les ruines de Carthage.

Sur les ruines de Carthage,  
Quand Comus vide son bissac,  
Sur les ruines de Carthage,  
La grande affaire, pour le sage,  
C'est d'avoir un bon estomac,  
Sur les ruines de Carthage.

Sur les ruines de Carthage,  
Dames de toutes les couleurs,  
Sur les ruines de Carthage,  
Quand Bacchus rit après l'orage,  
Quand Vénus étale ses fleurs  
Sur les ruines de Carthage,

Sur les ruines de Carthage,  
Où l'or eut d'infâmes autels,  
Sur les ruines de Carthage,  
Chantons, gais oiseaux de passage,  
Le vin et l'amour immortels,  
Sur les ruines de Carthage!

Cette pièce, qu'il n'a pas tenu à nous de supprimer, marque déjà l'altération passagère que subirent ici le goût et la moralité du chevalier. Les trois suivantes en donneront une idée plus fâcheuse encore :

## A LA BELLE PERSANE

Beauté sans pair, honneur des rivages persans,  
 Oh! laisse-moi percer, sous tes rideaux de perse,  
 Le secret de ces yeux dont l'éclat me transperce,  
 O Persane aux yeux pers, si doux et si perçants!  
 Que personne du moins, sous ta verte persienne,  
 O perfide Persane (on dit aussi Persienne)!  
 N'aperçoive tes traits, toi que nul ne perd sans  
 Périr! Ah! si ton cœur m'ouvrait une percée,  
 O perle d'Ispahan! j'irais, tel que Persée,  
 Percant l'air sur le dos d'un arabe pur sang,  
 Te ravir ou me perdre, et, foulant, renversant,  
 Tes argus dispersés, je me ferais Persan!

## SUR L'ALBUM DE CORA

NÉGRESSE FAVORITE

Qu'importe la couleur si la forme est parfaite?  
 Vénus se reconnaît dans le marbre ou l'airain.  
 L'amour préfère au lis la noire violette<sup>1</sup>,  
 Et la nuit vaut le jour sous le ciel africain.

<sup>1</sup> Alba ligustra cadunt, vaccinia nigra leguntur.

(VIRG., *Egl.* II, v. 48.)

## CHANSON

Dans le joyeux port du bassa,  
Où la tempête nous poussa,  
Grâce au bon vin qu'il nous versa,  
On ne fit pas eau ce jour-là.  
Tant qu'on y boira la tocane,  
Ma barque y veut rester en panne.

Ah! ah!

Par Allah!

Parlez-moi d'un bassa

Comm' ça!

Le bassa tient pour le Coran ;  
Mais le vicomte est tolérant.  
Chrétien, quand vient le Ramadan,  
En carême il est musulman.  
Celui qui ferait le contraire  
A la fin ne pèserait guère.

Ah! ah!

Par Allah!

Parlez-moi d'un bassa

Comm' ça!

Almanzor, le faux renégat,  
A le goût assez délicat.  
En auteurs, en tabac, en vin,  
Ce Turc a le goût vraiment fin :

## LE CHEVALIER D'AÏ.

Il fait, dans sa bibliothèque,  
Son pèlerinage à la Mecque.

Ah! ah!

Par Allah!

Parlez-moi d'un bassa

Comm' ça!

Almanzor, dit-on, autrefois,  
Fit un peu flèche de tout bois ;  
Aujourd'hui, c'est bien différent :  
Ce qu'il a de trop, il le rend.  
Des blancs il fait encor la traite ;  
S'il en vend, c'est qu'on en achète.

Ah! ah!

Par Allah!

Parlez-moi d'un bassa

Comm' ça!

Vive Almanzor! vive Fleuri!  
Il est bon prince et bon mari.  
Vive Fleuri! vive Almanzor!  
Pour ses femmes c'est un trésor.  
On dit qu'il n'en sait pas le compte,  
Rien n'est tel qu'un bassa vicomte.

Ah! ah!

Par Allah!

Parlez-moi d'un bassa

Comm' ça?

On comprendra qu'un poëte de si belle humeur et de

si bonne compagnie (en Afrique) dût être considéré par Almanzor comme une acquisition d'autant plus précieuse, qu'elle lui avait coûté moins cher ; aussi ne montra-t-il nul empressement à s'en défaire. De son côté, prisonnier sur parole, le chevalier n'eut à former aucun projet d'évasion, et, pendant cinq années, ses prières les plus instantes échouèrent devant l'inflexible attachement qu'il avait eu le malheur d'inspirer au bassa et à sa nombreuse famille.

Les refus de ce dernier n'étaient point, au reste, dépourvus d'une certaine délicatesse dans leurs motifs. On sait quels événements se passaient alors en France. Almanzor, pour y soustraire son ami, eut l'idée de les lui cacher, ce qui, ailleurs qu'à Tunis, eût pu être assez difficile. De loin en loin, il prétendait avoir reçu d'excellentes nouvelles de France. Tout allait bien dans ce pays, un moment agité par les questions les plus futiles ; la monarchie légitime y avait été restaurée par le général Bonaparte, nommé depuis grand connétable. Grâce au désintéressement et au génie de ce grand homme, l'Europe jouissait des loisirs d'une paix profonde ; Paris continuait à tenir d'une main légère le sceptre du goût et des arts ; M. de Calonne était ministre.

Que désirer de mieux ? Tranquille sur un sujet si important, disposant d'une bibliothèque choisie, entouré d'une société charmante, qu'il contribuait à polir et à concilier dans ce qu'elle avait d'éléments un peu incultes ou hétérogènes, sérieusement occupé d'ailleurs

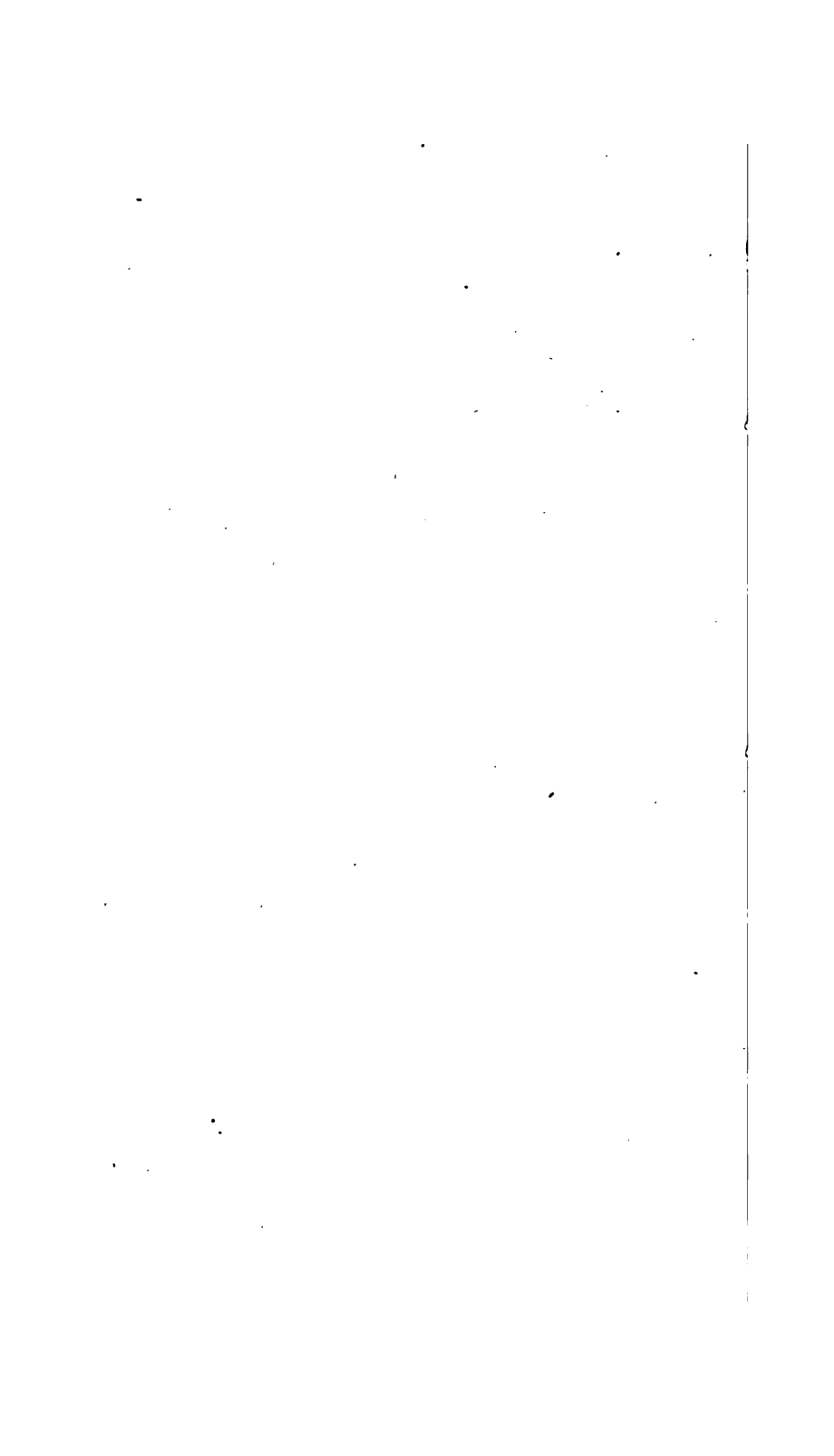
de la conversion de ces dames, le chevalier prenait son mal en patience. On atteignit ainsi à l'année 1795, époque où, après les plus tendres adieux, Almanzor, moins inquiet sur l'avenir de son captif, le remit aux mains d'un de ses corsaires, qui eut bientôt débarqué le chevalier sur les côtes de la Sicile.

Arrivé peu de jours après à Palerme, où se trouvaient alors un certain nombre d'émigrés français, le chevalier, nouvel Épiménide, tomba de surprise en surprise en apprenant ce qui s'était passé en Europe pendant son sommeil de six ans. Le premier coup lui fut porté par la belle Clarisse, qu'il trouva demoiselle de comptoir au café de la *Pernice innamorata*, dont l'émigration française faisait ses galeries. La reine hospitalière du riant château de Lucienne, assez mûre déjà aux temps de sa splendeur, n'avait sauvé des injures de l'âge et de la fortune que son esprit et sa gaieté. Le chevalier, sachant fort bien qu'il faut surtout louer les femmes des avantages qu'elles n'ont plus, lui adressa ce madrigal, qui eut le plus grand succès parmi les habitués de la *Perdrix amoureuse* :

Quoi ! toujours belle et toujours  
Aimable autant que volage !  
L'inconstance n'a point d'âge.  
Mais, le temps eût-il son cours,  
Vous seriez encor, je gage,  
La grand'mère des amours.







Après un séjour de quelques semaines à Palerme, où il fut fêté comme on peut le croire, et où le récit de sa captivité fit les délices de l'exil, le chevalier s'embarqua pour Trieste avec le projet de rentrer en France par l'Allemagne, l'armée française lui fermant la voie de l'Italie, et les vaisseaux anglais celle de la Méditerranée. Il désirait, avant de retourner à Malte, obtenir sa radiation de la liste des émigrés. Cette démarche, qui naguère encore l'eût exposé à mille dangers, lui réussit complètement sous le Directoire. Sa qualité de chevalier de Malte (absent de France pour le service de son ordre) lui fut un titre suffisant, et il put ainsi recueillir en partie l'héritage de son père et de son frère aîné. Est-il besoin d'ajouter qu'il ne songea point à se

prévaloir de l'arrêt qui dépouillait son frère l'ecclésiastique, alors émigré en Irlande?

Assuré désormais d'une modeste aisance et dégoûté du spectacle qu'offrait Paris, livré aux goujats de l'armée révolutionnaire, dont les héros combattaient alors en Orient, le chevalier ne songeait plus qu'à retourner à Malte pour y achever son noviciat. Une nouvelle aussi agréable qu'inattendue lui fit ajourner son départ.

Les aimables cousines, dont l'une avait été l'objet de son premier amour et qu'il croyait émigrées, n'avaient jamais quitté la France. Toutes deux étaient chanoinesses.

Informé qu'elles habitaient le château de Vernouillet, à sept lieues de Paris, sur la route de Mantes, le chevalier les voulut revoir, ne fût-ce que pour un adieu ; il prit donc un matin le chemin de leur retraite sans sentir le charme qui devait l'y fixer.

Le château de Vernouillet, propriété de la famille de Girardin, était devenu, un peu avant 89, le point de réunion d'une société fort élégante, lettrée, et soupçonnée, à raison ou à tort, de donner dans l'illumination. La Révolution, en éloignant quelques-unes des personnes qui composaient ce cercle, lia plus étroitement que jamais celles qui, soit fermeté, opinion, indolence, ou quelque autre raison secrète, ne se laissèrent pas effrayer. Réunies par la conformité de leurs goûts, et peut-être d'une doctrine, dans un nombre que limitaient les convenances du lieu, leur retraite

demeura fermée pendant le fort de la Révolution ; le malheur seul y trouva plus d'une fois un asile, sans distinction de parti.

Là, pendant quatre années, régna dans un calme implacable le génie de l'ancien régime souriant devant la Terreur. Je raconte et je ne juge pas. La poudre et le bon goût, la politesse et les manchettes, les mouches et le bel esprit, s'étaient réfugiés dans cette forteresse, défendue par de simples charmilles contre la fureur populaire et le crayon des proscriptionnaires. Point de nouvelles du dehors, pas un journal, fort peu de lettres. Aux heures de réunion, toute question d'un intérêt actuel et général était sévèrement prohibée par une convention tacite. Des lectures à haute voix, les cartes, la tapisserie, le parfilage, la promenade dans le parc, tels étaient les délassements officiels de cette vie exempte de fatigues.

Le dimanche, l'abbé disait la messe à la chapelle ; quelques honnêtes gens du bourg y étaient admis en cachette ; pour eux seuls s'ouvrait furtivement la petite porte du parc.

Après le 9 thermidor on se relâcha un peu d'un système d'exclusion conseillé jusque-là par la prudence moins que par la tristesse. Les réunions devinrent plus nombreuses. D'anciens membres de la société, des parents, des amis, purent se retrouver dans cette oasis échappée au déluge de l'ancien monde. Un long jeûne en faisait plus délicieusement savourer les délicatesses mûries par le temps, confites, si j'ose m'exprimer ainsi,

dans leur propre substance ; et qui ne connaît la saveur raffinée de ces retards auxquels un goût blasé peut seul préférer les primeurs <sup>1</sup> ?

Le chevalier avait sa place marquée au château de Vernouillet, où régnaient ses belles cousines ; là, il se trouvait doublement en famille, et sut si bien apprécier son bonheur, que sa vocation religieuse et militaire y sommeillait encore le jour où une lâche capitulation livra aux Français l'île de Malte et détermina l'extinction de l'ordre.

Que pouvait faire le chevalier ? Il gémit et se résigna aux douceurs de la vie privée, dont il n'est pas sorti depuis, malgré les flatteuses avances que n'ont pas manqué de lui faire les divers pouvoirs qui se sont succédé en France. Pour lui, la société de Vernouillet fit quelque peu fléchir l'extrême rigueur de sa règle. Sans l'initier à des mystères, qu'il se montra du reste peu soucieux d'approfondir, elle créa pour lui le titre de membre honoraire, dont elle fut presque aussi avare que de celui d'affilié. Cette dignité n'obligeant pas plus à la résidence qu'un bénéfice de l'ancien régime, il fit du château son quartier général, et persista dans cette préférence plus longtemps qu'on n'aurait pu l'attendre de l'inconstance de ses goûts. Aussi, jusqu'à l'année 1811, est-ce de Vernouillet que sont datées la plupart

<sup>1</sup> La société de Vernouillet, qui avait sagement renoncé à se perpétuer par des recrues, s'est éteinte tout récemment dans la personne de mademoiselle de Persan, qui, déjà plus qu'octogénaire, habitait seule le château quand l'auteur de cette notice eut l'honneur de lui être présenté par le chevalier d'AI lui-même.

de ses poésies, dont nous allons donner un choix, heureux de pouvoir suspendre un moment ces commentaires déjà trop longs pour l'impatience du lecteur.

## RONDEAU

En amitié, quand l'Amour se déguise,  
Prompt à changer son regard et sa voix,  
Humble, soumis, sans ailes ni carquois,  
Mieux il se cache, et plus l'enfant narquois  
Est sûr du trait que dans l'ombre il aiguisse.  
Bien qu'à ce tour il m'ait pipé deux fois,  
Dans vos liens mon âme s'est reprise,  
Quand vous juriez que rien ne vaut Orphise  
En amitié.

Sous ce beau masque admis en tapinois,  
Amour me tient, et je rime à sa guise ;  
Vous le souffrez, c'est beaucoup, le sournois  
S'en applaudit, lorsqu'en mon vers gaulois  
Vous permettez que son nom se traduise  
En amitié.

---

## SONNET

Rien qu'un regard furtif et qu'un demi-sourire,  
A qui, depuis un an; s'est donné tout entier,  
Orphise, c'est bien peu pour un si long martyr;  
De moins riches que vous sauraient le mieux payer

Vous êtes trop avare, il faut bien vous le dire :  
On vous apporte un cœur, vous offrez un denier.  
Des gages si légers sont loin de me suffire,  
Mais je vous donne encor jusqu'au premier janvier.

Pareil à ces valets (hélas ! suis-je autre chose ?)  
Qu'on voit, d'une maîtresse exigeante et morose,  
Dans l'espoir d'un cadeau, supporter les mépris,

En ce jour de l'année où les femmes sont reines,  
Si je n'obtiens de vous un louis pour étrennes,  
Je demande mon compte, et j'entre chez Iris.

---



## RONDEAU

Sans y songer, autour d'une rebelle,  
Objet d'un feu que l'on croit passager,  
Sûr de soi-même, et riant du danger,  
On l'entretient de la peine éternelle  
Que d'un sourire elle peut abréger ;  
On fait la roue, on brille, on étincelle ;  
Dans maint sonnet galant et mensonger,  
Jurant de vivre et de mourir pour elle,  
Sans y songer.

Ainsi voit-on, sémillant et léger,  
Autour des rêts où chante sa femelle,  
Le gai pinson jouer et voltiger ;  
Mais l'Amour vient qui tire la ficelle,  
Et l'on est pris, oiselet ou berger,  
Sans y songer.

---

## STANCES

Éclairs sereins d'un œil bleu comme la pervenche,  
Dont le jais qui l'entoure avive encor l'émail,  
Rayonnements d'un sein blanc sous la gaze blanche,

Doigts roses et menus agitant l'éventail,  
Ligne qui va fuyant de son col à sa hanche.

Espoirs toujours déçus, enchantement soudain  
D'un geste familier, d'une noble attitude,  
D'un sourire attendri, d'un regard plus humain,  
Qui, disputant ma vie aux charmes de l'étude,  
Prémices du bonheur, me laissent en chemin.

Tout ce qui prend les yeux, tout ce qui ravit l'âme,  
Tout ce qui porte aux sens de plus molles langueurs,  
Une beauté sans tache, et, défiant le blâme,  
Un cœur dont ma faiblesse aime jusqu'aux rigueurs,  
Tout ce qui fait qu'on vit et meurt pour une femme.

N'est-ce donc pas assez pour assurer tes droits,  
Quand tu me vois esclave aux pieds d'une rebelle,  
Qui se rit de ma peine et méprise tes lois,  
Amour, et faudra-t-il qu'une étreinte nouvelle  
Fasse encor, chaque jour, mes liens plus étroits?

Quelle sera la fin d'une si rude guerre,  
Impitoyable enfant, et qu'en espères-tu ?  
A quoi bon me cribler des traits de ta colère ?  
Dans mon âme soumise est-il une vertu  
Qui n'ait fui devant toi comme une ombre légère?

Vainqueur du premier coup, que sert de redoubler ?  
T'ai-je même un instant disputé la victoire ?  
Qu'ai-je fait, la voyant, que rougir et trembler ?

Ah ! comprends mieux enfin ce qu'exige ta gloire :  
C'est elle et non pas moi que tu dois accabler.

Car elle seule encor méconnaît ton empire,  
Dans ce riant séjour où tu descends parfois ;  
Et, tandis qu'à l'écart je rêve et je soupire,  
Son pas léger résonne à la porte du bois,  
Elle passe... Entends-tu sa chanson et son rire ?

Et tu la souffrirais ainsi te défier !  
Ah ! venge-toi, fais d'elle un exemple terrible.  
Que toute autre s'incline en la voyant plier !  
Ouvre-moi le chemin de ce cœur insensible,  
Montre-moi le défaut de son corset d'acier.

Confonds de sa gaité l'orgueilleuse bravade ;  
Dans un rêve inquiet fais-la se consumer,  
Rends à ma voix l'accent qui touche et persuade ;  
Cet art fier et soumis qui saura la charmer,  
Donnes-en le secret à mon esprit malade.

Fais que j'en sois aimé ; mais est-ce trop pour moi ?  
Dois-je éternellement souffrir de tes atteintes ?  
Eh bien ! qu'un plus heureux la range sous ta loi.  
Et si tu n'as, enfant, nul souci de mes plaintes,  
Songe au moins à ta gloire et me venge avec toi !

De peur que tous ces dons qui nous la rendent chère,  
Une forme si pure, un esprit si charmant,  
Comme la fleur des bois, ne se fanent sur terre,

D'elle-même ignorés, sans que l'œil d'un amant  
Ait jamais réfléchi leur grâce passagère <sup>1</sup>.

## SONNET

Exalter sa déesse et la faire si belle,  
Si pure, et de tout point sans égale ici-bas,  
Qu'elle-même au portrait cherche en vain un modèle,  
Est le plus sûr moyen de ne la toucher pas.

Si tu veux l'attendrir, ne la dis point cruelle,  
Regrette de l'aimer, vante d'autres appas,  
Jure que tu la sais fausse, vaine, infidèle,  
Qu'elle ait tout à gagner quand tu la connaîtras.

Sinon, se retranchant dans sa gloire conquise,  
Tu la verras bientôt à quelque autre soumise,  
Sûre avec lui du moins de ne jamais déchoir.

De là tant de succès qui parfois nous étonnent ;  
A d'indignes objets tant d'amours qui se donnent ;  
Toi qu'on m'a préféré, tu dois bien le savoir.

<sup>1</sup> Les vœux du chevalier furent bientôt à demi exaucés ; l'aimable personne qui les lui avait inspirés se donna, trois mois après, un époux assez ridicule, s'il faut en croire le sonnet suivant.

## SONNET

Allons, mon cœur, pardonne à l'infidèle ;  
Volons gaiment à de nouveaux combats :  
L'amour, hélas ! ne se commande pas ;  
Un jour peut-être il te vengera d'elle.

Ce dieu gamin a pour règle éternelle  
De s'en passer, ainsi que de compas ;  
L'égalité règne dans ses États,  
Et le plus sot peut charmer la plus belle.

L'archer divin, pour le mieux démontrer,  
Dans les beautés dont nous rêvions la chute,  
Avait visé celle qui te rebute.

Loin de te plaindre, il l'en faut admirer :  
C'est bien assez que l'or nous les dispute  
Sans que l'esprit les vienne accaparer.

---

## DIAMANT-NOIR

POÈME

## CHANT PREMIER

De quoi parler, dames très-chères,  
Qui me demandez un récit ?  
De quoi parler en ce temps-ci ?  
Du temps qu'il fait ? du prix des terres ?  
Du nain jaune ou du reversi ?  
Rien de nouveau dans les gazettes,  
Le tambour chasse les musettes,  
Le rossignol et les poètes  
Ont peur aussi.

On aurait su du moins que dire à vos grand'mères :  
A leur crédulité l'on joua plus d'un tour ;  
Mais avec vous, dames du jour,  
Têtes savantes et légères,  
Qui ne croyez plus même aux bulletins de guerres <sup>1</sup>  
Faits à la cour,

<sup>1</sup> Le chevalier, en vrai boudeur de son époque, ne crut jamais à toutes ces victoires racontées par le *Moniteur*.

De quoi parler, dames très-chères,  
Sinon d'amour ?  
L'amour ! ce sujet-là sera toujours de mode ;  
Ample et fertile, quoique ancien,  
Chacun le rajeunit en y mettant du sien.  
Il se passe, au besoin, de règle et de méthode ;  
L'ignorance n'y gâte rien  
Et la pudeur s'en accommode,  
Si le conteur raconte bien.  
De savants docteurs en Sorbonne  
Ont jugé la matière bonne ;  
Des papes ont encouragé  
Des clercs à s'y donner congé,  
Et tous les auteurs qu'on remarque,  
D'Anacréon jusqu'à Pétrarque,  
Du païen Longus au dévot  
Et savant évêque Amyot,  
Tous, sans qu'on leur crie anathème,  
N'ont fait que broder sur ce thème  
Et conjuguer le verbe j'aime.

Hem ! poème : c'est un poème,  
N'en déplaise au souris moqueur  
De la baronne de Francœur,  
Un poème de longue haleine  
(Pour l'auteur qui n'en a qu'à peine),  
Un poème avec fictions,  
Harangues, imitations,  
Réflexions, digressions,  
Mais toujours sans allusions ;  
Un vrai poème de poète,

Combats sanglants, siège d'un cœur,  
 Et, pour que l'œuvre soit complète,  
 L'invocation de rigueur.  
 Inspirez-moi, beaux yeux d'Aline,  
     Taille divine  
     De Fœdora,  
     Main blanche et fine  
     De Cœline,  
     A qui l'aura..  
     Parler suave  
     De la margrave,  
 Roses d'Agnès, lis de Flora,  
 Corail, ébène et cætera !  
 Mais vous surtout, grâces décentes,  
 Des deux Lesdiguières absentes <sup>1</sup>,  
 Dont l'une au moins nous reviendra.

Et toi que j'oubliais, toi que l'on calomnie,  
 Mère de plus d'un trait que l'on prête au génie,  
 Charme de l'oreille et des yeux,  
     Mystère étrange,  
 Rime qu'a fait tomber des cieux  
     L'archet d'un ange,  
 Rime qu'à mes premiers essais  
     Je maudissais  
     Et que j'adore,  
     Guide sonore

<sup>1</sup> Madame la duchesse de Lesdiguières et sa fille, cette dernière morte l'année précédente, âgée de dix-neuf ans; elle avait épousé le comte de Mahaut-Bassoncourt, qui fut tué à la bataille de Dresde. L'empereur le regretta.



Qu'avoue encore  
 L'esprit français,  
 Rends-moi mes faciles succès  
 Dans le temps où... rime, tu sais ?  
 Marche devant moi, vole, vole ;  
 Sonne, grelot ; luis, luciole ;  
 Arrière, arrière la raison !  
 Que tout obéisse à la folle  
 De la maison.  
 Plan et sujet, règles d'école,  
 Ordre, clarté, chansons ! chansons !  
 Commençons, rime, commençons !

Non loin des bords de la Durance  
 Naquit dans son petit castel,  
 Tout nu comme un simple mortel,  
 Renaud-Popon-Robert-Guy-Désiré-Michel,  
 Unique et tardive espérance  
 De très-haut et puissant seigneur,  
 Renaud-Michel-Oufroy-Guy-Popon de Merçœur,  
 Et de haute et puissante dame  
 Berthe-Alice-Mahaud-Poponne-Girolame,  
 De Vandame,  
 Qui mourut de plaisir en lui donnant le jour.  
 Le père la suivit pour lui faire sa cour,  
 Et le pauvre orphelin, nourri par une chèvre,  
 Eut pour tuteur son oncle, un Vandame-Bellièvre,  
 Grand buveur, grand chasseur, gentillâtre endetté,  
 Crotté,  
 Partant de bon matin l'hiver comme l'été,  
 Botté,

Avec son cor en bandoulière,  
 Son vieux coutelas ébréché,  
     Fiché  
 Dans son ceinturon de lisière,  
     Rentrant le soir, jurant,  
     Sacrant,  
 Arrosant un civet de lièvre  
 De force vin, bière et genièvre,  
 Et se couchant tout habillé  
 Pour partir sitôt réveillé.  
 Au demeurant, d'humeur facile,  
 Surtout quand rien ne lui manquait,  
 Et s'occupant de son pupille  
 Moins que de son dernier roquet.

En ceci toutefois que rien ne vous alarme,  
     Jeunes mères qui m'écoutez ;  
 Mon héros négligé se portait comme un charme,  
 J'entends charme, de ceux que Dieu seul a plantés,  
     Libres enfants de la nature,  
 Dont l'art n'a point taillé la verte chevelure,  
     Et non de ces charmes balais  
     Qu'un jardinier rogne et torture,  
     Et dont la poudreuse verdure  
     Cache les murs de nos palais,  
     Si laids.  
 Il grandissait, le blond pupille ;  
 Sans servir de montre ou d'essai  
 A quelque pédant de la ville,  
 Doux et sauvage il grandissait.  
 Hormis Peau d'âne et l'Évangile,

Rien ne lisait,  
Et, quant aux préceptes d'Émile,  
Il s'en passait.

Plus tard, avec le second âge,  
Vincent Homère, Anacréon,  
Virgile, Horace, enfin tout le sacré vallon,  
Que le bon curé du village,  
En esquivant plus d'un passage,  
Lui faisait déchiffrer, dit-on,  
Quand il avait été bien sage,  
Après la messe et le sermon.  
Quant à l'ennuyeux Cicéron,  
Il le laissait au fond de la bibliothèque,  
Avec Sénèque,  
Tacite, si méchant pour ce pauvre Néron,  
Et mille beaux esprits dont je tairai le nom ;  
Car, de tous les auteurs de la Grèce et de Rome,  
De Florence à Madrid, de Londres à Nérac,  
Tels que Dante, Milton, Caldéron ou Pibrac,  
Qu'il mettait dans le même sac,  
Sans en excepter ceux qu'à Paris on renomme,  
Dont le *Mercur*e nous assonme,  
Ou qui rédigent l'almanach,  
Celui qu'il préféra, son poète, son homme,  
Jusqu'à seize ans, fut Bergerac ;  
Bergerac, voyageur aux sphères inconnues,  
Trop moraliste encore et gascon dans les nues.  
Renaud le sentait bien, mais, sans aller au fond,  
Préférant des lazzi même à la *Henriade*,  
Il laissait le pédant et suivait le bouffon,

Lorsqu'un jour, sous sa main, tomba Schéhérazade  
 Offrant à l'Occident sceptique et nébuleux  
 L'éblouissant écrin de ses doux contes bleus.  
 Vous les nommiez ainsi, bon curé, digne prêtre.

« Renaud, Renaud, songez-y bien,

Disiez-vous à l'enfant, livre qui n'apprend rien,  
 Livre à jeter par la fenêtre. » —

Quand vous parliez ainsi, *Candide* allait paraître,  
 Et l'on publiait *Angola* ;

On apprend quelque chose avec ces contes-là,  
 C'est une justice à leur rendre ;  
 Mais il eût fallu les attendre,  
 Et, frisant déjà ses vingt ans,  
 Mon héros n'avait pas le temps.  
 Il en resta donc aux fadaïses,  
 Qui ne soutiennent point de thèses,  
 Au pur et simple merveilleux,  
 Aux véritables contes bleus.

Honneur aux contes bleus ! Heureux qui sait s'y plaire !  
 Plus heureux qui saurait en faire !

Mon héros avait bien ce qu'il faut pour cela ;  
 Mais il se contentait d'en lire  
 Et d'en rêver sans les écrire,  
 Mieux avisé sur ce point-là  
 Que certain que je pourrais dire.

Notre sultane donc lui plut jusqu'au délire ;  
 Il crut à ses récits vingt fois lus et relus,  
 A ses poissons causant avec qui les fait frire,  
 A ses blanches péris, à ses gnomes velus,  
 Il vit Bagdad, Mossul, Samarcande, Médine,  
 Et cent villes qu'on ne voit plus ;  
 Il aima Zoraïm, Schemselnihar, Amine ;

Il eut peur de la dive aux appétits goulus ;  
Il descendit le Tigre, et pêcha dans l'Euphrate  
L'anneau de Salomon volé par un pirate ;

Mais il le perdit à Surate.

L'oiseau Rock lui parut simple comme bonjour ;  
Il connut Giafar et l'eunuque Mesrour,

Et, cent fois, il ferma sa porte à double tour,

Pour lui dire : Ouvre-toi, Sésame !

N'en riez pas trop, belle dame :

Je sais des portes à Paris

Qui s'ouvrent à moins... aux maris,

Soit dit sans offenser personne.

Mais je m'arrête, minuit sonne.

Demain nous apprendra quels fruits

Mon héros retira des Mille et une Nuits.

Nous, d'ici là, tâchons d'en passer une bonne.

## CHANT DEUXIÈME

« Ma chère sœur, si vous ne dormez pas... »

Renaud en était là du livre,

Qu'il relisait entre deux draps,

Et sans doute il allait poursuivre,

Quand, pris d'un vertigo subit,

Il se jette à bas de son lit,

Dans le costume le moins russe,

Voit la coupable et la saisit

Sur le corps même du délit.

La coupable était une puce,

## LE CHEVALIER D'AI.

Le corps du délit un mollet,  
Nerveux, blanc, ferme et grassouillet,  
Où la friponne s'étalait.

Prendre une puce au lit, rien de plus ordinaire ;  
La tuer, c'est tout une affaire.  
Aussi mainte dame, en tel cas,  
Éprouve un certain embarras :  
L'horreur du sang... qui tache, et le choix du supplice,  
La noyade, le feu, l'ongle, que sais-je, moi ?  
On appelle Lisette, on cherche autour de soi,  
Le temps passe, la puce glisse,  
Paf! paf! paf! en trois sauts se perd sous la pelisse  
Où dort le fidèle angora,  
Et malin qui l'y reprendra.  
En un mot, c'est une science,  
Et bientôt, par expérience,  
La statistique nous dira,  
Sur tant de puces qu'on attrape,  
Combien en somme il en réchappe.  
Et, sur le marbre, elle écrira :  
*Nec plus ultra!*

Quant à Renaud, joyeux et triomphant d'avance,  
Le premier point qu'il établit,  
Ce fut de se remettre au lit  
Pour y savourer sa vengeance.  
Or, comme il s'y plongeait, un doute l'assaillit :  
La grande question de la métempsychose,  
La possibilité d'une métamorphose.

Du moment qu'il réfléchissait,  
La prisonnière avait gagné sa cause.  
L'index était vaincu ; le pouce faiblissait :  
La puce, entre deux, se glissait,  
Et déjà l'on voyait sa tête.  
Renaud lui dit : « Petite bête,  
Sois libre, et, s'il le faut, nourris-toi de mon sang,  
Pour une goutte  
Qu'il m'en coûte,  
Je ne veux point ta mort, petit être innocent.  
Le Dieu qui nous a faits vos maîtres  
Veut le bonheur de tous les êtres. »

Cela dit, il lâcha la puce, qui bondit,  
Et, sautant jusqu'à son oreille,  
En ces termes lui répondit :  
« Seigneur, vous parlez à merveille  
Et vous agissez encor mieux.  
La vie est un don précieux,  
Et nous tenons fort à la nôtre,  
N'ayant pas, comme vous, la ressource d'une autre ;  
Soyez toujours ainsi, digne de vos aïeux,  
Bon, naïf, confiant, ami du merveilleux,  
Des légendes et des mystères :  
Gardez en vous la foi, l'espérance et l'amour,  
Et vous éprouverez un jour  
Que les esprits élémentaires  
Font faire à leurs amis d'assez bonnes affaires.

— Madame, dit Renaud, ne pourrait-on savoir ?...

— Mon nom ? Très-volontiers : je suis Diamant-Noir ;

Je suis puce, mais je suis fée.  
 Vous ne m'auriez pas sous la main  
 Si, vous voyant hier au bain,  
 De vous je ne m'étais coiffée.  
 Ce teint d'un rose vif et ces veines d'azur,  
 Bleu réseau sous une peau blanche,  
 Promettaient un sang frais et pur;  
 Je me laissai tenter. Vous voyez, je suis franche.  
 Vos habits étaient là, bercés par une branche;  
 Je m'y tapis.  
 Il eût pu m'arriver bien pis;  
 Mais vous m'avez sauvée, et, croyez qu'en revanche  
 Vous m'aurez  
 Tant que vous voudrez  
 Dans votre manche.

— Madame, dit Renaud, cet espoir est bien doux,  
 Je ne saurais avoir de plus gentille escorte;  
 Mais, entre nous,  
 Ménagez-vous :  
 Vous n'avez pas la tête forte,  
 Et je vois, d'après vos aveux,  
 Que j'ai le sang très-capiteux.

— Bah ! bah ! bah ! bah ! fit la gourmande,  
 Le vin est bon, la cave est grande. »

Et, scintillant  
 Sur le drap blanc,



Elle s'enfuit en boitillant.

Renaud en rit longtemps du rire de son âge,

De ce bon rire de vingt ans,

Aux longs éclats, aux belles dents ;

Mais il ne lut pas davantage,

Et, se renfonçant dans son lit,

En soi-même il se recueillit :

Avait-il ou non fait un rêve ?

Sa méditation fut brève,

Il en sortit au point du jour.

Les chiens aboyaient dans la cour.

Les chevaux piaffaient sur les dalles,

Tout vibra dans les hautes salles,

Et, dominant le son du cor,

Son tuteur l'appelait d'une voix de stentor,

En vrai butor.

Renaud chassait parfois, n'osant trop s'en défendre ;

Mais alors il fallait l'attendre.

Sans trop de hâte il se vêtit,

Déjeuna de bon appétit,

Et l'on partit.

La chasse est, nous dit-on, l'image de la guerre.

Passe pour la chasse au lion,

Au tigre, à l'ours, à la panthère ;

Mais la chasse aux perdreaux a moins de caractère,

Et pourtant plus d'un la préfère ;

Moi, je l'aime avec passion,

Mais je l'entends à ma manière,

Dût-on la trouver singulière,

D'abord il fait beau temps : l'air est doux, le ciel bleu,  
 Et le pays abonde en agréables sites ;  
 Il offre au besoin de bons gîtes ;  
 Bacchus y rit en plus d'un lieu ;  
 Les Bacchantes  
 Y sont piquantes ;  
 Les bergers,  
 Coquets et légers ;  
 Les vassales,  
 Sentimentales ;  
 Et les vilains,  
 Pas trop malins.

Cela donné, l'on sort dans un costume agreste,  
 En veste,

Ayant en poche un pain mollet,  
 Avec une aile de poulet,  
 Un bon flacon de malvoisie  
 Et quelque nouveauté choisie  
 En prose ou même en poésie.

En passant à la ferme, on va boire du lait ;

On le compare aux dents, au teint de la fermière :

Elle a ri, l'image lui plait.  
 Puis on descend chez la meunière ;  
 On la trouve à son batelet,  
 On pousse au large ; à la dérive,  
 On s'en va ; puis, sur l'autre rive,  
 On saute dans le serpolet,

On poursuit ses exploits en manquant une grive.

Plus loin, d'un lièvre adolescent  
 On répugne à verser le sang ;

C'est si beau, la jeunesse! — autant qu'il m'en souviene.

Là-dessus on pense à la sienne,  
Et l'on s'en va, toujours chassant

Et rêvassant,

Le long de l'eau, parmi les aunes,  
Où le merle, en pantoufles jaunes,  
Laisse trainer près du lavoir  
Les basques de son habit noir.

La bergeronnette,

Fluette,

Y piétiné sur le gravier,

Sans s'effrayer.

La linotte

Y file sa note;

Le chardonneret y jabote;

Le pinson

Chante sa chanson.

Chacun s'en mêle à sa façon :  
Le vent gémit, l'arbre soupire,  
L'eau résonne comme une lyre,  
Tout est amour, mirage et son ;  
Doux concert, musique naïve,  
A la fois joyeuse et plaintive,  
Qu'interrompt le geai nasillard  
D'un éclat de rire criard.

Rappelé par cette anicroche

Des régions de l'infini,

On étale sous une roche

Les vivres dont on s'est muni.

Puis, le déjeuner pris, l'on tire de sa poche

Le livre en question, livre cent fois béni,  
Car il ajoute aux plaisirs de la table  
Un sommeil non moins délectable,  
Qui vous mène du déjeuner  
Jusqu'au diner.

On rentre alors, chasseur modeste,  
Les mains vides, mais le pied leste,  
Et l'on entonne l'hallali,  
Le soir, en se mettant au lit.

Dût notre grand veneur me faire la grimace,  
Dût la belle Soyecourt m'abandonner ici,  
Voilà comment j'aime la chasse.  
Renaud la comprenait ainsi,  
Sauf la collation, qu'il trouvait indigeste.  
Il en était donc à la sieste,  
Dormant d'un léger somme au murmure de l'eau,  
Le col et les bras nus, jeune homme fier et beau,  
Quand une vierge au front noble et modeste...  
Mais je m'arrête à ce tableau,  
Puissez vous désirer le reste!

## CHANT TROISIÈME

Lorsque deux cœurs doivent se rencontrer  
Dans un amour simple et fidèle,

Tout les protégés à l'heure solennelle  
Où le charmé va s'opérer.  
Un vague instinct les guide et les appelle :  
A son insu chacun y met du sien ;  
Amis, ennemis, tout s'en mêle :  
Le temps, le lieu, le vent, la grêle,  
Et le bon Dieu, ce qui ne gêne rien.

Auriez-vous autrement, ô noble damoiselle !  
Vous, fille d'un baron, à quadruple tourelle,  
Auriez-vous, répondez, sans guide et sans témoin,  
Égaré ce jour-là si loin  
Vos pas et vos yeux de gazelle ?  
Quel désir vous fit tout à coup,  
Vous qui, naguère,  
Trembliez rien qu'au nom du loup,  
Descendre seulette au parterre ?  
Quel imprudent, pour cette fois,  
Ayant laissé la porte ouverte,  
Vous permit d'entrer dans le bois,  
-Petite Berthe ?  
Et quelle fée ou quel lutin,  
Quand vous erriez parmi le thym,  
En chapeau de paille et sans voile,  
Vous fit trouver sans le vouloir  
La grotte où mon héros, conduit par son étoile,  
Vous attendait sans le savoir ?.

Hélas ! que ne peut-il vous voir !  
Une main sur le cœur et l'autre suspendue,

Voulant fuir et n'osant de peur d'être entendue,  
 Et puis, rassurée à demi,  
 Comme autrefois Psyché, contemplant tout émue  
 Les traits de l'Amour endormi !

L'Amour, c'était bien son visage  
 Tels que les peintres nous le font.  
 L'Amour !... Mais un sombre nuage  
 A déjà passé sur son front ;  
 Il gémit, s'agite, une larme  
 Tout à coup sur sa joue a lui,  
 Et Berthe, qui déjà s'alarme,  
 Soupire et s'incline vers lui.

A ce moment — voyez l'astuce —  
 Diamant-Noir, l'adroite puce,  
 Mord, pique et suce,  
 Fort à propos  
 Notre héros  
 Près de l'oreille ;  
 Renaud s'éveille,  
 Et devant soi  
 Voit Berthe immobile d'effroi.  
 « O vous qui n'êtes pas une simple mortelle !  
 Lui dit-il à genoux et lui tendant les bras,  
 Vous qu'un songe m'offrait moins belle,  
 Ange, déesse ou demoiselle,  
 Oh ! restez, ne me fuyez pas !  
 Quelques moments encor laissez durer le charme,  
 Surtout ne craignez rien d'un amour innocent ;

Je donnerais mes jours, je donnerais mon sang  
Pour vous épargner une larme ;  
Vous aimer, vous le dire, entendre votre voix,  
C'est assez. » Berthe alors : « Jeune ami, je vous crois.  
De longtemps, je vous sais aimant, droit et fidèle,  
Car, depuis que je rêve, en rêve je vous vois,  
Et je vous aime... comme un frère ;  
Mais sachez qu'un fatal mystère  
Nous sépare sur cette terre,  
Et que vous m'y voyez pour la dernière fois. »

Elle dit, et, des pleurs lui coupant la parole,  
Elle fuit, ou plutôt s'envole.

Resté seul, Renaud se désole ;  
Puis il se relève, et, sans bruit,  
A travers le bois il la suit  
Jusqu'à certaine porte verte,  
A grand hasard restée ouverte,  
Où d'un garde-chasse il apprit  
Le rang, l'âge et le nom de Berthe,  
Tant l'amour peut donner d'esprit.  
L'âge... Elle avait seize ans. Que nous fait tout le reste

Renaud, le lendemain, alla voir le curé,  
Bon vieillard savant et modeste,  
Asile et conseil assuré.  
Le curé jardinait, récitant son bréviaire,  
Quand Renaud lui conta l'affaire,

Sans broder, sans un mot de plus,  
 Sauf un portrait imaginaire  
 Et quelques hélas superflus.  
 Le récit terminé, l'abbé mit ses lunettes,  
 Et, le regardant par-dessus :  
 « Mon enfant, lui dit-il, j'ai bien peur d'un refus,  
 Car, je n'en puis douter, vos pro'ets sont honnêtes,  
 Et nous allons tout de ce pas  
 Tenter le cas.  
 La fille aura du bien ; elle est des plus discrètes,  
 Et parle souvent  
 D'entrer au couvent ;  
 Mais, sans lire dans sa pensée,  
 Volontiers je l'y crois poussée,  
 Ou par un caprice d'enfant,  
 Ou par quelque dépit dont j'ignore la cause.  
 Son discours avait trait à cela, je suppose,  
 Car, sans ce mystère fatal,  
 Qui peut bien n'être pas grand'chose,  
 N'ayant ici point de rival,  
 Bien né, jeune et l'oreille rose,  
 Vous l'emporteriez sans combat  
 Sur les attraits du célibat. »

Le curé là-dessus secoua son rabat,  
 Saupoudré de tabac d'Espagne,  
 Remit, avec un geste à lui,  
 Ses lunettes dans leur étui,  
 Prit son chapeau, sa canne et se mit en campagne,  
 Escorté de l'ami Renaud,  
 Moitié joyeux, moitié penaud.



Le père les reçut de même,  
 Moitié figue, moitié raisin,  
 Ayant toujours eu pour système  
 De fermer sa porte au voisin ;  
 Mais tout changea dès qu'il sut leur dessein,  
 Et sa joie en parut extrême.

« Jeune homme, dit-il à Renaud,  
 J'ai connu jadis votre père ;  
 Dans les Flandres, dans le Hainaut,  
 Nous fûmes compagnons de guerre.  
 Deux fois, dans un hiver, nous passâmes l'Escant  
 Sur la glace, morbleu ! Mais il y faisait chaud.  
 Votre oncle est, m'a-t-on dit, quelque peu bien rustaud,  
 Nigaud,  
 Pataud,  
 Badaud,  
 Lourdaud ;

Mais, comme disait feu la baronne ma femme  
 De notre cousin le vidame,  
 Quand il fumait et parlait haut :  
 « Mieux vaut Noble vilain que Vilain sans défaut. »  
 Aujourd'hui grand chasseur et jadis bonne lame,  
 C'est assez qu'il tienne aux Vandame.  
 De tels noms suffiraient, bien qu'à vous parler franc  
 J'aime à vous trouver pour garant  
 Ce digne prêtre,  
 Que j'estime sans le connaître,  
 Pour le bien qu'on en dit chez nous.  
 Donc, sans consulter ni remettre,  
 Touchez là, ma fille est à vous. »

Et, d'un coup, rompant la sonnette :  
 « Qu'on m'aille querir Bichonnette, »  
 Dit-il au rustre galonné  
 Qui le premier montra son nez. (Sic.)  
 A ce moment la belle, qui, sans doutes,  
 Discrètement se tenait aux écoutes,  
 Parut... — Berthe? — Non pas, un singe, une guenon,  
 Un sapajou coiffé d'un vieux pennon,  
 Un mascaron, une gargouille,  
 A mettre en fuite la patrouille,  
 Un monstre au poil couleur de rouille,  
 Avec un ventre de citrouille,  
 De larges pattes de grenouille,  
 La bouche en gueule de canon,  
 Un être sans sexe et sans nom.

Et c'était votre sœur, tant ce monde est étrange  
 (Sœur aînée au moins de dix ans),  
 Ou plutôt votre mauvais ange,  
 O Berthe! aimable fille aux yeux bleus languissants.

Le bon curé s'en prit à ses lunettes,  
 Regarda par-dessus, par-dessous, les brossa,  
 Espérant les rendre plus nettes,  
 Les quitta, puis les replaça,  
 Les recula, les avança,  
 Si bien qu'enfin il les cassa,  
 Jeta l'étui par la fenêtre,  
 Et toujours, depuis, s'en passa.

Ce coup de maître  
Servit Renaud et lui laissa  
Le loisir de se reconnaître.

Il fallait ça.

Autrement, à coup sûr, je frémis quand j'y pense,  
Il eût, par quelque impertinence,  
Gâté son affaire à jamais ;

Mais,

Se rappelant alors qu'un seul coup de baguette,  
Ou la vertu d'un talisman,  
Peuvent d'un héros de roman  
Faire un bichon, une chouette,  
Et, non moins impertinemment,  
D'une Berthe une Bichonnette,  
Il sut trouver une défaite,  
Et s'en tira fort galamment.

« Renoncez, dit-il, belle ingrâte.

A changer votre nom, votre taille et vos traits.

Berthe, vous avez moins d'attraits.

Mais vous êtes première en date.

Cessez de m'éprouver, ou je succomberais ;

Avant de me rendre infidèle,

Reprenez, croyez-moi, votre forme recelle,

Et contentez-vous des regrets

Que vous me laisserez près d'elle. »

L'altière Bichonnette, à ce discours prudent,  
Se mordit le menton de son unique dent,

Mâis elle avala la pilule.  
 Tant la vanité rend crédule,  
 Tant la louange a de douceur.  
 D'ailleurs, il lui restait encore une espérance ;  
 Elle fit une révérence,  
 Cahin-caha, comme l'on pense,  
 Et courut tout dire à sa sœur.

Le baron, en deux mots, expliqua la méprise,  
 Et s'en excusa de son mieux.  
 « Quant à Berthe, dit-il, elle sera sœur grise,  
 Et va bientôt quitter ces lieux.  
 J'aimerais mieux la voir attendre,  
 Ou plutôt me donner un gendre ;  
 Mais ce que fille s'est mis là,  
 Bien fin qui l'en délogera.  
 Attendons toutefois, l'amour, quand il s'en mêle,  
 Change en agneau la plus rebelle.  
 Ne perdez donc pas tout espoir ;  
 Sans qu'il soit besoin de nous voir,  
 Si le miracle a lieu, comme je le désire,  
 J'aurai soin de vous en écrire,  
 Et d'ici là, voisins, bonsoir. »

## CHANT QUATRIÈME

Berthe avait un défaut, parlons sans artifice,  
 Dût ce détail vous affliger,

Un grand défaut, dont rien n'eût pu la corriger,  
Un défaut capital, un vice...  
— Impossible! — Une énormité.  
Un jeu cruel de la nature,  
A tromper toute conjecture,  
Un signe de fatalité,  
Bref, une monstruosité,  
Qu'il fallait tenir bien secrète,  
Si l'on en croyait Bichonnette,  
Et Berthe l'en croyait si bien,  
Qu'elle s'en fût cachée à son ange gardien,  
Jurant, vieille fille ou bégueine,  
Pour que nul homme n'en sût rien,  
De coiffer sainte Catherine.

Bichonnette, il est vrai, la soutint dans ce vœu,  
L'entretenant, dès le bas âge,  
Du bonheur de n'être qu'à Dieu  
Et des soucis du mariage;  
Gémissant sur soi-même, en songeant qu'un beau jour,  
Il lui faudrait, suivant l'usage,  
Permettre qu'on lui fit la cour,  
Subir patiemment quelque bon gros amour,  
Aller à l'église en carrosse,  
Et danser encore à la noce,  
Avec sa bosse.

Aussi, quand d'un air triste et la bouche en pruneau,  
Elle exposa les vœux de notre ami Renaud,  
Et, malice bien féminine.

Ce qu'il avait d'esprit, de tournure et de mine,  
 Que le curé le présentait,  
 Et que leur père consentait,  
 Le coup fut rude, on l'imagine,  
 Pour notre innocente héroïne.

Mais elle n'écoula ni son cœur qui battait,  
 Ni la perfide Bichonnette,  
 Qui lui contait mainte sornette :  
 Et de ne précipiter rien,  
 Et qu'en somme il se pourrait bien  
 Que Renaud, la trouvant si belle,  
 Malgré ce terrible secret,  
 Qu'avant la messè il apprendrait,  
 Voulût encor s'arranger d'elle,  
 Et qu'à la longue il s'y ferait ;  
 Que certains hommes sont des anges,  
 Et qu'il est des goûts bien étranges,  
 Et des preuves qu'elle en cita,  
 Et patati, et patata.

Hypocrisie en pure perte :  
 Sans la honte d'un tel aveu,  
 Que rien n'eût arraché de Berthe,  
 Il lui suffisait de son vœu.

Ferme dans ses projets, fidèle à son mystère,  
 Elle refusa tout, sut souffrir et se taire,  
 Et, pour la fin du mois suivant,  
 Fixa son entrée au couvent.

Çà, maintenant, parlons affaires.  
 Voilà Renaud majeur. Son oncle lui rendit

Ses comptes par-devant notaires.  
Total : juste, à ce qu'on m'a dit,  
De quoi payer les honoraires ;  
**Mais** le château restait, sans compter le crédit :  
Il avait chassé, le bonhomme,  
S'en fiant à son économe,  
Et dinant de bon appétit.

Renaud n'en montra de rancune  
Aucune.  
Il prit quelques louis, s'en alla dire adieu  
Au curé, qui pleurait un peu,  
Et, sans accuser la fortune,  
Il partit bravement à la grâce de Dieu,  
Par un assez beau clair de lune.

Heureux, heureux,  
Un amoureux !  
Pour lui, les larmes  
Ont des charmes.  
A la main qui veut les tarir,  
Soit par pitié, soit par envie,  
Il dit : Non, laisse-moi souffrir,  
Ma douleur est toute ma vie ;  
En guérir,  
Ce serait mourir !

Désespoirs qui font le poète,  
Pleurs d'amour, comme on vous regrette  
Un jour !... Départs doux et cruels,

Vous, surtout, adieux solennels,  
 Deuils éternels,  
 Que l'on projette,  
 Exil sans fin, aux longs regrets,  
 D'où l'on revient six mois après.  
 On en revient toujours à moins que l'on n'y reste,  
 Repris, hélas !  
 En d'autres lacs,  
 Ou bien, quand on ne s'en va pas,  
 Arrêté sur le seuil, par un mot, par un geste.  
 Cela peut arriver au plus ferme, au plus leste,  
 Voyez plutôt Renaud, que l'on croit déjà loin :  
 Il est là, furetant, visitant chaque coin,  
 Tout lui parle, tout le rappelle,  
 Le pré, le donjon, la chapelle,  
 La ferme aux sonores abois,  
 Et le moulin de la meunière,  
 Les longs détours de la rivière,  
 Et le petit chemin du bois  
 Qui conduit à la porte verte,  
 Et puis la fenêtre de Berthe,  
 Et, là, comprenez-vous qu'il s'arrête un instant.  
 Rêvant, priant et sanglotant ?

Et vous, là-haut, douce martyre,  
 Enfant, vous pleuriez bien aussi,  
 Car le curé, la veille, était venu vous dire :  
 « Notre amoureux est loin d'ici ;  
 Il est parti sans vous maudire,  
 Ne craignez plus son désespoir.  
 Vous pourrez, désormais, sans redouter sa vue,



Vous promener dans l'avenue,  
Et sortir de votre manoir. »

Maintenant, sur cette assurance,  
Si Berthe, dès le point du jour,  
Cherchant le frais et le silence,  
Du parc au petit bois, de détour en détour,  
De souvenance en souvenance.  
Est enfin arrivée aux bords de la Durance  
Plutôt qu'aux rives de l'Adour,  
Qui s'en étonnera n'entend rien à l'amour.  
Et je dis mieux, n'est guère fine  
Qui, dès à présent, ne devine  
Comment Berthe s'arrêtera  
Sous la grotte où jadis Renaud la rencontra,  
Et comme lui s'endormira.  
Quant à savoir s'il la verra  
Et la suivra,  
Aucun de nous, je l'imagine,  
N'en doutera.  
Mais comment le tout finira  
Pour le héros et l'héroïne,  
Détail assez intéressant  
Que j'ignorais en commençant,  
Marquis, je te le donne en cent.

J'attends... Hé quoi ! pas de réponse ?  
Vous voyez, marquise, il renonce.  
Comment, baronne, vous aussi ?  
Eh bien ! voici :

Quand Renaud, tout tremblant de ce qu'il osait faire,  
Et non pas sans avoir bien longtemps hésité,

Pénétra dans le sanctuaire

Où dormait sa divinité

Sur un nuage de batiste,

Je dois, en fidèle annaliste,

Avouer qu'il fut enchanté.

D'abord il esquivait le premier feu, l'orage

Qu'il avait si fort redouté

(Que ne craint-on pas à cet âge!);

Et, de plus, il pouvait en toute liberté

Observer à son tour, la trouvant endormie,

Sa cruelle et douce ennemie.

Sur ce beau front, déjà pâli

Par les veilles et la souffrance,

Il lisait, dans un léger pli,

Le suprême adieu de l'enfance.

Ses yeux contemplaient ce beau corps,

Chaste et gracieux dans sa pose;

Que de charmes! que de trésors

Promis à ce cloître morose!

Sourcils d'or fin, lèvres de rose,

Sein virginal qui, lui, point ne repose,

Et que gardent pieusement

Deux blanches mains que l'on croise en dormant.

« Oh! ne crains rien, pauvre petite, »

Disait Renaud, lorsqu'il soudain

Berthe s'agite,

Et, de sa main,

De cette main naguère si discrète,

Détache guimpe et collerette

(En poursuivant Diamant-Noir),

Si bien qu'enfin elle fit voir  
La monstruosité secrète  
Que lui reprochait Bichonnette.

Or, qu'était-ce? Un objet charmant,  
Un signe à ravir un amant,  
En un mot, une violette,  
Si bien dessinée et si nette,  
Que la main d'un anachorète,  
La plus sèche, la plus discrète,  
Et la moins sujette à faillir,  
Aurait brûlé de la cueillir.

Qu'ajouter à présent que chacun ne devine?  
Que Berthe s'éveilla, qu'elle faillit mourir,  
D'effroi d'abord, puis de plaisir?  
Que Renaud la tira d'une erreur enfantine?  
Qu'elle devint sa femme et ne fut point bégueine?  
A quoi bon? Vous savez mieux que moi tout cela.  
Mais, ce qui pourra bien vous plaire davantage,  
C'est que Bichonnette en creva  
De rage.

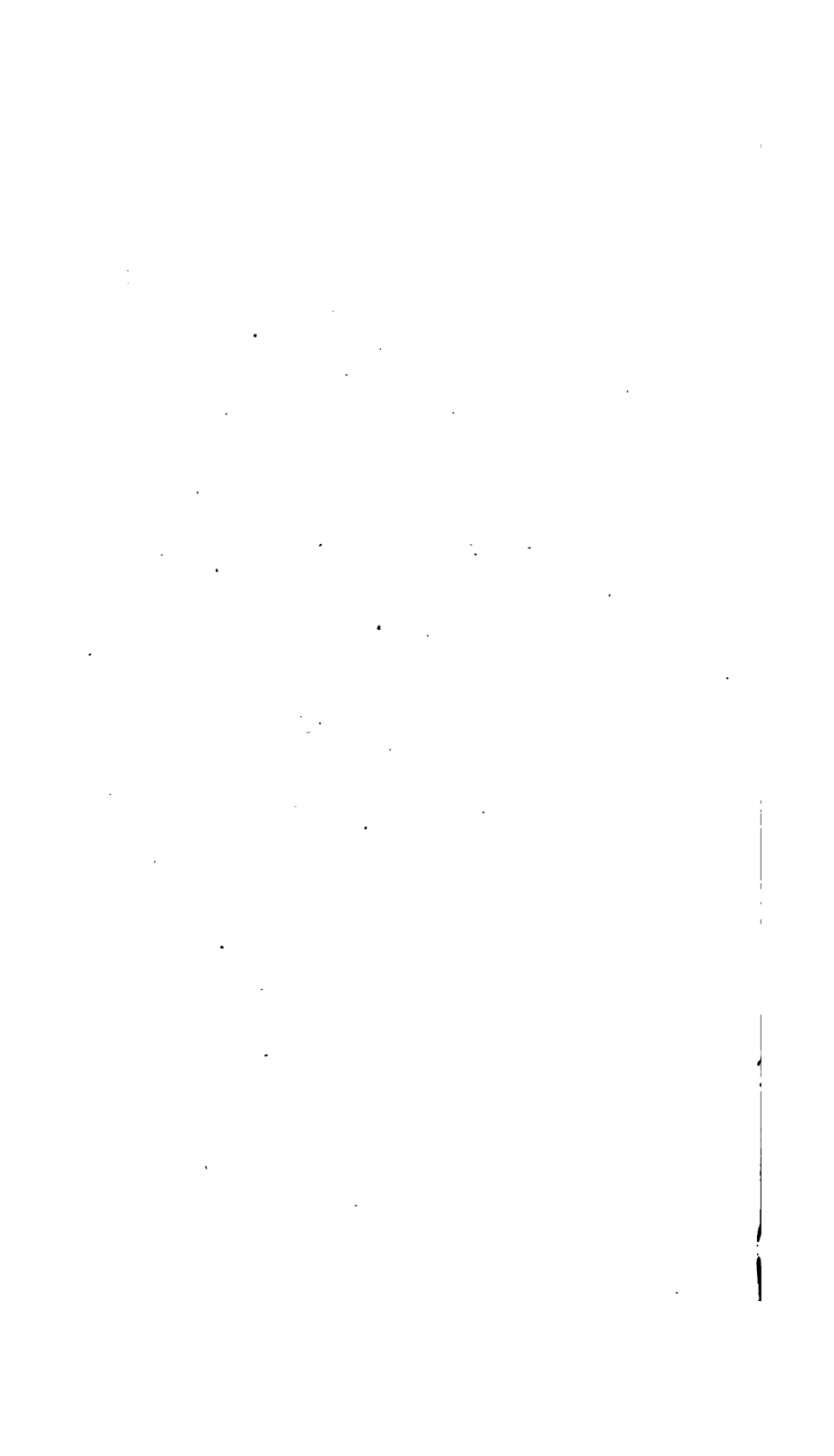
Quant à Diamant-Noir, après de si bons tours,  
On la nourrit *gratis* le reste de ses jours.  
Beaucoup ont mieux servi leur maître

De leur épée et de leur bien,  
Qui n'en auront pas tant peut-être;  
Leur maitresse, je n'en dis rien.

Croissy, 1808.

---

# IV



Il n'y a si bonne compagnie qu'il ne faille quitter, dit un proverbe mérovingien. La société de Vernouillet, si aimable et variée qu'elle fût, ne répondait pas en somme à toutes les secrètes aspirations du chevalier. Si les besoins de son esprit y rencontraient un aliment inépuisable, il n'en était pas de même de son cœur ; aussi arriva-t-il qu'un beau matin, le 9 octobre 1810, notre capricieux ami passait la frontière à Genève. On assure qu'il avait juré de ne jamais rentrer en France, où paraissait vouloir s'éterniser une forme de gouvernement qui n'avait pas, comme aujourd'hui, les sympathies universelles. Nous savons ce qu'il en est, pour tout poëte, de ces grandes résolutions. De tous les motifs qui avaient agi sur le nôtre, le plus sérieux après

la politique, c'était la peur, il faut l'avouer. Le chevalier s'était fait nombre d'ennemies et des plus dangereuses par une action fort raisonnable assurément, mais, par cela même, en opposition directe avec ses précédents. Disons seulement en passant que le coupable n'était pas seul dans la berline qui l'emporta vers cette belle Italie, où il erra jusqu'en 1814.

Cette circonstance aggravante n'empêcha pas les bruits les plus contradictoires de se répandre dans le public. Le départ du chevalier devint l'objet de mille commentaires, et son voyage donna lieu à des fables absurdes.

Tandis que les uns le disaient enlevé par une princesse et d'autres par une danseuse, un journal affirma que le chevalier s'était fait moine dans un couvent des Apennins.

Ce dernier bruit prit tant de consistance, que le poëte crut devoir y répondre par quelques vers, où, malgré la recherche du langage demi-gaulois, se fait déjà sentir l'influence de l'Italie.

Télesme, avril 1814.

Oui, mes amis, point ne m'en veux desdire;  
 Au fol Amour,  
 Pour me venger et deffier son ire,  
 Sans renoncer l'amitié ni la lyre,  
 Ay faicç ce tour.



En un moustier qui n'est point sur sa liste  
Enregistré,  
Jà redoutant qu'on m'y suive à la piste,  
Or, me voilà pour tout de bon trappiste,  
Moine cloistré.

Point ne diray que j'y porte cilice  
Dessous un froc;  
D'Amour assez m'esprouva la malice  
Pour qu'aujourd'huy ne boive autre calice  
Que de Médoc.

Point ne feindray que j'y chante matines  
Avant le jour;  
Assez jadis, parmy neige et bruines,  
M'a fait chanter de stances non latines  
Ce traistre Amour.

Si, qu'ayant fait de já mon purgatoire,  
Un jour me dis :  
« Est-ce point temps, sans pluz aultre déboine,  
Que Dieu te baille en tour de fin ivoire  
Ton paradis? »

Or, m'exauçant en ce moment-là même,  
Le doulx Seigneur,  
Bien loin, bien loin, au pays où l'on aime,  
Jà me montrait du moustier de Telesme  
La tour d'honneur,

## LE CHEVALIER D'AÏ.

Dont les regards, par sa double vitrine,  
 Italiens,  
 Tels que rayons, traversaient ma poitrine,  
 Et qui chantait de sa voix argentine  
 Viens! viens! viens! viens!

Au front chenu des jaunes basiliques,  
 Blanc couvre-chef,  
 Fin clocheton plaqué de mosaïques,  
 Plus qu'aux dezerts pyramides antiques,  
 Solide nef!

Nid bien caché, que ne trouverez mie,  
 Gens de là-bas,  
 Couvent benin dont la règle affermie  
 Veut que l'amant habite avec l'amie  
 Jusqu'au trépas!

Plaisant séjour! Un beau lierre vivace  
 Du monument  
 Cercle le fust, bouche mainte crevasse,  
 Et de cent bras s'y cramponne et l'embrasse  
 Courtoisement.

*Loz* y réside; *Honnête-Confiance*,  
 De tout danger,  
 Mieux que *Soupçon*, le tient en assurance  
 Tant qu'on y dort le doux sommeil d'enfance,  
 Calme et léger.

En lettres d'or, sur la haute architrave,  
Se lit *Hymen* ;  
Ce que voyant je pris la chose en brave,  
Et, me signant d'un air devost et grave,  
Je dis : *Amen* !

En foy de quoy vous fais cette cedula,  
Calme et beat,  
Rien ne craignant, sinon que le rost brusle,  
Et, ferme, attends en si gente cellule  
Mon *exeat*.

Frère d'AI.

Si sérieuse que fût la claustration du chevalier, il faut croire que ses vœux ne l'obligeaient pas à la résidence ou que son ordre était fort répandu, car ses lettres de cette époque sont datées successivement de toutes les principales villes de l'Italie, et permettent de suivre, mois par mois, son itinéraire.

Ce voyage, raconté en détail, manquerait aujourd'hui d'intérêt après tant d'autres relations du même genre dont le public est tous les jours gratifié.

La Suisse et l'Italie, d'ailleurs, amusèrent plutôt la curiosité du chevalier qu'elles n'excitèrent sa verve poétique.

Amant assez froid de l'antiquité, plus qu'indifférent pour le moyen âge, la nature même, qu'il adorait à sa

façon, n'offrait plus que des cadres au bonheur paisible où il s'enfermait.

Pendant tout ce voyage, ses notes sont brèves et rares, et la plupart des poésies qu'il composa nous ont été refusées par une personne qui a tous les droits possibles à les garder pour elle. Dans sa correspondance même le chevalier ne s'étend un peu que sur Venise. où il paraît avoir retrouvé avec joie les traditions de l'ancienne société, qui, du reste, s'y conservent encore aujourd'hui, dans la bonne compagnie, avec les aspirations les plus nationales.

Ce silence relatif du chevalier, jusque-là si peu avare de sa muse, nous est indirectement expliqué par les stances suivantes, qu'il composa plus tard sur madame de C... la jeune, fille de sa meilleure amie.

### LE MOULIN A PAROLES

Eile parlait, parlait, du matin jusqu'au soir,  
 Aux bêtes comme aux gens, à tout, à son miroir,  
 A Zétulbé, son épagneule,  
 Qu'on l'entendit ou non, sans s'en apercevoir,  
 Et même au besoin toute seule.

Nous l'écoutions charmés : Zerbin, son perroquet,  
 Essayait de lutter ; puis la voix lui manquait,

Ou nos boubons le faisaient taire :  
Mais elle poursuivait son gracieux caquet  
Sans jamais se laisser distraire.

Voyages, poésie, histoire, sentiment,  
Elle parlait de tout mieux que profondément,  
Avec cet instinct qui devine ;  
Et mille traits dorés lancés ingénument  
Partaient de sa lèvre enfantine.

N'ayant jamais rien lu ni jamais écouté,  
Son babil éclatait en pleine liberté,  
N'imitant celui de personne,  
Comme le rossignol qui chante aux nuits d'été  
La chanson que Dieu seul lui donne.

Plus d'un, tant notre cœur est prompt à s'engager,  
La voyant près de lui s'animer, ramager,  
Plus d'un, qui souffre encore et l'aime,  
A compris que l'enfant, hélas ! sans y songer,  
Chantait pour s'enivrer soi-même.

Aujourd'hui mariée, un sourire discret  
De son rêve accompli trahit seul le secret.  
Adieu le moulin à parole !  
L'écrin s'est refermé, l'arc a lancé son trait,  
La fleur a plié sa corolle.

Ainsi l'heureux Zerbin, perroquet favori  
 De la jeune épousée et de l'adroit mari,  
 Qui le flagorne et le câline,  
 Se recueille et fait trêve à son charivari  
 Lorsque enfin il tient sa praline.

Ce que nous regrettons souvent, c'est que le séjour du chevalier à Venise n'ait pu coïncider avec celui de lord Byron dans la même ville. Que fût-il résulté du choc de ces deux célébrités si diverses, de ces deux vanités égales, l'une si offensive, l'autre si amusante?

De quel air, de quel front, de quel noble salut, se seraient-ils abordés, ces deux poètes de race, ces deux gentilshommes de lettres?

Où, comment se serait passée leur première entrevue? Au Lido ou à la Fenice; dans les salons de la blonde Guiccioli ou dans la galerie savante de la Parolini, si belle et accueillante?

De quel côté seraient venus les premiers torts?

Quels auraient été les témoins?

L'affaire se serait-elle arrangée?

Problèmes éternels que l'imagination se posera sans les résoudre. Ah! le hasard n'est pas toujours intelligent.

Où il montra pourtant assez de goût et de malice, ce fut dans la rencontre qu'il ménagea au chevalier avec la belle Persane.

Le lecteur n'a peut-être pas oublié cette rusée captive du bassa, vicomte de Fleuri.

Renversé par un des brusques revirements de la fortune barbaresque, l'ami de notre ami n'avait échappé au supplice du pal que par une évasion presque miraculeuse, dont les détails font partie de l'histoire de la belle Persane, que nous publierons quelque jour à part.

Cette courageuse personne, ou Persane, ou Persienne, comme disait l'ingénieux chevalier, non contente d'avoir procuré la délivrance de l'ex-bassa, avait accompagné celui-ci jusqu'à Naples, où, après lui avoir vainement offert sa main et ses droits éventuels au trône des sophis, elle s'était laissé enlever de dépit par le second *basso-cantante* du théâtre de *San-Carlino*.

Le chevalier la retrouvait à la *Pergola* de Florence, à bout de voix et de beauté, mais bonne actrice dans les rôles tragiques et supportée encore par un public trop indulgent.

Leur entrevue fut assez froide. Le chevalier n'était pas dans une position qui lui permit des relations trop suivies avec une personne, à la vérité, de haute naissance, mais qui avait bien un peu dérogé.

Quelques lignes à peine et le sonnet suivant sont les seules traces qu'ait laissées cette rencontre dans les notes du chevalier. Le lecteur ne pourra que s'en applaudir.

## ALLA SIGNORA PERSIANA

PRIMA DONNA DI CARTELLO NEL TEATRO DELLA PERGOLA

En vain le temps nous chasse et nous disperse,  
Le ciel où sont nos doux rêves bercés  
Réservait donc, après plus d'une averse,  
Un même asile à nos jours traversés!

Toujours fidèle... aux leçons de Properce,  
Sirène aux pleurs sincèrement versés,  
Vous renoncez au trône de la Perse,  
Riche d'amour avec des bas percés.

Aussi toujours Rome, Florence et Sienne,  
Folles de vous, Catalani persienne,  
Vous garderont en dépit des Persans.

Zerline, Orphée, Irmingilde, Roxane,  
Depuis longtemps vous n'êtes plus Persane,  
Mais vos cris sont toujours perçants.

Dans cette même ville de Florence, le chevalier eut  
l'honneur d'être admis dans l'académie des *Immobili*.



l'unique dont il ait jamais consenti à faire partie, malgré les persécutions de tant d'autres. Cet événement est le seul qui le rattache un peu à la vie publique pendant les quatre années que dura son pèlerinage; mais là encore il éprouva une de ces déceptions qui, trop vite, le rejetaient dans le clair-obscur des relations intimes et de la poésie inédite.

Par une méprise fort naturelle, ou, selon d'autres, par une malice calculée, il avait pris à la lettre le nom de l'académie florentine qui voulait bien l'appeler dans son sein; de là, pour son discours de réception, un effet tout autre qu'il ne l'attendait.

L'excellence de l'immobilité en politique, en littérature et en arts y était démontrée par des arguments spécieux, et confirmée par des exemples aussi nombreux que bien choisis :

Le soleil immobile au milieu des planètes ;

Les sénateurs romains cloués sur leurs chaises curules lors de l'invasion des Gaulois ;

Le caractère et la durée prodigieuse des monuments de l'art égyptien ;

. . . . .

La vieille demoiselle qui voit sa sœur réduite en cendres par la foudre, et, sans bouger, dit à sa bonne :  
« Marianne, balayez ma sœur. »

Tout ce que le chevalier enfin avait pu trouver de

plus congruant à sa thèse, l'illustre compagnie le prit en fort mauvaise part.

Remuants par nature, idolâtres de l'art tourmenté qui se personnifie en Michel-Ange, subissant d'ailleurs en ce moment-là même une invasion de Gaulois non moins rapaces que les autres, les sénateurs florentins se fâchèrent.

Les Italiens, comme tous les railleurs, entendent mal la plaisanterie.

Le chevalier put s'en convaincre ce jour-là ; il fut... *fischiato con furore.*

La belle Persane était vengée.

On comprend que notre héros ne dut pas tarder à quitter Florence, un meilleur succès ne l'y eût pas d'ailleurs retenu bien longtemps.

Forcément distrait par l'intérêt douloureux que lui inspiraient les convulsions de la patrie, il se rapprochait peu à peu de nos frontières menacées. Une vague inquiétude le détachait après un court séjour des lieux où, à chaque arrivée, il avait cru pouvoir se fixer à jamais.

Les pièces suivantes, accompagnées de leurs dates, indiquent à la fois l'état moral du chevalier et l'itinéraire qu'il suivit pendant la fin de son voyage. Nous en supprimons quelques-unes, dont la tristesse trop marquée et la tendance politique ôteraient à ce recueil son caractère dominant.

## CLAIR-OBSCUR

Mon âme est comme la prairie  
Où passent les ombres du jour :  
Le clair au sombre s'y marie,  
Le doute y suit de près l'amour.

La place où le soleil flamboie,  
Où l'oiseau chante à l'unisson,  
S'éteint bientôt avec ma joie,  
Et l'herbe y prend comme un frisson.

Pourtant garde-toi d'un murmure,  
Ame à qui Dieu, dans sa bonté,  
Donne et reprend avec mesure  
La douleur et la volupté.

Bénis ce bon ciel qui te laisse,  
Quand l'orage gronde en tous lieux,  
Dans l'universelle tristesse  
Un petit coin presque joyeux.

Plains seulement le mont aride,  
Toujours brûlé des feux du ciel,

Plains la steppe au manteau livide  
Que glace un hiver éternel.

Nice, avril 1814.

---

Allons, Fanny, l'aube s'éveille,  
La mer chante au pied de la tour,  
Voyageurs fixés de la veille,  
Parcourons ce nouveau séjour.

A défaut du genet farouche  
Qui parmi les réines du bois  
T'emportait l'écume à la bouche,  
Ou s'arrêtait fixe à ta voix,

Entends hennir en son langage  
L'âne fringant qui, d'un pas sûr,  
Va nous guider sur ce rivage  
D'où l'œil embrasse tant d'azur.

Sous ces vieux pins à haute cime,  
Assis après de longs détours,  
Nous verrons au fond de l'abîme  
Des rocs velus comme des ours,

Et leur verdoyante crinière,  
Ondoyer sous le flot mouvant,  
Comme sous ta main familière  
La blonde tête d'un enfant.

Plus bas, sous la roche inclinée,  
Palais de quelque vieux dauphin,  
La bonne Méditerranée  
Te garde un lit de sable fin.

Là, dans ton bain frais et limpide,  
Tu verras le reflet des eaux  
Aux voûtes de la grotte humide  
Danser en lumineux réseaux ;

Et, jouet d'un rêve quelconque,  
Ariane auprès d'Iacchus,  
Tu croiras entendre la conque  
Du vieux Nérée ou de Glaucus.

Certes, le golfe avec ses îles,  
Gien, aux isthmes nés d'hier,  
Enfermant des ondes tranquilles  
Qu'assiège en vain la grande mer,

Ces jardins vantés par Chapelles,  
Ces fruits d'or, ces bois toujours verts,

## LE CHEVALIER D'AÏ.

Ces champs de myrte et d'asphodèle,  
Ce ciel bleu, ces fleurs et mes vers,

Tout cela, vers, parfums et roses,  
N'est pas au dernier goût du jour.  
L'Opéra fait bien mieux les choses ;  
Mais il nous reste aussi l'amour.

L'amour, qui de cet humble asile  
Va nous faire un monde enchanté,  
Si nul souvenir de la ville  
Ne t'importune à mon côté ;

Si Paris, jusqu'en ces retraites,  
Poursuivant mon unique bien,  
N'y fait pas, au bruit de ses fêtes,  
Bondir ton cœur auprès du mien.

Vois, Coudon, la montagne sombre  
Pareille au cœur de l'exilé,  
Sans eau, sans verdure et sans ombre,  
Un roc stérile et désolé ;

Vois pourtant comme il se colore  
Aux premiers feux de l'Orient ;  
Vois comme un baiser de l'aurore  
L'a fait splendide et souriant !

## LE CHEVALIER D'ÂI.

111

Ainsi ton éclat se révèle,  
Jeune astre en mes yeux reflété ;  
Ainsi tu luis, aube nouvelle,  
Sur le déclin de mon été.

Carqueirannes, juin 1844.

## LES GRAINS DE GRENADE

SONNET

Ce pays est encor la terre d'autrefois,  
Et Rome, son aïeule, en rose s'y reflète.  
Fanny, tu t'en souviens : ce village et sa fête,  
Cette fille si belle, aux yeux longs et sournois !...

Elle quittait la danse, égrenant sous ses doigts  
Une grenade pourpre, et, sans tourner la tête,  
Semant de grains vermeils son habile retraite.  
Nous la vîmes ainsi tourner l'angle du bois.

Tu me vantais son geste et sa fierté romaine,  
Quand un jeune danseur, éperdu, hors d'haleine,  
Passa tout près de nous, qui marchions à pas lents.

Vers la forêt de pins où bleuit la Durance,  
 Il suivait les grenats, dans l'herbe étincelants,  
 Ta main serra mon bras... O jeunesse ! ô Provence !

Avignon, septembre 1815.

Provence ! voilà donc le dernier mot de cette Italie à perpétuité à laquelle s'était condamné le poète ! Provence ! et il ne lui faut déjà plus qu'un prétexte pour se croire forcé au retour, pour accomplir comme un devoir ce qui est son vœu le plus cher. Ce prétexte, la Restauration ne tardera pas à le lui fournir.

En attendant, « la gueuse parfumée le possède comme un caprice, sans le fixer. Hyères, la Sainte-Baume, les Mores, Ollioule et ses gorges, le délicieux petit port de Cassis, abritent ses lares nomades. » Tout ce passage lui appartient, nous le trouvons dans sa correspondance avec le récit d'une rencontre dont nous devons les détails au lecteur.

Laissons parler le chevalier lui-même :

« ... Mais devinez, Orphise, qui j'ai rencontré dans ce riant désert, dans ces montagnes boisées jusqu'à leur cime. On nous avait parlé d'un ermitage en grande vénération jadis, et qui, tombé en ruines, abandonné depuis vingt ans, venait d'être réparé tant bien que mal par un nouvel anachorète dont les austérités édifièrent tout le pays. Fanny, qui est devenue la plus irrépensible marcheuse, désirait vivement le voir. Un matin



donc que nous avions erré longtemps à sa recherche, et que nous commencions à nous rabattre sur Gémenos, où nous attendait un frugal déjeuner, un bruit de coups, accompagné de sourds gémissements, attira notre attention vers un épais taillis de chênes-lièges. Fanny s'effraya d'abord : mais elle cessa de me retenir en pensant que nous pourrions venir en aide à quelque pauvre mioche que l'on battait ; car la Provence est le pays du monde où les mères aiment et fouaillent le plus leurs enfants. Mais quelle ne fut pas notre surprise en découvrant, au tournant du sentier, que la victime et le bourreau n'étaient qu'un seul et même personnage, qui, armé d'une discipline, s'en fustigeait avec tant de conscience et d'application, qu'il me laissa arriver tout près de lui sans m'entendre. Fanny s'était déjà enfuie par un sentiment de bienséance que ne justifiait que trop le négligé du bon ermite. Résolu de mettre un terme à cette barbare exécution, j'éternuai de toutes mes forces. Le patient tourna brusquement la tête, et qui était-ce, je vous prie, et qui cela pouvait-il être au monde, sinon cet enragé vicomte de Fleuri, que je cherchais partout depuis deux ans ? Nous tombâmes dans les bras l'un de l'autre, et que vous dirai-je de cet aimable Tunisien, sinon que sa conversion est aussi complète que sa ruine ? Renversé par un caprice de son maître, contraint de fuir sous un déguisement, notre pauvre Almanzor avait enfin ouvert les yeux sur la coupable folie de sa conduite, et il s'en punissait comme je vous l'ai dit, quand j'ai eu le bonheur de le

rencontrer. Nous avons déjeuné fort gaiement tous trois à Gémenos; il n'a rien perdu de son esprit, et je ne désespère pas d'amener bientôt notre flagellant à des sentiments plus humains pour lui-même. J'ai écrit de suite à V...; il me promet pour ce pauvre vicomte une petite perception en province, ce qui me paraît une pénitence bien suffisante pour des fautes graves sans doute, mais que le cher homme, vous l'avez connu, a commises plutôt par étourderie qu'autrement.... »

La Restauration et à sa suite le milliard de l'indemnité rendirent bientôt aussi inutile qu'inefficace la bonne volonté du grand personnage auprès de qui le chevalier s'était fait solliciteur pour la première fois de sa vie. Rentré dans une faible partie de ses biens, confisqués pendant la Révolution, le vicomte Almanzor a vécu doucement à Paris jusqu'en 1842, dans l'intimité du chevalier, chez qui nous avons eu l'honneur de le rencontrer plusieurs fois.

---





La Restauration accomplie, le chevalier ne tint pas longtemps rigueur à une cour que ses vœux avaient si souvent rappelée. Il n'y fit cependant qu'une courte apparition.

Il était dans la destinée du chevalier, ou plutôt dans son caractère, de ne s'accorder avec nul pouvoir existant; l'exercice de l'autorité a des transactions forcées qu'il ne savait point reconnaître. Le roi Louis XVIII n'était pas assez royaliste, il portait des guêtres, et les réceptions des Tuileries parurent au chevalier un peu trop mélangées. Peut-être aussi ne lui accorda-t-on pas, dans les préoccupations d'une installation nouvelle, toute l'importance qu'il s'octroyait à si juste titre à lui-même.

Il fut plus heureux au château de Versailles, asile gratuitement ouvert, pendant quelques années, à l'ancienne noblesse éprouvée par le sort. Là, du moins, le chevalier fut goûté autant qu'il méritait de l'être. On le vit donc repapillonner de plus belle parmi les beautés un peu mûries qui avaient jadis obtenu ses premiers hommages. Sa muse, retrouvant un auditoire digne d'elle, lui fournit, on va en juger, quelques heureuses réminiscences de ses beaux jours.

### A MADAME LA COMTESSE G... DE V...

EN LA REVoyANT APRÈS L'ÉMIGRATION

Après dix ans de répit,  
Las de vous boudier, Climène,  
J'arrive un peu décrépiti  
Aux pieds où l'ennui ramène  
Ceux qu'éloigna le dépit.

Marquis, abbés, mousquetaires,  
Victimes de vos noirceurs,  
Rivaux, membres honoraires,  
Collègues et successeurs,  
Je revois tous mes confrères.

Titulaire de l'emploi,  
J'ai droit à leur accolade ;  
Ils sont tous ici, ma foi !  
Sujets d'une cour nomade  
Qui n'a point connu de roi.

Qu'à grand'peine on se console  
D'un espoir évanoui !  
Ame cruelle ou frivole  
Pourquoi, disant toujours oui,  
Ne jamais tenir parole ?

Et pourtant, j'en suis certain,  
Vous ne mentiez pas, volage.  
Quel caprice du destin  
A mis dans un corps si sage  
Un esprit si libertin ?

Tous ceux qu'un amour parjure  
N'assassina qu'à moitié  
Ont pardonné leur injure  
A la fidèle amitié  
Qui soigne encor leur blessure.

Aussi leur peuple soumis  
Vous laisse compter sans peine

## LE CHEVALIER D'ÂI.

Vos amants par vos amis,  
Et c'est pourquoi, Madeleine,  
Vos péchés vous sont remis.

## A UNE BELLE PARLEUSE

Vous avez ces mots délicats,  
Ce bel art de conter et ces formes exquises  
Qu'à nos petits soupers, à nos grandes marquises,  
Envie un siècle d'avocats.

Sérieuse au besoin, mobile comme l'onde,  
Esclave et reine du moment,  
Vous interrogez finement,  
Mais vous ne souffrez pas, hélas! qu'on vous réponde.

Il est vrai que vous devinez  
La réplique ou l'aveu d'une âme embarrassée,  
Et que chacun en vous admire sa pensée  
Aux tours heureux dont vous l'ornez.



Certe on regrette peu ce qu'on aurait pu dire  
Aussitôt que l'on vous entend ;  
Écoutez un avis pourtant,  
C'est celui d'un amant réduit à vous écrire :

Vos yeux suffisent à charmer ;  
Soyez donc quelquefois moins brillante et plus tendre ;  
Si vous parlez toujours, Orphise, à vous entendre  
On oubliera de vous aimer.

---

PLUS TARD A LA MÊME

SONNET

A la ville, à la cour, réglez nonchalamment,  
Marquise, et de bien haut regardez nos caillettes.  
Vous avez tout : l'orgueil, splendide vêtement  
Qui flotte, secouant et semant les paillettes ;

Ce qu'il faut de beauté sans le secret aimant  
Qui mène aux jupons courts de certaines fillettes ;

Mais surtout, ah ! surtout l'esprit, fin diamant  
Dont l'art et le caprice ont taillé les facettes.

Hier, pour conquérir ce joyau précieux,  
J'aurais, comme Encelade, escaladé les cieux  
Ou sondé sans pâlir les abîmes de l'onde.

Aujourd'hui je préfère, à ne vous rien céler,  
L'humble perle qui tremble aux cils d'Emma la blonde  
Quand son amant séduit vous écoute parler.

---

### SONNET

J'ai rencontré la feinte et l'oubli, plus fatal,  
L'épine sous la fleur, l'épingle sous la tresse,  
Sans me décourager d'effeuiller ma jeunesse,  
Sans avoir décidé si l'amour est un mal.

Pour quelque peu de lie au profond du cristal,  
Je n'ai pas rejeté sa coupe et son ivresse ;

Du bonheur qu'il m'a fait j'ai béni la tristesse,  
Et de ses nouveaux traits je brave l'arsenal.

Vénus le sait, Vénus, qui ne m'épargne guère,  
M'a vu, las et blessé, recommencer la guerre  
Au déclin de mes jours.

Je porte avec orgueil ma couronne fanée,  
Et mon cœur s'abandonne à l'erreur obstinée  
Des dernières amours.

Malgré quelques hardiesses qui étonnèrent <sup>1</sup>, ces productions et bien d'autres furent d'abord on ne peut plus goûtées à Versailles, ce fut un enivrement des deux parts. Mais le chevalier avait beau être ou avoir été de l'académie des *Immobili*, et tenir beaucoup à ce titre, il avait, à son insu, marché un peu avec son siècle, comme ces négateurs du mouvement qui n'en font pas moins neuf mille lieues par vingt-quatre heures ; aussi ne tarda-t-il pas à scandaliser, par de certains écarts de goût et par ce que j'appellerais en lui des fusées de conduite, une société qui n'admettait encore qu'avec une grande réserve le système de Copernic. Sans vouloir d'abord en venir à une scission ouverte, il se rendit

<sup>1</sup> Bénir la tristesse d'un bonheur (septième vers du dernier sonnet) ; il y a contradiction, disait le marquis de Villepaille. Et il n'avait pas tort.

peu à peu assez rare au château, et donna enfin un certain éclat à sa retraite par l'envoi du morceau suivant, qui causa un scandale dont la génération actuelle ne saurait se faire une idée.

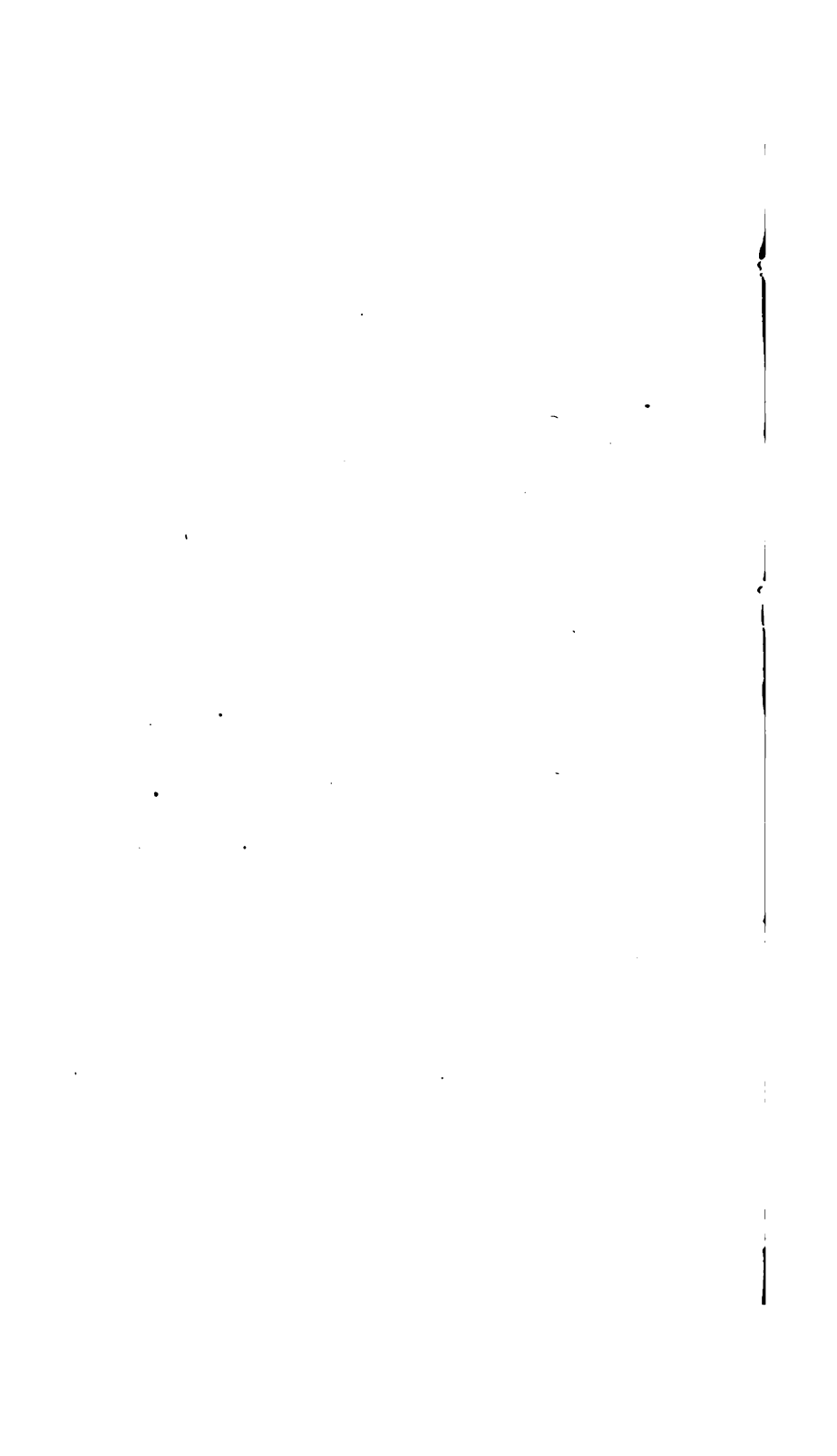
Appeler le progrès chimère,  
Mépriser l'abbé de Raynal,  
Trouver Crébillon immoral,  
Traiter d'empoisonneur austère  
L'auteur du *Contrat social*,  
C'est à quoi volontiers j'adhère.  
Refuser l'esprit à Voltaire,  
Passe encor, c'est original.  
Souffrir qu'on vante l'Angleterre,  
Où je n'irai jamais, j'espère,  
Cela m'est à peu près égal.  
Nier la rondeur de la terre,  
Je n'y vois pas encor grand mal;  
Mais ne pas croire à la lumière  
Serait par trop paradoxal;  
Je veux bien être un fruit de serre,  
Mais non pas un fruit de bocal.

---

---

VI

11



Les pailles une fois rompues, le chevalier partit sur cette pirouette, et ne s'arrêta qu'à Paris, où il débuta par le sacrifice de sa queue, à laquelle il tenait beaucoup. Il ne garda que l'œil de poudre. Transigeant ainsi peu à peu avec l'esprit moderne, il rajeunit le cercle de ses relations, et suivit avec un intérêt croissant le mouvement littéraire qui s'opérait sous les auspices d'une liberté modérée, dont la France depuis lors paraît s'être jugée indigne. Le chevalier, en somme, ne tenait à l'ancien régime que par ses bonnes manières et l'élégance de son esprit; il avait même été, l'on peut s'en souvenir, assez novateur en 89. Les germes déposés en lui par son commerce avec M. de Chénier (il n'appela jamais autrement notre André)

ne tardèrent pas à se réveiller dans la fermentation générale, et le chevalier donna bientôt avec ardeur dans le mouvement appelé romantique. Au café Valois, cercle royaliste et classique, nous l'avons vu souvent au milieu d'un gros d'ennemis s'escrimer et rompre des lances en faveur de Victor Hugo. J'en appelle aux souvenirs de Gérard de Nerval et du comte de Gramont. M. Gustave Planche lui-même, adversaire déclaré de notre grand lyrique, doit porter sous son gilet les marques de plus d'une botte que lui poussa le chevalier. Les choses allèrent plus loin que ne voudra le croire la jeunesse posée d'aujourd'hui. Le marquis de Rivarol, si spirituel et si bienveillant d'ordinaire, rompit avec le chevalier. Celui-ci, à la vérité, ne s'en tenait pas aux paroles; payant bravement de sa personne, il composa quelques morceaux dont l'exaltation fantaisiste fut à peine égalée plus tard. Une si belle ardeur ne pouvait être que passagère.

En littérature comme en politique, l'esprit timoré du chevalier, horripilé des maraudes commises par les enfants perdus de l'armée révolutionnaire, devait revenir sur ses pas, et aller trop loin dans la réaction.

Il avait arboré, comme une déclaration nette et franche, un peu exagérée sans doute, mais posant haut la question, l'*Escalier — dérobé* du chef de l'école. Le *Point sur un i* d'Alfred de Musset l'avait bien un peu ébranlé; mais au *Paul, il neige*, du jeune et bouillant Vacquerie, le chevalier perdit la tête. et, *relicta non bene parmula...*



Dieu seul est grand, mes frères.

Le malheur voulut qu'ayant ouvert le volume au hasard, le chevalier fût tombé précisément sur ce violent *Paul, il neige*, précédé et suivi de si charmantes choses, et qui, lui-même, tout bien examiné... mais il ne s'agit point ici de mes opinions personnelles.

Deux pages encore, deux pages, et le chevalier nous restait!

Mais, *sic voluere fata!* Il fuyait, il n'écoutait rien.

A Fontanes, il courait encore.

Et encore à Delille.

Et toujours, et toujours.

Que n'alla-t-il jusqu'à Ronsard?

Pour effacer jusqu'à la trace de ce qu'il voulait bien appeler ses erreurs, et éviter ainsi le procès que la postérité ne pouvait manquer de lui faire, le malin chevalier eut soin d'anéantir toutes les pièces de conviction.

Heureusement les recueils du temps nous en ont conservé quelques-unes, publiées sous des noms d'emprunt, innocente ruse qu'il nous appartient mieux qu'à tout autre de révéler.

Les délicats observeront dans ces divers morceaux la lutte sourde des deux principes qui se disputèrent jusqu'à la fin l'esprit mobile du chevalier.

## BIANCA CAPELLO

Quand Bianca, l'amoureuse brune,  
S'éveilla duchesse un matin,  
Au nez du peuple florentin,  
Dieu sait le bruit! — Quoi! duchesse, une...  
Les mamans surtout se plaignaient  
Et les bigotes s'indignaient.

On respirait sur la terrasse  
L'air frais, l'air embaumé du soir;  
C'était là qu'il faisait beau voir  
Nains trapus, lévriers de race,  
Perroquets aux vives couleurs  
Gravissant des vases de fleurs;

Pages dont flottent les panaches  
Sous la brise des éventails,  
Cavaliers aux rouges camails,  
Princes, cardinaux à moustaches,  
Vieux Byzantins aux castans lourds  
De brocart d'or et de velours.

Là, des cheveux noirs qui se tordent  
Sous des griffes d'or et d'émail,

Saignent des gouttes de corail ;  
Là, des seins montent et débordent  
Quand sous l'ombre du parasol  
Une haleine effleure un beau col.

En bas, sur les dalles brûlantes,  
Le peuple sale, mais heureux,  
Du melon frais et savoureux  
Hume les tranches ruisselantes,  
Beau, luisant, ventru, débâté,  
Ivre de joie et de santé.

Et l'insouciant duchesse  
Égrène en riant son collier  
Sur les marbres de l'escalier,  
Où la foule accourt et se presse,  
Et plus d'un, en levant les yeux,  
A cru voir un ange des cieux.

— Qui put s'y tromper de la sorte ?  
Va s'écrier un connaisseur.  
— Le premier fut son confesseur.  
Le plus fin s'y trompe, et qu'importe ?  
N'est-il pas deux fois insensé  
L'amant que ronge le passé ?

Amis, gardons-nous des morsures  
Du serpent nommé souvenir ;  
Avons-nous peur que l'avenir

Nous garde trop peu de tortures ?  
Pour jouir sachons oublier,  
L'amour n'a point de sablier.

Le Médecis pensait de même ;  
Que pouvait-il faire de mieux ?  
Comme il était sentencieux,  
Il exposa tout son système  
De philosophie et d'amour  
Par-devant les railleurs de cour.

On comprend que toute la glose  
À mots couverts se déroula,  
La duchesse était près de là ;  
À ses pieds gisait une rose ;  
Le duc vers la fleur se baissa,  
Et gravement la ramassa.

Puis il sourit et dit : « Mignonne,  
A combien de plats courtisans  
As-tu prodigué ton encens,  
Toi que déjà l'on abandonne ?  
Petite fleur que Dieu bénit  
Et que nul souffle ne ternit ;

« Petite fleur, l'ennui me ronge,  
La création me déplaît,  
Mon bouffon n'est pas assez laid.

## LE CHEVALIER D'AÏ.

133

A l'amitié, doux et vain songe,  
Déjà mon cœur a dit adieu,  
Et je ne croirais pas en Dieu,

« S'il n'eût créé deux belles choses  
Dont le parfum a demeuré  
Après que tous l'ont savouré :  
Vivent les femmes et les roses ! »  
Il dit. Tisbé se détourna.  
La cour comprit et s'inclina.

Paris, 1854.

---

## LA TORPILLE

Une fille, à Plô-meur,  
M'a pris dans sa nacelle :  
J'étais assis près d'elle,  
Sur le banc du rameur.

Là-bas dans le ciel rose,  
Où le jour lutte encor,

## LE CHEVALIER D'AÏ.

Cet astre aux cheveux d'or,  
C'est Freya qui dit : Ose.

Hélène, si j'osais,  
Feriez-vous la rebelle ?  
Mais Hélène est trop belle,  
Je n'oserai jamais.

Quand je perdais haleine,  
Quand l'onde jaillissait,  
Ou si ma main laissait  
L'aviron à la traine,

Mon regard inquiet  
Cherchait les yeux d'Hélène ;  
Mais, de me voir en peine,  
Hélène souriait ;

Ou bien, faisant la moue,  
Se détournait un peu,  
Sous mon regard de feu,  
Sentant brûler sa joue.

J'avais honte et souci  
D'être encor si novice,  
Lorsque de sa malice,  
Mon jeune âge eut merci.

Sa main, qui me seconde,  
Guide la mienne enfin ;  
Déjà, comme un dauphin,  
Notre barque fend l'onde,

Et nos rames au vent  
Jettent plus d'étincelles  
Que d'étoiles nouvelles  
Ne brillent au levant.

Nos deux corps se confondent  
En un seul mouvement ;  
Harmonieusement  
Nos efforts se répondent.

Hélas ! pauvre innocent,  
J'ai touché la torpille.  
Guéris-moi, chère fille,  
L'amour est dans mon sang.

Hélène, ta main brûle,  
Cesse enfin de m'aider,  
Nous allons aborder,  
Si le port ne recule.

## YVONNE

## I

Quand la mer est belle,  
Yvonne, comme elle,  
Chante dans son lit;  
Quand la mer moutonne,  
La belle Bretonne  
Frissonne et pâlit.

Alerte et sauvage,  
Fuyant du ménage  
Le soin calme et doux,  
Souvent sur la grève,  
Assise elle rêve,  
L'oreille aux genoux.

Ses deux bras entourent  
Sa jupe, où se fourrent  
Ses pieds blancs et nus.  
Et son œil embrasse,



A travers l'espace,  
Des cieux inconnus.

Seule dans la foule,  
Sa pensée, où roule  
Quelque vision,  
Ouvre une aile aiguë,  
Et fuit sous la nue,  
Comme l'alcyon.

Sa mère s'alarme  
Et cache une larme,  
Puis s'en va prier  
Pour l'enfant morose,  
Hirondelle éclose  
Au nid du ramier.

Ce brick qu'on remorque,  
Serait-ce pas l'Orque?  
Il vint l'an dernier,  
Pour une avarie.  
Encor, je parie,  
Quelque négrier.

Chez nous l'équipage  
Fera du tapage,  
Car, en l'attendant,

Plus d'une fillette  
Soupire, inquiète  
Pour le commandant.

Qu'il charge d'ébène,  
De fer ou de chêne,  
C'est un homme fier ;  
Un œil doux et mâle,  
Bleu sous un front pâle ;  
Un homme de mer.

## II

— Viens, et sois-moi fidèle.  
A bord, où je suis roi ;  
Le canon seul, ma belle,  
Parle plus haut que moi.

— Je n'ai plus de courage,  
Mon sommeil est troublé  
Depuis ce jour d'orage  
Où vous m'avez parlé.

— Viens, comme l'hirondelle,  
Dormir dans mes agrès !

L'Océan qui t'appelle  
Bercera tes regrets.

— Qui, moi? laisser ma mère  
Pour aller avec vous!  
Ne plus voir mon vieux père!...  
Où nous marirons-nous?

— Je n'en sais rien, mignonne;  
Quand nous prenons la mer,  
Je dis à la madone:  
Allons où va l'éclair.

— Pourquoi votre navire  
A-t-il sous son beaupré  
Un aigle qui m'attire,  
Un grand aigle doré?

— Quand nous voyons au large,  
Gouvernant au plus près,  
Gabarre ou sloop de charge,  
Et qu'il vente bon frais,

Comme vous, mes fillettes,  
On met la toile au vent,  
Cacatois et bonnettes  
Et royaux en avant.

## LE CHEVALIER D'AÏ.

Quand on veut aller vite,  
Il faut tirer peu d'eau,  
Ou bien à ma petite  
Il faut faire un cadeau.

Voilà pourquoi, je pense,  
On voit sous mon beaupré  
Un aigle qui s'élançe,  
Un grand aigle doré.

## III

Ah ! le beau novice  
Qu'a le commandant !  
Il fait son service  
Fort commodément.

Rouge est sa ceinture,  
Rouge est son bonnet ;  
Mais sa chevelure,  
Nul ne la connaît.

— Quand le capitaine  
Dormir je verrai,

Mes cheveux d'ébène  
Je vous montrerai.

Ce mot-là, novice,  
Vous coûtera cher...  
Mais le pied lui glisse.  
Un homme à la mer!

— Faut larguer l'écoute,  
Dit le lieutenant.  
— Timonier, en route!  
Dit le commandant.

Les chanvres sont rares,  
Faut les ménager ;  
Gardons nos amarres,  
Et laissons nager.

La ceinture rouge  
Qu'on voudrait sauver,  
Le premier qui bouge  
Ira la trouver.

## L'ÉMOTION DE BARBEROUSSE

Dans un vieux cloître d'Allemagne  
Le vieux Barberousse est assis,  
Pâle et froid comme la montagne,  
Au front neigeux, aux flancs noircis.  
Ses sourcils voilent sa paupière  
Et sa barbe a troué la pierre  
Depuis que, par enchantement,  
Spectre vivant, ombre palpable,  
Il attend, absous ou coupable,  
Le jour du dernier jugement.

Bien des prélats avec leur suite,  
Bien des rois en grand appareil,  
A ce front qui toujours médite  
Sont venus demander conseil.  
Des guerriers sonnant dans leurs armes,  
Des impératrices en larmes,  
Ont mis à ses pieds leurs douleurs ;  
Il s'est tu ; sous les voûtes saintes,  
L'écho seul répondait aux plaintes,  
Et le pavé buvait les pleurs.

Ni les sanglots de la patrie,  
Ni la fanfare du vainqueur,

De sa profonde rêverie  
N'ont pu distraire ce grand cœur.  
Il a vu, sans même en sourire,  
Le globe du très-saint empire  
Tomber vermoulu de ses mains,  
Et l'histoire du monastère  
Dit que, seul, un pauvre trouvère  
Émut ce grand roi des Romains.

Que n'ose un poète ? Le traître  
Lui-même s'était accusé  
D'aimer la fille de son maître,  
Un duc non médiatisé !  
Le monarque était d'humeur douce :  
« Qu'il fasse pleurer Barberousse,  
Dit-il, et je m'attendrirai ;  
A ce prix est la main d'Orphise,  
Bien qu'à cinq rois on l'ait promise. »  
Le poète dit : « J'essairai. »

Aussitôt, sur un mot du Sire,  
Le cloître s'ouvre à deux battants,  
Et la cour au fade sourire  
Entoure les deux combattants.  
L'un sent pâlir sous la verveine  
Son front, où de la jeune reine  
Tombent les regards méprisants ;  
L'autre, sphinx immobile et blême,  
Semble écrasé sous le problème  
Qu'il porte depuis six cents ans.

Mais le poète se rassure ;  
 Déjà, sur son cœur raffermi,  
 Pressant, pour fermer sa blessure,  
 Son vieux luth, son fidèle ami,  
 Il chante, et les barons stupides  
 Sentent sous leurs crânes arides  
 Germer des restes de cerveaux ;  
 Et vous eussiez vu des landgraves  
 Aux nez busqués, aux fronts concaves,  
 Souffler comme de vieux chevaux.

« Mais, disait un poète aulique,  
 L'enfant s'y prend tout de travers ;  
 Pour charmer ce cataleptique,  
 Que ne lui lisait-il nos vers ?  
 S'il a renié tout symbole,  
 S'il n'est de l'une ou l'autre école,  
 Éteignons-le sous nos arrêts.  
 Réduit à sa force intrinsèque,  
 Pour lui point de bibliothèque  
 Ni de *bons* sur les fonds secrets.

« Qu'il n'ait, pour ronfler dans sa chaise,  
 Ni *mission* à Tombouctou,  
 Ni *chaise* où l'on cause à son aise  
 De n'importe quoi, n'importe où.  
 En butte au silence qui tue,  
 Qu'en vain il rime et s'évertue,  
 Pauvre, méconnu, décoré,  
 Pour lui, point d'auguste suffrage,



De tabatière à mettre en gage  
Ni de porte-crayon doré ! »

Ainsi parlait cet honnête homme,  
Et le poëte allait rhythmant,  
Quand du vieil empereur de Rome  
Se gonfla le sein allemand.  
De ses yeux deux larmes jaillirent,  
Que les bons moines recueillirent.  
Depuis, les larmes ont tari ;  
Mais on montre encor la fiole.  
Le duc ne tint pas sa parole,  
Mais la duchesse avait souri.

Paris, 1856.

---

## LA NORMANDE

PALINODIE

Il n'est pas qu'en Andalousie  
Des brunes à l'œil agaçant,  
Qui, sous la verte jalousie,  
Tendent leurs filets au passant :

## LE CHEVALIER D'AÏ.

Je sais une fille à Trouville,  
 Brune à l'œil bleu,  
 Comme on n'en voit guère à Séville,  
 Par la sambleu !

Ses yeux sont fendus en amande,  
 Son pied est grand comme la main ;  
 Elle est vive, quoique Normande,  
 Et je l'ai vue aller au bain ;  
 Sa taille est fine et bien cambrée,  
 Mais, ô douleur !  
 Rose n'est pâle ni cuivrée,  
 C'est un malheur.

Son teint de lis, sans nul mélange  
 Des tons de l'ambre et du chaudron,  
 N'a ni les splendeurs de l'orange  
 Ni le pâle éclat du citron ;  
 Sa hanche n'est point opulente  
 A bon marché,  
 Et sa poitrine est excellente ;  
 J'en suis fâché.

Malgré tous ces désavantages,  
 O siècle ! ô mœurs ! la pauvre enfant  
 Fait tourner la tête aux plus sages,  
 Tant le goût va se dépravant ;  
 Et Paquita, retour sinistre,  
 Amour du laid,

En est pour les frais de son bistre  
Sur le galet.

Avec ses doux yeux, sa voix douce,  
Cher objet de mes premiers feux,  
On dit que Nourmahal la rousse  
Va faire teindre ses cheveux.  
Ainsi régnet, suivant nos modes,  
Neige ou charbon ;  
Comme la fleur qui nomma Rhodes,  
Rose tient bon.

Il faut la voir quand, le dimanche,  
Pour faire damner les galants,  
Elle met sur sa coiffe blanche  
Son grand bonnet à deux volants ;  
On croit la prendre par les ailes,  
Mais chaque fois  
Rose, comme les demoiselles,  
Fuit sous les doigts.

Parfois sa gravité lui pèse,  
Et sa vertu l'ennuie un peu ;  
Alors un moineau qu'elle baise  
Lui sert à nous piquer au jeu ;  
Moi-même un jour, levant la tête,  
Je dis : « Eh ! quoi !  
Tant de baisers pour une hête,  
Et rien pour moi ? »

« *Allais, marchais*, dit la Normande  
 Tout en jouant de son appeau,  
 Est-ce en plein jour que l'on demande? »  
 A minuit, je pris mon chapeau,  
 Mon manteau couleur de muraille,  
 Mes pistolets,  
 Et, pour écarter la canaille,  
 Mon *groom* anglais.

Je rimais alors, je vous jure,  
 En novateur assez hardi,  
 Et je déplaçais la césure  
 Fort joliment pour un *dundy*;  
 Mais j'eus beau siffler pour ma brune  
 Vingt *boléros*,  
 Je ne vis briller que la lune  
 Dans ses carreaux.

Las de victoires trop faciles,  
 Quand nous sortons du falbala,  
 Nous autres séducteurs habiles,  
 Nous avons de ces succès-là.  
 Quant à Rose, veut-on connaître  
 L'oiseau chéri  
 Qu'elle appelle de sa fenêtre?  
 C'est un mari.

· Cette palinodie, où perce déjà une opposition conte-

## LE CHEVALIER D

nue aux principes du romantisme,  
plètement la rancune du chevalier  
il abandonnait si malencontreuseme  
peau.

L'allusion ne lui parut bientôt pl  
directe. Brûlant ce qu'il avait adoré  
cambre), il dessina carrément son ho  
un des plus beaux morceaux de la ]

Ce manifeste, lancé par le *Cor*  
temps-là ce que vivent les roses. I  
jourd'hui cette vie éphémère, nous  
point offenser un illustre poète, qui  
et trop sérieusement parodié lui-mé  
même licence à qui ne l'a prise qu'  
santant.

## LE RETOUR DU ROI D

ou

PARODIE DE QUELQUES PASSAGES D'U  
DE VICTOR HUGO

I

Sire, vous reviendrez sans tambour  
Sans tocsin, sans combat, dans cent

Trainé par un roussin, sur une humble charrette,  
En simple paletot.

Par la porte Maillot, où nul n'ira se battre,  
Sire, vous reviendrez quand il fera moins froid <sup>1</sup>,  
Gros comme Louis Dix-Huit, béni comme Henri Quatre,  
Pour abolir l'octroi.

Paris, donnant pour rien de monstrueux cigares,  
Paris, en votre honneur, affranchira le vin,  
Et l'odieux tambour, le clairon, les fanfares,  
Se tairont à la fin.

Ce peuple, qui semblait avoir perdu la carte,  
Heureux de la payer pour en finir plus tôt,  
Cessera de flotter du jeune Bonaparte  
Au vieux roi d'Yvetot.

Reconnaissant en vous une âme honnête et bonne,  
Il vous célébrera dans maint joyeux refrain,  
Et vous remplacerez sur la haute colonne  
La capote d'airain.

En vous voyant passer, chef du nouvel empire,  
Les soldats ébahis tomberont à genoux,

<sup>1</sup> On se rappelle le temps qu'il faisait le jour de l'entrée solennelle des restes mortels de l'empereur Napoléon:

Mais vous ne pourrez pas vous pencher et leur dire :  
Je suis content de vous.

Les poètes Chauvins, pléiade famélique,  
Vous proclameront grands, immortels ; mais, hélas !  
Tandis qu'on les lira dans l'arrière-boutique,  
Vous ne les lirez pas.

Vous serez endormi, figure douce et fière,  
De ce calme sommeil plein de rêves plaisants,  
Dont Horace à Tibur dort couronné de lierre  
Depuis dix-huit cents ans,

Le verre en main, l'œil clos, la lèvre encore émue  
Par le dernier adieu de votre Jeanneton,  
Dans un lit où jamais le dormeur ne remue  
Son bonnet de coton.

## II

Chaillot mène à Passy, tout chemin mène à Rome,  
Mais il faut pour entrer dans Paris, mon brave homme,  
Enfoncer la Fayette et le juste-milieu,  
Griser l'armée entière et le garde champêtre,

Buveur infatigable, en un mot il faut être  
Plus qu'une outre et presque un Romieu.

Oh! Paris coûte cher; c'est la cuve sacrée;  
Paris, c'est la futaille, ample, démesurée,  
Que ne peut épuiser la soif des bons garçons.  
Pour entrer dans Paris, la ville de mémoire,  
Il faut perdre la sienne, il faut boire, il faut boire  
La mer et ses poissons.

## III

Oh! te vider n'est pas facile,  
France, cuvier toujours rempli,  
Toi que Bacchus a pour asile,  
Mère du beaune et du chably.  
Au doux nectar que ton sein roule,  
Tout l'univers s'abreuve en foule,  
Esclave de ton jus divin;  
Tonneau dont Paris est la bonde,  
La France est la tête du monde,  
Borgne dont l'œil pleure du vin.

Te boucher! ô rage insensée!  
Crime, folie, impiété!



Ce serait rendre la pensée  
A l'idiote humanité.  
Te démolir ! Coupable audace !  
Car, dans le cerceau qui t'embrasse,  
Tous les peuples doivent s'unir.  
L'Europe entière est déjà grise.  
Qui donc ferait cette bêtise  
De décapiter l'avenir ?

Te remplir d'eau ! S'il se rencontre  
Des gens pour courir ce danger,  
Vois donc la chose que leur montre  
Ce roi chanté par Béranger.  
Trop tôt, pacifique symbole,  
Il voulut renverser l'idole  
Qu'encense l'humaine fureur ;  
Jacob ne luttait qu'avec l'ange ;  
Mal inspiré par la vendange,  
Il luttait avec l'empereur.

Mais enfin, épargnant la séve  
Des peuples si lents à guérir,  
Il va conquérir sans le glaive  
Ce que le vin doit conquérir.  
Hâte-toi, rival de Silène,  
Pour que David n'ait pas la peine  
De retailler le mont Athos,  
Conjure la foudre qui gronde,  
Donne enfin le repos au monde  
Et délivre-nous du pathos.

Cette parodie, qui porte sa date avec elle, nous montre le poète conservant dans la soixantaine une partie de sa bonne humeur; elle est cependant sa dernière production, et peut être considérée comme son testament littéraire.

La pièce suivante, antérieure de peu de mois, nous donnera le dernier mot du chevalier en politique.

#### PASTORALE

Ah ! si j'étais celui qu'on nomme...  
 Monsieur Hébert, tenez-vous coi,  
 Nous saurons éluder la loi;  
 Celui qu'on nommait le jeune homme  
 En Écosse, quand la terreur  
 Avait Cromwell pour procureur.

Si j'étais, dis-je, à votre place  
 (Sire, pardon, ce sont des vers),  
 Loin de subir comme un revers  
 L'exil où Dieu retient ma race,  
 Je ne craindrais, heureux banni,  
 Que de le voir trop tôt fini.

Charmé qu'il sauve à ma jeunesse  
 Les soucis du métier de roi.

J'essairais de vivre pour moi,  
Berger dans un coin de la Grèce,  
Et j'achèterais un canton  
De l'Arcadie au prince Othon.

Là, sous les yeux de la décence,  
Mais sourds aux règles de Zénon,  
Les murs d'un nouveau Trianon  
S'élèveraient comme en cadence,  
Nos maçons étant Rossini,  
Grisi, Lablache et Rubini.

Les Phidias de nos écoles  
(On parviendrait à les loger)  
Pourraient, je crois, sans déroger,  
Nous rendre les vieilles idoles  
De ces dieux avec nous chassés,  
Et qu'on a si mal remplacés.

L'urbanité, mode qui passe,  
L'innocente malignité,  
Le bon goût, la franche gaité,  
L'antique honneur, la bonne grâce,  
Dieux bannis par le genre anglais,  
Vivraient sculptés dans mon palais.

Mais, pour décorer leurs chapelles,  
Il faudrait qu'un jour de loisir

Paris voulut se dessaisir  
 De quelques-uns de ses Apelles.  
 Même on pourrait se contenter  
 D'un Mignard, s'il voulait rester.

Aux poètes — sans qu'on les cite  
 Chacun sait qui viendrait à moi, —  
 Je dirais : Enfants, point de roi,  
 C'est un ami qui vous invite,  
 Le moins sage parmi les fous,  
 Un vrai paresseux comme vous.

Venez, précieuses bergères,  
 Corsages sveltes et cambrés,  
 Teints diaphanes ou dorés,  
 Bouches en cœur, gorges sincères  
 (Un flacon au *National*,  
 Sa pudeur va se trouver mal)!

Venez, rendez-nous les paillettes  
 Et la poudre qui rajeunit ;  
 Ici, l'amour fera son nid  
 De chacune de vos fossettes.  
 Orphises, s'il en est encor,  
 Venez à moi, je suis Lindor.

En attendant qu'on nous rappelle,  
 Ce qui pourra tarder un peu,

Émigrons où le ciel est bleu,  
Suivons la gloire et l'hirondelle ;  
Soyons la France à l'étranger,  
Amusons-nous pour nous venger.

Venez aussi, langues subtiles,  
Venez et retournez souvent,  
Rapsodes qu'emporte le vent,  
Feuillets de toutes les sibylles,  
Venez, Mercures de l'esprit,  
Causeurs qui n'avez rien écrit.

Que, sans nous, ils cuvent leur crime,  
Ces aimables petits bourgeois !  
Sous le martinet de leur choix  
Qu'ils insultent l'ancien régime !  
Venez, laissons ces malheureux  
Bâiller et se fesser entre eux.

Laissons-les, ces petits Hercules,  
S'escrimer contre nos aïeux  
Et les singer à qui mieux mieux,  
Moins odieux que ridicules.  
Pauvres souris, je vois là-bas  
Le chat qui guette leurs ébats.

Que ses griffes leur soient légères,  
Qu'ils s'en tirent à bon marché !

## LE CHEVALIER D'AI.

Puissent-ils, malgré leur péché,  
Ne pas trop regretter nos pères !  
A ce prix, rois, peuple et marquis,  
Rions, ce droit nous est acquis.

Rions de tout avec Horace ;  
Sans rêver de tardifs retours,  
Passons le temps comme aux beaux jours  
Du Décaméron de Boccace ;  
Ressuscitons à l'Orient  
Le passé jeune et souriant.

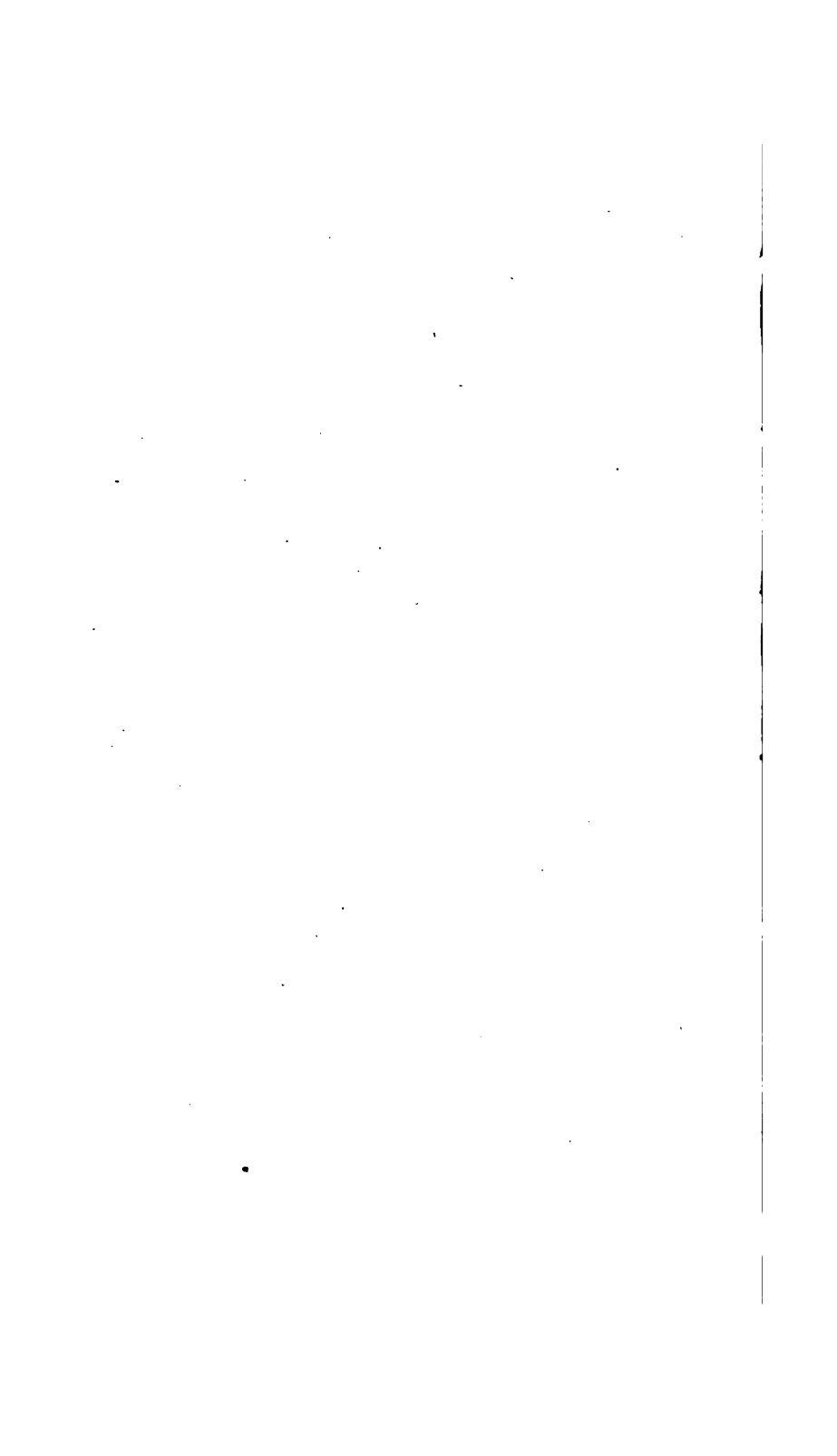
## ENVOI

Sire, une telle fantaisie,  
Si vous la vouliez prendre à cœur,  
En dépit d'un âge moqueur,  
Serait une ère en poésie,  
Et ce siècle, n'eût-il qu'un jour,  
Vaudrait Léon-Dix et sa cour.

Faute d'une armure à sa taille,  
Un noble cœur doit se loger  
Sous le hoqueton du berger.  
Clio, muse qui s'encanaille,  
Pourrait refuser son burin  
Aux exploits d'un tel souverain.

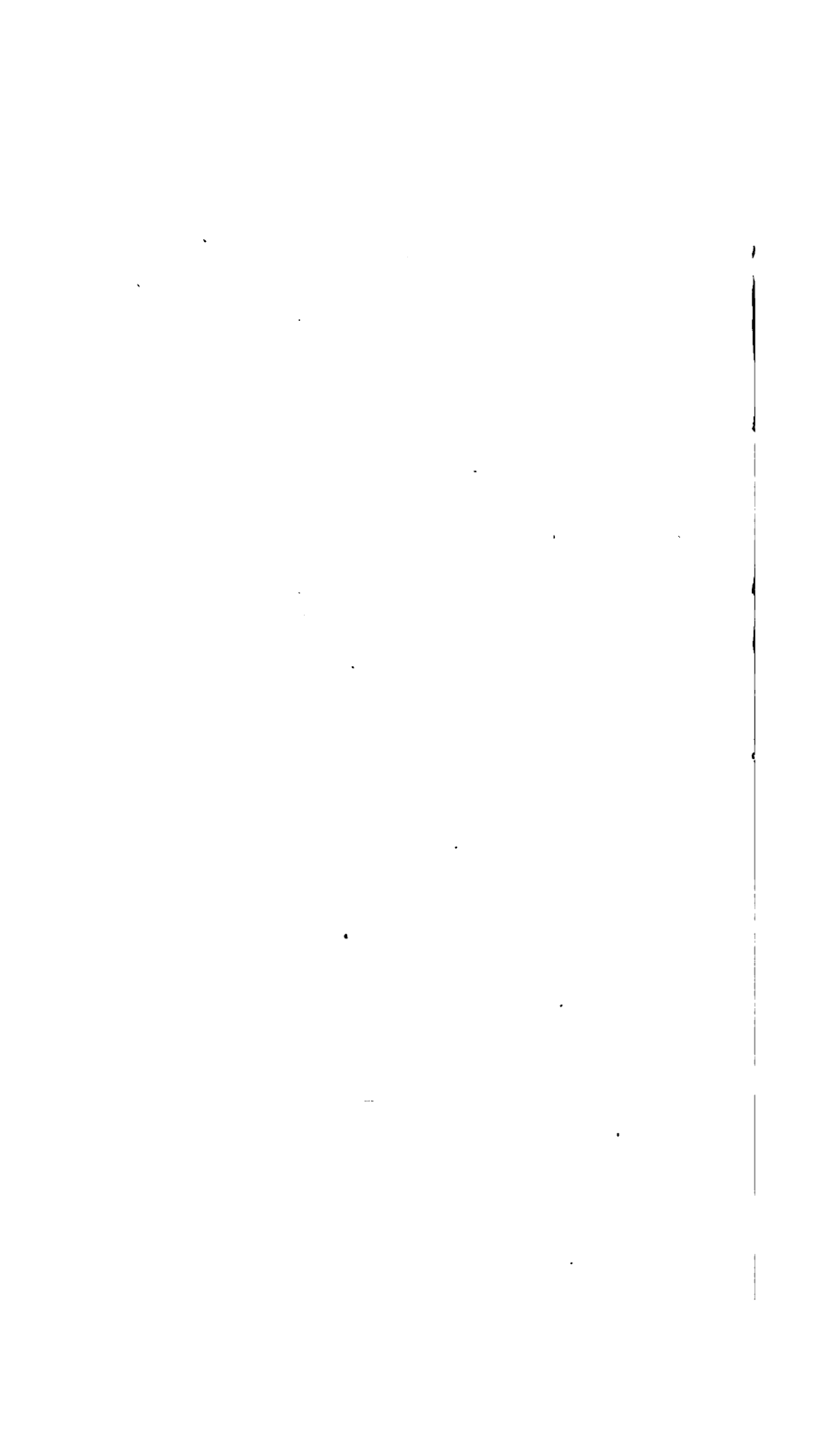
**Mais un jour, conduit par Orphise  
A la toilette des neuf sœurs,  
Où sont tous les vrais connaisseurs,  
Il verrait, charmante surprise,  
Son règne illustré par Watteau  
Sur un éventail d'Érato.**

---





VII



Le chevalier d'Aï, quoique rarement infidèle à la poésie, avait composé pendant les dernières années de sa vie, sous l'inspiration d'une femme du plus grand monde, une sorte de roman politique dont le titre ne manquait ni d'ambition ni de grâce.

Le fragment que nous en offrons ici au lecteur a malheureusement seul échappé à la combustion présumée des *Commentaires de Césarine*.

Quelques personnes ont vu dans ce passage une aventure du chevalier, habillée avec les détours et les ménagements infinis dont il usait toujours vis-à-vis de soi-même, étaut, comme lui disait un jour Th. Gautier, son propre *cavalier servant*.

. . . . .

« Quel est, dit Pérégrinus, cet homme jeune encore, bien qu'un peu chauve, sur qui se porte en ce moment l'attention de quelques députés et surtout de la tribune des journalistes? il vient de se placer au centre droit... Tenez, le voici qui vous regarde et vous sourit avec un embarras mal déguisé.

« Le marquis, après avoir salué le personnage en question, dirigea vivement ses regards vers une tribune d'où une femme jeune et belle lui adressa un gracieux sourire. Il échangea avec elle plusieurs signes d'intelligence qui avaient évidemment rapport au jeune représentant désigné par Pérégrinus; et puis, le marquis, répondant enfin à l'interrogation de ce dernier :

« — Oh! fit-il, pour celui-ci...

« Et une suspension grosse de révélations piquantes rappela à Pérégrinus le *Quos ego* de son ami Virgile.

« — Eh bien, celui-ci? dit l'impatient questionneur.

« — Eh bien! dit le marquis en humant une prise avec la coquette lenteur d'un orateur sûr de son auditoire, cet homme, dont l'air noble vous intéresse, est pour le pouvoir une acquisition nouvelle, dont l'importance n'est appréciée que d'un petit nombre de gens, mais de gens forts, une acquisition réputée impossible jusqu'à ce jour parmi tout ce qui se mêle de ces sortes de marchés. Balancé par ses goûts aristocratiques et par ses sympathies radicales, il a servi tour à tour les deux oppositions, fidèle seulement à sa haine pour le gouvernement de Juillet. Fuyant la réputation d'écrivain avec autant de soin que d'autres la recher-

chent, ses travaux et surtout ses inspirations ont fait la fortune littéraire et politique de plusieurs publicistes dans les deux camps. Mêlé à toutes les intrigues politiques qui ont agité l'Europe dans ces dernières années, le duc Lionel de \*\*\* (permettez-moi de vous taire son véritable nom) vote aujourd'hui avec les centriers; le pendule s'est arrêté.

« — Mais, dit Pérégrinus, avec un titre comme le sien, avec des talents tels que ceux que vous lui accordez, et jugé digne des avances du pouvoir, comment ne siège-t-il pas à la Chambre des pairs?

« — Quant à son titre, auquel il n'a droit que depuis la mort récente d'un oncle, chef de sa maison, je vous dirai qu'il ne le porte pas plus que son véritable nom; celui-ci n'est connu que de quelques amis. Lionel est un député pseudonyme, et, quant à ses talents, ils sont assez réels et assez jeunes pour n'avoir pas encore besoin des Invalides; d'ailleurs ses évolutions politiques l'ont compromis, et il lui faut, pour regagner ses éperons, du temps et une arène sérieuse. Ses freddaines l'auraient même éloigné pour jamais de la scène modeste qui n'est pour lui qu'un marchepied, si une femme, à qui rien ne résiste, ne s'était mis en tête de persuader au pouvoir et à un homme de talent qu'ils ne pouvaient se passer l'un de l'autre. Tombé d'une vie fastueuse dans une médiocrité qui était pour lui la misère, Lionel résistait néanmoins à d'augustes avances, par dignité, par orgueil et par indolence; il a fallu, pour mener à bien la négociation, tout le savoir-faire du joli

maquignon en capote rose que vous m'avez vu saluer il n'y a qu'un moment.

« — Je vous avoue, dit Pérégrinus, que moi, qui ai vu tant de choses étranges, je ne puis me faire une idée nette d'une négociation de ce genre ; je ne vous en demande cependant pas tous les détails, mais j'en attends de vous quelques-uns sur les augustes avances dont vous avez parlé. Où et comment un simple citoyen peut-il recevoir d'augustes avances ? Comment cela se formule-t-il ?

« — C'est une circonstance de sa vie, répondit le marquis, que Lionel a cru ne pouvoir trop entourer de mystère. Moi-même, occupé en ce moment à rédiger ses Mémoires sous son inspiration, je me vois forcé d'adopter pour cette scène la forme étrange qu'il lui donna en me la racontant.

« — Quoi ! vous publiez les Mémoires de Lionel, et il y consent ?

« — Je publie, d'après quelques notes de mon ami, les Mémoires de l'Éclectisme ; tant pis pour qui s'y reconnaîtra. J'en ai justement sur moi quelques chapitres en *épreuves* qui pourront vous édifier sur l'objet de votre curiosité.

« — Nous les lirons en voiture, dit Pérégrinus.

« Et tous deux profitèrent pour s'esquiver d'un moment où la tribune venait d'être envahie par un orateur de quatrième ordre. Afin de gagner l'heure du dîner, ils se firent conduire au bois.

« — D'augustes avances ! disait Pérégrinus. voilà

un titre qui me plaît beaucoup pour un chapitre.

« — Ce ne sera pourtant pas l'intitulé de celui-ci, répondit le marquis en déployant la feuille encore humide ; mais, patience, nous y arrivons.

« L'excellente calèche de Pérégrinus roulait sans bruit et sans secousse sur le sable des Champs-Élysées. Il faisait un temps magnifique ; une foule d'élégants équipages, emportant des figures grotesques ou charmantes, promettait à l'auditeur de précieuses distractions.

« Le marquis commença sa lecture.

#### UN MONUMENT NATIONAL.

« Un matin qu'il avait pris une forte dose d'opium après une nuit sans sommeil, Lionel se vit tout à coup transporté dans un vaste palais désert et démeublé, où le nouveau propriétaire n'avait laissé que des portraits d'aïeux, assez mal peints en général.

« Ces nobles personnages moisissaient à loisir, les uns suspendus aux corniches comme des larrons laissés au gibet pour l'exemple, les autres étendus sur les dalles, comme, à la morgue, des noyés que nul parent ne réclame, que nul ami ne reconnaît. Parmi eux il avisa un commandeur de Malte qui avait fait merveilles à la bataille de Lépante, et une chanoinesse dont la beauté avait fait grand bruit à la cour du régent.

« Le commandeur et la chanoinesse étaient de la maison de Lionel, et avaient figuré jadis en effigie dans

les salles du château de R... Hélas ! le temps n'avait pas plus épargné les portraits que les originaux : un cancer dévorait l'œil gauche de la chanoinesse ; le commandeur avait un trou à la place du cœur. Lionel leur adressa une homélie sur la profanation dont ils étaient victimes, il leur parla comme s'ils eussent pu l'entendre, et ils entendirent en effet ; les toiles s'animèrent, et le commandeur et la chanoinesse répondirent à ses protestations enthousiastes par un silencieux et dédaigneux sourire.

« Puis les portraits reprirent leur immobilité, et Lionel effaré poursuivit sa marche à travers les galeries. Chacune d'elles portait le numéro d'un siècle. Au seuil du dix-neuvième siècle trônait, sur un vieux fauteuil vermoulu, un homme d'assez belle mine et d'une forte corpulence, en qui une dignité native luttait contre un costume et des manières un peu bourgeoises.

« Cet homme se leva et tendit la main à Lionel, qui parut hésiter à livrer la sienne.

« — Oh ! oh ! fit le gros homme, on veut se faire désirer. Nous sommes de bonne maison et nous attendons pour nous rallier des offres sérieuses. Eh bien, voyons, je suis en belle humeur ce soir ; combien vous faut-il, mon brave gentilhomme?... Là, ne nous effarouchons pas ; ne sais-je pas bien ce que c'est ? Vieux, on a des enfants à placer, des brus à satisfaire ; il n'y a que les gendres qui soient pires que les brus. Jeune, on a une maîtresse et des créanciers ; on a fait une étourderie



sur papier timbré... par honneur, par honneur ! je ne l'entends pas autrement, pour sauver un ami, pour payer une dette sacrée, pour tendre un cachemire à une jeune fille qui se noyait... Enfin, on s'est mis dans une position délicate ; alors on se rapproche, on tourne autour de moi ; je connais ces allures, et, bon homme, je tends la main, l'affaire est faite, et l'on frappe dans cette main loyale que je vous offre encore, jeune homme. Si vous saviez combien de gens de parti l'ont serrée avec l'effusion plus ou moins bien jouée de la reconnaissance, qui n'ont point cessé pour cela de passer pour incorruptibles ! Allons, jouons cartes sur table, combien voulez-vous de vos parchemins ? J'ai résolu de faire relier toutes les brochures de ma bibliothèque avec tous les parchemins de la noblesse de France ; ce sera encore un monument national. Tenez, je suis rond en affaires, moi ; vous avez de l'esprit, vous connaissez le monde ; nous vous donnerons une place dans nos haras ; mais d'abord il vous faut de l'argent ? Eh bien, j'offre mille francs par quartier et mille francs par illustration. Cela peut aller loin, je ne retiens jamais rien pour les mésalliances, ne vous indignez pas ; la mésalliance s'est glissée dans plus d'une grande maison ; les familles chapitrales sont rares aujourd'hui. Citez-en dix qui puissent mettre à Strasbourg ou à Remiremont !

« Lionel s'inclina légèrement et passa outre.

« La salle du dix-neuvième siècle, où il venait d'entrer, était moins vide et mieux décorée que les précédentes ;

les murs étaient tapissés de lithographies coloriées représentant, dans les diverses phases de sa vie, le type à jamais célèbre de Robert Macaire; des milliers de statuettes de plâtre étaient rangées au pied des lambris.

« — Vous arrivez de loin, dit à Lionel le gros homme, qui l'avait suivi, et je crains fort que vous ne compreniez pas mieux cette représentation de l'époque que vous ne paraissez avoir compris l'époque elle-même et le personnage qui la résume? Croyez-moi, je n'ai pas dit mon dernier mot, et peut-être n'avez-vous pas dit le vôtre. Vous me plaisez, et je voudrais vous attacher à moi, car vous êtes, en vérité, la plus sérieuse bouffonnerie politique que j'aie vue de ma vie, moi qui ai enterré le *grand* citoyen et le prince... Vous savez?... Tenez, vous avez déjà l'air moins farouche... Ah! l'on ne m'approche pas impunément. Je suis parfois un peu bourgeois, cela étonne au premier abord les gens de votre éducation et de votre humeur; mais je sais être grand seigneur au besoin; et, d'ailleurs, qu'importe? Henri IV sentait le gousset, brutal, luxurieux, gascon: c'est le grand Henri aujourd'hui. J'ai été mis plus bas que lui; je remonterai aussi haut. On dit en parlant de moi: « Ce gros homme; » on dira un jour: « Ce grand homme. » Mais j'oublie que je suis ici votre guide, et que je dois vous expliquer la décoration de ce salon. Les fresques sont de M. Daumier; nous devons la plupart des statues à M. Dantan. Permettez que je vous présente les deux artistes qui ont le mieux

compris leur siècle, et que leur siècle a le mieux compris. J'ai posé souvent pour le premier ; tout ce qu'il y a de célèbre dans ce temps-ci a posé sans le savoir pour le second.

« — Je connais ces croquis, dit Lionel en souriant ; j'en ai admiré la collection à Tombouctou, où elle faisait fureur l'année passée. Quant à ces plâtres, leur signification est sans doute plus intimement liée aux notions de la vie parisienne.

« — Pas davantage, interrompit l'artiste ; mes charges sont cosmopolites. Cette tête puissante, d'où un nain difforme extrait des pièces d'or, c'est le génie exploité par la médiocrité, cela se voit partout. Ces juges endormis sur leurs sièges sont, je crois, de tous les pays où il y a des avocats. Ce patriote énergumène, qui montre le poing à ses adversaires, c'est l'appel à la force brutale, dernier argument de tous les partis. Cet homme enfin qui, d'un air calme et froid, observe les effets du poison sur un chien qui se tord dans les convulsions de l'agonie, ce n'est pas plutôt un médecin illustre qu'un politique à la manière de Richelieu, de Robespierre et de tant d'autres.

« — A la bonne heure, interrompit le gros homme, qui avait eu la force de se taire depuis trois minutes, parlons politique et médecine. *Experiamur in anima vili*. Mon système est tout entier dans ces quatre mots, qui signifient : « *On ne saurait faire un grand bien sans un peu de mal.* » Ce siècle payera pour les autres et servira d'exemple à la postérité ; car je veux achever

sur lui toutes les expériences politiques, si bien que les siècles suivants n'aient plus de fléaux à connaître, et que la théorie n'offre plus à l'homme un poison dont les effets ne soient connus. Chartes proprement dites, chartes-vérités, révolutions, usurpations, restaurations, changements de dynasties, émeutes, souscriptions nationales, sociétés en commandite, presse indépendante, abolition de la traite des noirs, abaissement du cens électoral, apothéose de la betterave, etc., etc., je veux mettre tout cela dans un sac avec la nation française, et secouer le tout si bien, que, de six cents ans, les peuples ne veuillent plus croire qu'aux jolies filles et au bon vin. On commencera à comprendre, avant dix ans, la grandeur de mes plans, le désintéressement de mes vues. L'Europe sera une grande Arcadie, les rois seront pasteurs des peuples, mon fils s'appellera Ménalque I<sup>er</sup>. Si grand qu'un tel changement vous paraisse, je suis homme à l'accomplir et j'y travaille tous les jours. Quand on a dix ans à peine devant soi pour préparer de si grands résultats, au milieu des chausse-trapes et des embûches, croyez-vous qu'on ait le temps de choisir les moyens? Et, d'ailleurs, tous ne sont-ils pas justifiés par l'immoralité du siècle? Le grand malheur, en vérité, de mystifier un peu tous les sauteurs qui nous entourent! Aussi croyez que je leur conviens à merveille; et la preuve en est qu'ils me gardent comme ils me laisseraient partir. Je suis débonnaire, après tout. Aussi ne se plaignent-ils que pour la forme, et ne me changeraient-ils pas pour un meilleur. Savez-

vous ce que Bonaparte eût fait de toutes ces petites figures que Dantan vous a fait passer en revue tout à l'heure? Il en eût fait des poupées de tir. Et maintenant voulez-vous savoir ce que j'en fais, moi? Regardez.

« A ce mot, le gros homme tira de sa poche un cordon effilé en une multitude de soies presque invisibles, dont chaque bout accrochait une des statuettes adossées aux lambris. Il attacha ce cordon à son genou, et se mit à siffler la *Parisienne* en battant du pied la mesure et en tambourinant des doigts sur son chapeau de feutre gris.

« Aussitôt le bal commença, mais confusément, et sans plus de respect pour les lois chorégraphiques que pour celles qui divisent les rangs et les cercles parisiens.

« Odry valsait avec la reine d'Angleterre, Lepeintre jeune avec la Pucelle d'Orléans, et M. Véron avec mademoiselle Rachel; M. Dupin donnait du nez contre M. de Lamartine et contre M. Guizot, à qui M. Thiers en dansant montrait l'astre éblouissant de Grandvaux; Listz et Thalberg jouaient des quadrilles à quatre mains sur un accordéon et faisaient danser toute cette cohue; Frédéric Soulié battait la mesure, la canne de Balzac battait tout le monde; M. le Pr<sup>t</sup> Séguier risquait avec Déjazet une cachucha des plus lestes; et, tandis que Taglioni, la légère sylphide, rasait du pied les têtes de la foule, M. Romieu, dans son lampion, bondissait au milieu des groupes comme un cul-de-jatte en goguette, et

se ruait sur les danseurs, hanneton égaré dans un bal champêtre. Il y avait là des rapprochements incroyables, des rencontres absurdes, inouïes, impossibles, de ces choses qui ne se voient qu'en rêve ou derrière les vitres de Susse, de ces antithèses vivantes qui ne peuvent être comprises qu'à Paris, la ville des contrastes et des héros à statuettes. Aussi Lionel s'amusa-t-il moins que le gros homme qui donnait ce bal impromptu. Dantan, plus sérieux, ne paraissait pas moins occupé : il pétrissait dans ses mains un morceau de terre glaise, où Lionel reconnut d'un coup d'œil l'ébauche de sa propre charge. Il s'élança vers l'artiste ; mais celui-ci le prévint et jeta la poupée au milieu des groupes de danseurs.

« Lionel tomba, sans se briser ni s'aplatir, auprès d'une jeune et charmante femme, qui, ne voyant en lui qu'un valseur, se leva de la meilleure grâce du monde et lui mit la main sur l'épaule ; puis la trombe parfumée les aspira comme deux fleurs, les berça longtemps dans la foule, et les déposa mollement sur une ottomane de soie.

« Les yeux noirs alors se levèrent sur les yeux bleus qui s'ouvrirent de toute leur grandeur.

« — Lionel !

« — Césarine !

« — Quoi ! vous ici, aux Tuileries ! toi, mon Lionel !

« — Que parles-tu de Tuileries ? Que dites-vous, madame la baronne ?

« — Oh ! que je suis heureuse ! vous voilà donc dé-

venu raisonnable, monsieur le boudeur? Êtes-vous bien honteux d'avoir hésité si longtemps à faire votre paix après tant d'augustes avances? Voyons, n'êtes-vous pas ici en assez bonne compagnie? C'est un peu mêlé, je le sais, la preuve en est que j'y suis moi-même; mais, après tout, si vous voulez des grands noms, nous n'en manquons pas non plus, il me semble; il y en a toujours pour tout le monde; mais je prêche ici un converti... Ça, mon ami, comment se fit l'affaire? Il paraît que vous avez su vous rendre utile; cette décoration...

« A ce mot, au geste de la baronne, Lionel, que l'étonnement avait rendu muet, recula d'un pas, baissa les yeux, et put voir le ruban rouge attaché à sa boutonnière. Stupéfait, il leva la tête et vit, à quelques pas, son *cicerone* qui riait démesurément. En même temps une sourde rumeur s'éleva du dehors, et, aux oreilles de Lionel confondu, résonna par deux fois ce mot : *Vendu!*

« Cependant on frappait à coups redoublés aux deux bouts de la galerie; l'orchestre était muet, les danseurs avaient fui, la salle était restée déserte. Le gros homme cessa de rire et cria d'un ton assez ferme :

« — Qui va là?

« A droite et à gauche une voix répondit : « Le prétendant! le prétendant! »

« La première voix ressemblait à celle d'un jeune homme; la seconde voix ressemblait à celle d'un peuple.

« — Repassez tantôt, mes amis.

« — Non, non, de suite. Ouvrez! — De par le droit!  
— De par la force! ouvrez! ouvrez!

« — Ouvrez! s'écria Lionel en s'élançant.

« Mais, arrivé au juste milieu de la galerie, il s'arrêta indécis, et le vieillard lui dit d'un ton moqueur :

« — Croyez-vous donc qu'il soit si aisé de prendre un parti?

« Lionel atterré baissait les yeux et gardait le silence.

« — Il le faut cependant, reprit le guide; les faits marchent et n'attendent pas; que dois-je faire? le cas est grave : conseillez-moi.

« — Moi, vous conseiller! s'écria Lionel subjugué. Ah! je n'attends plus de vous que des leçons!

« — Je ne vous en donnerai qu'une, dit le gros homme.

« Et il se dirigea vers la porte qui fermait la galerie à gauche. Il l'entr'ouvrit, y passa la tête, et parla pendant quelque temps à demi-voix.

« — Soit, répondit la cantonade, nous attendrons encore un an.

« Puis il traversa de nouveau la galerie et arriva à la porte de droite, où il obtint le même résultat.

« — Soit, dit la cantonade, nous attendrons encore un an.

« — Cela me paraît fort bien joué, dit Lionel; mais dans un an que ferez-vous?

« — Un nouveau bail.

« — Il faudra pourtant que cela finisse.



« — Croyez-vous donc que je sois immortel ?

« — Je n'en doute pas.

« — Vous êtes un homme d'esprit. Touchez là !

« — Je n'ose.

« — Flatteur !

« — Pan !

« A ce bruit et comme s'il eût été un signal attendu, l'orchestre éclata en joyeuses fanfares, et les salles, magiquement repeuplées, offrirent de nouveau l'aspect d'une fête splendide. Lionel, devenu l'objet des regards furtifs et du doux gazouillement des femmes, circulait dans les galeries et passait en revue les principaux personnages de l'époque ; mais en vain son guide les lui désignait-il, chargés des plus amusants commentaires, Lionel, distrait, laissait deviner une forte préoccupation.

« — Je comprends et j'admire, dit-il enfin, la *politique au jour le jour*. Je ne suis plus assez jeune pour prendre feu aux théories, et je sais combien elles ont fait verser de sang et du plus pur ; je vois bien que, malgré les déclamations, je ne dirai pas des rhéteurs (il n'y en a plus), mais des rhétoriciens (il y en a trop), je vois bien, dis-je, que Paris se couvre d'édifices utiles. Je compte les nouvelles rues percées ou assainies et les anciens monuments restaurés ; j'entends résonner sous mes pas cet immense réseau de canaux purgateurs qui font de Paris souterrain une Babylone pour les rats ; mais, quand j'observe le mouvement des idées de mon siècle, et ce fiévreux besoin d'agitation dont palpitent

tous les cœurs et tous les esprits resserrés dans ces murs, je tremble de voir Paris éclater quelque jour comme une grenade trop mûre.

« — Rassurez-vous, le fruit est dans une main ferme.

« — Mais la mort glacera cette main tôt ou tard, et alors qu'arrivera-t-il? Que deviendra le système après vous?

« — Après moi... vous voulez le savoir? venez.

« Lionel obéit. Il traversa une salle en construction, et lut sur l'imposte d'une porte fort élevée ces mots écrits en lettres d'or :

SALLE DU VINGTIÈME SIÈCLE.

« — L'avenir est là, dit le gros homme. Séparé de nous par la mince étoffe de cette portière de soie, c'est lui qui vous répondra si vous osez m'adresser encore votre imprudente question.

« — Je l'oserai, dit Lionel; — après vous?

« Le gros homme sourit et redit :

« — Après moi...

« Une voix tonnante acheva pour lui :

« — La fin du monde!

« En même temps la portière s'ouvrit, et Lionel vit accourir du bout d'une galerie entièrement nue un cavalier monté sur un cheval pâle...

## UNE INTERRUPTION.

« Sur ce dernier mot, le marquis repleya tranquillement la feuille d'épreuve, l'inséra dans la poche de son habit, et, se renversant en arrière :

« — Quel admirable temps ! dit-il, une distraction de l'hiver ; on se croirait au mois de mai.

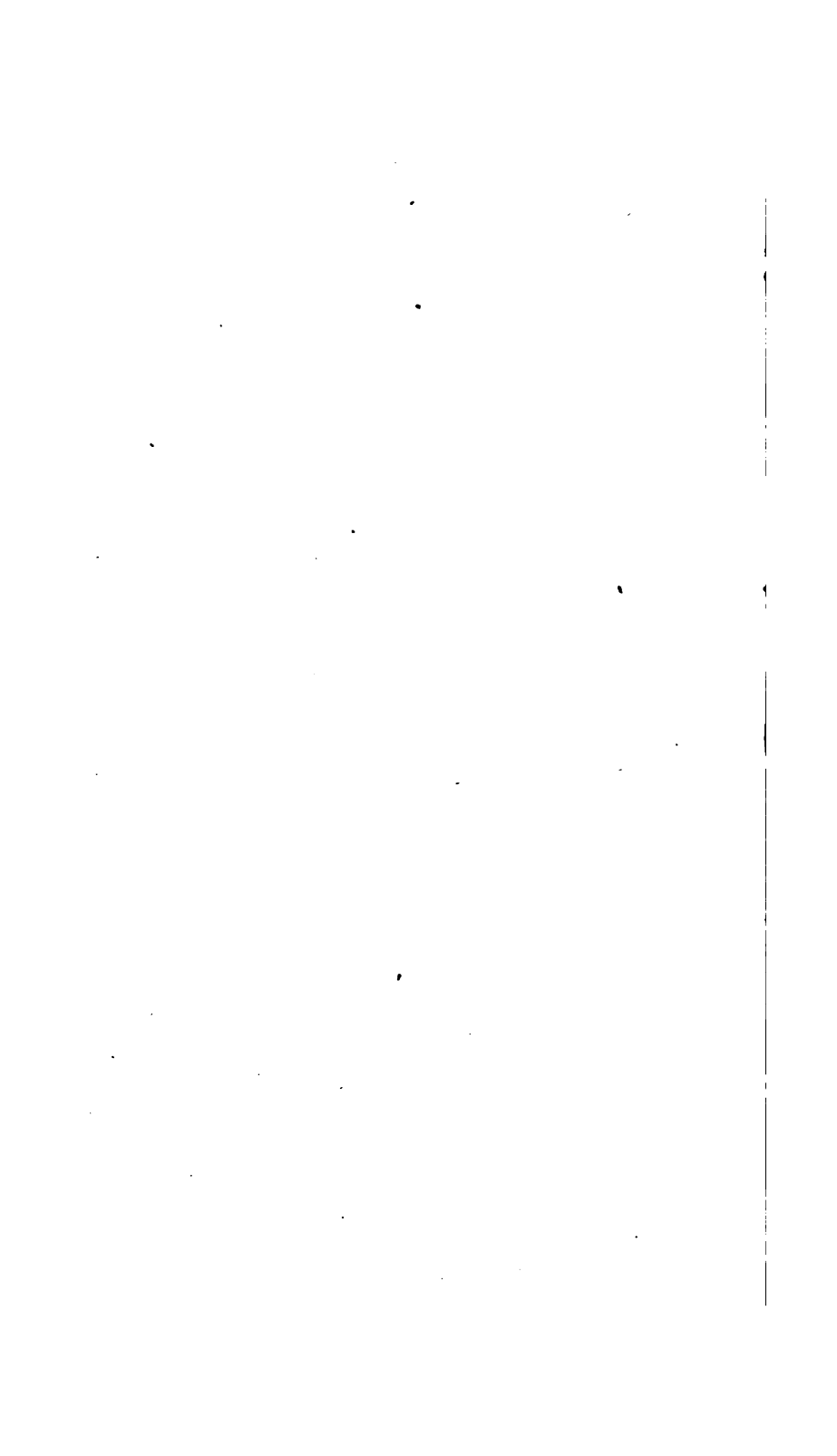
« — Allez-vous me laisser en suspens, dit Pérégrinus, ou attendez-vous un éloge pour continuer ? je ne suis pas flatteur, je vous en préviens.

« — Oh ! peu m'importe, je vous le jure, je m'arrête faute de texte. Et d'ailleurs votre curiosité doit être satisfaite ; je vous ai lu tout ce que Lionel a bien voulu me confier.

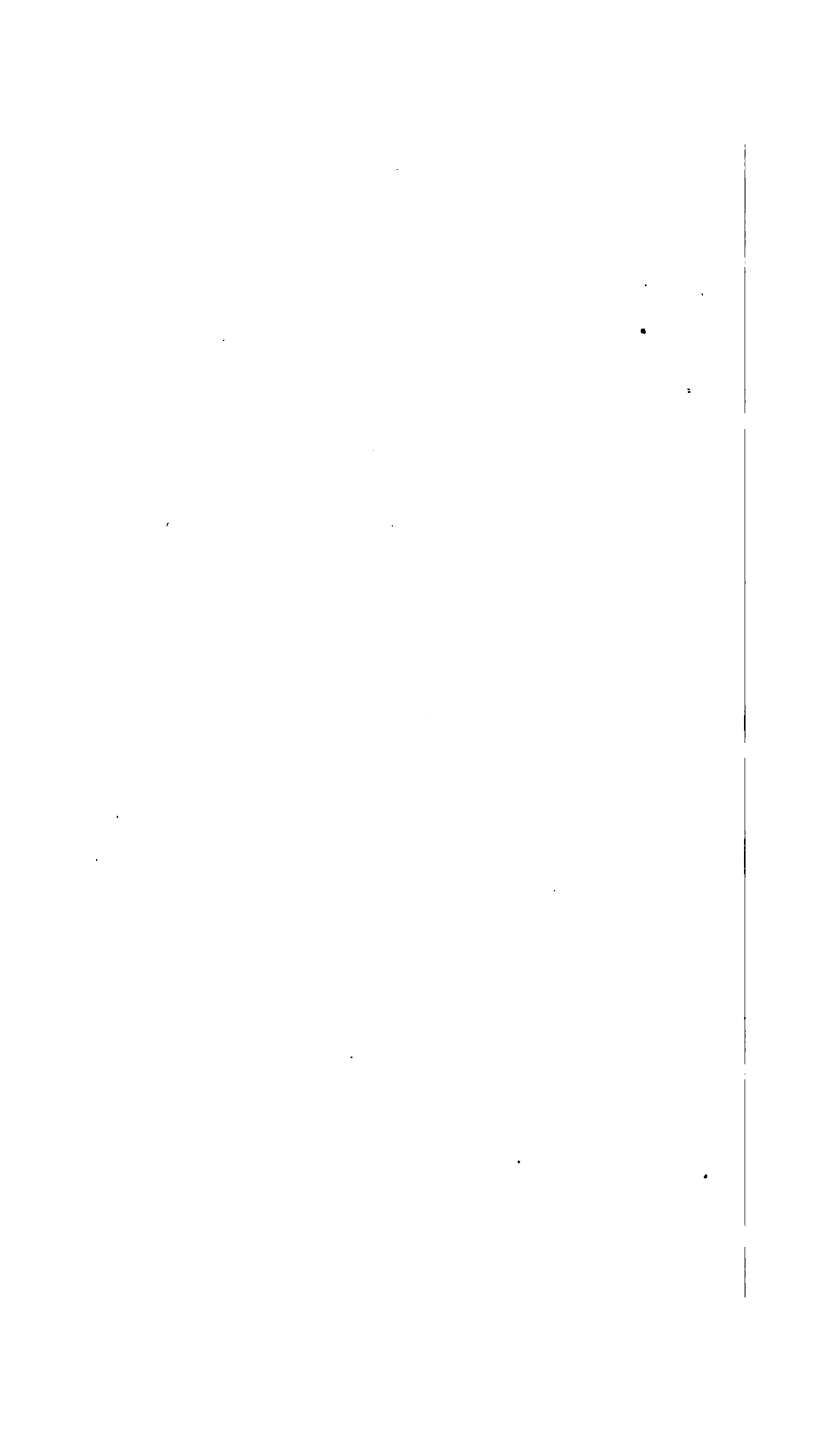
« — Je sais en effet, maintenant, ce qu'il faut entendre par d'augustes avances, quoique je ne suppose pas qu'elles se produisent toujours aussi complaisamment. Votre Lionel...

« — Ne mérite pas sans doute à vos yeux une telle condescendance. Je le comprends, mais n'oubliez pas qu'il est ici un être de raison, il représente l'éclectisme, et, comme tel, il a droit à quelques égards.

« — Mais ce cavalier monté sur un cheval pâle?... »  
Ici s'arrête le fragment qui nous a été confié.



VIII



Les morceaux suivants, composés à diverses époques de la vie du chevalier, pouvant se passer de commentaires, nous les donnons réunis et sans réflexions au lecteur.

### ENVOI <sup>1</sup>

*Pauca raris.*

Au rêve écrit de ma jeunesse,  
J'ai fait un cercueil odorant,  
Nef que j'abandonne au courant  
Sans nom, sans lest et sans adresse.

<sup>1</sup> Vraisemblablement de quelque ouvrage qu'on n'a pas jugé à propos de nous communiquer.

Avant qu'il se perde à son tour  
Dans cette mer où tout arrive,  
Puissiez-vous l'arrêter un jour  
Sous quelque saule de la rive,

Et dans les feuillets déroulés,  
Monument d'un vieil idiome,  
Vous qui, d'enfance, le parlez,  
Retrouver un reste d'arome !

Heureux si, promis à l'oubli,  
Leur destin parfois vous alarme,  
Et s'ils voguent, marqués d'un pli,  
A quelque image qui vous charme.

Car bien fou serait d'espérer  
Qu'aux bords du fleuve qui l'emporte  
Beaucoup voulussent déchiffrer  
Ce fragment d'une langue morte.

Trop de bateaux chargés de grains,  
De fagots, de foin et de houille,  
Occupent ces bons riverains,  
Petit coffret, pour qu'on te fouille.



---

Art sublime d'un nœud, d'une tresse ou d'un pli,  
Corsages à la fois voluptueux et chastes,  
Toilettes d'un matin à défier l'oubli,  
Étoffes dont le goût assortit les contrastes  
Ou tempère l'éclat, à dessein affaibli ;

Adorables chiffons, terribles bagatelles,  
D'inévitables traits arsenal chatoyant,  
Gazes, crêpes, rubans, guipures et dentelles,  
Moirs, velours, damas, satin clair et bruyant,  
Brodés, glacés, brochés, lamés, nous disent-elles ;

Les fleurs, les diamants, ces soleils congelés,  
La topaze ; d'où sort comme une haleine chaude  
L'opale nuageuse aux doux rayons voilés,  
Le saphir, nom divin ! le rubis, l'émeraude, !  
Dont ses bras et son front ruissellent étoilés :

Tout ce que la nature a de riche et de frêle,  
Tout ce qu'a pu rêver le goût le plus hardi,  
Tout cet or répandu, tout cet art, tout ce zèle,

Pour que Suzon l'efface en robe d'organdi,  
Ou qu'on dise : « Voyez comme elle est encor belle ! »

Paris, 1834.

---

A E... DE J...

SONNET

Notre petit ami, jaloux des grands courages  
De qui l'Inde autrefois couronna les efforts,  
Va, bravant du Cancer les feux et les orages,  
S'offrir joyeusement aux épreuves des forts.

Il part ; nous qui restons, plus indolents que sages,  
Pour que le ciel un jour le rende à nos transports,  
Soumettons à ses vœux, par de nouveaux hommages,  
Les dieux que notre lyre évoque sur ces bords.

Puisse-t-il de Java ramener la Fortune,  
Qu'Hygia lui sourie en dépit de Neptune ;  
Sans offenser l'Hymen qu'il s'en tienne à l'Amour,

Et, pour que de si loin tout son cœur nous revienne,  
Que Bacchus, son convive, et Pallas, sa gardienne,  
De science et d'oubli l'enivrent tour à tour!

Montmorency, 1809.

---

## SOUS UNE FLEUR ARTIFICIELLE

Fleurs qu'avril, à pleines corbeilles,  
Jette aux bourdons comme aux abeilles,  
Je ne suis point de vos pareilles,  
Et mon éclat n'est qu'emprunté :  
A vous l'éphémère beauté  
Et l'encens qu'un soleil consume.  
Le souvenir qui me parfume,  
Au cœur de la muse abrité,  
Vit des feux mêmes qu'il rallume.

---

## A MADAME LA COMTESSE DE C...

De Gallus exilé vous plaignez les malheurs,  
Il est heureux, Clélie, il fait couler vos pleurs ;  
Des misères du jour sa disgrâce est la moindre ;  
D'ailleurs, je le vois bien, vous irez le rejoindre  
Moi qui resterai seul, nul ne me pleurera,  
Et, son exil fini, le mien commencera.  
Ignorez-le toujours, inconstante Clélie,  
L'exilé véritable est celui qu'on oublie.

Vernouillet, 1810.

---

  
SONNET

Noblesse et poésie, en cette ère féconde,  
A de nouveaux soleils ont cédé l'horizon :  
L'industrie a vaincu, la presse nous inonde,  
Et la rime, en fuyant, nous laisse la raison.

Nos bourgeois, nos docteurs, dont l'empire se fonde,  
Ont proscrit à la fois la lyre et le blason ;

C'est dans l'ordre sans doute, et peut-être, en ce monde,  
Les vers, comme les fleurs, n'ont-ils qu'une saison.

Pourtant plus d'un robin enrichi dans l'usure,  
D'un voisinage illustre ornant son nom banal,  
D'ache et de perle encor fleuronne sa roture;

Et tel qu'on vit jadis chasser au madrigal,  
Du Parnasse indigné rejeté dans la prose,  
N'est devenu savant qu'en désespoir de cause.

Paris, 1839.

---

## IDYLLE

IMITÉE DE BION

Je dormais encor, vaincu par l'ivresse ;  
Vénus m'apparut en songe un matin ;  
De sa blanche main la grande déesse  
Soutenait d'Amour le pas incertain.  
« Apprends, me dit-elle, ô pasteur que j'aime !  
Apprends à chanter à l'Amour lui-même. »

Elle dit et part. Moi, simple bouvier,  
Me flattant d'instruire un tel écolier,  
J'obéis, j'entonne un chant bucolique,  
Tout ce que je sais : que la flûte oblique  
Est due au dieu Pan, la droite à Pallas,  
La lyre à toi seul, petit-fils d'Atlas,  
O savant Mercure ! et, trésor plus rare,  
Au doux Apollon la molle cithare.  
Or l'enfant divin point ne m'écoutait,  
Mais, sur mes genoux, lui-même il chantait  
Les amours des dieux et ceux de la terre,  
Et, plus éclatants, les faits de sa mère,  
Tant, que j'oubliai mes propres leçons,  
Et retins d'Amour toutes les chansons.

---

Un garçonnet, à l'âge où le cœur tendre  
N'ose s'offrir et brûle de se rendre,  
D'un oisillon, un matin, s'empara ;  
Par quel engin ? quelque autre le dira.  
D'un fil de soie il lui fait une chaîne ;  
Mais l'oiselet, voltigeant par la plaine,  
En bel enfant tout à coup transformé,  
D'un petit arc déjà s'était armé,  
Et d'un oiseau n'avait plus que les ailes.  
Or l'écolier, jeune encore et naïf,

Allait criant, trainé par son captif :  
Accourez tous, j'ai de quoi plaire aux belles ;  
Voyez Amour dans ses propres liens ;  
Il est à moi, je l'ai pris, je le tiens.

N'en rions pas : tel croit d'une poupine  
Guider les pas, qu'on fait trotter menu  
Sans qu'il s'en doute, et tel qui s'imagine  
Tenir l'Amour en est le mieux tenu.

---

Gai passager, sous un ardent soleil,  
Je revenais d'un long pèlerinage ;  
Douze grands bœufs, lent et vil attelage,  
Trainaient la barque où, d'un demi-sommeil,  
J'entrevois à l'horizon vermeil,  
Ombreux et frais, le terme du voyage ;  
Mais rude était le chemin de halage,  
Et, malgré fouet, cris, jurons redoublés,  
Nos bœufs en vain piétinaient essoufflés.  
Lors un enfant, qui jouait sur la plage,  
Se prit à rire en m'avisant de loin,  
Et, détachant bœufs, licous et cordage,  
Par un fil d'or, qu'il tendit avec soin,  
Sans nul effort traina tout l'équipage.

« Quoi ! sans effort, déjà ! s'écrie un sage,  
Hercule donc n'était rien à ce prix ? »  
Ami lecteur, point n'en soyez surpris :  
L'enfant, c'était Amour, ce maître mage,  
Et le fil d'or un cheveu de Cypris.

---

## IDYLLE

IMITÉE DE BION

Un oiseleur, enfant et sans malice,  
A son métier s'essayant un beau jour,  
Sur un bouleau d'écorce blanche et lisse,  
Au fond d'un bois, tout à coup, vit l'Amour.  
Vite il saisit ses roseaux, les assemble,  
Tend ses appeaux amorcés avec art,  
Et, confiant, il se range à l'écart.  
L'oiseau pourtant, sous la feuille qui tremble,  
Allait, venait, voltigeant, ramageant,  
Lissant son aile au plumage changeant,  
Aux verts rameaux se berçant avec grâce,  
Riant tout bas, le traître, et, quant aux lacs,  
Les effleurant, mais ne s'y prenant pas.  
A ce jeu-là toutefois le temps passe,



Et notre gars, las d'espérer en vain,  
Perd patience, et, ses appeaux en main,  
Jurant, pestant, s'en va l'oreille basse.  
A quelques pas, il rencontre en chemin  
Un laboureur, un vieillard; il l'arrête,  
Eui dit la chose et lui montre l'oiseau.  
Mais celui-ci, hochant alors la tête  
Et souriant : « Ce n'est pas un morceau  
Pour toi, dit-il; cette méchante bête,  
Fuis-la sans cesse; un jour, beau jouvenceau,  
Tu seras homme, et ce cruel oiseau,  
Trop tôt viendra se poser sur ta tête. »

Du grec au latin il n'y a qu'un pas. Le chevalier avait fait comme tout le monde sa petite traduction d'Horace en vers, aussi libre et pas plus mauvaise que bien d'autres, et qui, éditée avec luxe, eût pu, comme celles de tant de magistrats et de colonels invalides, se vendre assez bien sur les quais. La modestie seule du poète a dérobé ce triomphe à un travail dont nous lancerons dans le public un léger spécimen pour faire désirer le reste. *Malo me Galatea petit...*

(HORACE, LIVRE I, ODE XXVII.)

Que la coupe aux jeux destinée  
Arme l'ivresse forcenée  
Du Thrace aveugle et menaçant.

## LE CHEVALIER D'AI.

Loin de nous un barbare usage!  
Bacchus, le dieu puissant et sage,  
Veut-il des rixes et du sang?

Songez à l'horrible intermède  
Qu'offrirait le sabre du Mède  
Aux charmes d'un si doux moment.  
Calmez ces ardeurs convulsives,  
Et sur vos lits, heureux convives,  
Restez accoudés mollement.

Faut-il qu'avec vous je partage  
Ce Falerne dont je sais l'âge?  
Amis, j'y consens, mais d'abord,  
Frère de Mégilla, raconte  
Ta défaite, et dis-nous sans honte  
Quel trait chéri cause ta mort.

Non!... Je l'ai dit : pas une goutte!  
Je ne bois qu'à ce prix. Écoute,  
Enfant, quelque amour soit en jeu,  
Ne rougis pas de nous l'apprendre;  
Jamais ton cœur loyal et tendre  
N'a brûlé d'un indigne feu.

Va, fidèles sont les oreilles  
Que vont charmer tant de merveilles.  
Parle... Ah! malheureux! que dis-tu?

Pauvre enfant, tu cours à ta perte.  
Sous tes pas Charybde est ouverte.  
Quel prix offert à ta vertu !

Qui te sauvera ? quel breuvage ?  
Quelle sorcière ou quel vieux mage ?  
Quel de nos dieux t'y peut servir ?  
Pégase lui-même à grand'peine,  
A la chimère qui t'enchaîne,  
Risquerait de t'aller ravir.

---

(HORACE, livre I, ode XXXII.)

Ce n'est pas assez d'avoir fait entendre  
En jouant, à l'ombre, un air doux et tendre,  
Dont le vent qui passe emporte le bruit.  
Donne encore un chant, courage, ô ma lyre !  
Un vrai chant romain que puisse redire  
L'âge qui nous suit.

Le rude guerrier que Lesbos vit naître  
Sut dans ses loisirs te toucher en maître.  
Quand les glaives nus rentraient aux fourreaux  
Ou quand son vaisseau dormait au rivage,

Seule tu lassais, après le carnage,  
La main du héros.

Sa voix, dont l'écho nous rappelle encore  
Les premiers secrets du rythme sonore,  
Avec toi chantait le libre Bacchus,  
Les Muses, Vénus, l'enfant qu'elle amène,  
Et les grands yeux noirs, les cheveux d'ébène  
Du divin Lycus.

Gloire d'Apellon, lyre, poésie !  
Du maître des dieux suprême ambrosie,  
Repos enivrant, lyre aux douces lois,  
Tant que dans mon sein aux rites fidèle,  
Tant que sur ma lèvre un souffle t'appelle,  
Réponds à ma voix !

---

(HORACE, livre III, ode vi.)

Romains, vous expirez le crime d'un autre âge,  
Tant que la main des fils, rachetant les aïeux,  
N'aura point relevé les temples de nos dieux  
Et lavé sur leurs fronts l'incendie et l'outrage.

Ils ont soumis la terre à notre aveugle foi ;  
Mais, trop tôt délivrés d'une crainte importune,  
Leur culte négligé brise notre fortune,  
Et le monde affranchi doute du peuple roi.

Eh ! qui donc, sans leur aide, eût rompu nos phalanges,  
Moncésés, Pacorus, l'Aruspice écouté,  
Auraient-ils, du butin par deux fois remporté,  
Enrichi les colliers de leurs guerriers étranges ?

Qui de nous n'a tremblé quand Rome, dans ses murs,  
Des partis opposés servant la haine impie,  
Redoutait sur les flots la noire Éthiopie !  
Et, sur terre, le Dace armé de traits plus sûrs ?

L'adultère a tout fait : source impure et féconde,  
Il a souillé le peuple et flétri la cité ;  
La famille et la race, il a tout infecté,  
Comme un fleuve grossi débordé sur le monde.

Nos danseurs d'Ionie ont charge de former  
Au geste provoquant la vierge à peine mûre ;  
Elle livre en riant son corps à la torture,  
Et médite l'inceste avant l'âge d'aimer.

De plus jeunes galants ne se font pas attendre :  
Elle les prend gorgés des vins de son époux,

Sans choix, sans recourir à d'obscurs rendez-vous ;  
Lui-même au plus offrant lui permet de se vendre.

Il la voit se lever et sortir du festin  
A l'appel d'un traitant qui la suit ou l'entraîne,  
Ou de quelque marin espagnol, capitaine  
De navire, et l'époux a sa part du butin.

D'autres seins ont nourri cette bouillante audace  
Par qui le nom de Rome est resté sans rival.  
Pyrrhus, Antiochus, le cruel Annibal,  
Ont péri sous les coups d'une plus forte race.

Tant de sang, dont la mer a vu ses flots noircis,  
A coulé sous des mains qui remuaient la terre ;  
Ces vainqueurs, seul espoir d'une famille austère,  
Étaient fils de soldats à la glèbe endurcis,

Et portaient les fagots qu'une mère inflexible  
Surchargeait à son gré, sans ménager leur dos,  
A l'heure où le soleil remonte les coteaux  
Et fait tomber le joug du bœuf lent et paisible.

Hélas ! tout se corrompt : lentement introduit,  
Le mal germe, grandit, nous atteint, nous dépasse ;  
Pires que nos aïeux, leur exemple nous lasse,  
Et pire que nous-même est l'âge qui nous suit.

## ÉPIGRAMME

•  
TRADUITE DE CALLIMAQUE

Lycus, ardent chasseur, aux monts les plus déserts,  
Bravant neige et verglas, poursuit lièvres et cerfs.  
Un autre, plus heureux, lui présente la bête,  
Mais Lycus la dédaigne et se remet en quête.  
Tel je suis en amour, cœur avide, inquiet,  
Fuyant de loin qui m'aime et cherchant qui me hait.

La pensée et le tour de l'original sont assez fidèlement reproduits dans cette épigramme. Notre poète est moins heureux quand il s'aventure, sans un tel appui, dans un genre si difficile. On en jugera par les pièces suivantes, qui sont plus souvent des jeux de mots sans prétention que des épigrammes proprement dites.

## PROBLÈME

Cléon est ennuyeux, lâche, avare, idiot ;  
Il a l'esprit, l'humeur et tout l'air, en un mot.

## LE CHEVALIER D'AÏ.

D'un cuistre donneur de fêrules.  
Tout son bien est en viager ;  
Il ne donne point à manger,  
Et Paris tout entier, qu'il reçoit dans ses mules,  
Soir et matin vient l'assiéger. .  
Quel charme a donc ce juif pour vaincre nos scrupules,  
Ses vices ou ses ridicules?

---

## UN HOMME POLI

Valmont aime Lais et l'érige en Lucrece ;  
Amant naïf et bien appris,  
C'est le seul homme de Paris  
Qui dise *vous* à sa maitresse.

---

## PROVISION

Laura n'a que treize ans et lit force bons livres :  
Pour le siège à venir elle amasse des vivres.



## QUESTION

On a soupé ; gloutons fameux,  
Jean reste oisif et Paul dévore ;  
Qui faut-il admirer des deux :  
Jean, qui ne mange plus, ou Paul, qui mange encore ?

---

## AUTRE

P., distrait, sourd, bavard et sot,  
Au moindre mot qu'on dit, s'extasie aussitôt :  
N'ayant rien entendu, qu'est-ce donc qu'il admire ?  
Ce qu'il pense et ce qu'il va dire.

---

## A QUELQU'UN

Auteur méchant de quelques bonnes pages,  
Ne viens pas t'égaliser à moi :  
Je vaudrais autant que tes ouvrages,  
Et les miens valent mieux que toi.

## A PLUSIEURS

Alcippe fait un vers, et flatteurs aussitôt  
De crier au miracle : Alcippe est riche et sot,  
J'en conviens ; mais enfin un vers se laisse faire :  
Midas en ferait deux, avec un secrétaire.

---

## SUR UNE VEUVE

Alcine inconsolable, à son époux chéri,  
Qui la laisse sans une obole,  
Elève un monument digne de feu Mausole ;  
Qui païra ? Le second mari.

---

## COMPENSATIONS

Rose se donne à qui l'implore ;  
Flore se vend : il le faut bien,

Chardin vend les roses à Flore,  
Et Rose a les siennes pour rien.

Encore une heure, encore un regard en arrière  
A la vieille maison, jadis hospitalière,  
Dont croulent sous la hache et pendent les lambris,  
Dont le seuil disparaît sous de fumants débris!  
Oh ! que ne puis-je au moins, banni de cet asile,  
Accuser l'incendie ou la guerre civile !  
Malheureux à demi celui dont les adieux  
Contre un vil partisan, contre de nouveaux dieux,  
Savent armer les pleurs d'une éloquente idylle :  
Une fois en mille ans la muse d'un Virgile  
Peut rencontrer l'oreille et le cœur d'un César.  
Mais à quoi bon tancer l'insensible hasard ?  
Irai-je prodiguer l'injure et la menace  
A l'heureux parvenu qui prend ici ma place ?  
Ces champs furent payés à qui les a vendus.  
Qu'importaient mes regrets, mes vœux inentendus,  
A la race nouvelle et déjà révérée  
Dont l'active opulence envahit la contrée ?

~ Chambly, 1809.

Aucune aigreur ne perce, on le voit, dans ces re-

grets bien légitimes. Ce que le poète déplore de n'avoir pu conserver, c'est moins encore le noble manoir de ses aïeux que le domaine où il a vu s'écouler son heureuse enfance et la vieillesse attristée de son père. Ce désintéressement ne lui fit point défaut dans des circonstances plus graves, et la légèreté avec laquelle il envisagea trop souvent les affaires publiques a du moins une sorte d'excuse dans l'insouciance qu'il montra toujours pour les siennes propres. Aussi, à la fin d'une carrière semée de bien des traverses, a-t-il pu adresser les vers suivants à sa plume, sans crainte d'être démenti par elle ni par aucune autre.

#### LE POÈTE A SA PLUME

Ou bien ou mal taillée, ô ma petite plume !  
 Dans le peu que tu fais connaissable à l'accent,  
 Tu n'as jamais trempé ton bec dans l'amertume  
 Ni piqué jusqu'au sang.

Pourtant le vouloir seul t'a manqué pour médire.  
 Contre l'amitié vaine et l'amour qui trahit,  
 Tu n'as ni maugréé ni poussé la satire  
 Au delà du dépit.

Cherchant la grâce encor, sans en trouver que l'ombre,  
 N'ayant pas su l'atteindre et ne l'espérant plus,

Tu ne te plains pas même en m'inscrivant au nombre  
De ses amants perclus.

Aussi, de tous mes maux humble consolatrice,  
Ma première conquête et mon dernier trésor,  
Fidèle à mes ennuis, fidèle à mon caprice,  
Je te bénis encor.

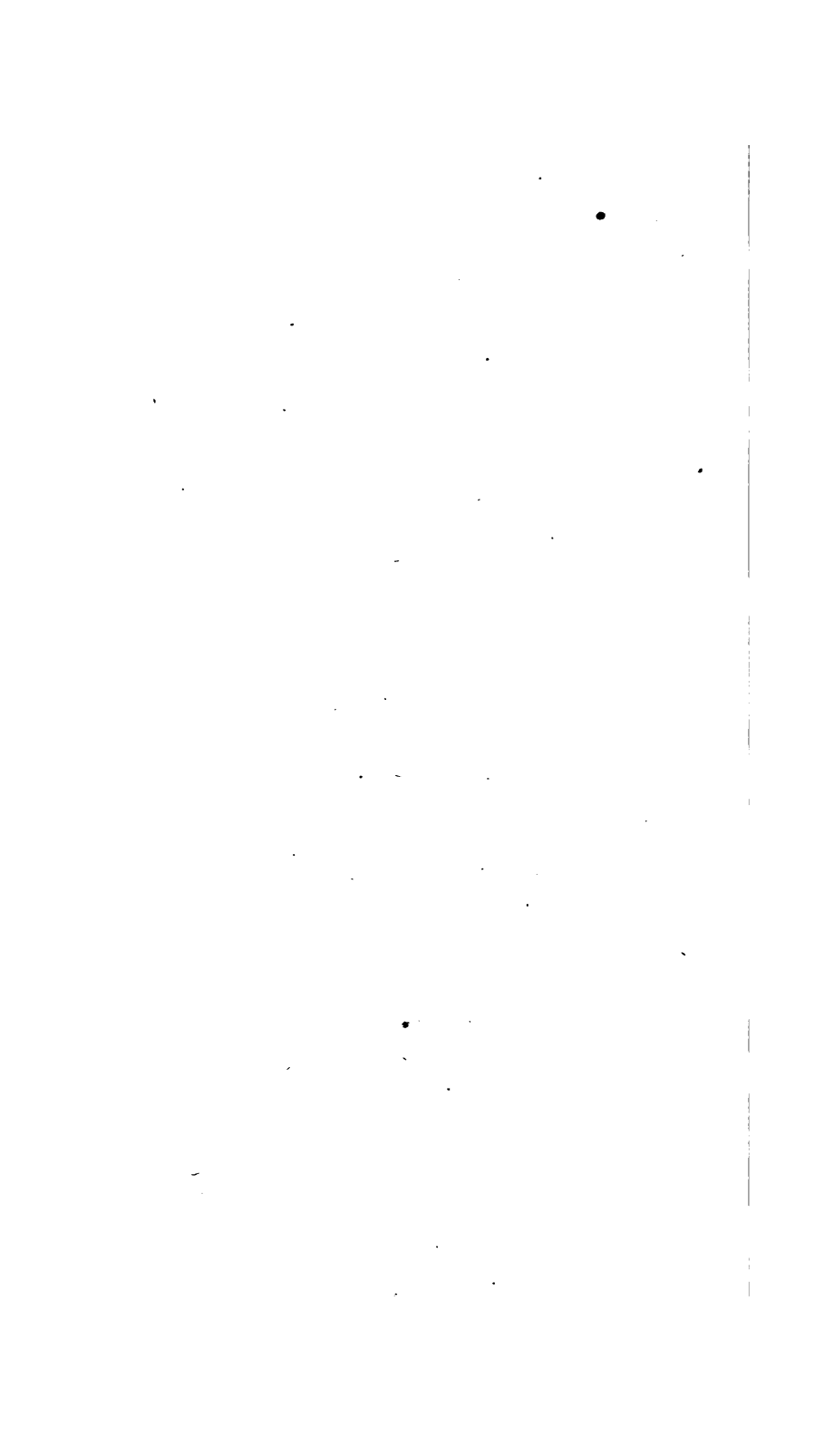
Je ne t'ai demandé ni gloire ni fortune ;  
Je t'aimais pour toi-même, et mon but est rempli,  
Car tu me gardais mieux, et, faveur moins commune,  
Tu m'as donné l'oubli.

Mais si quelques pédants à ta gaité posthume  
Cherchent noise à l'abri d'un semblant de vertu,  
Crache, crache sur eux, ô ma petite plume  
Au bec noir et pointu !

---









Et qu'ici le lecteur ne compte pas en être quitte avec les vers et les aventures du chevalier d'Aï. Cette biographie serait trop incomplète si nous ne disions pas quelques mots des tribulations dramatiques éprouvées par notre poète, partie peu connue de ses infortunes, dont une circonstance particulière fit de nous le confident unique.

En 1810, le chevalier, partant pour l'Italie, avait fait lire à la Comédie-Française une tragédie en cinq actes, intitulée *La Mort de Zoroastre*. Cette pièce, toute classique, avait été reçue avec enthousiasme, et Talma en avait accepté le rôle principal.

Qu'en de telles conditions, vingt-deux ans aient pu s'écouler sans que *Zoroastre* fût joué, c'est ce qui n'é-

tonnera point les familiers de la première scène française; nous renonçons à l'expliquer au commun des martyrs pour ne décourager personne.

Enfin, en 1832, le *Zoroastre* allait être mis à l'étude, quand le chevalier, qui en était alors au paroxysme de son trop court accès de fièvre romantique, s'opposa par huissier à la représentation d'un ouvrage peu digne de lui. Le Théâtre-Français soutint vigoureusement ses droits; et, par une transaction signée le 13 novembre 1833, le chevalier dut s'engager à remplacer le *Zoroastre* par un drame en trois actes qu'il venait d'achever.

Ce drame, intitulé *Le dernier jour de Sybaris*, fut reçu à l'unanimité. Mademoiselle Mars accepta le rôle de Dycæa, qui disait ce beau mot de la fin :

. . . . . Va! tu n'es qu'un stoïque!

La pièce fut mise immédiatement en répétition, contrairement à des règlements absolus qui sont rarement observés.

Le chevalier était ivre de joie.

Tout à coup la grande comédienne, par un de ces caprices qui lui étaient, dit-on, familiers, et dont elle n'a pas emporté le secret dans la tombe, se dégoûta du rôle, et le rendit à l'auteur après le lui avoir fait modifier de trente façons différentes.

Le chevalier fut d'abord atterré; mais on parvint à lui faire entendre que, si l'incomparable actrice avait

refusé un tel rôle, c'est qu'elle le trouvait au-dessus de ses forces.

Quelques jours après, M. M..., qu'il rencontra au café Valois, confia à l'auteur que madame Dorval se chargerait volontiers du rôle, qui avait plu à M. de V... Le chevalier fit les changements qu'exigea madame Dorval, et la pièce fut au moment d'être remise à l'étude; mais l'auteur avait compté sans mademoiselle Mars. L'illustre comédienne était du sentiment de ceux qui n'aiment pas qu'on épouse leurs veuves, et son influence fut telle, que la pièce glissa doucement et sans bruit dans les oubliettes du Théâtre-Français, où, malgré l'activité bien connue de M. Arsène Houssaye, *Le dernier jour de Sybaris* n'a jamais pu se retrouver.

Les vers seraient-ils donc plus cruels que les loups?

Le chevalier, trop facilement découragé, abandonna la carrière dramatique, — il n'en avait pourtant vu que les roses; — mais *qui a bu boira*, dit un proverbe, qui se serait sans doute exprimé autrement si le théâtre eût précédé le vin dans la théogonie des charmants fléaux de ce monde.

Dix ans après qu'il eut secoué la poussière de son cothurne, en 1843, la tentation rentra un matin dans la retraite du chevalier, sous la figure d'un jeune Alsacien, nommé Weill, porteur d'une comédie allemande, dont l'auteur désirait se voir traduit et représenté sur un de nos théâtres.

Touché d'une si flatteuse demande, le chevalier voulut bien lire la pièce en question ; l'ayant trouvée assez gracieuse et conforme à la tournure habituelle de son esprit, il consentit à en faire une traduction libre, et s'en tira ainsi qu'on va le voir.

Le lecteur, après avoir lu ou sauté ce petit ouvrage, saura quel fut le résultat de cette nouvelle équipée de l'aventureux chevalier d'Aï.

---

# **SOUVENEZ-VOUS-EN**

**COMÉDIE EN UN ACTE, EN VERS**

## PERSONNAGES

---

**MAURICE DE \*\*\***, chambellan, mari de Lucile.

**HERMANN DE \*\*\***, conseiller, oncle de Maurice.

**LUCILE DE \*\*\***, femme de Maurice.

**UNE FEMME DE CHAMBRE.**

**UN DOMESTIQUE.**

La scène est dans la capitale d'un des petits cercles de l'Allemagne.

# SOUVENEZ-VOUS-EN

COMÉDIE EN UN ACTE, EN VERS

---

Salon. — Porte au fond, portes latérales, croisées, cheminée avec feu. —  
Une table où sont des livres, ouvrages de femme  
et un paquet de cigares. — Grande armoire à gauche ou à droite.  
— Au lever du rideau, Maurice,  
en uniforme, achève sa toilette devant la cheminée.

---

## SCÈNE PREMIÈRE

MAURICE, HERMANN

HERMANN, entrant.

En costume, Maurice ! A peine fait-il jour.

MAURICE.

Hélas ! oui, mon cher oncle, oui, je vais à la cour.

Un service obligé.

HERMANN.

Si matin? — Je devine.

MAURICE.

Oh! j'en suis d'une humeur!

HERMANN.

Le duc prend médecine?

MAURICE.

Vous riez, vous riez, et moi je ne ris pas,  
J'enrage!

HERMANN.

De quoi donc?

MAURICE.

Parbleu! d'aller là-bas,  
Aujourd'hui. — Je ne sais ce qu'ils ont dans la tête.

HERMANN.

Ni moi non plus.



MAURICE.

D'ailleurs, depuis cette comète,  
Rien ne me réussit.

HERMANN.

Tout va mal, en effet.

MAURICE.

Demain, après-demain, cela ne m'eût rien fait ;  
Mais aujourd'hui...

HERMANN.

J'entends : le vendredi t'offusque,

MAURICE.

Toujours moqueur.

HERMANN.

Et toi, mon neveu, toujours brusque.

MAURICE.

Pardon ! — Si vous saviez ! — Je souffre, voyez-vous !...

HERMANN.

Quoi ! vraiment ?

MAURICE.

Écoutez : je ne suis pas jaloux,  
N'est-ce pas ?

HERMANN.

Toi, jaloux ? — Moins qu'Othello, sans doute.

MAURICE.

Oh ! mon oncle !

HERMANN.

Eh bien, non, tu ne l'es pas. — J'écoute.

MAURICE.

Quand on aime sa femme, il est permis, je croi,  
De se garder un peu.

HERMANN.

Contre qui ? contre soi ?

MAURICE.

L'homme, pour se garder, a dans son caractère  
Des forces, un appui... mais la femme est légère ;  
C'est un roseau qui ploie, et le moindre zéphyr...

HERMANN.

L'image a fait son temps, mais elle peut servir.  
De quel côté du ciel ce zéphyr qui te glace  
Souffle-t-il aujourd'hui sur ton roseau ?

MAURICE

D'en face.

HERMANN.

Ce jeune colonel ? — Aurais-tu peur de lui ?

MAURICE.

Hé ! hé !

HERMANN.

Son régiment va partir aujourd'hui.

MAURICE.

Parbleu ! je le sais bien, et c'est de quoi j'enrage ;  
J'ai peur de la visite et des adieux d'usage.

HERMANN.

Peur des adieux de qui ? Des visites de quoi ?  
Du régiment ?

MAURICE.

Eh ! non, — du colonel.

HERMANN.

A toi ?

MAURICE.

A moi, non ; je m'en vais. — A ma femme, à Lucile.  
Il sait vivre, après tout. Peut-il quitter la ville  
Sans faire ses adieux ? et certe, en pareil cas,  
Connaissant son devoir, il n'y manquera pas.  
Il est aimable, ardent ; sous sa moustache noire  
Brillant, quand il sourit, trente-deux dents d'ivoire ;  
Il a vingt ans au plus ; ma femme en a dix-sept :  
Moi, trente-neuf bientôt. Oh ! je sais ce que c'est.  
Au fond, tous les malheurs dont les époux gémissent  
Viennent de ces adieux qui jamais n'en finissent.  
L'un soupire et se tait, l'autre baisse les yeux,  
Fripe un bout de mouchoir... Non, je hais ces adieux.  
En de pareils moments la femme la meilleure...

HERMANN.

Çà, mon ami, voyons; tu disais tout à l'heure :  
Je ne suis pas jaloux ; mais ce que j'entends là,  
Un Turc en rougirait.

MAURICE.

Les Turcs, en tout cela,  
Sont des gens fort sensés, mon oncle ; on les diffame  
À tort ; Mahomet seul a bien jugé la femme.

HERMANN.

En la mettant sous clef.

MAURICE.

Certe ; on n'estime un bien  
Que si, pour le garder, l'on ne ménage rien.

HERMANN.

Eh bien, cher musulman, veux-tu que je te dise? ..

MAURICE.

Oui, mon oncle, parlez, parlez avec franchise.

HERMANN.

De danger, je n'en vois pas ombre, et, toutefois,  
Ces adieux, il les faut éviter.

MAURICE.

Ah! quel poids  
Vous m'ôtez! Voyez-vous, je n'osais pas le dire  
Le premier; mais vraiment je souffrais le martyr,  
Comme vous, cependant, sans me croire en péril.

HERMANN.

Mais comment empêcher?... Ton moyen, quel est-il?

MAURICE.

Oh! j'ai compté sur vous. — Votre bonté, votre âge,  
Votre haute raison, votre esprit, votre usage,  
L'amitié que Lucile a pour vous...

HERMANN.

Eh! vraiment!  
Tu flatte, pour un Turc, assez adroitement.

MAURICE.

Convenons bien de tout avant que je ne sorte.  
Vous lui conseillerez...

HERMANN.

Quoi?

MAURICE.

De fermer sa porte.

HERMANN.

Ah! — mais ce colonel — car je dois tout savoir, —  
Ta femme a-t-elle dit qu'elle voulait le voir?

MAURICE.

Non pas.

HERMANN.

Et lui, t'a-t-il annoncé sa visite?

MAURICE.

Il la fera quand même; il viendra, l'hypocrite :  
C'est un homme bien né, qui sait ce qu'il nous doit ;  
Nous l'avons rencontré partout où l'on se voit ;  
Il est encor venu l'autre soir dans ma loge ;  
Spirituel! Un ton!... Bon! je fais son éloge.

HERMANN.

Il n'est pas là, qu'importe?

MAURICE.

Il y sera bientôt,  
Si vous n'interposez, mon oncle, un bon *veto*.  
C'est l'unique moyen, car cet homme est un diable.  
Depuis que chez le duc, pour la conduire à table,  
Il a donné le bras à Lucile, il s'est mis  
En tête, l'enragé, d'être de mes amis.  
Petits soins, grands saluts, sourires pleins de grâce,  
Rien n'y manque. Dix fois chaque jour, quand il passe,  
Courbant sa taille fine et riant à part soi,  
Il salue au balcon ma femme à travers moi.  
Non, non, ne croyez pas qu'un pareil Lovelace,  
Sans faire ses adieux, voudra quitter la place;  
Il faut le consigner, mon cher oncle, j'y tiens.

HERMANN.

Les Turcs, en pareil cas, ont de meilleurs moyens.

MAURICE.

Je m'en rapporte à vous du choix de la formule ;  
Mettez-y des façons, dorez-lui la pilule,  
Sauvez du même coup la femme et le mari.  
Ce beau colonel Rose, avec son nom fleuri,  
Me prendrait à la fin pour un époux facile ;  
Je ne veux pas de lui. S'il m'échauffe la bile,



Nous verrons. — En un mot, oui, là, j'en suis jaloux.  
Si ma femme le voit, plus de bonheur pour nous.  
— Huit heures!

Il sonne avec force.

HERMANN.

Sois tranquille.

MAURICE, allant, venant, faisant méprise sur méprise.

Allons, je perds la tête.

— Dites-lui bien...

UN DOMESTIQUE, entrant.

Monsieur.

MAURICE.

Quoi?

LE DOMESTIQUE

La voiture est prête.

MAURICE, à Hermann.

Dites-lui bien que je. .

HERMANN.

Que tu?..

MAURICE, au domestique, puis à Hermann.

Bon ! — Que je veux...

HERMANN.

Quoi?

MAURICE.

Ce que vous voudrez ; faites tout pour le mieux.

Il sort précipitamment.

---

## SCÈNE II

HERMANN, seul.

Certes, dans ce pays, les fous ne manquent guère :  
Philosophes, savants, rimeurs, hommes de guerre,  
D'État même, au bon sens combien ont dit adieu !  
Mais je n'en sais pas un qui vaille mon neveu,

Non, rien, même à la cour, n'égale sa sottise.  
Sans remonter bien haut, que voit-on dans Moïse ?  
Ce que pour toute femme est le fruit défendu ;  
Et moi, je gagnerais où Dieu même a perdu.  
Si la chose jamais arrive en Allemagne,  
Je conseille au gagnant de faire Charlemagne.  
A ce jeu difficile, où l'on ne connaît rien,  
La femme est la plus forte, et l'unique moyen  
De la garder, surtout quand elle est jeune et belle,  
C'est de l'abandonner à sa propre tutelle.  
Ne lui défendez rien, laissez tout à son choix.  
Qu'est-ce qu'une défense ? une coque de noix ;  
Nous sommes ainsi faits, jeune ou vieux, femme ou fille,  
Si l'on aime les noix, l'on casse la coquille.  
Cela ne manque pas. — Ah ! monsieur mon neveu,  
Vous gagnez le gros lot à ce terrible jeu ;  
Une femme à vous seul, bonne, aimable, jolie,  
Qui, malgré vos défauts, vous aime à la folie,  
Et vous la supposez... Ah ! pour un tel soupçon,  
Que vous mériteriez une bonne leçon !  
Et vous, ma nièce, vous, ma petite Lucette,  
Vous avez le cœur bon, vous n'êtes pas coquette,  
Vous ignorez le mal, et je vous l'apprendrais !  
Par d'injustes soupçons je vous attristerais !  
Sottise ! car enfin vous êtes fille d'Ève.  
Seule et piquée au jeu, l'on se dépîte, on rêve.  
On pense au colonel, qui sera loin ce soir.  
On se dit : Le grand mal, après tout, de le voir !  
Pour qu'on l'outrage ainsi, qu'a-t-il fait, ce jeune homme ?

Et puis vient le serpent, et l'on croque la pomme.  
Voilà comme d'un rien quelquefois tout dépend.  
Jouons-lui donc un tour, un vrai tour de serpent.

On entend Lucile qui chante.

Mais qui chante sitôt? — Ma nièce ou l'alouette?  
Et cet autre là-bas qui veut que je la guette!  
Ah! mon vieux cœur s'égayé à ce chant matinal!  
Qui chante en s'éveillant ne songe point à mal.  
Mon neveu cependant m'a fait promettre... Au diable!  
Soupçonner cette enfant, vraiment c'est pitoyable.  
Les jaloux ne le sont que trop tôt ou trop tard.  
Que faire? — La voici. — Fions-nous au hasard.  
Je m'en rapporte à lui pour me souffler mon rôle,  
Et, s'il m'inspire bien, cela sera plus drôle.

---

### SCÈNE III

LUCILE, HERMANN

LUCILE.

Mon cher oncle, bonjour.

HERMANN.

Bonjour, ma chère enfant.  
Comme ta joue est rose, et quel air triomphant!

LUCILE.

Je dors si bien !

HERMANN.

Vraiment ! comme dorment les anges.

Et tu rêves ?

LUCILE.

Souvent. — Des rêves bien étranges,  
Si drôles, que j'en ris quelquefois tout le jour. —  
Tantôt que je suis reine et qu'on me fait la cour,  
D'autres fois, au couvent, je vole, avec des ailes,  
Et je fais enrager toutes ces demoiselles ;  
Cette nuit, j'étais fleur, et, j'en riais tout bas,  
Maurice me cherchait et ne me trouvait pas.  
Puis, quand il s'éloignait, comme la mandragore  
Qui chante, je chantais pour qu'il cherchât encore.  
Oh ! c'est très-amusant. — Si j'avais des secrets,  
Maurice me soutient que je les lui dirais,  
Car je parle en rêvant.

HERMANN, à part

Oh ! le rusé compère !

LUCILE.

Il me le dit du moins, mais je ne le crois guère,  
 Et si j'en avais un, là, sérieusement,  
 Je ne le lui dirais certes pas en dormant.  
 Je l'ai mis à l'épreuve.

HERMANN.

Et par quel artifice ?

LUCILE.

Le plus simple de tous. C'était la Saint-Maurice,  
 Sa fête; le matin, je me lève et j'accours  
 Pour la lui souhaiter, comme je fais toujours;  
 Puis, d'un air soucieux : « Cher Maurice, lui dis-je  
 — En cachant mon offrande — une chose m'afflige :  
 Ce gilet que je t'ai brodé, bien sûrement  
 Je t'en aurai parlé quelque nuit en dormant. »  
 Et lui : « Voilà trois fois que j'en reçois les arrhes. »  
 Mais moi, tirant alors un beau porte-cigares :  
 « Ne vous fiez pas trop à ces rêves sournois ;  
 Comme de vrais maris, ils mentent quelquefois. »

HERMANN, à part.

Je la tiens.

Haut.

Merveilleux ! Ce diable de Maurice  
A toujours dans l'esprit quelque étrange caprice.  
Figure-toi... Mais non, vraiment c'est trop niais.

LUCILE.

Oh ! mon oncle, parlez !

HERMANN.

Non, non, rien. Je m'en vais.

Fausse sortie.

LUCILE.

Vous ne partirez pas, je garde votre canne.

HERMANN.

Non, vois-tu, c'est absurde. Il perd la tramontane.

- LUCILE.

Vite ! vite !

HERMANN.

Il m'a dit de te défendre...

LUCILE.

Quoi?

Tout ce qu'il voudra.

HERMANN.

Non, c'est ridicule à moi

De te le répéter.

A part.

Le feu prend à l'étoupe.

LUCILE.

Fi! c'est mal; vous offrez et retirez la coupe  
A qui se meurt de soif. Le faites-vous par jeu?

HERMANN.

Oh! — d'abord il m'a dit de te gronder un peu.

LUCILE.

De me gronder! pourquoi?

HERMANN.

Pour cette même chose.



LUCILE.

Vous ne la dites pas.

HERMANN.

C'est que vraiment je n'ose.

LUCILE.

Vous m'effrayez. C'est donc bien grave

HERMANN.

Nullement.

Mais ce qu'il t'interdit plus sérieusement,  
 Une chose qui peut — je parle son langage —  
 Troubler à tout jamais le plus heureux ménage,  
 Amener entre époux de sérieux débats,  
 C'est — et sur ce sujet il ne plaisante pas —  
 Moi-même, je t'engage à te montrer docile;  
 Sa vie et son bonheur en dépendent, Lucile.

LUCILE.

Son bonheur! Qu'ai-je fait que l'on puisse blâmer?  
 Qu'est-ce qu'il me défend?

HERMANN.

De fumer.

LUCILE.

De fumer !

Riant aux éclats.

Ha ! ha ! ha ! moi, fumer ! fumer ! — Quel sacrifice  
Il m'impose, grand Dieu ! me prend-il pour un Suisse  
Ou pour un caporal de dragons ?

HERMANN.

Voilà bien  
Ce que je lui disais, mais il n'entendait rien.

LUCILE.

Vous raillez, ou vous-même il vous a pris pour dupe.

HERMANN.

Non, non, depuis longtemps cela le préoccupe,  
L'empêche de dormir, dérange son bonheur.

LUCILE.

Vrai, là ? vous le jurez, mon oncle ?

HERMANN.

Sur l'honneur.

Il me l'a répété ce matin.

LUCILE, haussant les épaules.

C'est bien bête.

HERMANN.

Un vertige l'a pris depuis cette comète.

LUCILE.

Une telle défense à moi ! Quelle pitié !  
Comme si j'y pensais ! A-t-il donc oublié  
Que je suis une femme ?

HERMANN.

Oh ! j'en sais, et plus d'une,  
Qui fume à son balcon, le soir, au clair de lune,  
Des *lionnes* ; dit-on, qui font même fureur.  
Maurice, vois-tu bien, a ce genre en horreur ;  
Il voit prendre chez nous cette mode barbare,  
Et redoute pour toi ce beau porte-cigare,  
Dont l'ambre nuageux et le splendide émail  
Semblent faits pour tenter des lèvres de corail.

LUCILE.

Quelle folie!

HERMANN.

Oh! oui, c'en est une. J'abonde  
Dans ton sens, mais qui n'a sa folie en ce monde?

LUCILE.

Au fait, vous dites vrai : la mienne est de l'aimer.

HERMANN.

Garde-la.

LUCILE.

Quel plaisir est-ce donc de fumer?

Prenant sur la table un paquet de cigares.

Quel plaisir de brûler et d'infecter ses lèvres  
D'une herbe dont le goût ferait danser des chèvres?  
C'est singulier l'attrait qu'a pour nous le poison!

HERMANN.

Oh! là-dessus encor jè te donne raison.

Prenant une prise.

Et, comme bien des gens, je fais ce que je blâme.

A part.

Le poisson a mordu.

Haut.

Mon bureau me réclame;

A tantôt!

A part.

J'ai bien fait de changer les appâts.

LUCILE.

A déjeuner, mon oncle!

HERMANN.

Oui, mais ne fume pas.

Il sort.

---

SCÈNE IV

LUCILE, seule.

Des craintes, des soupçons, une austère défense!  
On me l'avait prédit : c'est la fin qui commence.

Au fond, ce dont un homme est le plus entêté,  
 C'est du cas que l'on fait de son autorité.  
 Obéissons alors. Moi, je ne suis pas fière :  
 Au moindre différend, je cède la première,  
 Surtout quand il m'en coûte aussi peu qu'aujourd'hui.  
 N'y pensons plus. Pourtant ce n'est pas bien à lui.  
 Au lieu d'un mot flatteur, d'une bonne embrassade,  
 Charger un grand parent de cet ordre maussade !  
 Oh ! quand il rentrera, je lui ferai des yeux...  
 Mais, bah ! boudier, c'est mal, et puis c'est ennuyeux.  
 Et j'aime à rire, moi. Ce beau porte-cigare,  
 Dont je lui fis présent, il en est bien avare.

Prenant le porte-cigare sur la table.

Il est beau, j'en conviens, trop beau pour un méchant,  
 Mais, pour moi, craint-il donc qu'on l'use en le touchant ?  
 A-t-il peur qu'en baisant cet ambre diaphane  
 Ma bouche le ternisse ou qu'elle le profane ?

Elle approche le porte-cigare de sa bouche et tout à coup s'arrête.

Non, ce serait, ma foi, lui faire trop d'honneur.  
 Travaillons.

Elle prend sa broderie et se met à l'ouvrage.

Travaillons pour mon maître et seigneur.

Elle chante.

Oh ! que j'irais loin si j'avais des ailes !  
 Plus haut et plus loin que les hirondelles,  
 J'irais comme un trait.  
 Des astres en feu déchirant les voiles,  
 Savoir dans le ciel et dans les étoiles  
 Tout ce qui se fait.

— Il faut bien que ce soit très-agréable, en somme,  
De fumer. Jeune ou vieux, l'on ne voit aucun homme  
Se défaire jamais de cet étrange goût.

Et pourtant Dieu sait comme ils se lassent de tout.

Un amant quittera l'amante la plus chère,

Un père ses enfants, un fils sa vieille mère,

Tous changeront dix fois de patrie et d'amours ;

Mais, quoi qu'on leur promette, ils fumeront toujours

C'est étrange, on n'a dit cela dans aucun livre.

Maurice me soutient qu'il ne pourrait pas vivre

Sans fumer. Franchement, cela m'étonne un peu ;

Mais qu'y faire après tout s'il respire du feu.

Aussi tous mes chapeaux, mes robes, mes dentelles,

Tout embaume, Dieu sait ! N'importe, bagatelles,

Cela plait à monsieur. Comment lui dire non ?

— Il faut, en vérité, que cela soit bien bon.

Et puis cette vapeur qui s'envole en nuages,

On doit y voir passer de bien drôles d'images.

Quel plaisir, en effet, et comme ça va bien

A ces grands travailleurs qui ne font jamais rien !

Quel heureux excitant pour leurs billevesées !

— Mais je rêve à mon tour, et vais sur leurs brisées.

— On parle d'un pays, c'est l'Espagne, je crois,

Où les femmes ont pris, avec bien d'autres droits,

L'usage de fumer sans qu'un époux farouche

Se fasse, comme ici, le geôlier de leur bouche.

Écoutez-les pourtant, ces messieurs, au retour,

Rien ne vaut ces beautés qui fument nuit en jour.

On vante leurs façons, leur taille souple et fine, -

Leur grâce qui retient, leur regard qui fascine,  
 Leur tournure à fumer une hanche en avant,  
 Et comme on est heureux quand on est sous le vent!  
 Et comme on tient pour brave et pour la plus aimée  
 Celle qui sait le mieux avaler la fumée !  
 Ainsi parle tout homme arrivant de Madrid.  
 Les femmes ont du cœur dans le pays du Cid ;  
 Mais nous, le ciel nous fit d'une pâte plus molle.  
 — Pourtant, s'il me venait une envie espagnole ?  
 Mon mari l'aurait bien mérité, franchement.  
 — Non. — Ce porte-cigare, essayons seulement  
 Quelle mine il me donne, et comment l'Allemagne  
 Porte en catimini les modes de l'Espagne.  
 — Attention, Gil-Blas, dona Sol, Camargo.  
 Basile, ai-je bien l'air d'un farouche hidalgo ?  
 Maurice, quand il fume, est comme un saint de pierre.  
 Bouf ! bouf ! bouf !... Essayons de singer sa manière.  
 Non, je ne le ferais aujourd'hui qu'en tremblant.

Elle laisse le porte-cigare et se remet à son ouvrage.

Les premiers mois passés, qu'un homme est peu galant !  
 Veut-on rire de lui, sa morgue en est blessée.  
 Quel eunui ! — Bon ! voilà mon aiguille cassée  
 A présent ! tout va mal. — Le mariage, au fond,  
 N'est pas ce qu'à douze ans nos rêves nous le font.

Elle chante.

Là-bas, au bord de l'eau,  
 Vois-tu ces pâquerettes ?  
 Batelier, ton bateau,  
 Cueillons des... cigarettes.



Cigarettes! Allons, j'ai la tête à l'envers.  
Ce Maurice me fait estropier les vers!  
Cigares et tabac, je n'ai plus autre chose  
En tête ce matin. Mais lui seul en est cause.  
Mon aiguille ou mon fil cassés à chaque instant,  
C'est sa faute; pourquoi ce message insultant?  
Ma gaité, mes chansons, mon repos, il s'en moque.  
Il défend et s'en va. Mais, puisqu'il me provoque,  
Il verra, ce monsieur, si je suis un enfant  
Et si je me permets ce que l'on me défend.  
Ah! vous me défiez, tyran, jaloux, barbare!  
Et je vous céderais? Non. Ce porte-cigare,  
Il pourrait bien rester claquemuré là-bas  
Cent ans que, Dieu le sait, je n'y toucherais pas.  
Mais, puisque l'on m'en fait l'objet d'une réserve,  
C'est un motif de plus qui veut que je m'en serve.

Elle ouvre l'armoire et y prend le porte-cigare.

— Ah!

LA FEMME DE CHAMBRE, entrant à pas de loup.

Madame!

LUCILE, se retournant.

Grand Dieu!

LA FEMME DE CHAMBRE.

Madame.

LUCILE.

Eh bien ! quels cris !

Tu marches comme un chat qui guette une souris.  
Que veux-tu ?

LA FEMME DE CHAMBRE.

Pardonnez ; l'ouvrière demande  
Ce patron de corset...

LUCILE.

Laisse-moi, qu'elle attende !  
Un autre jour, demain.

La femme de chambre sort.

Enfin ! c'est bien heureux !  
Ces gens-là croient vraiment qu'on ne vit que pour eux.  
Enfermons-nous.

Après avoir mis le verrou à la porte.

Là, bien. — S'il le savait, Maurice  
Croirait que j'ai fumé ; mais je n'ai pas ce vice.  
Je veux faire semblant seulement.

Examinant le porte-cigare.

Qu'il est beau !

M'interdire un objet dont je lui fis cadeau,  
C'est aimable ! un bijou mieux fait pour une dame  
Que pour lui, vieux jaloux, tyran de mélodrame !  
Cela même, après tout, montre qu'il en fait cas.

N'importe, essayons-en; il ne le saura pas.

Elle met timidement le porte-cigare à ses lèvres.

— Quoi! c'est tout? Rien ne bouge après un pareil crime?

Je ne vois sous mes pas s'ouvrir aucun abîme?

Le ciel n'a point tonné! mais comprend-on cela?

Ah! j'y suis; il y manque un cigare...

Elle en adapte un au porte-cigare.

Voilà.

On frappe vivement à la porte.

Le tonnerre! Grand Dieu! mon mari! je suis morte!

HERMANN, du dehors.

Lucile!

LUCILE, se remettant un peu de sa terreur.

Ah! c'est mon oncle.

HERMANN, du dehors.

Ouvre-moi donc la porte.

Lucile pose le porte-cigare sur la table et va ouvrir.

## SCÈNE V

HERMANN, LUCILE

HERMANN, entrant.

Quelle idée aujourd'hui te prend de t'enfermer ?

LUCILE, avec embarras.

Rien, mon oncle.

HERMANN, à part.

Gageons que c'était pour fumer.

LUCILE.

Je me sentais sommeil.

HERMANN.

Ah !

LUCILE.

Oui, pas autre chose.

HERMANN.

Il n'est donc pas venu?

LUCILE.

Qui?

HERMANN.

Le colonel Rose.

LUCILE.

Non, pourquoi, s'il vous plait?

HERMANN.

C'est qu'il part aujourd'hui.

LUCILE.

Eh! que m'importe à moi?

HERMANN.

Mais il importe à lui.

Il viendra, sois-en sûre.

LUCILE.

A son aise, qu'il vienne!  
Et pourquoi s'en va-t-il?

HERMANN.

Pour ces troubles de Vienne.

A part.

Oh! le porte-cigare! On mord à l'hameçon.

Haut.

Le régiment est là, rangé sous ce balcon.  
C'est d'un effet charmant : l'un rit, l'autre soupire.

LUCILE.

Vous partez?

HERMANN.

Je n'avais rien de plus à te dire.

## SCENE VI

LUCILE, seule.

Le régiment par-ci, le colonel par-là...

Ah ! j'ai bien autre chose en tête que cela !

— Mais j'y pense, tant mieux ! la ville a trop à faire  
Pour que personne songe à venir me distraire.

— Ça, voyons : le cigare est-il bien comme il faut ?

Non, sotté que je suis ! J'ai mis le bas en haut.

C'est un art, je le vois. Procédons avec ordre.

Bon ! Et le petit bout que j'oubliais de mordre.

— Là. — Du feu maintenant.

En essayant dix allumettes, qui ne vont pas.

La belle invention !

On décerne des croix et des prix Montyon

Au pompier le plus brave, au meilleur domestique,

Et rien à l'inventeur du briquet phosphorique.

Un chanteur est connu du Tibre à la Néva,

Et le nom de celui... Tiens ! pas une ne va !

Enfin !

Elle entend du bruit, pose précipitamment le porte-cigare sur la table  
et se place devant.

LA FEMME DE CHAMBRE, entrant.

Pardon, madame.

LUCILE.

Encore quelque chose?

LA FEMME DE CHAMBRE, interdite.

Madame...

LUCILE, vivement.

Parle donc!

LA FEMME DE CHAMBRE.

C'est le colonel Rose...

Il voudrait vous parler et demande instamment...

LUCILE.

Demain, quand il voudra, mais pas en ce moment.

LA FEMME DE CHAMBRE.

Madame, c'est qu'il part.

LUCILE, tranquillement.

Vraiment! Eh bien, qu'il parte!

LA FEMME DE CHAMBRE.

En ce cas, il m'a dit de vous laisser sa carte.



LUCILE.

Laisse.

A la femme de chambre, qui veut poser la carte sur la table.

Pas là, pas là, malheureuse! va-t'en!

Eh bien! t'en iras-tu? Le colonel attend.

La femme de chambre sort.

C'est comme un fait exprès : de toute la semaine,

Je n'ai pas vu le nez d'une figure humaine,

Et, pour un jour que j'ai de l'occupation,

C'est une caravane, une procession.

Une femme du monde à présent, c'est bizarre,

N'a pas même le temps de fumer son cigare.

— Éteint! — Ce colonel, plaisant original!

Révant.

— On dirait que chacun pressent que je fais mal.

Eh bien, tant pis! du feu!

Elle allume un bougeoir.

Revenons à la charge.

Le cigare tombe.

Allons, bon! — Je comprends : l'embouchure est trop large.

Vite! la moindre chose, un peu de papier blanc.

Voyant la carte du colonel.

Cette carte, voilà... peut-être, en la roulant...

Pendant qu'elle apprête le cigare.

Pauvre colonel Rose! Il aura passé vite.

A quoi servent déjà ses cartes de visite?

L'idole de la cour, le héros des salons!

Il serait furieux, s'il le savait. Allons !

Du courage ! Tirons.

Elle fume un instant et s'interrompt pour tousser.

Hem ! hem ! fi ! quelle drogue !

Assez, assez fumer ! Je m'en tiens au prologue.

J'ai déjà mal au cœur. Quel plaisir insensé !

S'empoisonner ainsi !

Les clairons sonnent ; Lucile tressaille et laisse tomber le porte-cigare,  
qui se brise.

Dieu ! le voilà cassé !

Maudits clairons ! — C'est lui, c'est ce colonel Rose,

Avec son régiment ! Voyez ce qu'il me cause !

Ces gens-là sont vraiment le fléau d'un pays.

Passer juste au moment où je... désobéis !

Ah ! la punition ne s'est pas fait attendre.

Mais tant pis, après tout, pourquoi me le défendre ?

Une chose si sotté et d'un si mauvais goût !

Je suis perdue, hélas ! mon mari saura tout.

Il avait bien raison de craindre la comète ;

Elle nous a donné de sa queue à la tête.

Femmes, pour votre gloire et pour votre estomac,

Gardez-vous bien, mes sœurs, gardez-vous du tabac !

— La voiture, grand Dieu ! Comment cacher ma honte ?

C'est Maurice ; il revient, oui, je l'entends qui monte.

Mon trouble, ma rougeur, tout me dénoncera,

Et son porte-cigare, oh ! quand il le verra

Cassé, que dira-t-il ? Dieu ! combien je m'abhorre !

Ramassant le porte-cigare.

Mais non, non, grâce au ciel, il peut servir encore.

Cachons-le vite. Où donc? L'armoire; oui, c'est cela.

Maintenant, ouvrons tout. — De l'air!

Elle ouvre précipitamment les croisées et agite l'air avec son mouchoir.

---

SCÈNE VII

MAURICE, LUCILE

MAURICE.

Ah! me voilà!

Ma corvée est finie; à nous deux, chère belle;

Tout à vous pour un mois, vacance officielle!

Le cher duc!... Mais qu'as-tu? quel air embarrassé!

Tu ne m'embrasses pas?... Que s'est-il donc passé?

LUCILE.

Mon ami...

MAURICE.

Parle donc.

LUCILE.

Je me sens mal à l'aise.

MAURICE.

La migraine ?

LUCILE.

Oh ! bien pis. — Un secret qui me pèse.

MAURICE.

Ah ! — Tu n'as pas ?...

LUCILE.

Hélas ! Maurice, mon ami,  
Le meilleur d'entre nous n'est sage qu'à demi.  
Je réclame aujourd'hui toute ton indulgence.

MAURICE.

Ah ! je tremble, aurais-tu méprisé ma défense ?  
Tu ne me réponds rien !

LUCILE.

Ce n'est pas par mépris,  
C'est par faiblesse, hélas !

MAURICE, à part.

Pour l'autre, j'ai compris.

Haut.

L'objet, certe, en est digne, et vaut qu'on le préfère.

LUCILE.

Il est brillant, fragile, et moi je fus légère ;  
Mais te le préférer !... Qu'importe à notre amour  
Cet oubli d'un moment, ce caprice d'un jour ?

MAURICE.

Un caprice ! un oubli ! je deviens fou sans doute !  
Est-ce elle qui me parle ? est-ce moi qui l'écoute ?  
Le vertige en personne est-il dans ma maison ?  
Ou nous rêvons tous deux ou je perds la raison.  
Un caprice ! dit-elle, un caprice ! un caprice !  
A son âge, déjà le langage du vice !  
Une enfant criminelle avec naïveté,  
Qui m'offre à moi, mari, la promiscuité !

LUCILE, à part.

J'oubliais la comète ; il est fou, je respire.

Haut.

La pro-mis-cui-té, qu'est-ce que ça veut dire ?

MAURICE.

Oui, comme je disais, l'innocence au milieu  
Du crime. Ah ! j'en mourrai. Mon Dieu ! mon Dieu ! mon Dieu !

LUCILE, effrayée.

Maurice !

MAURICE.

Laissez-moi, laissez-moi, je vous quitte

LUCILE.

Me quitter pour cela, cher Maurice !

MAURICE.

Hypocrite !

LUCILE.

Mon ami, calme-toi !

MAURICE.

Cherchez-les, vos amis,  
Ailleurs, femme sans foi !

LUCILE.

Quel crime ai-je commis ?

MAURICE.

Quel crime ! Éloignons-nous, j'en ferais un moi-même.

LUCILE.

Reste, je ne crains rien, tu sais trop si je t'aime.  
Un vertige m'a prise.

MAURICE

Oh ! je sais quel aimant  
Vous attirait tous deux l'un vers l'autre.

LUCILE.

Vraiment ?  
L'ambre a-t-il, comme on dit, une vertu si forte ?

MAURICE.

L'ambre !... Oui, je me souviens qu'en effet il en porte.  
Ah ! si je le tenais !

LUCILE.

S'il ne faut que cela,  
Mets-le donc en morceaux.

MAURICE.

Quoi ? vraiment ! il est...

LUCILE, montrant l'armoire.

Là.

Maurice court à l'armoire et jette au hasard toute la toilette de sa femme.  
Mon chapeau de velours ! ma pelisse de moire !...

---

### SCÈNE VIII

HERMANN, LES MÊMES

HERMANN, entrant, à Maurice.

Que diable fais-tu donc à cette pauvre armoire,  
Don Quichotte ? On connaît la valeur de ton bras,  
Pardonne à ces moulins.

MAURICE.

Ne comprenez-vous pas  
Que Lucile l'a vu, que malgré ma défense...

HERMANN.

Il ne faut pas toujours en croire l'apparence.



Ta femme a fort bien pu, sans cesser de t'aimer,  
Se permettre une fois...

MAURICE, hors de lui.

Vous aussi!

HERMANN

De fumer.

MAURICE.

De fumer?

HERMANN.

De fumer dans ton porte-cigare.  
Voilà bien de quoi faire un pareil tintamarre!

MAURICE, abasourdi.

Comment? il s'agirait...

HERMANN.

Eh! oui, de ce bijou,  
Qu'elle avait caché là

MAURICE.

Çà, mais je suis donc fou!

HERMANN.

Je n'ai jamais dit non.

MAURICE.

Et ce colonel Rose?

HERMANN.

Ta femme, dans l'esprit, avait bien autre chose;  
On ne l'a pas reçu.

MAURICE.

Plus j'y songe, en effet...

HERMANN.

Sa carte, vois plutôt, vois ce qu'elle en a fait.  
Il n'a vu d'aujourd'hui que ta porte fermée.  
Le pauvre homme a fait moins de feu que de fumée.

MAURICE.

Je ne comprends pas bien, de grâce, expliquez-vous,  
Mon oncle!

HERMANN.

J'ai changé ta consigne, jaloux!  
Au lieu du colonel, j'ai proscrit le cigare.  
Ai-je eu tort?

MAURICE.

Attendez.

Il ramasse le cigare et l'examine.

Non, ma foi ! c'est bizarre !

Elle a vraiment fumé. — Quel risque j'ai couru !

LUCILE, d'un ton caressant.

Pardonne-moi, Maurice !

HERMANN.

Allons, méchant bourru,  
Embrasse-la bien vite, et que la paix soit faite.

MAURICE.

Lucile, oublions tout ; j'avais perdu la tête.

LUCILE.

Et moi, donc ! — Ne crains plus que je fume à présent.

HERMANN, au public.

Maris, portez-vous bien, et... *souvenez-vous-en.*

FIN

Dès qu'il eut terminé cette bagatelle, le chevalier daigna me la communiquer. Cette preuve de confiance n'était pas aussi désintéressée que je l'imaginai d'abord. Mon vieil ami, malgré ses quatre-vingts ans, n'avait pas encore absolument renoncé à la carrière dramatique. Paris a plusieurs de ces phénomènes.

La réaction littéraire, qui préparait dès lors l'avènement de la grande école du bon sens, paraissait vouloir donner quelques chances au *Zoroastre* du chevalier. Revenu à ce qu'il appelait des opinions plus saines, il avait relu en conscience cette œuvre, trop légèrement condamnée par lui, et convenait y avoir trouvé des beautés du premier ordre. La bluette qu'on vient de lire, destinée à un succès aimable, n'était à ses yeux qu'un ballon d'essai, à la faveur duquel, traîné au grand jour de la rampe, le réformateur du magisme eût pu sortir des limbes, où l'envie et l'intrigue le retenaient depuis si longtemps.

Le plan du chevalier ne manquait assurément ni d'habileté ni d'audace; forcé d'en convenir, j'acceptai la mission délicate de présenter le petit acte sous mon nom. Il s'agissait de ne pas compromettre les cheveux blancs de mon vieil ami, et aussi de mieux dissimuler ses vues ultérieures.

Assez mal accueilli au Théâtre-Français, qui ne voulut pas même accorder lecture à un inconnu, je crus devoir taire au chevalier cette première disgrâce, et, recommandé par un ami, auteur lui-même de plusieurs quarts de vaudevilles, j'adressai la pièce au directeur

du Gymnase-Dramatique, la lui donnant pour ce qu'elle était.

L'aimable *impresario* à qui je m'étais adressé fut aussi empressé, aussi gracieux que possible. Trois jours après la remise du manuscrit, il me répondit en ces termes :

« Monsieur,

« Les vaudevillistes connaissent parfaitement le répertoire des théâtres étrangers. Je m'en suis aperçu plus d'une fois, et la lecture de la pièce allemande que vous avez traduite me confirme dans l'opinion qu'il n'est pas, soit en Allemagne, soit en Angleterre, soit en Espagne, d'œuvre dramatique de quelque valeur qui puisse échapper à leur vigilance. *Souvenez-vous-en* n'est pas autre chose qu'*Une fille d'Ève*, vaudeville de M. Dumanoir, représenté au théâtre des Variétés il y a peu d'années.

« Je ne saurais trop vous mettre en garde contre le théâtre étranger ; il y a à Paris deux cents auteurs qui l'étudient très-attentivement.

« Agréez, etc. »

A ce coup inattendu, le chevalier jeta au feu *Zo-roastre* et le *Dernier jour de Sybaris*, et il renonça pour

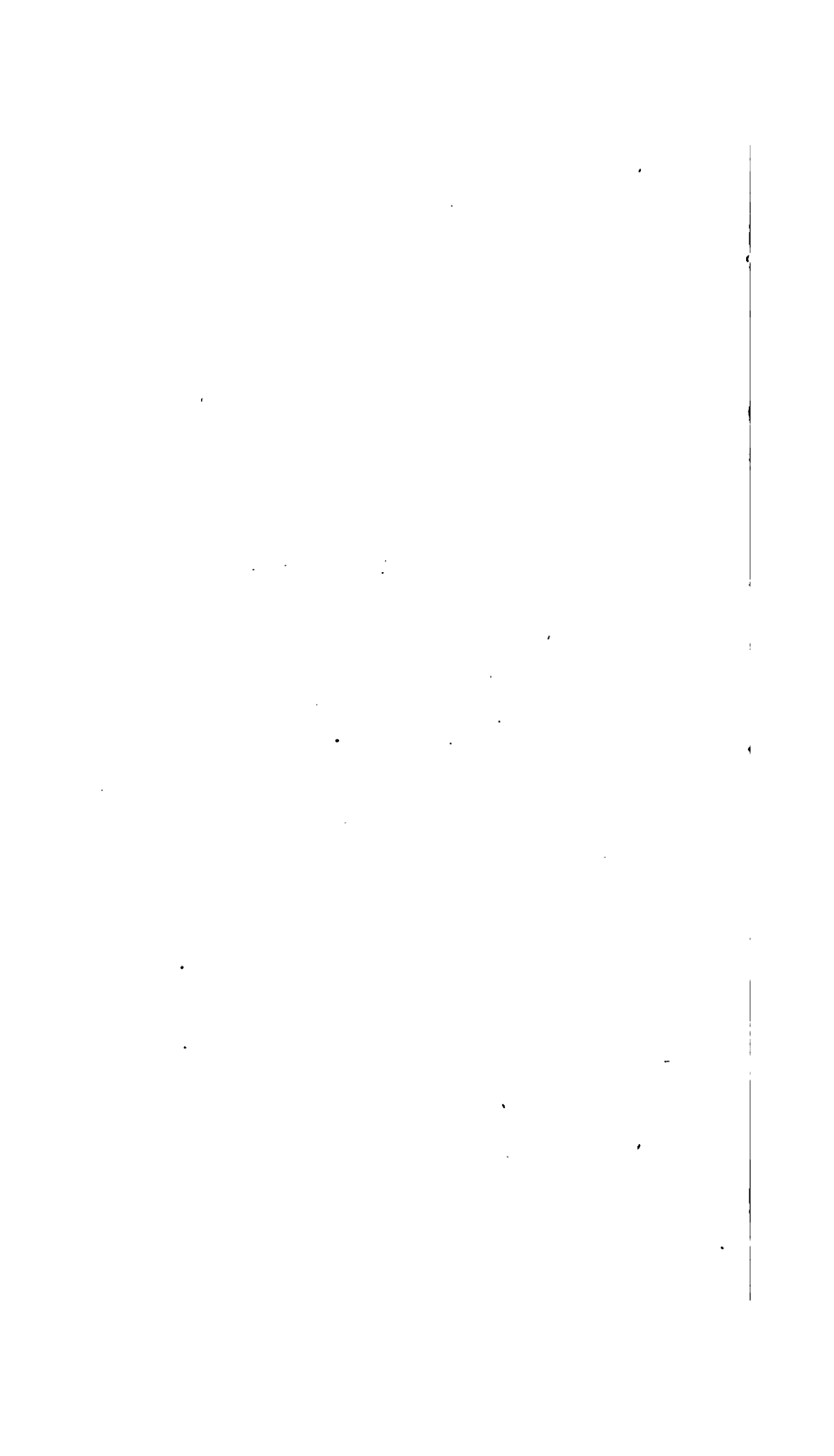
<sup>4</sup> Au moment de mettre sous presse, une lettre de M. Laube, directeur du Théâtre-impérial de Vienne, nous apprend que la pièce allemande a au moins vingt-trois ans de date.

A. de B.

la vingtième fois à ses espérances dramatiques. Je dois dire qu'il s'exécuta galamment et rit beaucoup de l'aventure ; mais l'impression en fut sur lui plus profonde qu'il n'y parut d'abord.

Peu de mois après, dans la maladie qui termina ses jours, on l'entendit répéter souvent à demi-voix et d'un air triste : *Souvenez-vous-en... Zoroastre...* D'où, contrairement aux amis dévoués qui l'entouraient, je conclus qu'il conserva jusqu'au bout le parfait usage de sa raison.

X





Éloignons vite une image pénible, reportons-nous aux riants débuts du chevalier sur le théâtre de la vie. Voilà précisément un fragment retrouvé de ses *Commentaires de Césarine*, où il est en scène au premier rang. — On sait qu'il n'aimait pas à se perdre de vue. — Avant de clore ce recueil, laissons parler encore une fois le chevalier d'Al lui-même ; il va se montrer sous un jour inattendu pour le lecteur.

. . . . .

« — Alors, chevalier, vous croyez à la grâce ?

« — Oui, madame, parfaitement.

« — Sans jeu de mots ? car vous en faites.

« — Sans jeu de mots.

« — A la grâce, comme l'entend l'Église?

« — Comme l'entend l'Église.

« — Et aux miracles?

« — Et aux miracles.

« — Vous en avez donc vu?

« — Plusieurs.

« — Oh! racontez-m'en un, je vous en prie.

« — Qu'à cela ne tienne, madame. »

Le chevalier s'enfonça lentement dans sa bergère, et la baronne dans la sienne, où elle disparut complètement. Un moment on n'entendit que le petillement du feu, le ronflement de la bouilloire, et la pluie qui fouettait les vitres. Enfin le chevalier commença à peu près de la sorte :

« Anvers, hier hollandaise, aujourd'hui belge et demain française, était encore, avant-hier, je veux dire avant la Révolution de France, une ville tout espagnole. pour qui n'avait pas vu l'Espagne; superstitieuse et galante, courant du salut à la sérénade; s'escrimant à ravir de la guitare et de l'épée, des castagnettes et du pinceau; saluant la madone à chaque coin de rue; folle de sermons et de tableaux, de reliques et de tulipes, de malvoisie et de faro.

« Il y avait bien par-ci, par-là, à travers Mores et Castellans, quelques bourgmestres ventrus, quelques faces vermillonnées, avec des yeux d'un bleu faïence. quelques perruques de filasse qui sentaient leur septentrion; mais, par moments, on pouvait s'y mépren-

dre, quand, au milieu du minerai flamand, scintillait tout à coup un filon de l'or des Castilles.

« C'est ce qui m'arriva tout justement, un soir, pendant l'hiver de 1788.

« J'avais alors, à Anvers, une grand'tante abbesse, et mon père avait exigé qu'avant de partir pour Malte, où j'étais attendu, j'allasse prendre congé de cette respectable dame, propre sœur de sa mère, et par qui il avait été en partie élevé.

« Mes camarades des mousquetaires ne m'ayant point laissé aller sans recommandation, je descendis chez le vicomte de Carlonne, qui était au prince de Ligne.

« Ce jeune officier, d'origine française et qui tenait à en justifier, s'empara si bien de moi au débotté, qu'après une semaine de plaisirs je n'avais pas encore trouvé une heure pour rendre mes devoirs à ma tante.

« Je m'habillais un matin dans cette louable intention, n'ayant plus que peu de jours à passer à Anvers, quand le vicomte entra bruyamment dans ma chambre avec un paquet d'invitations si attrayantes, que je remis encore au lendemain mes devoirs en souffrance.

« Il me quittait pour son service, quand, se ravisant tout à coup :

« — Ah! me dit-il, j'allais oublier encore aujourd'hui de vous faire voir une madone de Corrège, égarée, je ne sais comment, à Anvers, et pour laquelle je donnerais volontiers tout Rubens avec ses grosses blondes. Je vous la montrerai ce soir, elle gagne aux

lumières. Ce sera, en outre, pour vous l'occasion de voir une maison charmante, où ne va pas qui veut, et où les étrangers de votre figure et de votre humeur sont toujours les mieux accueillis. A dix heures, je vous prendrai chez les Van-Osborn, où vous dînez. — Ayez sur vous de l'or, — on joue, — et ne négligez rien à votre toilette, car nous ne serons pas entre hommes.

« A l'heure dite, Carlonne me trouva dans mon habit de mousquetaire, que je ne pouvais plus me décider à quitter, d'autant plus que, aujourd'hui je puis vous l'avouer, madame, il ne me seyait pas trop mal. Le vicomte, qui donnait aux bagatelles toute l'attention qu'elles méritent, ne trouva rien à reprendre à ma tenue.

« Nous partîmes de la place Verte, où demeuraient les Van Osborn, et il me sembla que nous allions à l'extrémité de la ville, du côté de la citadelle. Enfin, nous descendîmes devant une maison d'assez froide apparence.

« Au-dessus de la porte, un fanal éclairait le numéro 13.

« Le vicomte renvoya notre carrosse, qui était de louage, gratta d'une façon particulière, et, la porte refermée sur nous, je fus agréablement surpris de me trouver dans un vestibule où se carrait le luxe des fleurs dans toutes ces aises charmantes que savent lui donner les Flandres.

« Dans une antichambre plus sérieuse se tenaient

deux laquais sans livrée; l'un d'eux ouvrit la porte d'un salon blanc et or, d'où jaillit une clarté vive, et je fus introduit, sans avoir été annoncé, au milieu d'une compagnie où je n'aperçus que des femmes.

« Toutes me parurent jolies, excepté la maîtresse de maison, qui avait pu l'être, et deux ou trois autres qui n'étaient que belles.

« — Le chevalier de Sémillant, dit le vicomte; et le ton léger dont il me présenta me dispensa d'un excès de cérémonie.

« La tenue de ces dames me sembla, du reste, parfaite. De brillants ouvrages d'aiguille, épars sur le sofa ou abandonnés sur les chiffonnières, un clavecin de Stummel encore ouvert et chargé de musique choisie, quelques brochures sur une table, un carlin de l'espèce la plus camarde, paisiblement couché sur une immense bergère de damas rose tendre, un épagneul aux yeux vairons, flairant des gimblettes dans un cornet de satin blanc, tout annonçait l'habitude et le goût des élégances de la vie.

« Quelques hommes étaient arrivés depuis nous, tous de façons irréprochables, et plusieurs connus du vicomte. La conversation, d'abord générale, répondit, quoique vive et des plus enjouées, à l'air de bonne compagnie qui m'avait frappé en entrant; mon introducteur ne tarda pas à l'amener sur la madone de Corrége, qu'il ne voyait plus à sa place; mais, au premier mot qu'il en dit, le chagrin et l'embarras se peignirent sur tous les visages, et une de ces dames, qui s'était

mise au clavecin, étouffa la réponse, s'il y en eut une, dans un prélude étourdissant.

« — Notre bonne mère nous a quittées, me dit presque à l'oreille une voix d'une douceur extrême.

« Carlonne, qui aimait assez peu la musique, me rejoignit à ce moment-là.

« — Je crains, dit-il en s'asseyant auprès de nous, qu'un malheur ne soit arrivé, si j'en juge surtout à votre air boudeur, belle Maria.

« — Vous ne vous trompez pas, vicomte, répondit ma jolie voisine, un malheur, oui, un grand malheur ! La madone n'est plus chez nous. Le plus gros de nos bourgmestres nous trouve indignes de prier devant une si belle image.

« — A-t-il proféré ce blasphème ? dit Carlonne d'un ton railleur.

« Cela me déplut. La figure de Maria fut comme un ciel où le soleil se voile ; des larmes roulèrent dans ses yeux. Le vicomte ne s'en aperçut même pas, et poursuivit d'un ton de galanterie moqueuse :

« — Vous êtes ici la moins à plaindre, Maria, vous en qui respire l'œuvre du grand Corrège, vous qui semblez avoir posé devant lui dans une vie antérieure. Pour contempler à votre aise cette chère madone, il vous suffira d'un miroir.

« Et, ravi de son madrigal, il se leva et s'alla mettre à une table de pharaon. Il fit bien, je l'aurais battu.

« Je n'ai jamais aimé le jeu et encore moins ces réunions où il a pour amorce les charmes insultés des

femmes; aussi, voyant manqué le but de ma visite, ne l'aurais-je pas prolongée s'il eût été dans ma nature toute française de voir souffrir un être doux et faible sans tâcher de le soulager.

« Après un moment de silence, je levai donc les yeux sur Maria, qui s'était promptement remise, et l'expression à la fois tendre et virginale, oui, virginale, de ses traits me causa un étonnement douloureux.

« Mystères de la destinée !

« — J'ignore, lui dis-je enfin avec un ton de politesse grave qui me gagna sa confiance, j'ignore ce qu'il en est de la ressemblance dont on parle ; mais, à coup sûr, madame, le divin Corrège lui-même eût été bien heureux...

« J'allais sombrer dans la banalité, quand Maria vint à mon aide par une interruption adroite.

« — Cette ressemblance, dit-elle, toute grossière qu'elle soit, je ne peux pas la méconnaître, — j'en étais honteuse et ravie. — Ah ! monsieur le chevalier, mon âme est partie avec cette image. Si du moins je pouvais la suivre ! nous nous entendions, ses yeux me parlaient :

« — Prie ! espère ! me disait-elle. Qui me dira cela à présent ?

« — Mais vous pourrez la revoir, Maria, l'église ou le musée qui vous l'ont prise ne vous seront pas interdits.

« — Une église ! un musée ! Ah ! monsieur le chevalier, et le provisoire, vous ne savez pas ce que c'est ? Ce bourgmestre, Van Huysum, sous prétexte qu'il des-

cend d'un peintre, il est fou de notre madone, qu'il a fait déposer chez lui, et il la gardera, provisoirement, aussi longtemps que bon lui semblera.

« — Quel homme est-ce donc ce bourgmestre?

« — Un vieux garçon avare, gourmand, très-galant. à ce qu'on raconte, et dévot avec tout cela.

« — Vous a-t-il vue?

« — Jamais. Pourquoi?

« — Rien. — Vous dites donc que cette ressemblance...

« — Dieu! vous me donnez une idée!...

« Et, avec la mobilité d'esprit et de visage qu'ont les femmes et les enfants, elle éclata d'un rire qui me fit mal, tant il me sembla naturel. Puis, aussi brusquement, sa figure reprit son expression douce et grave.

« — Nous nous sommes compris, dit-elle, monsieur le chevalier, vous m'aidez, n'est-ce pas? — Et, me serrant la main à me blesser, car je l'avais fort délicate, — revenez demain dans la journée, nous conspirerons plus à l'aise.

« Elle se leva et s'alla perdre au milieu des groupes rieurs. Attaquant et se défendant avec grâce, elle écoutait et répétait mille folies, vive, animée, insoucieuse.

« Je la suivis des yeux un instant avec une pitié qui donna le change à Carlonne.

« — Chevalier, me dit-il, vous êtes un enfant.

« Il se trompait : j'étais homme.



« Après avoir jeté quelques louis sur une table, où ils ne restèrent pas longtemps, je me disposais à quitter la place, quand, au milieu d'un silence d'attente, résonna une voix céleste. Aux premiers accords, j'étais fou.

« Cette voix, que je n'ai entendue que deux fois dans ma vie, et encore y a-t-il bien longtemps, la Malibran seule me l'a par échos rappelée, dans les notes basses surtout, et, faut-il vous le confier, madame, mon enthousiasme pour cette grande cantatrice, mon assiduité à ses représentations, dont vous m'avez tant de fois plaisanté, les larmes que j'ai données à cette chère morte... une ressemblance ! un souvenir !

« Cette voix donc que j'entendis, vous savez quelle voix c'était ; mais le charme, non, Césarine, non jamais !...

« Elle chantait le grand air d'*Orphée*, c'est vous dire assez d'où vient que Gluck est pour moi le maestro par excellence.

« Et pourtant, Césarine, je n'ai pas été amoureux de cette femme, non, certes, je ne devais pas, je ne pouvais pas en être amoureux.

« Bien que son chant n'eût rien de commun avec sa voix parlée, aux premières notes j'avais reconnu la Maria, que ses auditeurs me cachaient.

« Quand elle eut cessé de chanter, un monceau d'or était devant moi ; j'avais joué et gagné sans m'en apercevoir.

« — Assez ! assez ! me disait Carlonne à ma droite.

« — A demain ! me disait la voix à l'oreille gauche.

« — *Reste !* criai-je à un Anglais pâle qui tenait la banque.

« Et je perdis.

« J'étais fatigué ; je me levai ; Maria sortait de la salle.

« Aussitôt les lustres pâlirent, la maîtresse de maison se mit à loucher. Une de ces dames prit du tabac, les autres me parurent barbouillées de rouge et de blanc, une odeur fade me saisit à la gorge, l'air me manquait, j'allais étouffer.

« — Que diable ! chevalier, me dit tout bas Carlonne, on perd son argent mieux que ça ! Vous en verrez bien d'autres, pardieu !

« Je n'essayai pas de le détromper, et je m'esquivai doucement.

« Le lendemain, au matin, les impressions de la veille s'étaient entièrement dissipées. Il fallait du reste que le trouble eût été profond, car je jouissais d'une façon toute particulière du calme qui renaissait en moi. Je déjeunai chez le prince de Ligne, qui m'avait fait l'honneur de m'inviter, et, après avoir pris congé de lui, car j'avais résolu de partir le surlendemain au plus tard, je me dirigeai vers l'abbaye pour m'acquitter enfin de mes devoirs envers la tante de mon père.

« Parti sur une indication aussi vague que compliquée, je ne tardai pas à tomber dans la rêverie, ce qui

m'arrive quelquefois, quand, subitement, et comme si une main m'eût touché à l'épaule, je me retournai et vis juste en face de moi ce même fatal numéro 13 que j'avais remarqué la veille au soir. La porte était la même, et aussi l'aspect sombre de la maison.

« Sans réfléchir, sans hésiter, je frappai; on ouvrit, j'entrai.

« — C'est singulier, dit Maria, j'avais reconnu votre pas dans le vestibule.

« Elle ne m'avait jamais entendu marcher; il ne me vint pourtant pas à l'esprit qu'elle pût mentir. Nous causâmes avec beaucoup de calme, et, après avoir dressé toutes nos batteries, nous convinmes qu'à minuit moins un quart je l'attendrais à la porte avec un carrosse.

« Deux heures après cette visite, le bourgmestre Van Huysum recevait le billet suivant, qu'accompagnaient une bourriche et un panier de vin d'Espagne :

« Si le plus aimable des bourgmestres veut bien  
« prendre la peine de faire accommoder à sa guise les  
« truffes et le faisan ci-joints, une personne qui lui  
« veut toute sorte de bien viendra lui demander à mi-  
« nuit une place à sa table. La dame, étant de condition  
« à tout redouter d'un éclat, et voulant souper dé-  
« masquée, entend, pour cette fois, n'être servie que  
« par celui qu'elle aime. »

« Je ne suis pas un capucin, vous le savez, et, sur certaines choses, je n'avais pas en 88 les mêmes idées qu'aujourd'hui. Pourtant, si étourdi que je fusse dans

ce temps-là, quand Maria m'apparut plus morte que vive, dans le costume traditionnel... quand ce même fanal, qui éclairait ce numéro 13, me montra cette femme... ma main trembla, — moins que la sienne encore, j'ai hâte de le dire.

« J'allais reculer ; une fausse honte ou, j'aime mieux le croire, un pressentiment me retint.

« Le carrosse s'arrêta à vingt pas de notre destination, Maria descendit seule, je la suivis de près et la vis disparaître sous le portail du bourgmestre.

« Cinq minutes ne s'étaient pas écoulées que, sur le seuil de pierre grise, reparut Maria, pâle comme la lune qui la frappait en plein visage. Elle portait à deux mains la toile de Corrége, détachée de son cadre ovale. La ressemblance ne me parut pas aussi frappante qu'on me l'avait dit. Il est vrai qu'une transformation étrange s'était opérée dans les traits de la pauvre fille. Son visage avait pris la blancheur diaphane et la rigidité du marbre ; ses yeux, entourés d'un cercle bleuâtre, ne semblaient plus voir qu'en dedans. Je lui parlai sans qu'elle m'entendit. L'idée d'un sommeil magnétique me traversa l'esprit ; disposé à tout croire, je résolus de la laisser agir. Aussi bien, n'étais-je pas sûr d'être éveillé moi-même.

« Elle se mit enfin en marche dans la direction de sa demeure ; mais, après quelques pas, je la vis s'arrêter brusquement, comme si elle se fût heurtée contre un arbre ou une muraille. Craignant une rencontre qui

eût été aussi fâcheuse pour elle que pour moi, je la pris par le bras au moment où elle marchait dans un sens opposé au chemin que nous devions suivre, et je m'efforçai de la conduire vers le carrosse qui attendait. Mais, soit que j'eusse perdu toutes mes forces, soit qu'elle en eût acquis de surnaturelles, je ne réussis pas mieux que si j'eusse tenté de déplacer une colonne.

« Je pris alors le parti de la suivre, pour la protéger au besoin, et nous marchâmes assez vite, le dos tourné à la citadelle; la lune s'était cachée, l'obscurité était complète.

« Après un temps dont la durée m'échappe, le bruit d'un marteau me fit tressaillir. Comme j'avançais les mains pour tâcher de me reconnaître, je sentis glisser entre mes doigts une étoffe légère, un vêtement de femme. Puis une porte massive se ferma à grand bruit, et je me trouvai seul dans une nuit-profonde.

« Je commençais à en avoir assez. Une réaction d'incrédulité railleuse se fit dans mon esprit. Le mousquetaire revint sur l'eau, le mousquetaire de vingt ans.

« — Va te faire lanlaire! fis-je en riant d'assez bon cœur, et je repris bravement ce que je croyais être mon chemin. Je me trompais sans doute, car ce ne fut qu'après avoir bien marché pendant trois grandes heures que je pus enfin m'étendre dans mon lit.

« Seulement j'y restai six fois vingt-quatre heures avec une fièvre de tous les diables.

« — C'est épidémique, me dit Carlonne quand je pus l'entendre, beaucoup de personnes sont frappées, on

déraisonne à faire plaisir. Le bourgmestre Van Huysum n'en est pas encore remis ; il dit des choses incroyables.

« — Ah ! dans quel genre ?

« — Dans le genre sacré. Il prétend que la sainte Vierge lui est apparue et qu'elle a emporté le tableau de Corrège sous son bras. Il en sera pour dix mille livres.

« — Vraiment ! il dit cela ? et Maria ?

« — Enlevée, disparue.

« — C'est drôle.

« Dès que je fus en état de sortir, n'ayant plus un moment à perdre, je me fis conduire aux Ursulines, où ma grand'tante me reçut avec une tendresse qui me causa bien des remords.

« — Je vous attendais pour mourir, me dit-elle ; mais, à présent que je vous ai vu, je sens que j'en ai pour du temps encore.

« Le jour même avait lieu une prise d'habit, à laquelle le rang de la novice donnait une grande importance. On voulut bien m'y inviter. L'âge et les infirmités de ma parente ne lui permettant pas d'officier comme elle l'aurait dû en sa qualité d'abbesse crossée et mitrée, j'assistais auprès d'elle dans une tribune d'honneur à cette imposante cérémonie.

« La musique était d'un choix parfait et d'une exécution égale.

« — Ce n'est rien encore, me dit ma bonne tante,

qui jouissait de ma surprise, vous allez entendre une voix!...

« Elle n'avait pas achevé, que la voix... mais à quoi bon achever moi-même?

« — Mon Dieu! mon enfant, me dit ma tante après le *Kyrie*, vous êtes bien sensible à la musique; il faudra combattre cela.

« — Oh! répondez-je, ma chère tante, je ne suis pas toujours aussi nerveux; mais cette voix... la maladie que je viens de faire... Qui est-ce donc qui chante ainsi?

« — Une de nos converses, la dernière arrivée, il y aura cette nuit dix jours. C'est une histoire bien édifiante.

« — Oh! vous me la direz, ma tante?

« — Oui, si vous êtes sage, et à condition que vous n'en parlerez à personne.

« — A personne, je vous le jure, à moins que, par hasard, je ne la connaisse déjà.

« Vous voyez, Césarine, que j'ai tenu parole. »

. . . . .  
. . . . .

Cette aventure du chevalier, que le hasard n'a pas seul rejetée aux dernières pages de ce volume, indique, je crois, suffisamment les sentiments fidèles qui, déposés chez lui en germe par une heureuse éducation,

retinrent parfois sa jeunesse, dominèrent sa maturité et consolèrent son déclin.

La religion comme l'honneur étaient cependant pour le chevalier une affaire de sentiment plutôt que de doctrine ; naturellement honnête homme et chrétien, il ne se mettait point, comme l'on dit, martel en tête, et il allait un peu, je ne dirai pas au hasard, mais tout au moins à la grâce de Dieu. Elle ne lui fit pas défaut, et, comme son ami Don Quichotte, le chevalier eut l'insigne bonheur de vivre un peu fou et de mourir à peu près sage.

Moins réel qu'apparent fut le désaccord de ses mœurs avec ses idées. Il ne croyait pas qu'un homme bien élevé pût se dispenser de parler d'amour à une jolie femme ; mais, ce devoir rempli, le chevalier d'Aï égalait au moins en réserve le chevalier de la Triste-Figure.

Ce qu'on pourra trouver d'un peu trop léger dans ses œuvres l'est d'ailleurs bien plus dans la forme que dans le fond, où il ne faut voir le plus souvent qu'une supposition de circonstances ou de personnes.

Dans la forme même, quelque étourderie qu'elle affecte, les lecteurs de bonne volonté distingueront peut-être un élément étranger à la poésie du dernier siècle, et qui relève souvent la nôtre, même dans ses plus grands écarts. Disons donc aux poètes contemporains, pour la plupart nos amis ou nos maîtres, que si cet élément, qui est leur souffle, nous eût paru manquer totalement au chevalier d'Aï, nous n'aurions pas songé à publier ses petits vers, et à demander cette vie d'un



jour, à peine méritée, pour des pastiches dont l'unique valeur est dans leur infidélité.

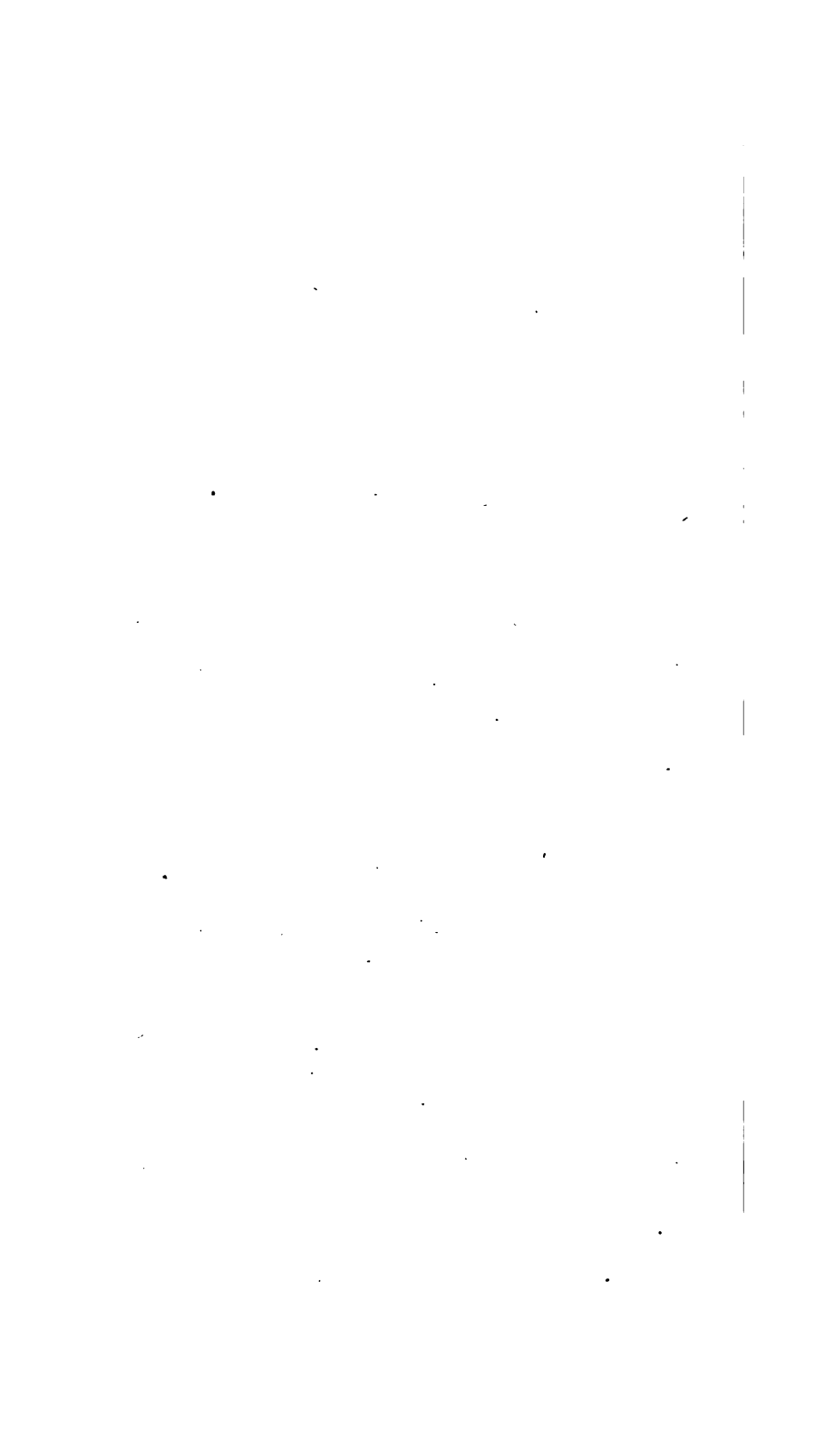
Mais quoi ! nous avons dit que le chevalier était mort. Un recueil tel que celui-ci doit se fermer sur un tel mot ; à peine nous reste-t-il le droit d'y glisser encore un quatrain, que notre poète avait composé pour lui-même, et que ses amis et sa veuve ont fait inscrire sur sa tombe :

## ÉPITAPHE DU CHEVALIER D'AÏ

COMPOSÉE PAR LUI-MÊME

D'aucun éloge mensonger,  
Amis, ne surchargez ma pierre.  
Sur la terre je fus léger,  
Que la terre me soit légère.

FIN



# TABLE

## DES POÉSIES DU CHEVALIER D'AI

---

LIVRE I. . . . .	5
JE VOUS HAIS. — Chanson. . . . .	10
LE DERNIER MARQUIS DE GIEN. — Triolet. . . . .	14
A MADemoisELLE D...É. . . . .	17
Nina, ma belle ricuse. . . . .	18
LA CHASSE D'AMOUR. — Ronde. . . . .	20
Sous le masque jaloux. . . . .	24
DÉPIT. . . . .	25
Croirai-je encor. . . . .	26
ROSE. . . . .	26
UN SOIR A LA FENÊTRE DE LA COMTESSE DE M***. . . . .	29

LIVRE	II.	33
	Se, dal canto armonioso. . . . .	37
	RIPOSTA. . . . .	38
	SUR LES RUINES DE GAATHAGE. . . . .	41
	A LA BELLE PERSANE. . . . .	44
	SUR L'ALBUM DE CORA, négresse favorite . . .	44
	CHANSON. . . . .	45
	Quoi! toujours belle. . . . .	48
LIVRE	III.	49
	En amitié. — Rondeau. . . . .	55
	Rien qu'un regard furtif. — Sonnet. . . . .	56
	Sans y songer. — Rondeau. . . . .	57
	STANCES. . . . .	57
	Exalter sa déesse. — Sonnet. . . . .	60
	Allons, mon cœur. — Sonnet. . . . .	61
	DIAMANT-NOIR. — Poème. . . . .	62
LIVRE	IV.	93
	Oui, mes amis, point ne m'en veux desdire. . .	96
	LE MOULIN A PAROLES. . . . .	100
	ALLA SIGNORA PERSIANA. — Sonnet. . . . .	104
	CLAIR-OBSCUR. . . . .	107
	Allons, Fanny, l'aube s'éveille. . . . .	108
	LES GRAINS DE GRENADE. — Sonnet. . . . .	111
LIVRE	V.	115
	A MADAME LA COMTESSE C... DE V... . . . .	118
	A UNE BELLE PARLEUSE. . . . .	120
	PLUS TARD A LA MÊME. — Sonnet. . . . .	121
	J'ai rencontré la feinte. — Sonnet. . . . .	122
	Appeler le progrès chimère. . . . .	124

## TABLE.

285

LIVRE VI. . . . .	125
BIANCA CAPELLO. . . . .	130
LA TORPILLE. . . . .	133
YVONNE. . . . .	136
L'ÉMOTION DE BARBEROUSSE. . . . .	142
LA NORMANDE. — Palinodie. . . . .	145
LE RETOUR DU ROI D'YVETOT. . . . .	149
PASTORALE. . . . .	154
LIVRE VII. . . . .	161
LIVRE VIII. . . . .	181
ENVOI. . . . .	183
Art sublime d'un nœud. . . . .	185
A E... DE J... — Sonnet. . . . .	186
SOUS UNE FLEUR ARTIFICIELLE. . . . .	187
A MADAME LA COMTESSE DE G... . . . .	188
Noblesse et poésie. — Sonnet. . . . .	188
IDYLLE, imitée de Bion. . . . .	189
Un garçonnet, à l'âge où le cœur tendre. . . .	190
Gai passager, sous un ardent soleil. . . . .	191
IDYLLE, imitée de Bion. . . . .	192
Ode d'Horace, livre I, xxvii (traduction). . .	193
Ode d'Horace, livre I, xxxii (traduction). . .	195
Ode d'Horace, livre III, vi (traduction). . . .	196
ÉPIGRAMME, traduite de Callimaque. . . . .	199
PROBLÈME. . . . .	199
UN HOMME POLI. . . . .	200
PROVISION. . . . .	200
QUESTION. . . . .	201
AUTRE. . . . .	201

	A QUELQU'UN. . . . .	201
	A PLUSIEURS. . . . .	202
	SUR UNE VEUVE. . . . .	202
	COMPENSATIONS. . . . .	202
	Encore une heure. — Fragment. . . . .	203
	LE POÈTE A SA PLUME. . . . .	204
LIVRE	IX. . . . .	207
	SOUVENEZ-VOUS-EN, comédie en un acte et en vers. . . . .	213
LIVRE	X. . . . .	263
	ÉPIAPHE DU CHEVALIER D'AI. . . . .	281

---

# HISTOIRES POÉTIQUES



---

COMBIL . typographie de Caïré.



# HISTOIRES POÉTIQUES

PAR

A. BRIZEUX

SUIVIES

D'UN ESSAI SUR L'ART

OU

POÉTIQUE NOUVELLE

---

PARIS

VICTOR LECOQ, ÉDITEUR

LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ DES GENS DE LETTRES

10, rue du Bouloy, 10

1855



Qui ne l'a éprouvé ? L'Idéal est pour l'âme ce que l'air est pour le corps, une aspiration nécessaire ; soit dans la vie d'un peuple, soit dans celle d'un individu, nulle formule scientifique ne saurait le remplacer.

Or, si après l'inspiration religieuse, la Poésie, fille du sentiment, est l'expression la plus soudaine de l'Idéal, quelle plus excellente lecture que celle

\*

de la Poésie ? Et quelle lecture mêlée de plus de charme, puisque, si voisine de l'Idée, elle sait la formuler avec harmonie ?

Ces prémisses ne pouvaient être évitées, il nous semble, en tête d'un livre dont le titre indique assez l'objet et qui se termine par une théorie de l'art. Tout positif que soit l'esprit de notre époque, il n'a pu empêcher cet ouvrage, comme ceux qui l'ont précédé, de suivre son développement et d'arriver à sa fin.

C'est que pour certaines âmes la Poésie est une nécessité, la pratique même du devoir. Travail religieux, bien fait surtout pour attirer quiconque est né sur une terre dont l'antiquité, le langage, les coutumes éveillent avec bonheur le cœur et l'imagination ; ainsi m'apparut mon pays natal, et, à l'entour, la nature était vierge.

De ce pays j'ai donc tracé d'abord une image légère dans l'idylle de *Marie*, puis un tableau étendu dans l'épopée rustique des *Bretons*, laquelle trouve son complément dans ces *Histoires Poétiques*, et le recueil de *Primel et Nola*. Tout a son lien dans le livre lyrique de la *Fleur d'or*. Enfin, issu de la race celtique, je ne devais pas négliger sa langue : plus d'un chant de la *Harpe d'Armorique* (Telen Arvor) destiné à raviver la pensée et la poésie nationales, s'est répandu dans nos campagnes.

Tel est le dessin que j'ai voulu exécuter. Les œuvres précédentes sont toutes générales par le fond, toutes par la forme sont bretonnes et rustiques. Ce genre (du moins dans sa franchise et sa simplicité vivante) n'avait guère pu attirer nos poètes ; tant les mœurs, dans la plupart des provinces, excitent peu l'imagination, tant les dialectes y sont le plus souvent grossiers et rebelles au langage des

vers ; d'un lourd réalisme il fallait passer aux bergeries fades, de Phylis à Toinon, comme a dit le maître. Tout autre est l'Armorique. Ses pâtres, ses laboureurs parlent excellemment leur antique idiome ou la langue apprise dans les écoles. En leur faisant parler bien le français, on reste dans la vérité. Fils d'un peuple où mœurs et costumes ont conservé l'élégance originelle des races primitives, l'auteur avait donc l'espoir de trouver dans cette partie écartée de la France un genre de poésie presque inconnu à notre ancienne littérature. D'autres sauront le cultiver et l'enrichir.

Aux amis qui depuis longtemps m'excitaient à quelques explications, de compléter ce bref exposé : il était nécessaire au moment où je dois clore une série de travaux si chers à mes instincts et à mes sentiments.

Ce n'est donc pas sans larmes, qu'écrivant ce résumé sur les bords de l'Izôl, je regarde le doux fleuve et que, non loin d'ici, j'invoque l'Aven, l'Ellé, la Létâ, et les îles, les landes, les villages, tous les lieux que j'ai si souvent chantés.

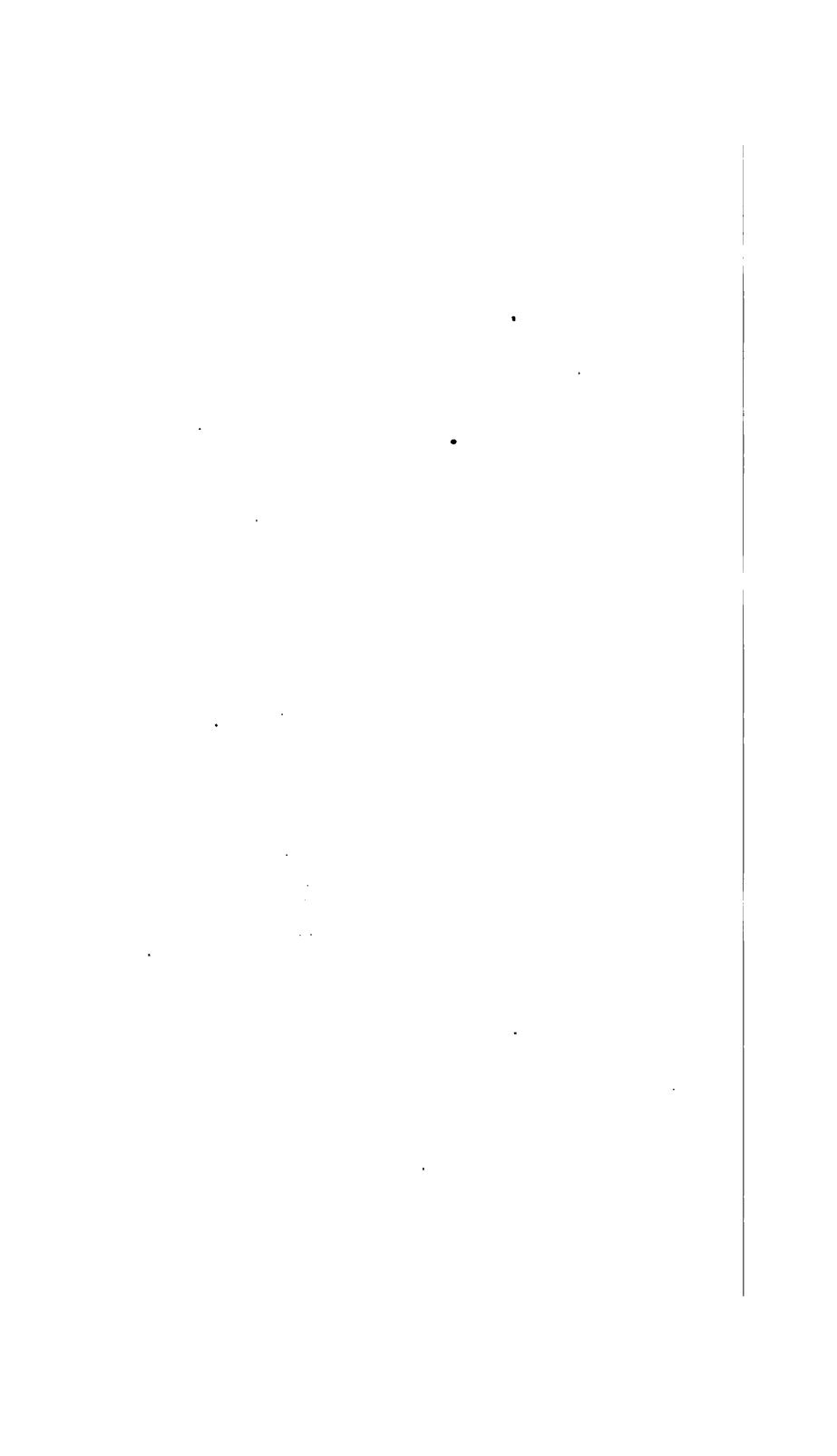
Doux pays, en effet, qui dans sa vérité m'offrait une synthèse naturelle et religieuse si opposée aux turbulences de nos temps. De là toute ma poésie : elle n'a eu d'autre but que d'adoucir, de fortifier, de consoler.

Quant à la formule générale de la Poésie même, celle-là du moins sur laquelle, dès le premier jour, je m'appuyais, on la trouvera, comme conclusion, dans la *Poétique Nouvelle*.

O Poésie ! un jour d'heureuse traversée,  
Le farouche équipage à ma voix te comprit ;  
Sa rudesse par toi se sentit terrassée :  
LE NAVIRE SEMBLAIT CONDUIT PAR UN ESPRIT.



**LIVRE PREMIER**



## LE MISSIONNAIRE.

Il n'est ni ange ni homme  
Qui ne pleure lorsque chante la harpe.

Né deuz nag éal na dén  
Na woel pa gan ann délen.

ANCIEN BARDE

I

EN BRETAGNE.

Filles de l'île d'Arz, filles aux coiffes blanches,  
Qui venez près des flots, les beaux soirs des dimanches,  
Chastement vous nourrir de pieuses douleurs,  
Faisant (vous l'avez dit) une Partie-de-pleurs,

Des voyageurs martyrs les sublimes annales  
Épanchent en amour vos âmes virginales ;  
J'ajoute un doux récit aux Actes de la Foi :  
Devant les flots déserts, vierges, écoutez-moi. —

Pâles et revêtus de leurs noires soutanes,  
Ils viennent d'arriver dans le vieux port de Vannes ;  
Le brick où monteront ces messagers de Dieu  
Appareille. — O famille, amis, pays, adieu ! —  
Qu'importe ! Ils sont là tous, silencieux et calmes,  
Des martyrs pour la foi rêvant au loin les palmes :  
Les fatigues, la faim, les supplices hideux  
Et la mort ne feront reculer aucun d'eux.  
Le Livre universel, de naïves images,  
Quelques outils de fer, appâts pour les sauvages,  
Ou des jouets d'enfants : voilà, dans leurs combats,  
Quelles armes suivront ces paisibles soldats.  
Le plus jeune des douze, Èvèn, portait encore,

Pendant à sa ceinture, un violon sonore.  
Bien avant la prétrise et l'âge régulier,  
C'était le plus aimé de ses jeux d'écolier.  
Après les longs travaux, chaque soir, dès novembre,  
La musique amenait la gaité dans la chambre ;  
Et l'on dansait, légers, pour épargner le bois,  
Ces passe-pieds bretons si vantés autrefois ;  
Puis, avril fleurissant, quand la joyeuse bande  
Volait, comme un essaim, par les prés, par la lande,  
Barde mélancolique, armé de son archet,  
Le solitaire Èvèn sur la grève marchait ;  
Et, ses doigts s'animant sur les cordes vibrantes,  
Leurs sons clairs se mêlaient aux vagues murmurantes.  
Mais les jeux sont bien loin : aux grands devoirs soumis,  
Ils partent, embrassant leurs parents, leurs amis.

## LES PÈRES ET LES MÈRES.

Pour la dernière fois, hélas ! je vous embrasse !  
Dans les pays lointains songez à nous, de grâce !  
Quand vous serez au ciel, mon fils, priez pour nous,  
Vos parents désolés, qui vieillirons sans vous !

## LES FRÈRES ET LES AMIS.

Que vous êtes heureux, que nous sommes à plaindre !  
Vous, pour votre salut, vous n'avez rien à craindre ;  
Nous restons sur la terre, et vous allez au ciel :  
Du ciel versez sur nous une goutte de miel.

## LES MISSIONNAIRES.

Quel cœur peut oublier ses amis, sa famille ?

Quand tout amour s'éteint, leur penser dure et brille :  
Si la mort nous appelle, oui, nous en faisons vœu,  
Notre sang descendra sur vous des mains de Dieu.

— Adieu donc, chers martyrs ! » — Et les pères, les mères  
Inondaient les partants de leurs larmes amères ;  
Mais le calme rentra dans ce monde affligé :  
L'évêque s'avancait, suivi de son clergé.

## L'ÉVÊQUE.

Enfants, soldats du Christ, héros dignes d'envie,  
Quel chemin glorieux vous prenez dans la vie ! —  
Approchez, ô pasteurs, de ces saints envoyés,  
Et faites comme moi, qui leur baise les pieds.

Et devant les pasteurs, les clercs et les vieux maîtres,  
Le pontife baisa les pieds des jeunes prêtres ;

Puis, les yeux vers le ciel où montaient leurs penses,

Tous fraternellement se tinrent embrassés...

Moi, poète, je sens défaillir ma parole !

Que la voile se gonfle et que le vaisseau vole !

A ce sublime adieu mon cœur s'est enivré :

Aux plus lointaines mers, vaisseau, je te suivrai !

## II

## EN AMÉRIQUE.

Profonde est la savane, immense, impénétrable :

Des cimes du palmier aux branches de l'érable



La liane déploie en tous sens ses réseaux ;  
Troncs énormes, cactus, broussailles et roseaux,  
Tout se croise, s'unit ; sur des mares infectes  
Tournoie en bourdonnant un million d'insectes,  
Ces vampires ailés ; là, sur des flots dormans,  
Surgissent au soleil les hideux caïmans ;  
Et vingt monstres sans nom, monstres squammeux et glauques :  
Leurs fétides gosiers éclatent en sons rauques ;  
Un jaguar passe et crie ; au blanc magnolia  
Silencieux s'enroule un immense boa.

Oh ! la nature ici commande en souveraine,  
Et l'homme avec bonheur la reconnaît pour reine,  
L'homme enfant, chasseur nu, ses flèches à la main,  
Souple comme un serpent, agile comme un daim,  
Qui dans sa liberté sans frein se développe,  
Et s'indigne, et frémit, lorsqu'un sage d'Europe,  
Faible et dont chaque trait accuse un mal souffert,

Veut l'enlever, lui fort, aux charmes du désert !...

Pour élever cette âme et la faire des nôtres,  
D'Europe cependant sont venus les apôtres.  
O climat dévorant ! ils ne sont plus que deux.  
Le plus jeune survit pour soigner le plus vieux :  
C'est Èvèn, le chanteur, le doux missionnaire,  
Et des prêtres martyrs le chef octogénaire.

Sur les bords d'un grand fleuve, au milieu des forêts,  
Les voilà seuls, perdus, et pour derniers regrets,  
Ceux qui venaient vers eux, quand leurs mains étaient pleines  
Les ont tous délaissés, légers catéchumènes ;  
Mais le vieillard, aimant ces naïfs Indiens,  
Disait : « Restons, mon fils, nous les ferons chrétiens. »  
Et, soldats de la foi, tous les deux sur la brèche  
Ils restaient, attendant la pointe d'une flèche,  
Ou l'air empoisonné s'exhalant de ces bois :

Dix martyrs sont déjà couchés sous une croix.

Or, tandis que le saint priait dans sa cabane,  
Èvèn, par un beau soir, entra sous la savane;  
Le violon fidèle, il l'avait à son bras ;  
Sur les notes bientôt se mesuraient ses pas,  
Quand de l'épais feuillage une tête emplumée  
Sortit, la bouche ouverte, attentive et charmée ;  
Puis d'autres, des vieillards, des femmes, des enfants,  
Et devant le chanteur les voilà tous dansants !  
Lui, promenant l'archet sur la corde échauffée,  
Reculait, les menant joyeux, nouvel Orphée,  
Vers l'autel de gazon où, devant le ciel bleu,  
L'image rayonnait de la Mère de Dieu.

Et chaque soir ainsi : des danses, des prières,  
Puis des peuples errants fixés dans leurs chaumières.  
Un temple fut construit, et l'Amphion chrétien

(Gardons les mythes purs de ce beau monde ancien)

Vit naître à ses accords la chapelle bénie...

♣ O divine unité, fille de l'harmonie !

## LES PÊCHEURS.

---

### I

#### LE CHANT DES PÊCHEURS.

Un petit port breton devant la Mer-Sauvage  
S'éveillait ; les bateaux amarrés au rivage,  
Mais comme impatients de bondir sur les flots,  
De sentir sur leurs bancs ramer les matelots,

Et les voiles s'enfler, et d'aller à la pêche,  
Légers, se balançaient devant la brise fraîche ;  
Tout était bleu, le ciel et la mer ; les courlis,  
Tournoyant par milliers, de l'eau rasaient les plis ;  
Des marsouins se jouaient en rade, et sur les plages  
Mollement au soleil s'ouvraient les coquillages.  
Qu'il vienne au bord des flots, à ton miroir vermeil,  
Celui-là qui veut voir ton lever, ô soleil !

Bientôt les bons pêcheurs de ce havre de Vannes,  
A l'heure du reflux, quittèrent leurs cabanes.  
Sur leurs habits pesants, tout noircis de goudron,  
L'un portait un filet et l'autre un aviron ;  
Leurs femmes les suivaient, embarquant une cruche  
D'eau fraîche, un large pain qui sortait de la huche,  
Du porc salé, du vin ; et pendant les adieux  
Leurs regards consultaient les vagues et les cieux.

Les chaloupes enfin, se défiant entre elles,  
Comme de grands oiseaux, déploierent leurs ailes. —  
Celle qui la première ouvrit sa voile au vent  
Portait un homme mûr, un jeune homme, un enfant,  
Et leur aïeul à tous, dont les mains sillonnées  
Marquaient de longs labeurs et de longues années :  
Ses cheveux tout crépus semblaient un goëmon ;  
Mais quel jeune tiendrait plus ferme le timon ?  
Nul, excepté son fils, au front rude, aux yeux glauques,  
Homme doux dont la voix a toujours des sons rauques.  
Leur pays, c'est Enn-Tell, et leur nom Colomban,  
Un des saints que Dieu fit maîtres de l'Océan.

Tandis qu'ils s'éloignaient, laissant traîner leurs dragues,  
Ils virent les enfants jouer au bord des vagues,  
Et ceux qui, tout le jour, le long des murs assis,  
Inutiles vieillards, n'ont plus que des récits.  
Sur les quais, leurs maisons reluisaient toutes blanches,

Et par-dessus les toits, au loin, de vertes branches  
Leur laissaient entrevoir de tranquilles hameaux ;  
Les grands bœufs lentement paissaient sous les rameaux,  
Et le vent apportait le gai refrain des pâtres,  
Qui, sur l'herbe couchés devant les flots saumâtres,  
Savourent leur jeunesse, au reste indifférents.  
Alors, pour éclaircir le front de leurs parents,  
Au bruit des avirons le novice et le mousse  
Se mirent à chanter d'une voix lente et douce :

I

Ah ! quel bonheur d'aller en mer !  
Par un ciel chaud, par un ciel clair,  
La mer vaut la campagne ;  
Si le ciel bleu devient tout noir,  
Dans nos cœurs brille encor l'espoir,  
Car Dieu nous accompagne.



Le bon Jésus marchait sur l'eau,  
Va sans peur, mon petit bateau.

II

Saint Pierre, André, Jacque et saint Jean,  
Fêtés tous quatre une fois l'an,  
Étaient ce que nous sommes,  
Et ces grands pêcheurs de poissons  
A leurs filets, leurs hameçons,  
Prirent aussi les hommes.

Le bon Jésus marchait sur l'eau,  
Va sans peur, mon petit bateau.

III

Sur les flots ils l'ont vu, léger,

Vers eux tous venir sans danger,  
Aussi léger qu'une ombre ;  
Mais Pierre à le suivre eut grand'peur ;  
Il cria : « Sauvez-moi, Seigneur !  
Sauvez-moi, car je sombre ! »

Le bon Jésus marchait sur l'eau,  
Va sans peur, mon petit bateau.

## IV

Sur ton bateau, Pierre-Simon,  
Que Jésus fit un beau sermon  
A la foule pieuse !  
Puis dans tes filets tout cassés,  
Combien de poissons amassés !...  
Pêche miraculeuse !

Le bon Jésus marchait sur l'eau,  
Va sans peur, mon petit bateau.

V

Dans ta barque il dormait un jour,  
Te souvient-il comme à l'entour  
S'élevait la tempête ?  
Lui, réveillé par ton effroi,  
Dit à la vague : « Apaise-toi ! »  
Elle baissa la tête.

Le bon Jésus marchait sur l'eau,  
Va sans peur, mon petit bateau.

VI

Aussi la barque du pêcheur

Où s'est assis notre Sauveur  
A toujours vent arrière ;  
Sans craindre la mer ni le vent,  
Elle va toujours en avant,  
La barque de saint Pierre.

Le bon Jésus marchait sur l'eau,  
Va sans peur, mon petit bateau.

## VII

O Jésus, des pêcheurs l'ami,  
Avec nous venez aujourd'hui  
Dans cette humble coquille ;  
Allons ! prenez le gouvernail,  
Et bénissez notre travail :  
Il nourrit la famille.

Jésus nous conduira sur l'eau,  
Va sans peur, mon petit bateau.

Tel fut des apprentis le chant joyeux et tendre,  
Que leurs graves parents étaient heureux d'entendre.  
La barque cependant au large s'en allait ;  
On jeta les paniers, les nasses, le filet,  
Les hameçons crochus, et toute la journée  
La famille resta vers la proie inclinée.

Mais au soleil couchant l'horizon devint noir :  
Nul pêcheur dans le port n'était rentré le soir.

## LA POUSSIÈRE SAINTE.

Or, la nuit, balayant une antique chapelle  
En ruine et bâtie au pied d'une tombelle,  
La femme du vieux Coulm <sup>1</sup>, vieille aussi, murmurait,  
Comme pour épancher quelque étrange secret :

<sup>1</sup> Abréviation de Colomban.

## I

« Je te brave, tempête ! Ici, je ferai seule  
L'œuvre qu'en sa jeunesse a faite mon aïeule,  
Quand devant elle, honneur du pays de Léon,  
L'Océan dut courber sa tête de lion.

## II

Travaille, mon balai, travaille ! Il est des charmes  
Plus sûrs que les soupirs et plus sûrs que les larmes,  
Charmes aimés du ciel et qui forcent les vents  
Insensés et les flots d'épargner nos enfants.

## III

Mon ange le sait bien : je ne suis point païenne,

Ni sorcière ; je suis une femme chrétienne :  
Aussi je veux jeter aux quatre vents de Dieu,  
Pour dompter leur fureur, la poudre du saint lieu.

## I V

Travaille, mon balai ! Par des vertus pareilles  
Souvent j'ai dans les airs dispersé les abeilles ;  
Oui, mon vieux Colomban, demain tu reviendras,  
Et vous, mes trois enfants, vous serez dans mes bras ! »

Mais dans le port d'Enn-Tell, le long de la jetée,  
La foule se pressait, muette, épouvantée,  
Et, voyant les éclairs bleuir, la mer houler,  
Et le ciel, d'un plomb noir, comme près de couler,  
Chacun priait ; les mains échangeaient des étreintes ;  
La superstition faisait taire les craintes.  
Pourtant, dès qu'un bateau sauvé rentrait au port,



Tous, en criant, d'aller effarés sur le bord :

— « Mon père, est-ce bien vous ? Parlez vite, mon père ! »

D'autres : — « Avez-vous vu mon fils ? Et vous, mon frère ? »

— « Brave homme, apprenez-moi toute la vérité,

Suis-je veuve ? » — La nuit dans cette anxiété

Se traîna sous un ciel sans lune et sans étoiles.

Grâce à Dieu, cependant, vinrent toutes les voiles ;

Tous les foyers brillaient. Un seul avait ses bancs

Vides et désolés : celui des Colombans.

Mais toi, femme de Coulm, tu combattais l'orage !

Debout sur les rochers, poursuivant ton ouvrage,

Vers l'est, vers l'occident, vers le septentrion,

Vers le sud, tu jetais une incantation :

I

« Allez contre les vents, allez, sainte poussière,

Je suis une chrétienne et ne suis point sorcière :  
Aux regards de la lampe où j'allumai le feu,  
Ma main vous recueillit dans la maison de Dieu.

## II

J'ai pour vous des vieux saints essuyé les statues,  
Leurs bannières de soie aux piliers suspendues,  
Et les sombres tombeaux que les fils laissent seuls,  
Mais que vous revêtez avec vos blancs linceuls.

## III

Allez contre les vents, allez, sainte poussière !  
Née aux pieds des chrétiens, vous n'êtes point grossière :  
Des marches du portail aux marches de l'autel,  
Je croyais m'avancer par un chemin du ciel.

## IV

Car sur vous ont marché les diacres et les prêtres,  
Les pèlerins vivants et les morts nos ancêtres;  
Fleurs des bois, grains d'encens, reliques des parvis,  
Demain vous me rendrez mon époux et mes fils ! »

Comme elle se taisait, voici venir vers elle  
Quatre pêcheurs sortant pieds nus de la chapelle ;  
La vieille tout en pleurs tomba sur ses genoux,  
Criant : « Je savais bien, moi, qu'ils reviendraient tous ! »  
Et du sable et de l'algue écartant les souillures,  
Heureuse, elle embrassait toutes ces chevelures.

## LE CHANT DES QUÊTEURS.

Pour finir ce récit, mon âme, encor des vers,  
Mais éclos dans les blés, près des feuillages verts.  
La poitrine en sueur et toute haletante,  
Ils sont là, vingt batteurs, sous la chaleur ardente,  
Avançant, reculant sans fin, jeunes et vieux :  
Sous les feux du soleil le blé s'égrène mieux.  
Voyez les lourds fléaux, dans cette noble lutte,  
Se lever, retomber douze fois par minute !

L'enfant cherche à montrer sa première vigueur,  
Et le vieillard blanchi ce qui lui reste au cœur.  
Chez les filles aussi, quel feu ! quelle prestesse !  
Les épis sentent bien leur force et leur adresse ;  
Puis de long cris de joie au départ, mais d'abord  
Pour se bien délasser on danse à tomber mort.  
La ferme est entourée, au couchant, de grands ormes,  
Reste des temps passés, et de chênes énormes,  
Et d'ajoncs fleurissant l'hiver comme l'été :  
Partout c'est le bon air, le travail, la santé ; —  
Lorsque des étrangers arrivent de la grève,  
Pareils aux spectres blancs qu'on n'aperçoit qu'en rêve  
(C'étaient les naufragés, c'étaient les Colombans) ;  
Derrière eux s'en venaient des femmes, des enfants.  
Le front et les pieds nus, au mur de l'aire à battre  
Les pâles naufragés s'avancèrent tous quatre ;  
Et quand le métayer eut dit : « Vers mon courtil,  
Pauvres gens, un malheur, hélas ! vous conduit-il ? »

Le barde mendiant qui leur servait d'escorte

Baisa son chapelet et chanta de la sorte :

## I

« Jésus, le doux patron qui nous menait sur l'eau,

A laissé dans la nuit sombrer notre bateau :

Hélas ! c'est une épreuve dure !

Mais, au mal résigné, tout bon chrétien l'endure.

.

## II

Lui-même il nous a dit : « Ne cherchez pas pourquoi

Je ne suis pas venu quand vous comptiez sur moi ;

Mais allez, allez à vos frères ;

Misérables, montrez sans honte vos misères. »

. III

Et nous voici, chargés de planches, d'avirons ;  
Ce qui nous est resté, pauvres, nous le montrons.  
Devant ces débris et ces rames,  
Oh! que la charité, frères, touche vos âmes !

IV

Pêcheurs et laboureurs, nous vivons ici-bas,  
Aux sueurs de nos fronts, du travail de nos bras ;  
Aidons-nous les uns et les autres :  
Soulagez nos malheurs, vos pleurs seraient les nôtres.

V

Si le feu dévorait vos paisibles maisons,

Si granges et hangars n'étaient plus que tisons,  
Descendez tous vers nos cabanes,  
Venez, grands et petits, paysans, paysannes !

## VI

Heurtez, heurtez sans crainte au seuil des matelots :  
Vous labourez la terre, ils labourent les flots ;  
Nous rebâtirons vos chaumières ;  
Notre barque n'est plus, entendez nos prières !

## VII

Nous venons en chantant vous dire nos malheurs ;  
Le chant sorti de l'âme entre dans tous les cœurs :  
Au chant harmonieux et triste  
Quel est le cœur breton et croyant qui résiste ? »



— « Ah ! reprit le fermier, déjà plein de pitié,  
De ces gerbes de seigle acceptez la moitié.  
Oui, glanez ce qu'ici nous donne la culture,  
Puisque pour vous la mer n'a plus de nourriture.  
Ce chêne dont les bras recouvrent le talus,  
Mes aïeux l'ont planté voilà cent ans et plus,  
Qu'il tombe ! Façonnez dans le tronc et les branches,  
Pour un autre bateau, des membrures, des planches.  
Bien rare est notre argent ; mais de l'autre saison  
Il reste encor du lin, du chanvre à la maison ;  
Nos doigts savent filer : pour refaire les voiles,  
Allez donc retenir les bons tisseurs de toiles.  
Enfin, pour que chez vous fleurisse encor l'espoir,  
Nous prirons le matin et nous prirons le soir.  
Vous l'avez dit : au chant harmonieux et triste  
Il n'est cœur de Breton, de croyant qui résiste. »

Et comme les pêcheurs, des larmes dans les yeux,

Aux longs remerciements ajoutaient leurs adieux,  
Les prenant par la main, le maître de la ferme,  
Un homme aux longs cheveux, à la voix grave et ferme,  
Dit : « Pourquoi nous quitter? C'est l'heure du repos,  
D'échanger entre amis quelques joyeux propos ;  
Voyez autour de vous : les fléaux et les gerbes  
Se taisent ; midi sonne, et sur les nappes d'herbes  
On dresse le repas, espoir des travailleurs ;  
De si rudes efforts par ces grandes chaleurs  
Épuisent l'homme : il faut réparer la nature ;  
Double besogne a droit à double nourriture.  
Oh ! sentez-vous fumer et la soupe et le lard ?  
Quel cidre frais et clair ! Prenez-en votre part.  
Près de moi les enfants ! Ici les bonnes mères !  
Pour l'heure, mes amis, trêve aux choses amères. »

Et dans le vert courtil égayé par le ciel  
Le banquet s'accomplit, le banquet fraternel.

O fermier, pour cette œuvre hospitalière et bonne,  
Que de chanvre et de blé votre logis foisonne!...

Encor! — Six mois venus, de rechef attablés,  
Les sillonneurs de mer et les batteurs de blés  
Dans un ample repas gaïment vidaient leurs verres.  
Cette fois la maison qui recevait les frères  
S'ouvrait devant le port où, comme un alcyon,  
Un bateau neuf flottait avec son pavillon.  
Le nom de Colomban brillait sur la chaloupe,  
Et des fleurs l'entouraient de l'avant à la poupe :  
Le recteur, invité comme un père, arriva  
Présider au festin ; puis, quand tout s'acheva,  
Il marcha vers le port en long surplis de neige ;  
Leurs cierges allumés, tous lui faisaient cortège ;  
La femme du vieux Coulm venait au dernier rang,  
Les mains jointes, les yeux attendris et pleurant,  
Et chacun, à la voir passer si radieuse,

Disait avec amour : « Oh ! la religieuse ! »  
La peuplade d'Enn-Tell encombrait le chantier ;  
Le mousse fièrement portait le bénitier ;  
L'encensoir au novice ; enfin, selon le rite,  
On fit brûler l'encens, on jeta l'eau bénite,  
Et cent voix appelaient la divine bonté  
Sur la barque de chêne, œuvre de charité.  
Aussitôt les pêcheurs quittèrent le rivage,  
Criant aux campagnards qui leur disaient : Courage !  
« Amis, laissez demain ouvertes vos maisons,  
Car nous voulons couvrir vos tables de poissons. »  
Et les rames en main, oubliant leur souffrance,  
Ils entonnaient encor la chanson d'espérance :

Jésus nous conduira sur l'eau,

Va sans peur, mon petit bateau.

Cantique doux et fort, qui les menez sur l'onde,

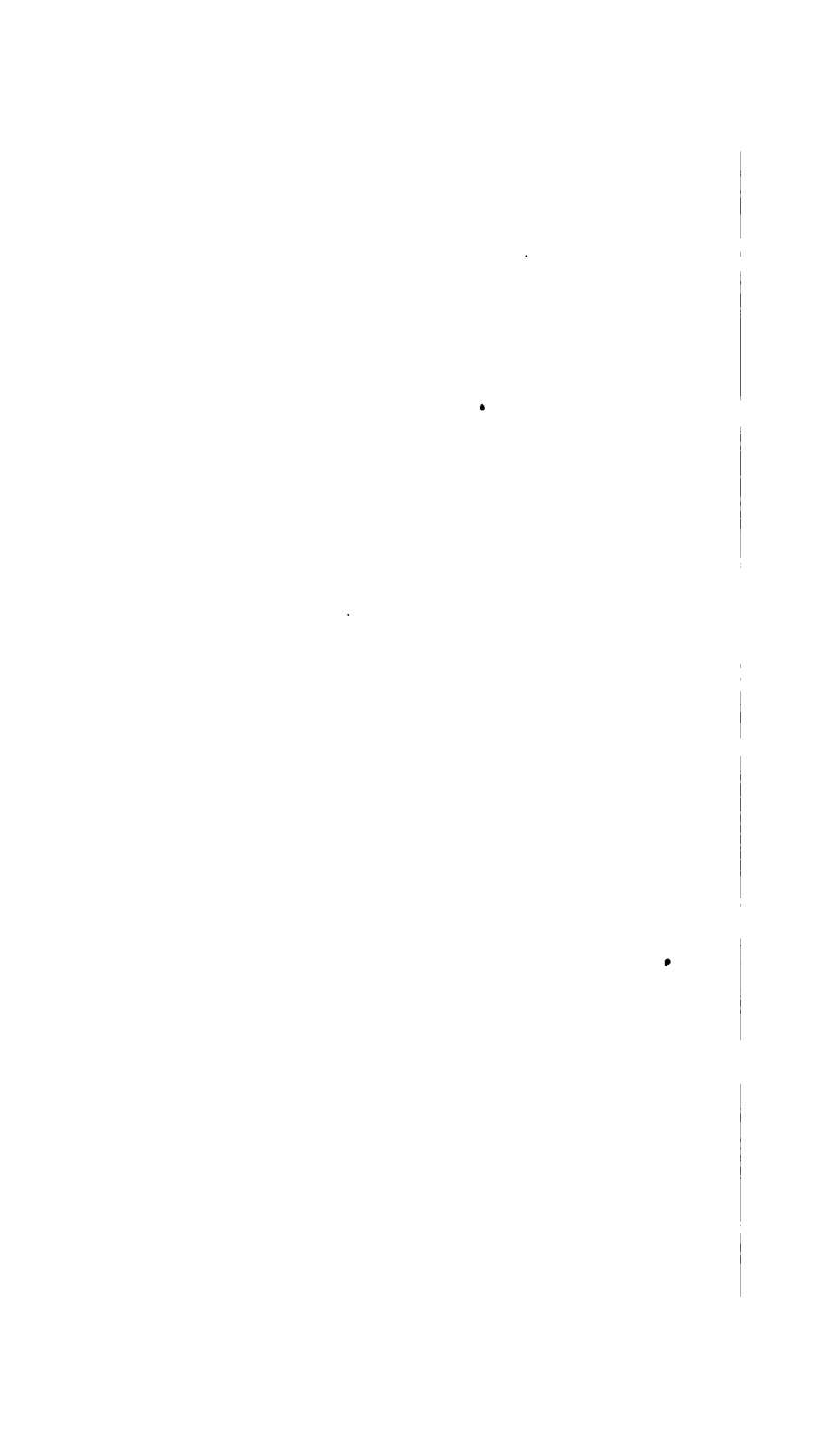
Accompagnez partout les voyageurs du monde !

Faites leur esprit fier, leur cœur simple et léger !

Qu'ils regardent le but plutôt que le danger !

Heureux l'humble de cœur, honneur au magnanime

Qui, les voiles au vent, va chantant sur l'abîme !



## L'ARTISANNE.

XVII<sup>e</sup> SIÈCLE.

I

Des récits consolants et bons à retenir,  
Voilà ce qu'il m'est doux d'offrir au souvenir.  
Elle est née au Croisic et se nomme Susanne.  
Or un noble l'épouse, elle, simple artisanne,

Et seigneurs et bourgeois, tous les gens du pays,  
Pour voir passer la noce, ont quitté leur logis.  
Les propos se croisaient : « Il a raison, s'il l'aime.  
— La raison dit d'aimer l'égal de soi-même.  
— Dans ce monde, chacun doit chercher son bonheur.  
— Il faut chercher surtout ce qui nous fait honneur. »  
Et les langues ainsi, telles que des épées,  
Entr'elles s'escrimaient, diversement trempées.  
Mêlez-vous à la foule, elle aura, de nos jours,  
Et les mêmes pensers et les mêmes discours.

Moi, je prise un cœur fier qu'un cœur faible apprivoise.  
Si le noble marin aime l'humble bourgeoise,  
C'est que dans sa boutique entrant vers un midi,  
Devant elle il resta muet, pâle, étourdi.  
Oh! l'amour, l'amour vrai, c'est la vive étincelle  
Tout d'un coup jaillissant du fer qui la recèle.  
A côté de sa mère occupée à filer,



Elle filait, tournant ses fuseaux sans parler.  
Si la porte s'ouvrait de l'étroite boutique,  
Soudain la belle enfant d'aller vers la pratique,  
Parcourant les rayons, et sur ses jeunes bras,  
Portant la lourde toile et les pièces de draps.  
Pour les pauvres de même attentive et dispose,  
Elle leur détaillait jusqu'à la moindre chose.  
Les épices aussi garnissaient la maison.  
Dès l'entrée, on sentait toute une exhalaison  
De poivre, de café ; près des blocs de résine,  
Le miel de l'Armorique et le thé de la Chine  
Embaumaient. Au dehors, c'étaient sous les auvents  
Des images de saints et des jouets d'enfants,  
Puis de la poterie, une pile d'écuelles ;  
Du plafond retombaient des lustres de chandelles ;  
Avec leurs poids de cuivre enfin, sur le comptoir,  
Les balances brillaient comme un double miroir.  
Mille emplettes rendaient libre cette demeure :

L'officier y revint chaque jour, à toute heure,  
Tant que la mère ouvrit les yeux et murmura,  
Et que sous ses deux mains la jeune enfant pleura.

## 11

Dans le petit jardin d'un manoir en ruines,  
Le vieux baron taillait sa clôture d'épines,  
Quand le brave officier vint le front découvert  
(Ses yeux caves disaient ce qu'il avait souffert),  
Puis conta son histoire au chef de la famille :  
— « Mon fils, elle n'est pas de vieux sang, cette fille !  
— J'aimais, elle m'aima ; j'engageai mon honneur.  
— Il suffit ; je vous fais votre maître et seigneur.  
D'autres nous blâmeront : avant tout, sa promesse.  
A mon banc je prendrai ma place à votre messe. »

## III

Voici comment chacun voulut la voir passer,  
Jusqu'au pied de l'autel ardent à se presser.  
Le cœur plein de fierté, les yeux rayonnant d'aise,  
Elle avait conservé sa coiffure nantaise,  
Une ample catiole aux dentelles de prix :  
Son amant, son époux, ainsi l'avait compris.  
Avec le vieux seigneur venait la vieille mère.  
La messe terminée, on vit, calme et sévère,  
La noce s'avancer vers l'antique manoir :  
Un splendide banquet devait la recevoir.  
On s'assit. Les valets, sur le bras leur serviette,  
Emplissaient chaque verre, emplissaient chaque assiette;  
Noblesse et bourgeoisie avaient fait leur accord ;  
Lorsqu'une lettre arrive, et le seigneur d'abord  
Lentement la parcourt, puis sur la table il tombe :

— « Ruiné ! Mon navire est pris, creusez ma tombe ! »

Ce fut un long moment de silence et d'effroi :

Contre des maux si grands, quels biens trouver en soi ?

Mais avec dignité se lève la marchande :

— « Devant vous je requiers une faveur bien grande :

Contente de mon bien, et pour vous faire honneur,

Je fermis ma maison, je la rouvre, seigneur ;

Je retourne au travail avec joie et vaillance ;

Grâce au ciel, j'ai toujours mes poids et ma balance.

Monsieur, consentez-vous, car c'est tout cordial,

Si je revêts ainsi l'orgueil commercial ?

— Oui, j'accepte, Madame. — Oui, j'accepte, ma mère,

Répliqua le marin. » Puis de sa voix si fière :

« Pour qui va sur les flots avec Duguay-Trouin,

Dès qu'arrive l'Anglais, le Breton n'est pas loin. »

## IV

Vingt mois s'étaient passés ; un jour, sous la charmille,  
Le vieux baron, assis près de sa belle-fille,  
Caressait sur la porte un enfant aux yeux bleus,  
A la bouche riante et fraîche, aux blonds cheveux ;  
Par instants leurs regards se tournaient vers la côte :  
Tout à coup apparut au loin, sur la mer haute,  
Un navire ! Il marchait lestement. L'heureux brick  
Bientôt à pleine voile abordait au Croisic.  
« C'est lui ! cria Susanne. — Oh ! c'est lui ! dit la mère. »  
Et, le petit enfant dans les bras du grand-père,  
Les voilà haletant de courir vers le port,  
Où le brun capitaine, élané de son bord,  
Les presse dans ses bras, les presse sur sa bouche  
(Son père le premier, saint respect qui le touche),  
Puis sa chère Susanne ; et quand ce fut le fils

Ignoré de ses yeux, quand de ses yeux ravis  
Il revit son image et celle de sa femme,  
Des pleurs, des pleurs de joie inondèrent son âme!...  
Le soir, riches tissus, bois de l'Inde à foison,  
Barils d'or encombraient le manoir, la maison ;  
Le ciel avait béni la vaillante entreprise,  
Et l'Anglais au Breton avait rendu sa prise.

Sur mer il repartait ainsi chaque printemps,  
Pour revenir au port plus riche tous les ans :  
Alors on le voyait au bras de sa Susanne,  
Qui n'avait pas quitté les habits d'artisanne,  
S'en aller sous les bois, dans les chemins ombreux,  
Et leur fils grandissant courait, jouait entr'eux :  
A ce tableau paisible, à ces riantes choses,  
Reprenez-vous, ô cœurs troublés, esprits moroses ;  
L'homme (en nos jours surtout) a trop de ses douleurs  
Pour demander à l'art d'autres sujets de pleurs.

**LES DEUX NIDS.**

-----

**A MARCELINE DESBORDES-VALMORE.**

**Souvenez-vous aussi de notre voisinage !  
Ce nid où s'enfermait votre pieux ménage,  
Suspendu sous l'ardoise et si loin des buissons,  
Mais vers mon toit voisin envoyant des chansons,**

Toujours je l'entendrai sonore et sans défense,  
Comme ces nids chantants qu'écoutait mon enfance.  
Le matin, en longeant mon étroit corridor,  
J'ai le cœur attentif, belle âme au timbre d'or,  
Et s'il m'arrive un son du poétique asile,  
Sylphe ailé, tout le jour il me suit par la ville...  
Parmi les grands hôtels, dans ces coins retirés,  
Combien je serai seul lorsque vous partirez !  
Oui, mon humble demeure était par vous bénie.  
On aime à s'abriter tout près d'un bon génie.  
Ses yeux veillent sur nous et conjurent le sort,  
Ils dissipent un mal qui serait le plus fort.  
Le soir, quand votre lampe où vous mesurez l'huile,  
Derrière vos rideaux brûle encor si tranquille,  
Je rentre consolé par sa douce lueur,  
Et je crois mon sommeil veillé par une sœur.



## UN CELTE.

---

Paris, 1er mars 1854.

1

Si fort que l'ouragan sur nous gronde aujourd'hui,  
Lorsqu'un tel homme meurt il faut parler de lui.

Jamais je n'ai posé le pied dans son école,  
De plus calmes esprits m'ont versé la parole ;

Mais aimons dans chacun ce qui fut simple et beau :  
Gloire soit au génie et paix à son tombeau !  
Le voilà descendu dans la fosse commune :  
Dispute, taisez-vous ! Apaisez-vous, rancune !  
Vers le pauvre l'orgueil ne l'aura point conduit ;  
L'amour qui le guidait m'a fait voir dans sa nuit ;  
Enfant de son pays, je sais son âme entière ;  
Écoutez cette histoire autour de la civière :

## II

Lorsque battant de l'aile et la poitrine au vent,  
Toutes ses sœurs ont fui vers le sud, au levant,  
Quel amour retenait l'hirondelle obstinée  
Dans un trou ténébreux de cette cheminée,  
D'où ses plaintes tombaient jusqu'au fond du foyer  
Près duquel méditait un vieillard prisonnier ?  
Lamennais ! — C'était lui dont la pensée active

Sous les pesants verrous ne restait point captive.  
La bise, cependant, parmi ces rêves d'or,  
Tristement murmurait dans le long corridor,  
Et le penseur voulut voir pétiller la flamme,  
Pour réjouir un peu son corps faible et son âme ;  
Mais lorsque la fumée emplit le tuyau noir,  
Un cri monta dans l'air, un cri de désespoir ;  
Et l'hirondelle, allant du toit à la fenêtre,  
Suspendue aux barreaux, semblait gronder le maître.  
Le maître ! Un prisonnier !... Il s'émut toutefois,  
Et sa main doucement jeta l'eau sur le bois.  
En vain gronda la bise, en vain depuis novembre  
Jusqu'en mars pluie et neige assiégèrent la chambre,  
Le tison resta mort : blotti sous son manteau,  
Le sage tendrement souffrit pour un oiseau,  
Mais, au moindre rayon, pour son ami fidèle  
Gaiment au bord du toit gazouillait l'hirondelle.

## III

Tel était ce vieillard ; et, devant son cercueil,  
Combien vont le charger d'impiété, d'orgueil !  
Non ! — Un esprit superbe, un cœur plein de tendresse,  
Un Celte pris soudain d'une invincible ivresse,  
Dans l'un ou l'autre dogme effréné tour à tour,  
Mais toujours débordant d'innocence et d'amour...  
Oh ! n'ai-je point osé, moi sans titre (et, de honte,  
Quand vient ce souvenir une rougeur me monte),  
Sans voir là ses amis, moi, poète indompté,  
L'attaquer corps à corps dans son autorité !...  
Puis, des pleurs dans les yeux, condamnant ma folie,  
Confus, devant le Maître enfin je m'humilie.  
Et lui, m'ouvrant les bras : « Venez, mon cher enfant !  
Ce que vous avez fait, je l'ai fait bien souvent.  
— Tels nous sommes Bretons, dis-je, et l'un comprend l'autre  
L'audace d'un Titan et le cœur d'un A pâtre ! »

• ROSILY.

---

XVI<sup>e</sup> SIÈCLE.

I

Je laisse pour un jour les pêcheurs et les pâtres,  
La ferme où, tout enfant, par les landes verdâtres  
J'accourais, visitant et l'aire et le lavoir,  
Les grands bœufs étendus dans la crèche le soir,  
Les ruches du courtil, l'âtre où le grillon crie,  
Et, doucement assise à son rouet, Marie.

Adieu pour aujourd'hui les robustes lutteurs,  
Les combats des conscrits, les travaux des mineurs :  
J'entre en nos vieux manoirs ; il est sous leurs décombres  
Bien des fleurs à cueillir ou brillantes ou sombres.

Cyprien chevalier, mais pauvre, avait vingt ans.  
Sous les murs d'un manoir, un matin de printemps,  
Il errait par le pré, cueillant des églantines,  
Et de frais boutons d'or et de blanches épines,  
Et, tout en les cueillant, il mêlait dans les fleurs  
Aux gouttes du matin les gouttes de ses pleurs ;  
Parfois il les portait humides à ses lèvres  
Où des nuits d'insomnie avaient marqué leurs fièvres,  
Et ses regards voilés, des mots de désespoir,  
Allaient de la prairie aux portes du manoir...  
Enfin d'un ruban jaune (et dans tous nos villages  
C'est la couleur encor du deuil et des veuvages)  
Il noua son bouquet ; puis, non loin du château,

Songeant qu'un plus heureux l'en chasserait bientôt,  
Entra dans la chapelle, et sous une relique,  
Sur un coffre il posa son bouquet symbolique.  
Ah ! les fleurs d'églantiers, les boutons d'or si frais,  
Tristement entourés de feuilles de cyprès,  
C'étaient tous ses espoirs de jeunesse première  
Qu'il venait déposer comme sur une bière !  
Coffre saint mutilé par le fer et le feu,  
Lorsque les dissidents qui croyaient servir Dieu,  
Foulèrent sous leurs pieds les dépouilles bénites :  
Os blanchis de martyrs, de recluses, d'ermites.  
Un vieillard qui suivait vit le doux chevalier,  
Et vint tout près de lui, pâle, s'agenouiller.  
« Oui, mon vieux serviteur, fais que Dieu me bénisse !  
Pour elle aussi prions... Jésus, quel sacrifice ! »  
Et tous deux les voilà priant sur les pavés,  
Sous leurs cheveux pendants leurs yeux au ciel levés,  
Et maître et serviteur, et vieillard et jeune homme :

Toi qui rapproches tout, c'est Douleur qu'on te nomme!

## II

La fille du manoir disait, le même jour :

« Ma mère, cette preuve encor de votre amour !

Mon esprit s'est créé peut-être une chimère ;

Mais voyez ma faiblesse, et plaignez-la, ma mère.

Ce jour, dans tous les temps, me fut un jour fatal.

Pour vous comme pour moi, je redoute un grand mal.

Toutes vos volontés sont les miennes, Madame,

Donnez à qui vous plaît et ma main et mon âme,

Mais qu'il vienne plus tard, dans quelques jours... demain

Je lui livre soumise et mon âme et ma main.

— C'est assez. La noblesse et toute la famille

Et tous les domaniers sont arrivés, ma fille :

Déjà même le prêtre est dans la salle, en bas ;

Il n'est qu'un seul absent dont je ne parle pas.



Rosily, vous savez l'usage de Bretagne :  
Devant le fiancé doit s'enfuir sa compagne ;  
Trouvez donc un endroit bien sombre où vous cacher,  
Et que le jour entier se passe à vous chercher.  
Ma fille, qu'à présent votre cœur me pardonne,  
Croyez bien, Rosily, que votre mère est bonne...  
Mais on heurte au portail et j'entends le Sonneur :  
Fille des anciens ducs, songez à votre honneur ! »

L'époux et ses amis, comme une meute ardente,  
Ont empli le manoir ; mais la biche prudente,  
Devançant les limiers aux sauvages abois,  
Fuyait vers un abri plus sûr que ceux des bois.  
Pêle-mêle ils couraient, nobles, vassaux, vassales,  
Visitant les paliers, les tourelles, les salles,  
Et les granges enfin, l'étable des fermiers :  
La biche déflait le flair prompt des limiers ;  
La nuit était venue, on la cherchait encore ;

Cent voix, cent voix criaient au lever de l'aurore ;  
Trois jours sur les viviers, sur les puits se penchant,  
La mère désolée appela son enfant.

## III

— « Sous ses habits de deuil, morne et la tête basse,  
Où va donc ce vieillard? — Oh ! de grâce, de grâce,  
Mes amis, suivez-moi ! C'est la messe des morts  
Pour l'enfant qui d'un ange avait l'âme et le corps :  
Le cercueil vide est là, couronné d'immortelle.  
Oh ! celle que mon maître aimait, où donc est-elle?...  
Chut ! Près du coffre noir voici le chevalier.  
Perdu d'esprit, sans cesse il y revient prier,  
On dit la messe. »

Hélas ! une messe funèbre,  
Et comme rarement une église en célèbre.

Point de chants, des sanglots ; mais, debout à l'autel,  
Quand le prêtre élevait le froment immortel,  
Un cri part de la nef, et le jeune homme embrasse  
Un ruban qui sortait des fentes de la châsse ;  
Puis, levant le couvercle, il montre tout en pleurs  
La vierge dont la main tient un bouquet de fleurs :  
Elle semblait dormir sous cette froide planche :  
Douce comme ses fleurs, comme elles pure et blanche.  
Ainsi, dans son danger, sans chercher d'autre lieu,  
Son asile certain fut la maison de Dieu ;  
Et le triste bouquet peut-être à la colombe  
Indiqua l'autre abri qui dut être sa tombe !  
Mais au coffre fatal qui devait l'engloutir  
Sans peur est-elle entrée et pour n'en plus sortir ;  
Ou, malgré ses efforts, le couvercle rebelle  
Impérieusement se ferma-t-il sur elle ?  
Mystère où chaque esprit se perdait confondu !  
De l'autel cependant le prêtre descendu,

Au cercueil qui l'attend fait déposer la vierge ;  
Aux quatre angles l'amant place lui-même un cierge ;  
Puis, sentant d'ici-bas son âme s'en aller,  
Dans un hymen céleste il voulut l'exhaler :  
Dans sa main déjà froide il prit la main glacée,  
Et, calme, il trépassa près de la trépassée.

## IV

Aux cœurs bien aimants nos regrets.  
Telle fut à vingt ans leur couche nuptiale ;  
La Mort seule en fit les apprêts ;  
Pour rappeler leurs noms, la pierre sépulcrale  
Montrait entrelacés une rose, un cyprès.  
Quel voyageur lisant ces deux noms sur la dalle,  
Ne rêve, et dans son cœur ne prend encor le deuil ?  
O doux roman ! des fleurs, un ruban, un cercueil.

## LES DESTINÉES.

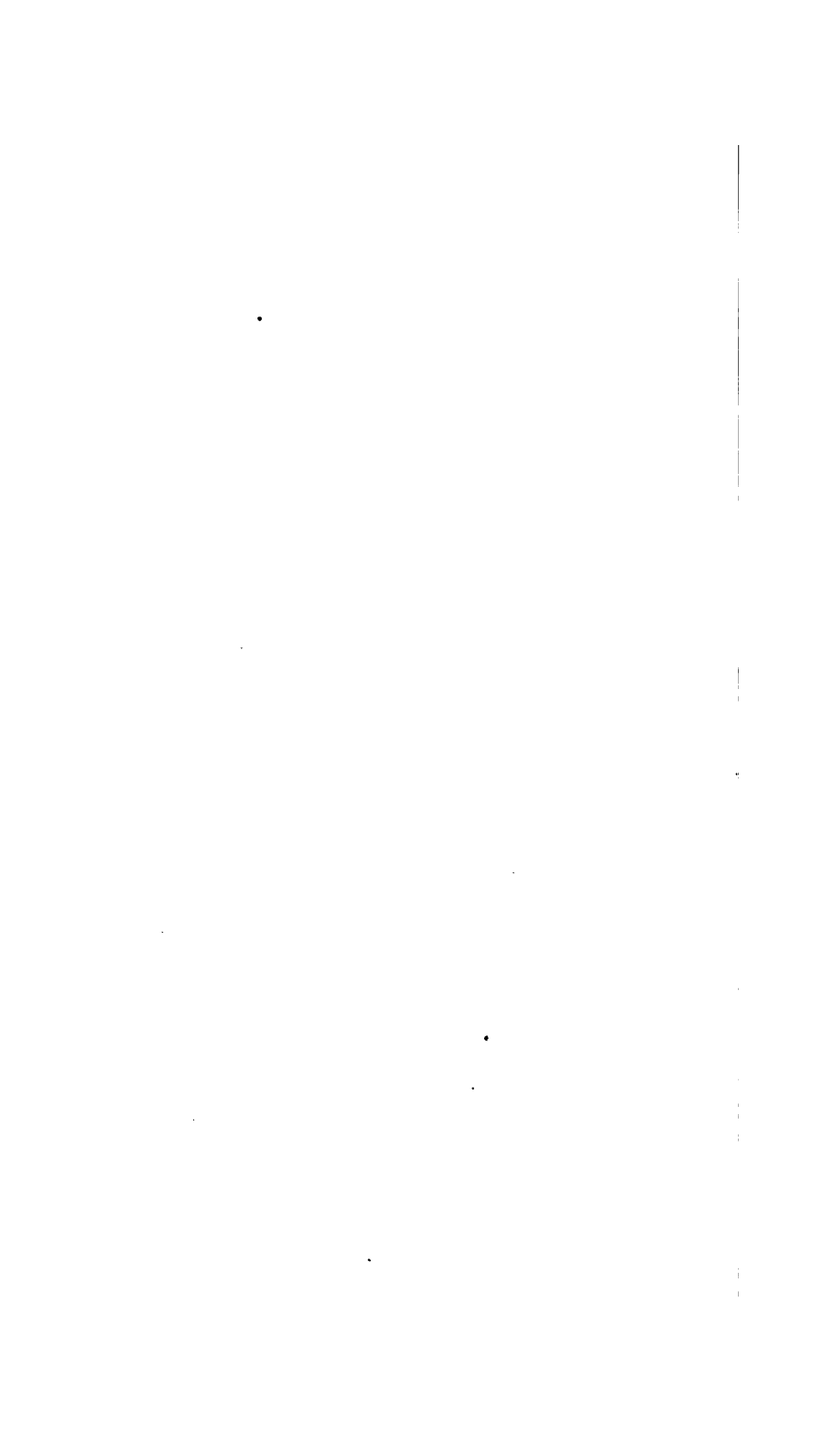
---

C'était une âme juste. — En arrivant au monde,  
Dans un riche manoir l'enfant à tête blonde  
Vit le jour et grandit, fleur parmi d'autres fleurs :  
L'âge faible passa préservé des douleurs ;

Compagnon de ses jeux, un enfant du village,  
Seul parfois l'étonnait par son maigre visage :  
A ses goûts cet enfant si vite était rangé,  
Et si vite le pain qu'on oubliait mangé !  
Mais lui, sans pénétrer cette souffrance amère,  
Mollement s'endormait embrassé par sa mère.  
Bientôt (nouvelle joie !) avec la puberté  
Vint le premier essor de toute liberté ;  
Sur les chevaux légers, au son des cors de chasse,  
Le blond patricien essaya son audace ;  
Ainsi, croissant toujours, à vingt ans le voilà  
Dans Paris où la muse à lui se dévoila.  
Ses chants, à peine nés, partout on les proclame :  
Seuls ils vont à l'esprit et seuls ils touchent l'âme ;  
Au milieu des banquets il est salué roi.  
Mais un chantre inconnu, jeune homme, est près de toi,  
Un fils de tes fermiers et que ton âme juste  
Souvent pare en secret d'une auréole auguste ;

En voyant tes honneurs, en voyant cet oubli,  
Sur tes lauriers hâtifs tu tombes affaibli,  
Et désolé, tu meurs ! Comme tout se résume  
Sous la main de la Vérité !  
Du bonheur sans motifs tu sentais l'amertume  
Et du malheur immérité.

Octobre, 18...





## L'INCENDIE.

---

1840.

Les cloches, en Tréguier, ont sonné dans la nuit.  
Les hameaux sont debout, on regarde, et le bruit  
Croissant, croissant toujours, à l'est, dans le ciel rouge,  
On aperçoit la flamme ; alors aucun ne bouge.

Mais le prêtre est venu : « Que tardez-vous, enfants ?  
« Voyez-vous l'incendie ? Entendez-vous les vents ?  
« Apportez tous des seaux, des faucilles, des pioches !  
« Hélas ! serez-vous sourds aux prières des cloches ?  
« Des frères sont là-bas qui réclament nos mains,  
« Et vous restez ici ! Cœurs froids, cœurs inhumains ! »  
Soudain tous de courir, les cœurs, les yeux avides,  
Tous de courir au feu, mais leurs mains étaient vides.

Ils trouvent le seigneur muet, désespéré,  
Tordant sa barbe blanche ou, chaque poing serré,  
Qui voit en une nuit ses moissons disparues,  
Et granges, et hangars, et bestiaux, et charrues,  
Et les fermes poussant leurs feux vers le manoir  
Qui s'élevait encore et solitaire et noir.  
Des chevrons en sifflant volaient comme des flèches,  
Les chaumes écroulés faisaient jaillir leurs mèches,  
Une fumée épaisse enveloppait parfois

Les fourrages, les blés, les murailles, les toits,  
Tout semblait apaisé ; puis soudain, plus hardie,  
La fureur éclatait de l'immense incendie.

On aurait dit qu'un ange au glaive flamboyant,  
Invisible au milieu du fléau tournoyant,  
Ministre de colère, activait de sa lame  
Le brasier et partout en épandait la flamme.  
Était-ce châtement, imprudence ou hasard ?

D'où venait le désastre accablant ce vieillard ?  
Haletant, s'agitaient les hommes des deux fermes ;  
Les autres à l'écart, les bras croisés et fermes,  
Impassibles témoins, laissaient, silencieux,  
L'élément destructeur tourbillonner aux cieux.  
Mais le prêtre : « O mes fils, sur les fonts de baptême,  
« A vos communions, aux jours de noces même,  
« A chaque sacrement avec la piété  
« Si vous avez reçu l'esprit de charité,

« Hommes, oublierez-vous votre pieuse enfance ?

« Chrétiens, laisserez-vous des chrétiens sans défense ? »

Mais, tous, les bras croisés ils demeuraient toujours.

Ils avaient donc souffert et depuis de longs jours

Dans leurs biens, dans leur sang, souffert dans tout leur être,

Pour ainsi repousser les paroles d'un prêtre !

Dans sa haine chacun se tenait affermi,

Et voyait de sang-froid périr son ennemi.

O vengeance muette ! O calme inexorable !

Lui-même le vieillard, devant tous imployable,

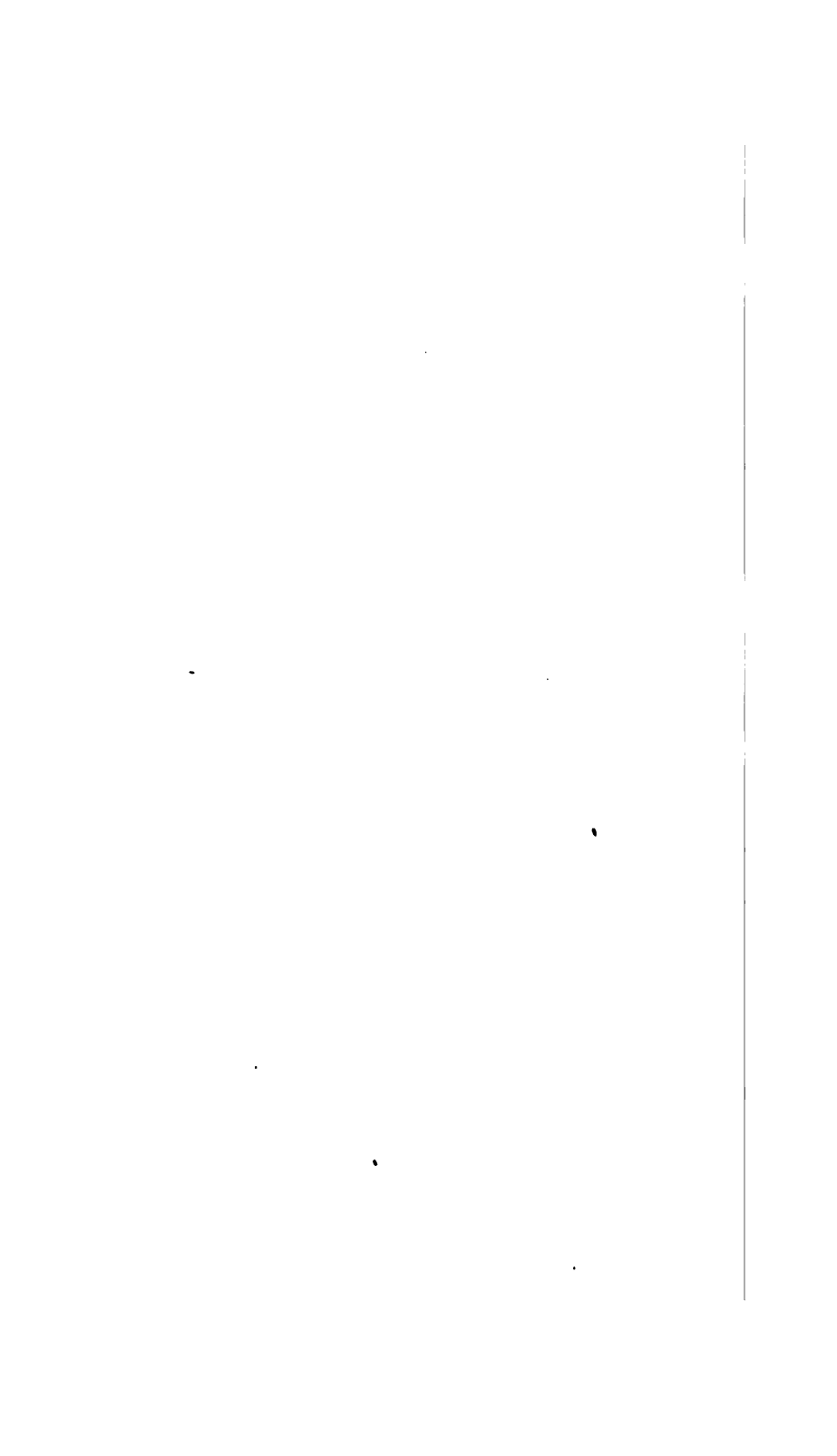
Renferma dans son cœur son âpre désespoir

Et vit, sans tomber mort, s'écrouler son manoir.

D'un désastre si grand sainte réparatrice,

A présent arme-toi de ton glaive, ô Justice !

**LIVRE DEUXIÈME**



**LES ÉCOLIERS DE VANNES.**

**POÈME HÉROIQUE.**

---

**PREMIÈRE ÉPOQUE. — 1815.**

**I**

Avril et Mai.

Leurs livres à la main, sous le bras leurs cahiers,  
De Vannes chaque jour sortaient les écoliers ;  
Comme si, dans ces mois de séve et d'allégresse,  
Ils voulaient au soleil déployer leur jeunesse,

Dans les prés lire Ovide, et, sous les buissons verts,  
Aux appels des oiseaux répondre par des vers.  
Mais les buissons cachaient des armes, les vallées  
Par le seul maniment du fer étaient troublées ;  
Là, s'exerçant dans l'ombre à de prochains combats,  
Les hardis écoliers devenaient des soldats ;  
Car celui dont les mains étaient pleines de guerre,  
De son île arrivait pour ébranler la terre,  
Or, chez nous mille voix crièrent : « C'est assez !  
« Nos parents, nos amis déjà sont trépassés ;  
« Leurs os semés partout feraient une montagne ;  
« Nous, puisqu'il faut mourir, nous mourrons en Bretagne. »

Un soir (nulle clarté sur terre, nulle au ciel),  
Dans une humble maison fut construit un autel,  
Et, par de longs détours marchant vers cette église,  
Tous vinrent se liguier pour leur grande entreprise.  
Kellec au rendez-vous arriva le premier,



Vert comme un jeune pin et franc comme l'acier ;  
Puis les deux Nicolas, frères mélancoliques,  
Qui semblaient entrevoir leurs tombeaux héroïques ;  
Flohic, aujourd'hui prêtre ; Er-'Hor, le joyeux gars ;  
Et l'éloquent Riô, l'enfant de l'île d'Arz.  
Oh ! ce fut un moment religieux, mais triste,  
Quand, revêtu de noir, grave séminariste,  
Le Ben-vel s'écria : « Mes amis, à genoux !  
« Et prions pour les morts qui priront Dieu pour nous. »

La prière fut dite, et, l'âme plus tranquille,  
Tous posèrent la main sur le saint Évangile ;  
Puis chacun prononça l'engagement fatal.  
Lorsqu'après Colomban <sup>1</sup> vint le tour de Can-dal <sup>2</sup>,  
Les cœurs furent saisis d'une tristesse amère :  
« Oh ! Can-dal est trop jeune ! oh ! rendons-lui sa mère ! »

<sup>1</sup> Tué à Auray.

<sup>2</sup> Mort de fatigue.

Seul, Tiec le chanteur retint le noble enfant :

« Si chacun d'entre vous, comme moi, le défend,

« Sans crainte il peut rester ; s'il meurt, chacun le venge.

« De grâce, mes amis, ne laissons pas notre ange ! »

Et le barde entonna son chant lugubre et fort,

Ce chant qui fut bientôt étouffé par la mort :

« Sortez de vos dól-men, nos pères les Vénètes,

« Ombres qui gémissiez encor sur vos défaites !

« O pères, voici notre jour :

« Combattez avec nous, César est de retour ! » —

Ah ! lui-même, César, bon juge en grand courage,

Saluerait, jeunes gens, tant de force à votre âge,

Lui qui parlant aussi de vos pères chouans,

Appelait leurs combats : « *la Guerre des Géants...* »

Cependant, jeunes clercs, et vous, soldats, aux armes !

Hélas ! de toutes parts et du sang et des larmes !

L'Armorique pleurant ses fils qui ne sont plus ;  
La France, ses héros d'Arcole et de Fleurus !...

## 11

Le 10 juin.

Oh ! j'aperçois les Blancs ! La légion entière,  
Marins et laboureurs, combat sur la rivière ;  
Au milieu de leurs rangs s'agite Cadou-dal ;  
L'œil sinistre et hagard, souvent le général  
Se tourne vers la ville et regarde et demande  
Si Gam-berr, le meunier, arrive avec sa bande :  
Les chemins sont déserts, et déserts les sentiers.  
Là-bas, sur un coteau tiennent les écoliers ;  
Mais leur poudre s'épuise, et, bravant la décharge,  
Les Bleus, l'arme en avant, montent au pas de charge.  
Au premier coup de feu tombe un des Nicolas :

Pleure, toi, son jumeau, qui dois le suivre, hélas !  
Mais, leurs robes de chanvre à la hâte nouées,  
Quel ange les conduit, ces femmes dévouées,  
Hors d'haleine, apportant les balles que leur main  
Fondait, durant la nuit, de leurs cuillers d'étain ?  
Courage, ô jeunes gens ! sur ces hautes pelouses  
Voici, derrière vous, vos futures épouses !  
Vos mères, les voici debout à vos côtés !  
Le pied sur votre sol, enfin, vous combattez !

O reine des Bretons, Liberté douce et fière,  
As-tu donc sous le ciel une double bannière ?  
En ces temps orageux j'aurais suivi tes pas  
Où Cambronne mourait et ne se rendait pas :  
Dans ces clercs, cependant, ton image est vivante,  
En chantant leurs combats, Liberté, je te chante !  
Ils n'avaient plus qu'un choix, ces fils de paysans :  
Ou prêtres ou soldats, — ils se sont faits chouans ;

Et leur pays les voit tombant sur les bruyères,  
Sans grades, tous égaux, tous chrétiens et tous frères...  
Hymnes médiateurs, éclatez, nobles chants !  
Vanne aussi m'a nourri, mon nom est sur ses bancs :  
J'ai nagé dans son port et chassé dans ses îles,  
J'ai vu les vieux débris de ses guerres civiles,  
Puis je connais le cloître où le moine Abeilard  
Vers la libre pensée élevait son regard.  
Planez sur les deux camps, ô voix médiatrices !  
Baume des vers, couvrez toutes les cicatrices !

Ces enfants, accablés du poids de leurs fusils,  
Ils partirent trois cents, combien reviendront-ils ?  
Toujours une fumée entoure la colline,  
Voile où la Mort se cache et lâchement butine.  
Barde !.. ô dans la mêlée appel retentissant,  
Bouche d'or, te voilà toute pleine de sang !  
Maudite soit la main et maudite l'épée

Par qui du cygne blanc la gorge fut coupée !  
Mais Gam-berr, mais le chef si longtemps attendu,  
Il vient ! comme Grouchy, lui ne s'est point perdu. —  
Ici, terreur soudaine ; ici, nouveaux carnages.  
Dieu soit en aide aux Bleus ! — O chouans ! ô sauvages !  
Sur ces pâles fuyards lancés comme des loups,  
N'aurez-vous point pitié de chrétiens comme vous ?  
Voyez ! pour effacer vos traces meurtrières,  
Vos fils vont relevant ceux qu'abattent leurs pères !  
Le sang de ce soldat couché dans les sillons,  
Le doux Can-dal l'essuie avec ses cheveux blonds !  
Ce soir dans Muzillac célébrez vos batailles,  
Eux, ils entonneront le chant des funérailles ;  
Remplissez au banquet les verres jusqu'aux bords,  
Dans la couche éternelle ils étendront les morts ! —

Mais, durant ces trois mois de haines enflammées  
Dois-je aux traces de sang suivre les deux armées

Jusqu'au Champ-des-Martyrs, quand, le front dans sa main  
Gam-berr vaincu pleura sur le bord du chemin?

. . . . .  
III

Le 30 juillet.

Un air joyeux circule autour des métairies :  
Le foin remplit les cours, dans les grasses prairies  
Les rires des faneurs partout sont entendus,  
Et je vois les fusils aux foyers suspendus.

« Pour un jour de travail comme vous voilà belle !  
« Votre galant du bourg, voisine, vous appelle ?  
« — Non, railleur ! non, méchant ! à Vannes je m'en vais  
« Ouir une grand'messe en l'honneur de la paix.  
« Les prêtres ont dressé l'autel sur la garenne,  
« Et mon brave filleul, s'il faut qu'on vous l'apprenne,  
« Celui qui s'est battu pour vous durant trois mois,

« De la main de son chef doit recevoir la croix.

« — Oh ! Dieu veille sur lui ! c'est un brave dans l'âme.

« Moi, je vais à mon pré. Gloire à vous, noble femme ! »

Quelle foule ! soldats, ouvriers et marchands,  
Les hommes de la mer et les hommes des champs,  
Et leurs filles aussi, sous les coiffes de neige,  
Brillants comme des fleurs au milieu du cortège,  
Fleurs de Loc-Maria, de Lî-mûr, de Ban-gor ;  
Tous les prêtres enfin avec leurs chapes d'or ;  
Mais, silence ! le diacre, à la main son calice,  
Vient suivi de l'évêque et prépare l'office. —  
Vous, pieux assistants, à genoux ! à genoux !  
Et priez pour les morts qui priront Dieu pour vous.  
Surtout, pontifes saints, point d'hymnes de victoire,  
Mais dites en pleurant la messe expiatoire  
De ces fureurs de sang par qui sont envahis  
Les fils d'un même père et d'un même pays.



Puis ces jeunes vainqueurs, purifiés et calmes,  
Aux marches de l'autel iront cueillir leurs palmes. —

Hélas ! loin de l'étude un moment attirés,  
Combien du bruit des camps restèrent enivrés !  
Comme les laboureurs au sol qui les fait vivre,  
Presque tous cependant revinrent à leur livre ;  
Paré du ruban rouge, un d'eux, matin et soir,  
Sur les bancs studieux fidèle vint s'asseoir ;  
Il déposa l'épée, il oublia ses grades  
Pour lutter de science avec ses camarades,  
Mais, en classe, toujours le ruban glorieux  
Fixé sur son habit éblouissait leurs yeux ;  
Et quand l'enfant passait, souvent sa mère en larmes  
A vu de vieux soldats qui lui portaient les armes.

## IV

Ainsi, de l'avenir devançant l'équité,  
Quand l'atroce clairon n'est plus seul écouté,  
Pour nos fils j'expliquais ta dernière querelle,  
Au joug des conquérants race toujours rebelle,  
Qui portes dans tes yeux, ton cœur et ton esprit,  
Le nom de Liberté par Dieu lui-même écrit.  
Et cependant, pleurez, fiers partisans de Vanne !  
Celle que nous suivions depuis la duchesse Anne,  
Dans le sang se noya ! Les noirs oiseaux du Nord  
Volèrent par milliers autour de l'aigle mort :  
Les corbeaux insultaient à cette grande proie  
Et dépeçaient sa chair avec des cris de joie !

SECONDE ÉPOQUE. — 1836.

1

Tes usages pieux, restes des anciens jours,  
Bretagne, ô cher pays, tu les gardes toujours,  
Et j'ai redit les mœurs et les travaux rustiques :  
Oh ! si j'avais vécu dans tes âges antiques,  
Lorsque, le fer en main, durant plus de mille ans,  
Tu repoussais l'assaut des Saxons et des Franks,  
Te levant chaque fois plus fière et plus hardie,  
Toute rouge de sang et rouge d'incendie,

O grand Noménoé, Morvan, rivaux d'Arthur,  
Maniant près de vous la claymore d'azur,  
Quels chants j'aurais jetés dans l'ardente mêlée !  
Toute gloire serait par la nôtre égalée.  
J'ai la corde d'argent et la corde d'airain :  
Mais il est pour le barde un maître souverain,  
Le temps, qui fait la lyre ou paisible ou guerrière,  
Et l'orne de lauriers ou de simple bruyère, »  
Je suis fils de la paix. Pour de récents combats  
Si cependant mon âme a trouvé des éclats,  
Comme nos vétérans, après ces jours de fièvres,  
Chanteur, je n'aurai plus que douceur sur les lèvres.

## II

Vingt ans se sont passés : un de ces écoliers  
Que Vannes vit paraître armés sous les halliers  
Pour combattre, eux enfants, mais aux cœurs déjà graves,

Celui qui revenait suivi de ses vieux braves ;  
Un de ces écoliers, sage prêtre aujourd'hui,  
Vit aux bords de la Seine en son pieux réduit.  
Le riant presbytère avoisine l'église ;  
Un jardin potager à peine les divise ;  
Là, regardant un fruit, aspirant une fleur,  
Il va, sans être vu, de sa maison au cœur ;  
Pour chaque office il passe et repasse sans cesse ;  
Là, dans ce doux enclos, il attend la vieillesse.

Mais pourquoi ce matin, aux heures du sommeil,  
Dans les bois d'alentour devancer le soleil ?  
L'oiseau n'a pas encor gazouillé sous la feuille,  
Et lui, tout en marchant, il prie et se recueille ;  
Faible et comme entraîné par quelque noir souci,  
A ce vingt-et-un juin il va toujours ainsi...  
C'est qu'il voit dans Auray courir sa bande armée,  
Les Bleus viennent, l'on tire !... A travers la fumée

Un jeune homme, un enfant, au bout de son fusil  
Tombe !... Hélas ! de sa main cet enfant périt-il ? —  
Le premier jour d'été, quand le monde est en joie,  
Voilà de son enclos quel penser le renvoie,  
Et comment il revient, tout poigné de remords,  
Dire, pour sa victime, une messe des morts.

## II

Dès l'aube, il errait donc ainsi sous la feuillée,  
Lorsqu'avec des albums, parmi l'herbe mouillée,  
Un peintre voyageur perdu dans son chemin  
Arrive, et faisant signe au prêtre de la main,  
Demande s'il connaît sous le bois un passage  
Vers certaine vallée amour du paysage.  
Puis, tous deux échangeant quelques saluts courtois,  
Le pasteur, à son tour, demande si parfois  
Les vallons de Bretagne ont vu passer l'artiste :

« Ce pays plaît au cœur comme une chose triste.  
Qui peindra les aspects changeants de sa beauté?  
Des forêts à la mer, tout est variété :  
Taillis, hameaux épars, landes, sombres rivages !  
Partout l'âme y respire un parfum des vieux âges.  
— Vous aimez la Bretagne, et moi, je l'aime aussi.  
Ce lointain souvenir ne s'est point obscurci.  
Dans un âge pourtant cher à celui qui tombe,  
Sous les remparts d'Auray j'ai vu de près ma tombe.  
— Dans Auray, dites-vous? Auray! Vous me troublez.  
Je vis aussi ma tombe au lieu dont vous parlez !  
— C'était dans les Cent-jours, j'étudiais à Rennes.  
Ces temps vous sont connus, leurs discordes, leurs haines.  
Le pays se soulève, on s'arme, nous partons.  
Face à face bientôt nous voilà : tous Bretons.  
Dans ce faubourg d'Auray je vois, je vois encore,  
Moi, fédéré, portant le ruban tricolore,  
Un chef des écoliers de Vanne, un ruban blanc :

Mon coup part, et soudain son coup me perce au flanc !  
Plus que ma balle à moi cette balle était sûre.  
Dieu sait combien de temps j'ai senti sa morsure ! »

Et le prêtre : « O Seigneur ! ô Vierge, il n'est pas mort !  
Je dépose à la fin le fardeau du remord !  
Je n'ai plus à marquer un sombre anniversaire !  
Ma messe d'aujourd'hui n'est donc plus mortuaire !  
Mutuels meurtriers, l'un l'autre embrassons-nous,  
Et, tous les deux sauvés, fléchissons les genoux...  
Puis venez à l'autel : devant le divin Maître  
Arrivons en amis, et l'artiste et le prêtre. »

## IV

Ensemble ils sont partis ; mais au bruit de leurs pas,  
Les bruits de leurs discours ne se mêleront pas,  
Tant l'heureux dénouement de ces terribles drames



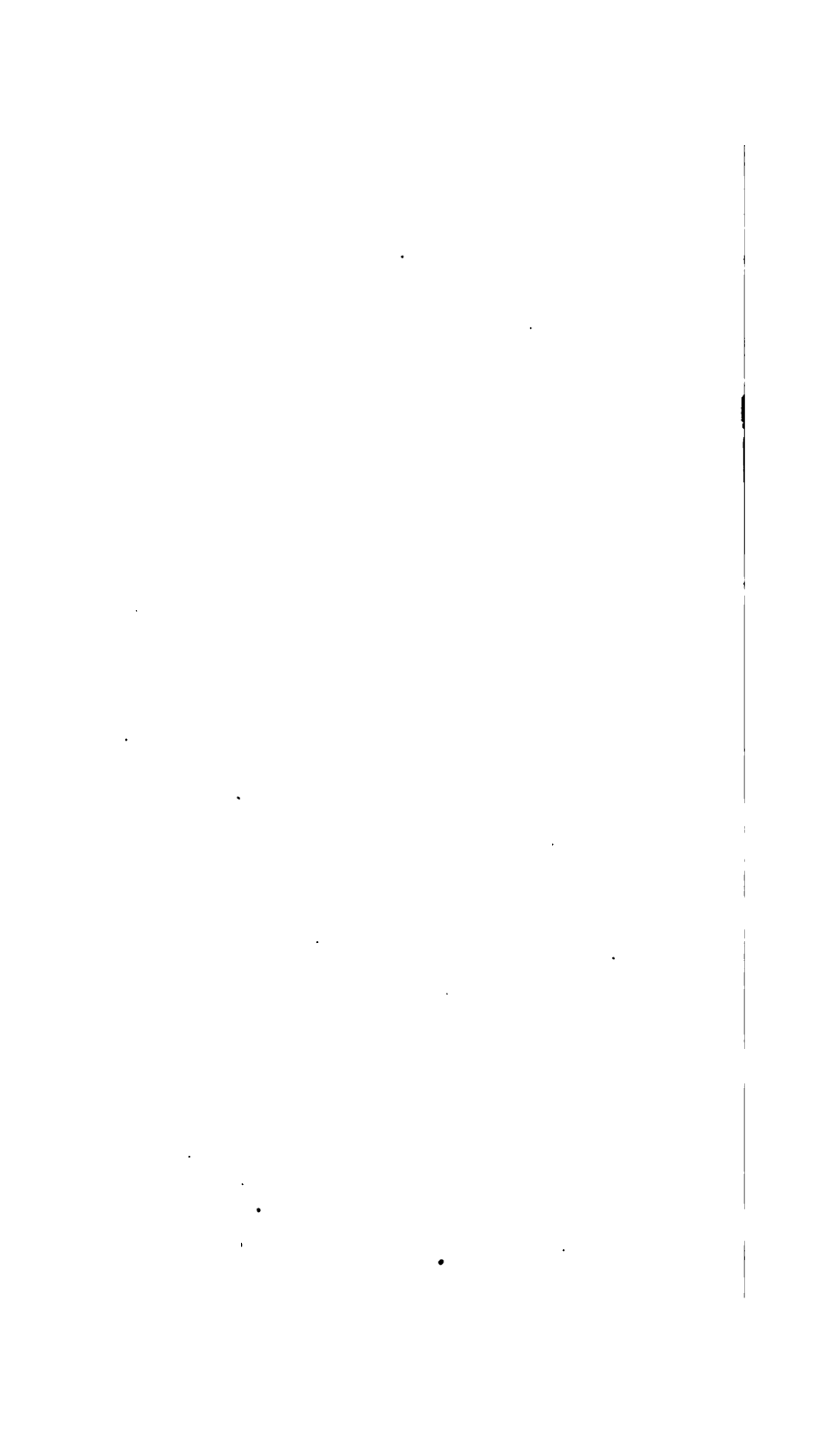
D'émouvants souvenirs occupe encor leurs âmes.  
L'autel, à leur entrée, était vêtu de deuil,  
Dans la nef, un tréteau figurait un cercueil :  
Tout ce deuil disparut ; mais les lis du parterre,  
Les roses tapissant les murs du presbytère,  
Les feuillages légers, les plus riantes fleurs,  
Dans les vases dorés unirent leurs couleurs.  
Vêtu d'un ornement aussi blanc que la neige,  
Le prêtre et son ami qui lui faisait cortège  
Rentrèrent dans le chœur : un joyeux *Gloria*,  
Sur lequel le pasteur avec force appuya,  
Témoignait que la paix si longtemps attendue,  
La paix à son esprit était enfin rendue,  
Que de sombres pensers ne troublaient plus ses sens,  
Et que son cœur brûlait comme un vase d'encens ;  
Même des assistants, à voir ces airs de fêtes,  
Souriaient, et la joie illuminait leurs têtes.

La messe terminée, entre les deux amis  
Les longs épanchements furent enfin permis :  
Une table dressée à l'ombre de la treille,  
Où la fraise embaumait, où brillait la groseille,  
Où le miel et la crème étalaient leur blancheur,  
Les reçut : ô moments de calme et de fraîcheur !  
Les prières aussi revinrent, les prières  
Sont filles du bonheur autant que des misères ;  
Heureux ou malheureux, l'homme s'adresse au ciel  
Pour bénir le miel pur, pour écarter le fiel.

## V

Toi que ces vétérans de nos guerres civiles  
Invoquaient, pour jamais habites-tu nos villes,  
Belle viergè au front d'or paré de blonds épis ?  
Les vents qui t'éloignaient se sont-ils assoupis ?  
A peine tu parais, ô divine Concorde,

Le rival, pardonnant à son rival, l'aborde ;  
La main serre la main, le rire est dans les yeux ;  
Viennent les amitiés et les amours joyeux ;  
Le féroce armurier ne frappe plus l'enclume,  
Pour le soc bienfaisant la forge se rallume ;  
Au lieu des cris d'alarme et des tambours guerriers,  
La place retentit du chant des ouvriers ;  
La plus humble maison d'aisance s'environne,  
Et l'art tresse au pays une noble couronne.



# LE COMBAT DE LEZ-BREIZ

TRADUIT DU BARZAZ-BREIZ.

IX<sup>e</sup> SIÈCLE.

I

Bonheur de revivre aux temps primitifs  
D'écouter leurs chants joyeux ou plaintifs,

Les chants glorieux que le peuple encor  
Conserve en son cœur, fidèle trésor !

J'en veux traduire un... Guerriers d'autrefois,  
De vos tertres verts sortez à ma voix.

## II

Entre deux seigneurs un Frank, un Breton  
S'apprête un combat, combat de renom.

Du pays breton Lez-Breiz est l'appui,  
Que Dieu le soutienne et marche avec lui. —

Le seigneur Lez-Breiz, le bon chevalier,  
Éveille un matin son jeune écuyer :

« Page, éveille-toi, car le ciel est clair ;  
Page, apprête-moi mon casque de fer.

Ma lance d'acier, il faut la fourbir,  
Dans le corps des Franks je veux la rougir.

— Maître, vous avez mon cœur et ma foi;  
A cette rencontre irez-vous sans moi ?

— Que dirait ta mère, enfant sans raison,  
Si je revenais seul vers sa maison ?

Si ton corps restait au milieu des morts,  
Ta mère viendrait mourir sur ton corps.

Maître, au nom du ciel, maître, parlez bas,  
Et marchons tous deux à vos grands combats.

Moi, des guerriers franks je n'ai nulle peur :  
Dur est mon acier et dur est mon cœur.

Maitre, où vous irez avec vous j'irai.

Où vous combattrez, moi, je combattrai. »

## III

Le seigneur Lez-Breiz, des Bretons l'appui,

Allait au combat, son page avec lui.

Passant à l'Armor, tout près du saint lieu,

Il voulut entrer et prier un peu :

— « Quand je vins chez vous, sainte Anne d'Armor,

La première fois j'étais jeune encor.

Avais-je vingt ans ? Je ne le crois pas :

Pourtant j'avais vu plus de vingt combats,



Combats où mon bras fit bien son devoir,  
Mais gagnés surtout par votre pouvoir.

Si dans mon pays sans mal je reviens,  
Mère, vous aurez part dans tous mes biens.

Un cordon de cire épais de trois doigts  
Autour de vos murs tournera trois fois.

Dame, vous aurez, pour prix de mes jours,  
Robe de brocart, manteau de velours.

Vous aurez aussi bannière en satin  
Avec un support d'ivoire et d'étain.

Sept cloches d'argent sur votre beau front ,  
Le jour et la nuit, gaïment sonneront.

Puis j'irai trois fois remplir à genoux  
Votre bénitier : Mère, entendez-vous ?

— Chevalier Lez-Breiz, va combattre, va !  
Ton rival est fort, mais je serai là. »

## IV

— « J'aperçois Lez-Breiz, suivi de ses gens,  
Bataillon nombreux armé jusqu'aux dents.

Bon ! un âne blanc est son destrier,  
Beau licol de chanvre et même étrier.

Il a pour escorte un page, un enfant ;  
Mais ce nain, dit-on, vaut presque un géant.

— J'aperçois Lorgnèz suivi de ses gens,  
Bataillon nombreux armé jusqu'aux dents.

J'aperçois Lorgnèz tout cuirassé d'or,  
Ils sont dix et dix, dix autres encor.

Maitre, les voilà près du châtaignier,  
Contre eux nous aurons grand'peine à gagner.

— Quand j'aurai sur eux étendu mon bras,  
Alors sur le pré tu les compterás.

Que ton bouclier sur mon bouclier  
Sonne ! puis marchons, mon jeune écuyer. »

## V

— « Hé ! bonjour à toi, chevalier Lez-Breiz !

— Hé ! bonjour à toi, chevalier Lorgnèz !

Par l'ordre du roi, mon prince et seigneur,  
Je viens t'arracher la vie et l'honneur.

— Chevalier Lorgnèz, retourne à ton roi :

De lui j'ai souci tout comme de toi.

Retourne à Paris, il est temps encor,  
Montrer dans les bals ta cuirasse d'or.

Sinon, chevalier, je rendrai ton sang  
Froid comme la pierre ou l'eau de l'étang.

— Chevalier Lez-Breiz, au fond de quel bois

As-tu vu le jour, chevalier courtois ?

Mon dernier valet, hobereau si fier,

Fera bien sauter ton casque de fer. »

A ces mots, Lez-Breiz tira vers le ciel

Son glaive d'acier, comme saint Michel.

— « Le nom de mon père, on ne le sait pas ?

Eh bien, moi, son fils, tu me connaîtras ! »

VI

— « Page, où courez-vous à travers le champ ?

Vos bras sont couverts de fange et de sang.

Dans mon ermitage il faut vous laver.

— e cherche une source, où donc la trouver ?

Je cherche de l'eau pour mon doux seigneur

Brisé de fatigue et tout en sueur.

Treize combattants tombés sous ses coups !

L'insolent Lorgnèz le premier de tous.

Treize autres guerriers sont tombés sous moi,

Et le reste a fui tout pâle d'effroi. »

## VII

Il n'eût pas été Breton dans son cœur

Qui n'aurait point ri d'un rire vainqueur,

A voir les gazons, en mai reverdis,  
Tout rouges du sang de ces Franks maudits.

Lez-Breiz sur leurs corps s'en vient s'accouder  
Et se délassait à les regarder.

Il n'eût pas été chrétien dans son cœur  
Qui n'eût, ce soir-là, pleuré de bonheur,

En voyant Lez-Breiz seul agenouillé,  
Devant lui l'autel de larmes mouillé ;

En voyant Lez-Breiz sur ses deux genoux,  
Lui guerrier si fier et chrétien si doux :

— « O mère sainte Anne, ô reine d'Armor,  
Pour moi dans ce jour vous étiez encor !

Voyez à vos pieds votre serviteur :

A vous la victoire ! à vous tout l'honneur ! »

## VIII

Pour le souvenir d'un combat si grand,

Un barde-guerrier a rimé ce chant :

Que dans l'avenir il soit répété :

Que ton nom, Lez-Breiz, partout soit chanté !

Allez donc, mes vers, dans tous les cantons

Et semez la joie aux cœurs des Bretons !



## LA PAIX ARMÉE.

### CHANT PREMIER.

#### L'ENNEMI.

#### I

Dans l'Ouest, quand s'éveillait la tempête sauvage,  
J'ai vu des voiles noirs s'étendre sur la mer,  
Puis des sons précurseurs parcouraient le rivage ;  
Tout s'ébranle aujourd'hui, le monde est à l'orage  
Et d'imposantes voix ont résonné dans l'air.

## II

De grands faits sortiront de ces grandes paroles,  
Ceux qui savent penser, ceux-là peuvent agir :  
Honte, au jour du combat, aux dissensions folles !  
Kléber et Jeanne d'Arc, mêlez vos banderoles !  
Quand le pays commande, à chacun d'obéir.

## III

Les enfants de la Grande et Petite-Bretagne  
Se verront alliés dans les prochains combats,  
Et ceux de la Bourgogne et ceux de la Champagne ;  
Un seul penser, Anglais, Français les accompagne,  
Et vers le même but ils marchent tous soldats.

## IV

Un monstre lentement a grandi sur la glace  
Qui pour nous dévorer s'avance insidieux ;  
Peuples des doux climats, avant qu'il nous enlance,  
Nous aurons écrasé sa ruse et son audace :  
Lorsqu'un monstre surgit, il naît aussi des dieux.

## V

Bien des fils vont pleurer, hélas et bien des mères,  
Et, seul, plus d'un vieillard à son feu s'assoira :  
Aujourd'hui, grâce à Dieu, j'ai quitté nos chaumières,  
Mes yeux ne verront plus ces angoisses amères,  
Bien du sang va couler... et Moloch le boira.

## VI

Debout, les bras tendus et les lèvres béantes,  
Près du pôle, il attend ceux-là qui vont mourir :  
Engraissez le géant de leurs chairs pantelantes !  
De l'Europe et d'Asie ô victimes sanglantes,  
Moloch a faim... mourez, enfants, pour le nourrir!...

## VII

Mais toi, l'Aigle vengeur, comme aux jours de conquête,  
Vole à Stamboul ! Tu sais la route du Kremlin ;  
Devant toi les Balkans abaisseraient leur crête ;  
Aigle Frank, va sans peur de l'Aigle à double tête ;  
Un monstre n'est pas fort, jeune il sent son déclin.

## VIII

A l'Esprit de dompter la passion brutale,  
Le Nord s'humilira sous le noble ascendant ;  
Que le savoir remonte à la source natale :  
La lumière nous vient de l'onde orientale,  
Renvoyez la lumière, onde de l'Occident !

## IX

Et partout renaitra l'ère des industries,  
Des lettres et des arts, âge vraiment humain :  
Aux barbares laissons leurs voraces furies ;  
Sous notre ciel clément, sur nos terres fleuries,  
Nous, cultivons la Paix, mais le glaive à la main.

## X

Oui, l'Esprit de douceur, la patronne sacrée  
Qui depuis quarante ans bénissait nos cantons,  
Et les couvrait de fleurs et de moisson dorée,  
La Paix nous reviendra, cette vierge adorée :  
Paix, Gloire, Liberté, pour vous nous combattons !

28 février 1854.

## CHANT DEUXIÈME.

## LE CHANT DE GUERRE.

De la rade de Brest au fond de la Baltique,  
Qu'il résonne ce chant venu de l'Armorique,  
Emporté par la voix de mille matelots,

Aux murmures des vents, aux hurlements des flots :

Les canons de la France et ceux de l'Angleterre

A travers tous ces bruits mêleront leur tonnerre.

I

Non, la Croix ne va point soutenir le Croissant !

Elle soutient le faible et combat le puissant :

Chrétiens, en avant !

Nous avons écrit sur notre bannière :

Russie, en arrière !

II

Français, nous sommes nés pour les nobles combats,

Notre glaive défait et refait les États :

En avant, soldats !

Nous avons écrit sur notre bannière :

Russie, en arrière !

## III

Que les flots des deux mers, les flots noirs et sans freins,  
Mèlent leurs grandes voix à nos mâles refrains !

En avant, marins !

Nous avons écrit sur notre bannière :

Russie, en arrière !

## IV

Il faut traquer l'ours blanc jusque dans son glacier,  
Devant l'homme fuira le hideux carnassier.

En avant l'acier !



Nous avons écrit sur notre bannière :

Russie, en arrière !

V

Entre l'homme et la bête, oh ! c'est un grand duel !

Quand le brave succombe il renaît immortel :

En ayant !... au ciel !

Nous avons écrit sur notre bannière :

Russie, en arrière !

Des bassins de Toulon vole à la Corne-d'Or,

Chant de guerre, et plus loin, refrains, volez encor !

Que marins et soldats, abrités sous les voiles,

Vous entonnent joyeux aux clartés des étoiles ;

Armez pour les combats et les bras et les cœurs,

Puis rentrez dans nos ports, couronnés et vainqueurs !

4 mars.

10.

CHANT TROISIÈME.

---

A L'ALLEMAGNE.

I

Quand la France guerrière et la Grande-Bretagne  
Fièrement ont tiré le glaive du fourreau,  
Où donc est ton épée, ô tardive Allemagne ?  
La victime t'implore et tu vois le bourreau.

II

Il reviendra de l'Est tout repu de sa proie,

Sur tes membres épars plus fort il reviendra,  
A tes pleurs répondront des hurlements de joie :  
Quel fer pour ta défense alors se lèvera ?

## III

A l'ennemi commun ! — Hâte-toi de nous suivre !  
Un cri de prévoyance éveille les esprits ;  
Par des calculs d'un jour si tu cherches à vivre,  
Dans ces filets trompeurs tes enfants seront pris.

## IV

Tes bardes belliqueux, revêtant la cuirasse,  
Combattirent les Franks dans leurs vers exaltés ;  
Leur audace enflamma contre nous ton audace,  
Pourtant de nos pensers viennent tes libertés.

## V

Et tu restes muette en face des barbares,  
Attendant le vainqueur pour passer sous sa loi !  
« Une âme poétique avec des mains avarés : »  
Est-ce dans l'avenir ce qu'on dira de toi ?

## VI

O lenteurs de vieillards ! Prudence molle et tiède !  
L'élan rapide et fier seul prévient le danger.  
A ton glaive, Allemagne ! — Et toi, noble Suède,  
Songe que Charles douze est encore à venger.

10 mars.

CHANT QUATRIÈME.

---

LA JUSTICE.

Par ce vent âpre qui nous pousse,  
La colère enfin monte à l'âme la plus douce :  
Adieu la paix, les arts, le soin de son état,  
Le bonheur d'épargner pour son fils, pour sa fille ;  
Adieu les rêves d'or pour l'humaine famille ;  
On s'endormit pasteur, on s'éveille soldat.

Au mal qui méconnaît toute voix juste et ferme,  
Ton glaive, ami du Bien, Justice, met un terme :

Donc, en avant l'acier ! Brille, ô glaive vengeur !  
Que ta lame d'azur se teigne de rougeur ! —

Tel un monstre hideux amené par un rêve  
Et qu'avec des cris sourds la poitrine soulève,

Tel du Nord au Midi, de l'Est à l'Occident,  
Polype monstrueux, le colosse s'étend.

Des bords de la mer Noire aux bords de la mer Blanche  
Des suçoirs, dont jamais l'âpre soif ne s'étanche,

Plongent ; on sent peser des millions de bras,  
Mais une tête, un cœur le monstre n'en a pas...

Eh bien, sans nul souci du cœur et de la tête,  
Tour à tour retranchons tous les bras de la bête !

Prends ta hache, ô Napier, ta hache, ô Parseval !

Héros de l'Orient, sus, sus à l'animal !

Quand les fers tomberont de chaque prisonnière,

Que la noble Pologne échappe la première :

Montre encor dans nos rangs, fille de Kosciusko,

Et la lance légère et le léger schako !

Puis, à vous, Finlandais ! A vous, ô Scandinaves !

Braves, signalez-vous dans les combats des braves.

Frappez, frappez encor ! — Combien en reste-t-il ?

A toi nous arrivons, héroïque Schamyl.

O prophète guerrier, prince de Circassie !

Non, le Nord n'aura point cette fleur de l'Asie.

La Chersonèse antique aux grands noms fabuleux,  
Aux mystères profonds comme un ciel nébuleux,

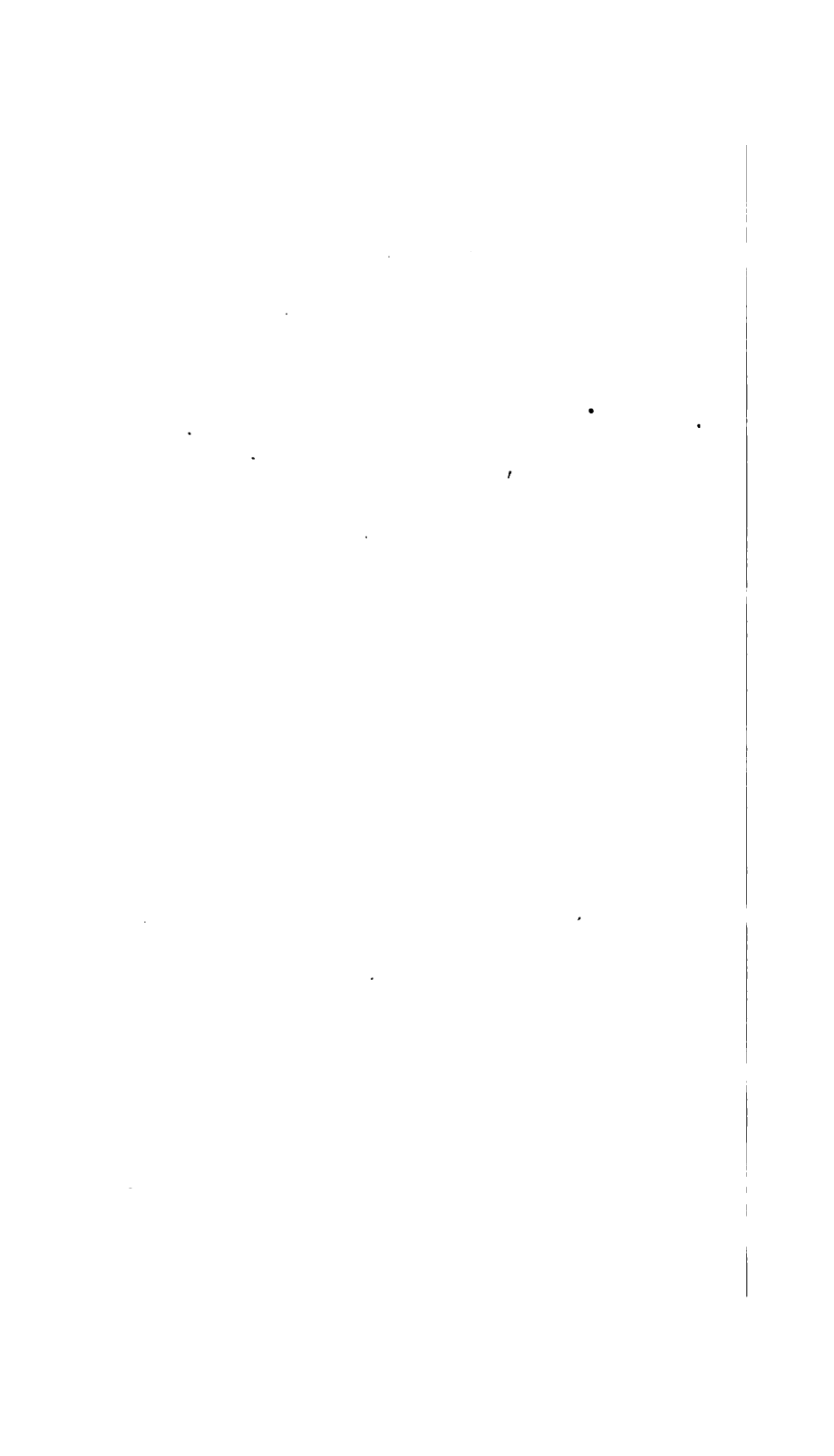
Tranchera les longs fils qui l'attachent au centre :  
Bien ! — Le polype immense est réduit à son ventre.

Qu'il reste en ce milieu. — Nous, enfants des Gaulois,  
Amis des nobles arts et des paisibles lois,

Du lot qui nous est fait sachons nous rendre dignes,  
Fils d'un sol qui produit les lauriers et les vignes.



## LIVRE TROISIÈME



## LE LABOUREUR OUVRIER.

---

Quand l'ancien laboureur retourna de la ville,  
L'automne souriait dans un ciel radieux,  
Bien des oiseaux chantaient sur la branche immobile,  
La joie était sur terre et la paix dans les cieux.  
Lui, son œil était sombre et son visage pâle,

Ses rustiques cheveux n'entouraient plus son front,  
Sous sa blouse en lambeaux, tout flétri par le hâle,  
Il cheminait courbé, comme sous un affront.

Pourtant, on l'avait vu, dans ces bois, ces prairies,  
Au milieu des grands bœufs bondir, léger cheveau,  
Mieux qu'un oiseau chanter ses jeunes rêveries,  
Et des luttes rentrer en triomphe au hameau.

A vingt ans désigné pour porter la bannière,  
Cette épreuve alarmait sa mère avec raison ;  
Mais sous l'énorme poids que sa marche était fière !  
Ses reins ne ployaient pas : jeune et nouveau Samson !

Et deux yeux noirs brillaient dans un rose veuvage,  
Ils se levaient de loin vers le noble vainqueur :  
Le drap d'or s'inclina doucement au passage  
Et le salut muet s'échangea dans leur cœur.

Le reconnaissez-vous, ô taillis, ô fontaines,  
Croix de pierre où parfois il priaît à genoux ;  
Ouvrier déformé par ses courses lointaines,  
Hommes de son pays, le reconnaissez-vous ? —

Il voit un laboureur qui mène sa charrue,  
Un ami ; sur la route il murmure envieux :  
— « Son front n'a pas un pli, sa force s'est accrue ;  
Qu'il va dans son bonheur calme et majestueux !

Ainsi tous ils viendront à la messe, dimanche,  
Dans l'église apportant une fraîcheur des bois ;  
Leur habit sera blanc, leur âme sera blanche :  
Pour chanter le *Credo* tous n'auront qu'une voix.

Et, de tous entouré, le prêtre dans sa chaire  
Proclamera les noms qui vont s'unir demain :  
Ah ! s'il doit vous nommer, ô vous qui m'étiez chère,

Que j'expire à l'instant, ici, sur le chemin !...

Mais, d'abord, sois ici maudite, ville infâme,  
Toi qui me détournas de mes premiers penchants ;  
Usine, qui flétris mon corps avec mon âme :  
Vous par qui j'ai perdu le simple amour des champs ! »

Voilà dans quelle angoisse il gagna sa chaumière  
Où sa mère filait, bien affaiblie, hélas !  
Troublée, elle hésita, la pauvre filandière ;  
Mais son cœur s'éveillant, elle ouvrit ses deux bras.

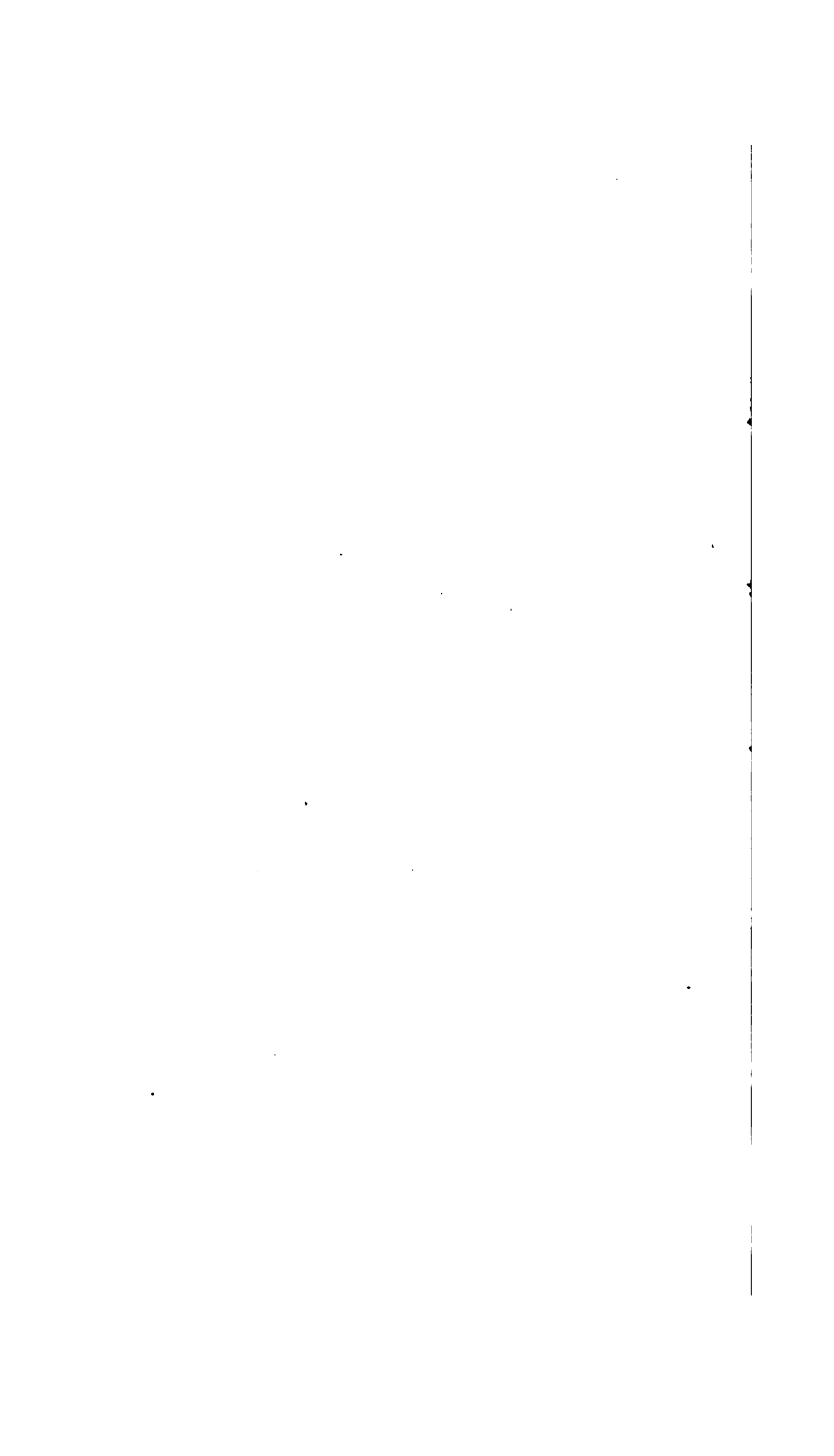
Longtemps elle ferma sur lui la douce chaîne,  
Puis, leurs pleurs répandus et leurs cœurs soulagés,  
Elle ouvrit bruyamment un grand bahut de chêne  
Où brillaient des habits avec amour rangés :

La braie aux larges plis, orgueil de la Cornouaille,

Le surtout d'un bleu clair brodé sur chaque pan,  
La ceinture de cuir qui tient ferme la taille,  
Le chapeau large orné d'une plume de paon.

— « Vois-tu les ornements, mon fils, de ton bel âge ?  
J'allais, soir et matin, visiter ce trésor,  
Sur tes jeunes habits penchant mon vieux visage ;  
Et sur eux je pleurais et je pleurais encor !

Demain, réveille-toi dans toute ta noblesse !  
Bien des yeux en passant se tourneront vers nous :  
Mon fils, que tu seras superbe à la grand'messe !  
— Que je serai joyeux, ma mère, près de vous ! »





**LA FLEUR DE LA TOMBE.**

**A MISTRESS AUGUSTA HOLMES.**

Oui, même dans nos jours turbulents ou moroses,  
Il est des cœurs riants ouverts aux humbles choses,  
Nature, celles-là qui ne lassent jamais  
Et qu'avec tant d'amour dès l'enfance j'aimais !

Un soir je rencontrai, traversant la prairie,  
Sulia, svelte enfant, compagne de Marie ;  
Une fleur dans sa main brillait comme de l'or ;  
Grave, elle murmura : « C'est l'âme de Grégor !  
Bientôt viennent les froids : ce soir, au cimetière,  
J'ai retiré la plante et sa motte de terre,  
Et je veux l'abriter près de notre maison,  
Pour la voir refleurir à la belle saison. »  
Sous ses cheveux dorés, le pâtre au blanc visage,  
Je l'avais bien connu : son âge était mon âge ;  
Comme j'aimais Marie, il aimait Sulia ;  
Le plaisir d'en parler tous les deux nous lia.  
Pendant le catéchisme ou les libres dimanches,  
Tout en cherchant des nids sous les épines blanches,  
Oh ! les longs entretiens sur nos chères amours !  
Récits toujours pareils, pleins de charme toujours !  
Et les grands amoureux, les belles amoureuses,  
Dont les yeux échangeaient des flammes langoureuses,

Quand près d'eux nous passions légers, faisant les fous,  
Ne portaient pas des cœurs plus sérieux que nous.  
Il mourut le matin de sa treizième année !  
Mais sur son tertre vert, la treizième journée,  
Une fleur apparut jaune comme de l'or,  
Et chacun s'écria : « C'est l'âme de Grégor ! »  
Et tous, dès qu'ils voyaient la tombe merveilleuse,  
De ralentir leurs pas ; puis, d'une main pieuse,  
En passant chaque ami soulevait son chapeau,  
Et les filles jetaient sur la fleur un peu d'eau.  
Cette fleur, Sulia, l'enfant grave et fidèle,  
La tenait sur son cœur quand j'arrivai près d'elle ;  
Mais à l'air vif du soir les feuilles d'or s'ouvrant :  
« Voici qu'il meurt encor ! » cria-t-elle en pleurant ;  
Et la fragile fleur, de ses pleurs arrosée,  
Sembla se ranimer comme sous la rosée.  
Dans la prairie alors reprenant son chemin,  
La vierge s'éloigna, son trésor à la main ;

Mais pour la contempler bientôt elle s'arrête,  
Et vers le doux parfum elle incline la tête.  
Non loin de la maison, à l'ombre du courtil,  
J'ai vu la tige croître et briller en avril :  
Aux yeux de Sulia (riantes destinées !)  
Gégor fleurit toujours dans ses jeunes années...  
Religion des morts ! N'ai-je pas vu plus tard  
Un lait pur arroser le cercueil d'un vieillard,  
Nuit et jour la prière à genoux sur sa tombe ?  
N'ai-je pas vu languir de douleur la colombe ?  
Hélas ! s'il est des cœurs prompts à se délier,  
D'autres veulent mourir plutôt que d'oublier.

## LE BARDE RI-WALL.

III<sup>e</sup> SIÈCLE.

Des temps qui ne sont plus écoutez une histoire.  
Les méchants ont parfois leur châtement notoire :  
Tel le barde Ri-Wall. Depuis quinze cents ans,  
Sa mort fait chaque hiver rire nos paysans,  
Lorsque le vent du soir au dehors se déchaine  
Et qu'au fond du foyer brille un grand feu de chêne.

\*

Quand Ri-Wall le rimeur disparut tout à coup  
Dans la fosse où déjà s'était pris un vieux loup,  
Devant ces blanches dents, devant ces yeux de braise,  
Le barde au pied boiteux n'était guère à son aise.

Lui qui raillait toujours, certe il ne raillait plus ;  
Et dans son coin, le loup, tout piteux et confus,  
Ses poils bruns hérissés et sa langue bavante,  
Épouventé, tâchait d'inspirer l'épouvante.

Tous deux se regardaient : « Hélas ! pensait Ri-Wall,  
Avec ce compagnon il doit m'arriver mal !  
Et ce mal, juste ciel, vient sur moi par votre ordre !  
Oui, je serai mordu, moi toujours prêt à mordre :

« Que j'échappe, et je prends la douceur des ramiers !  
Sur les galants balcons, sur les nobles cimiers,  
Je roucoule ! et mes chants, lais, virelais, ballades,  
Plus que tes vers mielleux, ô Roz-Venn, seront fades. »

Même ici son humeur maligne le poussait.  
Mais le loup lentement, lentement avançait ;  
Ri-Wall sentait déjà son haleine de flamme :  
Et point d'arme, grands dieux ! un bâton, une lame !...

Une arme qu'un nœud d'or suspendait à son cou,  
Le barde l'entendit résonner tout à coup :  
La harpe dont la voix peut adoucir les bêtes,  
Éteindre l'incendie et calmer les tempêtes !

« Toi qui dans son palais fis trembler plus d'un roi,  
O harpe redoutable, ô mère de l'effroi,  
Ici, fais sans aigreur sonner la triple corde :

Harpe, sois aujourd'hui mère de la concorde ! »

Et du son le plus clair d'un doigt léger tiré,  
La harpe obéissante a doucement vibré,  
Et toujours murmuraient les notes argentines  
Comme au matin la brise entre des églantines ;

Et la bête, soumise au charme caressant,  
Reculé, puis se couche et clôt ses yeux de sang ;  
Mais qu'un instant la harpe elle-même sommeille,  
La bête menaçante en sursaut se réveille.

Alors le malheureux jette un peu de son pain  
Au monstre dont les dents s'allongent par la faim ;  
Puis il reprend son arme, et l'instrument sonore  
Sous les savantes mains de s'animer encore.

Ainsi durant trois jours, ainsi durant trois nuits.



Des pâtres, attirés par ces étranges bruits,  
Et les serfs, les seigneurs, des clercs, plus d'une dame  
Que le malin rimeur avait blessés dans l'âme,

Sur la fosse penchés, disaient : « Salut, Ri-Wall !  
Lequel sera mangé, le barde ou l'animal ? »  
Et la troupe partait en riant, et leur rire  
Du sombre patient aigrissait le martyr.

Seul, Roz-Venn le chanteur vit d'un œil de pitié  
Celui dont il sentit souvent l'inimitié :  
« Prenez, lui cria-t-il, le bout de mon écharpe ! »  
Mais le barde expirait tout sanglant sur sa harpe

La fosse fut comblée, et, la main dans la main,  
Dames, clercs et seigneurs chantaient le lendemain .  
« Ri-Wall est chez les morts, que l'enfer lui pardonne !  
Ri-Wall chez les vivants ne mordra plus personne. »

\* \*

Assis dans son foyer, les pieds sur le tison,  
Voilà ce que contait un vieux chef de maison.  
Il reprit : « Fuyez donc, mes enfants, la satire ;  
Mais aimez la gaieté sans fiel, aimez le rire,  
Tel qu'il brille à cette heure, Hélène, dans vos yeux :  
La gaieté d'un bon cœur rend tous les cœurs joyeux. »

## LES MOISSONNEURS.

---

Lorsqu'un nuage épais, vers le temps des moissons,  
Vient recouvrir la ville et fond sur les maisons,  
Quand la grêle bondit sur les toits, quand la rue  
Roule une onde fangeuse incessamment accrue,  
Observant à l'abri l'orage et ses dangers,

Aux tristes campagnards, citadins, vous songez.  
Leur malheur est le vôtre. Oui, vous cherchez d'avance  
Comment le métayer paiera sa redevance ;  
Le pauvre avec frayeur prévoit l'hiver prochain,  
Et l'on parle déjà de la cherté du pain. —

Hommes mûrs et vieillards, jeunes gens, jeunes filles,  
Tous ils étaient venus, armés de leurs faucilles,  
Dès la pointe du jour, un jour limpide et bleu,  
Et que l'ardent soleil bientôt rougit de feu.  
Jusqu'à midi sonnait leurs bras forts et superbes  
Ont abattu les blés vite formés en gerbes ;  
Mais les rires, les mots joyeux et les chansons  
Animaient au travail et filles et garçons ;  
En fauchant les épis, en liant les javelles,  
Les défis s'échangeaient et les tendres querelles :  
— Renouez vos cheveux, ô Lilèz, et chantez !  
— Hélène, tous mes chants sont à vous ; écoutez !

## LILÈZ.

« Ma barbe est blonde encor, je ne suis qu'un jeune homme ;  
Parmi les moissonneurs pourtant on me renomme :  
Quand je vais près de vous, Léna, coupant le blé,  
Mon ardeur, je le sens, et ma force ont doublé.

« Avec vous dans les bois que ne suis-je fauvette !  
On vivrait, belle enfant, sans peur de la disette.  
Bienheureux les oiseaux ! ils ne travaillent pas  
Et trouvent en chantant leurs faciles repas.

« Moi, j'ai les yeux tournés vers certaine chaumière :  
Sortirez-vous enfin, madame la fermière ?  
Vous si charmante à voir quand vous venez à nous  
Avec les plats fumants, le cidre frais et doux ! »

A peine il achevait ces plaintes émouvantes,  
Que parut la fermière avec ses deux servantes ;  
Soudain, trêve aux chansons ! mais, pour quelques instants,  
N'en remuaient pas moins les langues et les dents.  
A l'ombre ils savouraient, couchés sur l'herbe épaisse,  
La succulente odeur de la soupe de graisse,  
Le lard sur le pain noir fondant et la liqueur  
Qui rafraîchit la bouche et ravive le cœur.  
Ensuite un bon sommeil. Puis, d'un nouveau courage,  
Sur les épis sonnants recommença l'ouvrage.  
Les dos étaient courbés, mais un lointain brouillard  
Par moments soulevait l'œil de plus d'un vieillard :  
— « A l'œuvre, mes enfants, à l'œuvre ! » — Et sans relâche.  
Le front tout en sueur, chacun pressait sa tâche.  
  
L'orage cependant, et plus sombre et plus lourd,  
Comme un dôme pesait sur l'église du bourg,  
De ses flancs s'échappaient de longs éclairs bleuâtres

Qui faisaient fuir au loin les troupeaux et les pâtres ;  
De larges gouttes d'eau tombaient ; les moissonneurs  
N'ayant plus qu'un recours, le Seigneur des Seigneurs,  
Par le sable volant leurs figures souillées,  
Se mirent à genoux sur les gerbes mouillées ;  
Leurs faucilles gisaient éparses devant eux ;  
Les mains jointes, ainsi parlaient ces malheureux.

## LA FERMIÈRE.

Oh ! perdre en un moment le travail d'une année !  
Voir languir dans la faim toute la maisonnée !  
Pauvres petits enfants, avec quoi vous nourrir ?  
O mes chers innocents, nous n'avons qu'à mourir.

## LE FERMIER.

Oui, mourir ! le courage ici manque au plus ferme.

Vienne l'automne, hélas ! comment payer ma ferme ?  
Ah ! dans ce champ maudit, quand mes mains l'ont bêché  
Sans doute j'arrivais chargé d'un grand péché.

## L'AIEUL.

Non, vivez, ô mon fils, Dieu même vous l'ordonne.  
Il rend ce qu'il a pris, il châtie et pardonne.  
Dans ce malheur commun, seul, je vois bien ma part :  
C'est à moi de mourir, inutile vieillard.

Le vieillard désolé se tut, car sur sa tête  
Dans toute son horreur mugissait la tempête :  
Le tonnerre éclata !... Mais aussitôt dans l'air  
Par trois fois l'*Angelus* tinta paisible et clair ;  
Un de ces rayons d'or qui précèdent les anges  
Illumina le ciel ; puis, changements étranges !  
Comme il était venu, le nuage pesant



Du côté de la mer et vers l'ouest s'avançant,  
On vit, nouveau déluge, on vit ses eaux troublées  
Tomber, tomber à seaux dans les ondes salées ;  
Tous les monstres marins hors des flots bondissaient,  
Et sur les blonds épis les moissonneurs dansaient.

## LILÈZ.

« Il faut chanter le blé ! Jeunes gens, jeunes filles,  
Élevez sur vos fronts et frappez les faucilles !  
Le blé fait vivre l'homme : amis, en son honneur  
Entonnons devant Dieu le chant du moissonneur.

« C'est un présent divin. Durant les mois de neige,  
Dans ses flancs maternels la terre le protège ;  
Puis, quand brillent les fleurs, elle montre au grand jour  
Celui qu'elle nourrit neuf mois avec amour.

« Un mendiant m'apprit jadis un grand mystère :  
Le grain est fils du ciel, cet époux de la terre ;  
Pour le faire grandir tous deux n'épargnent rien :  
Votre enfant le plus cher n'est pas soigné si bien.

« Si la tige au printemps languit frêle, épuisée,  
Comme un lait bienfaisant s'épanche la rosée,  
Et des souffles légers comme les papillons  
La bercent mollement dans le creux des sillons.

« Pour apaiser sa soif ardente, les nuages  
S'assemblent : quels flots d'or nous versent les orages !  
Puis le ciel, appelant d'un beau nom le soleil,  
Dit : — Séchez le froment, ô mon astre vermeil !

« Ainsi mûrit le blé, divine nourriture,  
Ce frère du raisin, boisson joyeuse et pure ;  
Dieu même a consacré le céleste présent :

— Mangez, voici ma chair; buvez, voici mon sang. »

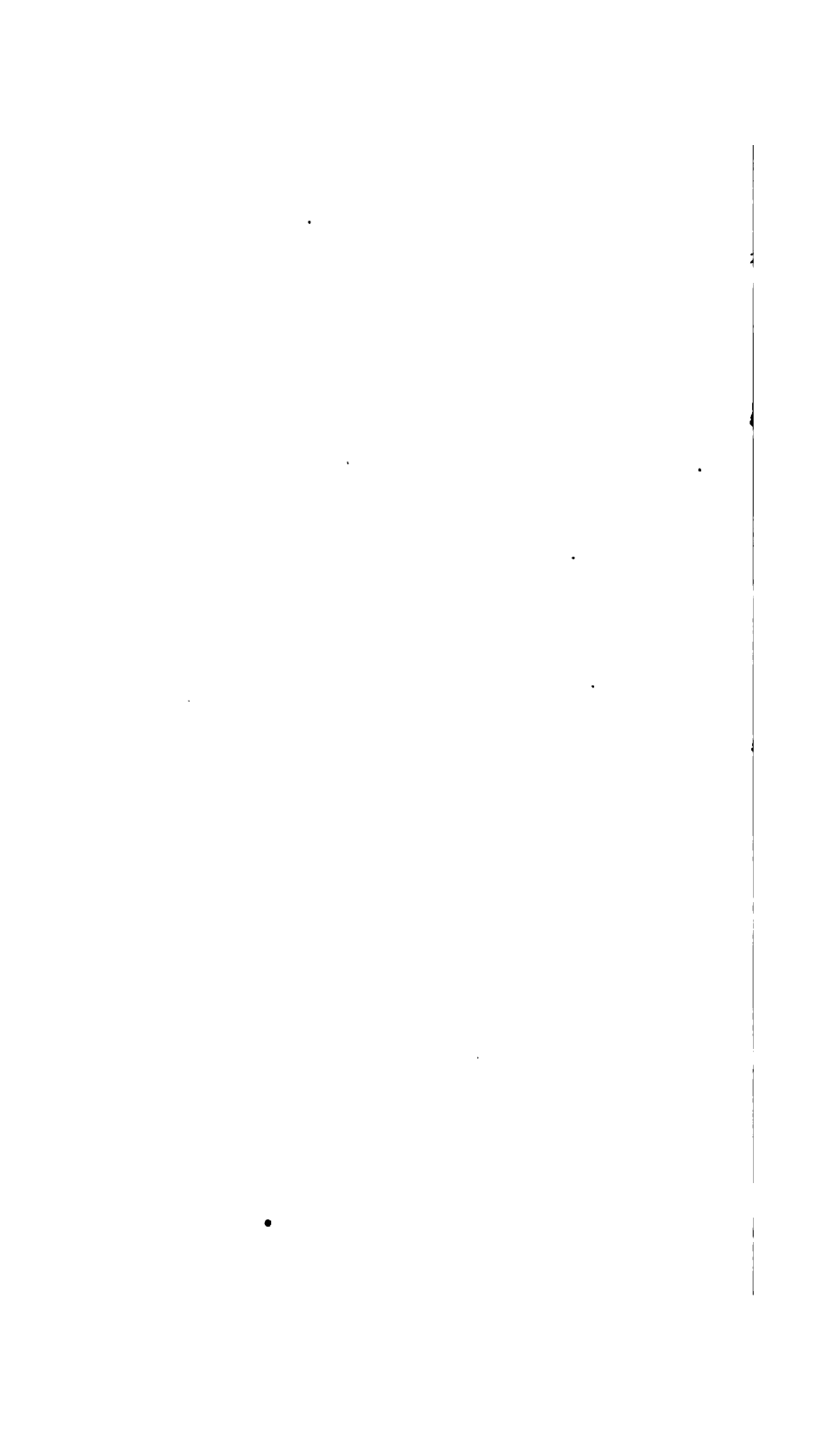
## LES MOISSONNEURS.

« Honneur, honneur au blé! Trois fois, garçons et filles,  
Faisons reluire en l'air et sonner les faucilles! »

Et tous, jusqu'aux vieillards un moment rajeunis,  
Chantaient, et sous leurs pieds bruissaient les épis.

Le dimanche suivant, une gerbe votée  
A l'église du bourg en pompe était portée,  
Et le prêtre disait, la posant sur l'autel :

« Gloire et remerciement à l'ange Gabriel! »



**AUX POETES PROVENÇAUX.**

**A LEUR RÉUNION DU 21 AOUT 1855.**

---

I

S'il me vient un appel de ma terre natale,  
Soudain j'accours, pieux chanteur ;  
Ainsi parmi vos rangs, convié, je m'installe,  
En esprit du moins, et de cœur.

## II

Oh! quand l'Art réunit ses enfants magnanimes  
Dans un synode harmonieux,  
Avec des flots de vin coulent des flots de rimes :  
On dirait un banquet des dieux.

## III

Ici chantons d'abord LUI, la cause des causes ;  
Puis les juges du Gai-Savoir,  
Les Dames ; l'Art enfin qui mène aux grandes choses  
Et les reflète en son miroir.

## IV

Le rameau d'olivier couronnera vos têtes,

Moi, je n'ai que la lande en fleurs :  
L'un symbole élégant de la paix et des fêtes,  
L'autre, symbole des douleurs.

## V

Unissons-les, amis ! — Les fils qui nous vont suivre  
De ces fleurs n'ornent plus leurs fronts ;  
Aucun ne redira le son qui nous enivre  
Quand nous, fidèles, nous mourrons...

## VI

Mais peut-elle mourir la brise fraîche et douce ?  
L'aquilon l'emporte en son vol,  
Et puis elle revient légère sur la mousse :  
Meurt-il le chant du rossignol ?

## VII

Non ! tu ranimeras l'idiome sonore,  
Belle Provence, à son déclin ;  
Sur ma tombe longtemps doit soupirer encore  
La voix errante de Merlin.

## VIII

Mères, tout en filant, apprenez à vos filles  
Les mots antiques du pays ;  
Dans les champs, sur les flots, prudents chefs des familles,  
A cé miel nourrissez vos fils.

## IX

La langue du pays, c'est la chaîne éternelle



Par qui sans efforts tout se tient ;  
Les choses de la vie on les apprend par elle,  
Par elle encore on s'en souvient.

X

Un mot dit en passant vous fait trouver un frère,  
Joyeux on s'aborde en chemin :  
— « Vous êtes de mon bourg ! Vous connaissez ma mère !  
Et la main vient serrer la main.

XI

Nature, oh ! quels accords sous tes bois, sur tes plages  
Pour célébrer le roi du ciel !  
L'homme aussi doit avoir mille et mille langages  
Dans le concert universel. —

## XII

Sur ce thème mes vers sans fin voudraient éclore,  
Mais aux savants rimeurs leurs tours :  
Assez qu'ils aient admis sur la terre de Laure  
Le barde près des troubadours.

Paris.

## L'ÉOSTIK OU LE ROSSIGNOL.

Tiré du breton et de Marie de France.

---

XIII<sup>e</sup> SIÈCLE.

A M. AUGUSTE LE PREVOST.

I

Ses mains sur sa figure, une jeune épousée,  
Un jour, dans Saint-Malo, pleurait à sa croisée :

— « Las ! mon cher oiselet ! las ! ils l'ont mis à mort !  
« Adieu, joie ! » Et ses pleurs amers coulaient plus fort ;

Car elle avait jadis connu les douces larmes  
Et les nuits de bonheur avant ce jour d'alarmes.

## II

— « Dites, ma jeune épouse, au milieu de la nuit,  
Pourquoi donc vous lever si souvent et sans bruit ?

• Quand je dors près de vous, mon épouse nouvelle,  
Pourquoi me laisser seul ? — Sire, répondit-elle,

C'est qu'à l'heure où la lune illumine les eaux,  
J'aime à voir sur la mer passer les grands vaisseaux.

— Non ! ce n'est pas pour voir la mer et les étoiles !  
Ni sur les grandes eaux passer les grandes voiles !

Çà, madame, parlez sans leurre à votre époux :

Au milieu de la nuit pourquoi vous levez-vous ?

— Quand mon petit enfant dans sa couche repose,  
J'aime à voir ses yeux clos et sa bouchette rose.

— Non ! ce n'est pas pour voir le sommeil d'un enfant  
Que, pieds nus, de mon lit vous sortez si souvent !

— Mon vieil et cher époux, grâce pour votre dame !  
Voici tout mon secret, pur caprice de femme :

La nuit un rossignol chante en notre jardin ;  
Dès que la mer s'endort, lui s'éveille soudain ;

Sur le rosier en fleur jusqu'à l'aurore il chante,  
Et si douce est sa voix, si claire, si touchante ! »

La jeune dame ainsi parlait au vieux seigneur

Qui murmurait, songeant à venger son honneur :

— « Mensonge ou vérité, vertueuse ou parjure,  
Demain le rossignol sera pris, je le jure. »

Le jour venant à luire, il dit au jardinier :

— « Mon ami, pour un jour laisse là ton métier.

Un souci me travaille : à peine je sommeille,  
Qu'un maudit rossignol dans le clos me réveille ;

Dresse donc tes gluaux, d'engins couvre le sol :  
Je te baille un sou d'or si j'ai le rossignol. »

L'oiseleur fit trop bien son métier, et le traître  
Prit un chanteur nocturne et l'offrit à son maître ;

Et quand le vieux seigneur tint le pauvre captif,

Il rit d'un méchant rire, et, serrant le chétif,

Brusquement l'étouffa ; puis, d'une main jalouse,

L'ayant jeté saignant au sein de son épouse :

— « Tenez, dame, voici votre cher oiselet !

Je l'ai pris. Mort ou vif, n'est-ce pas qu'il vous plait? »

## III

Un jeune homme, apprenant bientôt cette aventure,

Disait, et de longs pleurs sillonnaient sa figure :

— « Oh ! combien la jeunesse a de sombres ennuis !

Adieu, ma bien-aimée, adieu nos belles nuits !

Mon regard n'ira plus, la nuit, chercher le vôtre :

Adieu nos doux baisers d'une fenêtre à l'autre ! »

Mais le pauvre oiselet mort par leur amitié,  
La dame et son fidèle en eurent grand'pitié :

En un gentil coffret tout d'or fin et d'ivoire,  
Le petit corps fut mis bien entouré de moire ;

Puis autour du coffret l'histoire on raconta,  
Et l'amant sur son cœur jour et nuit le porta.



## LA LICORNE.

---

### PORTRAIT DE LA LICORNE.

Merveilleux animaux, cerfs aux ramures d'or,  
Vous, dragons écaillés veillant sur un trésor,  
Oiseaux devins, poissons dont la voix étouffée  
Éclatait pour répondre à la voix d'une fée,

Êtres évanouis, chers aux bardes anciens,  
Vous viviez dans leurs vers, renaissiez dans les miens !

Au féérique troupeau je mêle la licorne,  
Cette fille des monts d'où sortit pour l'Arvor  
L'idiome sacré que nous parlons encor :  
Là, sur l'Himalaya, près du Gange sans borne,  
Celle qui sur le front a pour arme une corne  
Errait libre, sauvage, hostile à l'éléphant.  
La trompe en vain bravait le glaive triomphant,  
Car l'animal subtil, près de se mettre en guerre,  
Aiguisait avec art son arme sur la pierre.  
Puis elle revenait sous le rameau bénit  
Où le ramier paisible avait posé son nid,  
Et, fermant ses yeux clairs, se couchant sur la mousse,  
Heureuse elle écoutait roucouler la voix douce.

Belle innocence, tu charmais

Celle que le méchant n'épouvanta jamais,  
Ta faiblesse domptait seule la noble bête :  
Sous la main d'un enfant elle courbait la tête.  
La vierge qui pleurait sous d'odieux soupçons  
S'écriait : « Chassez-moi des temples, des maisons !  
Sous l'arbre où le ramier gémit est mon refuge,  
La licorne sera mon juge :  
Coupable, de son glaive elle ouvrira mon cœur ;  
Pure, elle me suivra comme on suit une sœur. »

De la jeune Vali pareille fut l'histoire :  
Vierge à la peau dorée, à la prunelle noire,  
Ses cheveux reluisaient blondis par les safrans,  
Couleur que l'Inde envie à la terre des Franks...  
Et sous ses lèvres de l'ivoire !

## LE ROI ET VALI.

Or dans Madras vivait un roi plein de savoir,  
Le grand poète indou le peint avec délice :  
Un prince hospitalier, ami de la justice,  
Ayant sur tous ses sens un absolu pouvoir,  
Esprit dénué d'artifice.

Sa promesse toujours ce roi l'accomplissait ;  
Les pauvres le nommaient père lorsqu'il passait :  
Aimé des ignorants, des lettrés et des prêtres,  
Il soignait l'animal, il relevait la fleur ;  
Ce sage avait mis son bonheur  
Dans le bonheur de tous les êtres.

Au brahmane Asava le roi disait un jour :  
« Dans la jeune Vali j'ai placé mon amour,  
Et, si son cœur est pur, je la veux pour épouse. »

L'ermite souriant dit : « Pour l'âme jalouse,  
Un défaut apparaît dans le plus pur cristal,  
Il s'exhale un poison des parfums du santal.  
Un roi juste est tombé dans ces craintes amères ;  
Mais la licorne est forte et combat les chimères ;  
Son œil clair et serein voit le bien, voit le mal. »

Où la licorne fait son gîte,  
Voilà comme Vali vers le soir fut conduite.

## L'ÉPREUVE DE LA LICORNE.

Sous un tertre dont le jasmin  
D'une neige de fleurs la parfume et l'inonde,  
Elle faisait briller des pierres de Golconde  
A ses doigts effilés tout roses de carmin ;  
Au-dessus de son front, dans les feuilles nouvelles,  
Près d'un ramier chantait un bengali :

« Oh ! je t'aime, Vali ! Vali ! »

Pour lécher ses deux mains accouraient les gazelles,  
Et le soleil couchant, le radieux soleil  
La montrait toute d'or dans un réseau vermeil.

Le brahmane et le roi, couchés dans la verdure,  
En silence attendaient la fin de l'aventure.

Sur les pics d'alentour, terrible, aigre, perçant,  
Un long hennissement est sorti de la nue,  
Et la licorne, s'élançant,  
Tombe les pieds en l'air et sur sa corne aiguë.

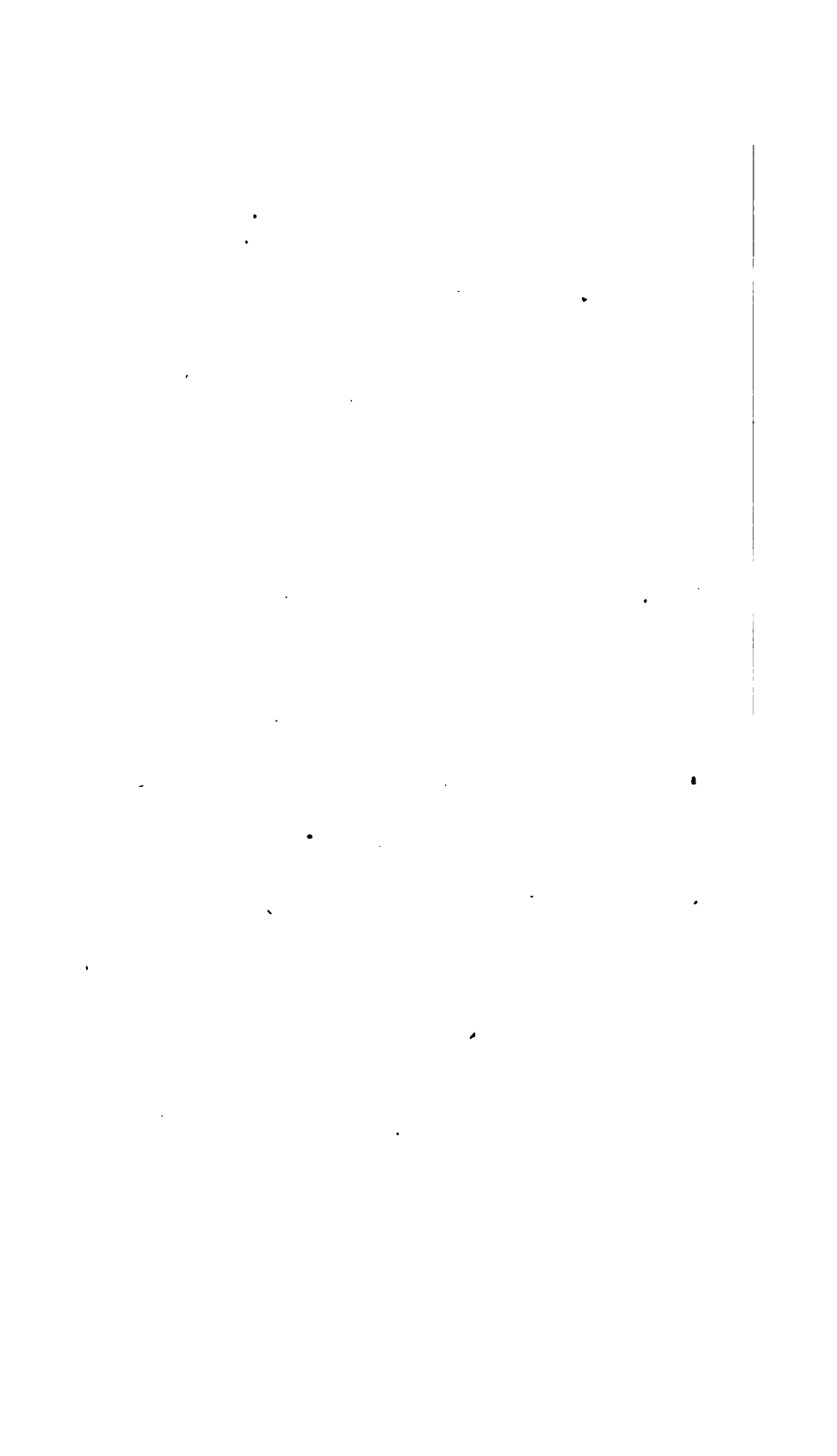
Bientôt elle aperçoit Vali  
Sous les rets d'or du crépuscule :  
Le poil tout hérissé, d'abord elle recule,  
Puis sous son corps tremblant ses jarrets ont faibli.  
Pareille au lévrier qui voit trembler la verge,  
Rampante elle s'approche, elle s'approche en rond ;

Enfin aux genoux de la vierge,  
Amoureuse et soumise, elle pose son front.

Et le ramier, l'ami fidèle,  
Le ramier, messenger d'amour,  
Sur la corne venant s'abattre à tire d'aile,  
Roucoula !... Dans l'air bleu disparaissait le jour.

## VALI REINE.

Entre le roi très-sage et le pieux brahmane,  
Comme Vali rentrait pure dans sa cabane !  
Enlacé par une liane,  
L'animal la suivait, l'animal merveilleux  
Dont le cœur bien-aimant voit plus clair que nos yeux ;  
Il la suivit jusqu'à la tombe,  
Terrible à l'éléphant et doux à la colombe.





## LES BAINS DE MER.

---

### LA MAISON.

Sage qui tient son âme ouverte à l'avenir :  
Hélas ! je vis d'espoir moins que de souvenir.  
Mon chant mêlé de plainte est pour tout ce qui tombe,  
Je visite un berceau moins souvent qu'une tombe.

Ce que j'aime ira-t-il sous la commune loi ?  
Verrai-je en mon pays, ô mon cher de Belloy,  
Tout pâlir, les enfants au langage infidèles,  
Et les men-hir brisés pour les routes nouvelles ?  
Je veux, poète ami, dans un vivant tableau,  
Montrer le temps ancien devant le temps nouveau. —

La maison du marin, dans la mer réfléchie,  
D'une chaux vive et claire est récemment blanchie ;  
Une vigne l'entoure, et devant l'humble lieu,  
Son fils entre ses bras, est la mère de Dieu.  
Malgré le poids des ans, brave encore et légère,  
Voici comme un matin parlait la ménagère :

« — La chaleur est venue et la saison des bains ;  
Mon mari, mes enfants, n'épargnons pas nos mains :  
Mettez dans chaque lit une couche de paille,  
D'un bel enduit de chaux recouvrez la muraille,

A défaut de richesse ayons la propreté,  
Une maison riante et pleine de clarté.  
Ceux que l'été conduit sur ces pauvres falaises  
Dans leurs grandes maisons avaient toutes leurs aises :  
A ces corps épuisés, à ces esprits souffrants,  
Soyons hospitaliers... Enfin, pour être francs,  
Cette saison apporte au logis une somme  
Telle que nul filet n'en recueille, mon homme !  
La dot de notre fille ainsi va s'accumulant,  
Et le fils a déjà gagné son remplaçant.  
Pour Dieu, ne grondez plus ! Des moissons aux vendanges  
Habitons le hangar, les étables, les granges ;  
A d'autres la maison : quand ils seront partis,  
Riches nous rentrerons, pauvres étant sortis. »

D'une voix qui commande, ainsi parlait la mère ;  
Mais sombre était le fils et sombre aussi le père. —

Avec leurs voiles verts, avec leurs feutres gris,  
Arrive cependant de Nantes, de Paris,  
Le monde des baigneurs. Assemblés sur la grève,  
Ils contemplent les flots qu'ils n'avaient vus qu'en rêve.  
Le grand spectacle emplit leur esprit et leurs yeux ;  
Tous, jusques aux parleurs, deviennent sérieux :  
Quel magique opéra, quelle ardente peinture  
Devant toi ne pâlit, souveraine nature !

Chaque jour a sa fête : et d'abord dans la mer,  
Dans ces flots écumeux chargés de sel amer,  
On se plonge, on reçoit les assauts de la lame,  
Et le corps affaibli se ranime avec l'âme.  
De nageurs se faisant apprentis matelots,  
Ils suivent les pêcheurs au milieu des îlots.  
Noirmoutiers à leurs pas ouvre son sanctuaire :  
Moines qui blanchissez cet antique ossuaire,  
Vous, morts dans le silence et les austérités,

Que vous devez gémir de ces légèretés !...

Mais vous vous rendormez paisibles dans vos tombes

Au long roucoulement de vos sœurs les colombes. —

Visitant chaque îlot et leurs roches à pic,

Les barques vont ainsi tout le long de Pornic.

Dans les terres parfois de longues promenades

Emportent à grand bruit désœuvrés et malades.

Les dames, hardiment suivant leurs cavaliers,

Passent, brillants éclairs, à travers les halliers ;

D'autres, qu'a transportés leur calèche superbe,

Descendent et gaiment font un repas sur l'herbe,

Tandis que sur le bord d'un taillis, à l'écart,

Son album déployé, rêve un ami de l'art.

Au retour, les bains frais où vient trembler la lune,

Le bal sous les bosquets, le concert sur la dune,

Mille intrigues ; enfin, baigneurs, vous le savez,

Les plaisirs... et les maux de Paris retrouvés.

Quel est donc parmi vous, sous un chapeau de paille,  
Ce porteur éternel d'un binocle d'écaille,  
Tout de la tête aux pieds habillé de nankin,  
Qu'une rime très-riche a surnommé faquin ?

Oh ! le fils du pêcheur et de la bonne hôtesse  
A senti son esprit déborder de tristesse.

Il quitte pour trois mois son logis, son bateau.

Adieu ! — Comme il passait sous les murs du château,

Trouvant le vieux recteur, il découvre sa tête ;

Puis, sa course reprise, à la fin il s'arrête

Près d'un immense amas de dôl-men renversés,

Énigmes pour nos temps, titres des jours passés ;

Là, tourné vers le port et sa maison natale,

Le jeune Gratien pleure, et son cœur s'exhale :

« Adieu donc, mon pays, puisqu'on n'y vit plus seul !

Enclos où dans ses bras me portait mon aïeul,

Église où tout enfant j'allais servir la messe,  
D'où si léger, si pur, je sortais de confesse,  
Adieu ! Mais, flots amers, nids des bois, prés en fleurs,  
J'emporte vos parfums, vos chansons, vos couleurs.  
Ah ! de loin j'aperçois ma barque et ses deux rames !  
Demain avec un autre elle fendra les lames...  
C'est une chose étrange en moi, cœur si chrétien,  
Frère de tous, cherchant toujours quelque lien :  
Tout, hors de mes amis, m'emplit d'inquiétude,  
J'ai besoin du silence et de la solitude.  
Bonheur de vivre seul et maître dans son bourg !  
Tout le jour on travaille, et le soir on discourt,  
Atablés en buvant sur le seuil de l'auberge,  
Puis chacun va dormir sous ses rideaux de serge.  
Le dimanche, après messe et vêpres et sermon,  
Les boules bruyamment courent sur le gazon.  
Dans mon heureuse enfance ainsi vivaient nos pères :  
Les fronts étaient joyeux, les mœurs étant sincères...

Oh ! par les citadins nos champs sont envahis !  
Mais nos souliers ferrés vont-ils dans vos pays,  
Hommes vains et légers, et vous, ces élégantes  
Par qui nos libres sœurs deviennent des servantes ?  
Ah ! si là, dans ce fond, j'en voyais un marcher,  
Ma main ferait bondir sur ses pas ce rocher !...  
Non, adieu. Dans mon cœur n'allumons point la haine,  
Et de retour, Seigneur, à la saison prochaine,  
Que, passant mon chemin sans me voir coudoyer,  
Je retrouve la paix assise à mon foyer ! »

Il partait, mais Odette avait suivi son frère :  
— « Vous me quittez, dit-elle, et vous quittez la mère ? »  
Puis elle s'arrêta, triste, sur le chemin,  
Attendant sa réponse : il lui tendit la main,  
D'une larme il mouilla ce gracieux visage,  
Et sans autre parole : « O ma sœur, soyez sage ! »



Il s'enfuit, et bientôt la poudre des sentiers  
D'un nuage blanchâtre enveloppait ses pieds.

## L'ÉGLISE.

Après six jours d'ennuis et de rudes travaux  
Pour le pain nécessaire et pour tant d'autres maux,  
Il est doux, lorsque luit le matin du dimanche,  
De voir en beau costume, habit bleu, coiffe blanche,  
A la messe du bourg venir ces travailleurs :  
Ils marchent sérieux par les sentiers en fleurs,  
A travers les grands blés, au bord des vertes haies,  
Humant à pleins poumons la senteur des futaies,  
Et ravivés par l'air, l'aspect de chaque lieu,  
Ils entrent souriants dans la maison de Dieu.

Pornic, c'est votre fête aujourd'hui : cent villages  
Dans les terres épars ou qui longent les plages

Sont venus, et pêcheurs, campagnards et bourgeois  
Encombrent le chemin et le pied de la croix ;  
Les mains serrent les mains ; on cause, on s'examine :  
Plus d'un œil est perçant, plus d'une langue est fine.  
Chut ! la cloche a sonné, la foule entre, et chacun  
Confond tous ses pensers dans le penser commun.  
Voici le Kyrié, l'Épître, l'Évangile.  
Tout le drame divin sur cet autel fragile  
S'accomplit. Mais le prêtre ôte ses ornements,  
Monte en chaire, et de là, muet quelques moments,  
Ce vieillard :

« Aimez-vous, enfants, les uns les autres,

Voilà ce que disait le plus doux des apôtres.

Après lui je dirai : Marins et paysans,

Chrétiens de toute classe, aimez-vous, mes enfants.

Ainsi vous parlerait Ève, mère des mères,

Et, serrés dans ses bras, nous nommerait tous frères...

Des frères cependant séparés, différents,  
Par l'orgueil insensé de nos premiers parents,  
Eux qui sortis pécheurs de l'unité suprême,  
Nous somment d'y rentrer par le mot divin : J'aime !  
Pour le bonheur commun, ô mes fils, aimez-vous !  
Plus de riche orgueilleux, plus d'ouvrier jaloux.  
Toujours lorsqu'à l'autel s'élèvera l'hostie,  
Élevez tous votre âme et n'ayez qu'une vie.  
Préparés par l'amour, hommes de la cité,  
Ayez donc le respect de l'hospitalité ;  
Et vous, gens du pays, accueillez avec joie  
Les frères que le ciel chaque été vous envoie. »

A ces mots, le bon prêtre ouvrit des bras tremblants,  
Et chacun l'admirait sous ses beaux cheveux blancs ;  
Sur lui les jeunes gens fixaient leurs yeux de flammes ;  
Et les vieillards pensifs, les blonds enfants, les femmes,  
Tels ceux-là qu'instruisit l'apôtre bien-aimé,

Savouraient ce discours, comme un miel embaumé.

Il reprit : « Aimez-vous avec des âmes pures,  
Et surtout aimez Dieu, vous tous ses créatures.  
Oh ! combien de motifs, marins et campagnards,  
De tourner vers le ciel votre âme et vos regards !  
Comme un père est heureux s'il a pour sa famille  
Le pain qui la nourrit et le lin qui l'habille,  
Lui, le père céleste, il vous a tout donné :  
Le grain germe en vos champs dès que l'heure a sonné ;  
Il s'élève, il mûrit, et vos granges sont pleines ;  
Brebis sur vos coteaux et moissons dans vos plaines,  
Tout abonde ; la mer, immense réservoir,  
D'innombrables poissons pour vous sait se pourvoir ;  
Vos barques sur ses flancs passent comme des reines :  
Que vos bonheurs sont grands, si grandes sont vos peines !  
Mais aimez le travail, c'est lui qui vous rend forts.  
Tirez même un orgueil permis de vos efforts :

L'animal par instinct trouve sa nourriture,  
L'homme, tel qu'un tribut, l'arrache à la nature,  
Et vous, mes paroissiens d'un jour, que des ennuis  
Autant que les plaisirs sur nos bords ont conduits,  
Laissez-vous pénétrer par leurs charmes austères :  
Tout entiers plongez-vous dans les eaux salutaires,  
Et quand de la cité vous prendrez les chemins,  
Plus riches des bienfaits répandus par vos mains,  
Saluez d'un adieu d'amour et d'espérances  
Le grand réparateur de toutes les souffrances. »  
Bientôt le saint vieillard devant l'autel chantait :  
« Allez, la messe est dite ! » — Et le chœur répondait :  
« Grâce à Dieu ! »

Voyez la pieuse assemblée,  
Dans quel ordre parfait elle s'est écoulée !  
Sous le porche ils semblaient, passant avec lenteur,  
Se rappeler encor la voix de leur pasteur...

Mais, aux bras des messieurs bruyants, les demoiselles  
Avec de grands éclats déployaient leurs ombrelles ;  
Déjà pendant la messe, on les vit maintes fois,  
Sur leurs chaises penchés, causer à demi-voix,  
Lorgner et se sourire, et c'était un scandale  
Pour ceux qui gravement à genoux sur la dalle,  
L'œil fixé sur l'autel, disaient leur oraison.  
Et voici derechef sur ce pieux gazon,  
Quand chacun prie encor pour un père, une mère,  
Pour tous ceux qui sont là sous leur monceau de terre,  
Qu'ils passent en dansant, tous ces couples légers !...  
« Ça, que viennent ici faire ces étrangers ? »

Villageois, villageois, malgré vos justes plaintes,  
Que j'en pourrais nommer de ces familles saintes :  
Mères, toutes les nuits veillant sur des berceaux,  
Magistrats et penseurs usés par les travaux,  
Que souvent vous verrez de chaumière en chaumière

Tendre secrètement une main aumônière ;  
Et le soir, près des lits, les deux graves époux,  
Et les jeunes enfants seront tous à genoux.

## LE BAL.

— « Non, ma mère, ce soir n'allons pas à la danse.  
Je suis jeune et pourtant mûre pour la prudence.  
Si mon frère était là, lui, mon ange gardien,  
J'irais, j'irais danser : avec lui tout est bien.  
— Ma fille, j'ai pour vous les plus fines dentelles,  
Jamais riche à Pornic n'en porta de plus belles.  
Venez donc à ce bal, Odette, mon espoir :  
Mes yeux dans votre éclat, mes yeux veulent vous voir. »  
Elle dut obéir ; puis, à tout ce qui brille,  
Pourquoi tenter les yeux et l'esprit d'une fille ?  
Ajoutons que ce bal, le dernier de l'été,  
Avec mille splendeurs, ce bal sera fêté :

Jongleur, feu d'artifice ; un chanteur en vacances  
Doit sur le piano soupirer ses romances.

La veille de ce jour, Gratien à son bord,  
Cabotier de Paimbœuf, près de quitter le port,  
Lisait dans un billet sans nom : « Revenez vite !  
Le mal qu'on voit en face est un mal qu'on évite. »  
Aussitôt le marin vers Pornic voyageait,  
L'âme et l'esprit troublés. Cependant chaque objet  
Tout le long du chemin comme un ami l'accueille,  
Sur sa tige la fleur et l'oiseau sous la feuille,  
Si bien (comme à vingt ans ils savent s'enchanter !)   
Qu'en mesurant ses pas il se prit à chanter :

« Marin, j'ai visité bien des terres, des îles,  
Mais dans le nouveau monde et dans le monde ancien,  
Je songeais à mon bourg parmi ces grandes villes ;  
Admirant ces pays, je regrettais le mien.



Dans les temples dorés, lorsque plein de surprise,  
J'entrais, cherchant celui qu'il faut chercher partout,  
Pourquoi rêver au saint de ma petite église,  
Entre deux pots à fleur dans sa niche debout ?

Certe en ces beaux climats bien des filles sont belles,  
Mes regards les suivaient et j'étais ébloui :  
« Cependant ta moitié, jeune homme, vit loin d'elles ? »  
Me demandait mon cœur, et je répondais : « Oui. »

A ton chant de retour, marin, je veux moi-même  
Unir un nouveau chant pour la terre que j'aime !

Le poëte est heureux à qui le ciel donna  
Un sol vierge et puissant que son cœur devina ;

Quand d'autres murmuraient : « Terre inculte et sauvage ! »  
Moi, je t'aime, ai-je dit ; tu n'es point de notre âge.

Oui, ton charme indicible est dans cette âpreté,  
Et tu lui dois ta force et ta douce fierté.

Aussi je chanterai dans mes rimes dernières  
Et tes antiques mœurs et tes nobles chaumières.

Et mon œuvre sera. Du fond de mes taillis  
Je pourrai m'écrier : Breton, j'eus un pays !...

Homère n'a chanté que les fils de l'Hellade :  
Un maître le disait, et sa voix persuade.

Mais finis, Gratien, ta chanson de retour  
Où la tristesse calme alterne avec l'amour.

— Soutenez-moi, Seigneur ! une heure, une heure encore,  
Je verrai mes parents, mes amis, ma maison,

La vierge que pour moi ma vieille mère implore :

Le retour est doux même après une saison.

Hâtez-vous donc, mes pas ! que votre course est lente !

Plus léger est mon cœur. Allez, allez, mes pas !

Ceux dont je suis aimé déjà sont dans l'attente ;

Pour les bien embrasser ouvrez-vous, mes deux bras !

Que nul ne soit absent dans la chère famille !

Qu'au foyer je retrouve et le pain et l'honneur !

Si ce joyau du pauvre avec moins d'éclat brille,

Contre un malheur si grand soutenez-moi, Seigneur ! —

Mais tous ces noirs pensers, de nouveau son jeune âge

Devant lui les chassa : le parfum de la plage

L'enivrait ; dans le port il revoit son bateau ;

Soudain, près des dól-men, sous les murs du château

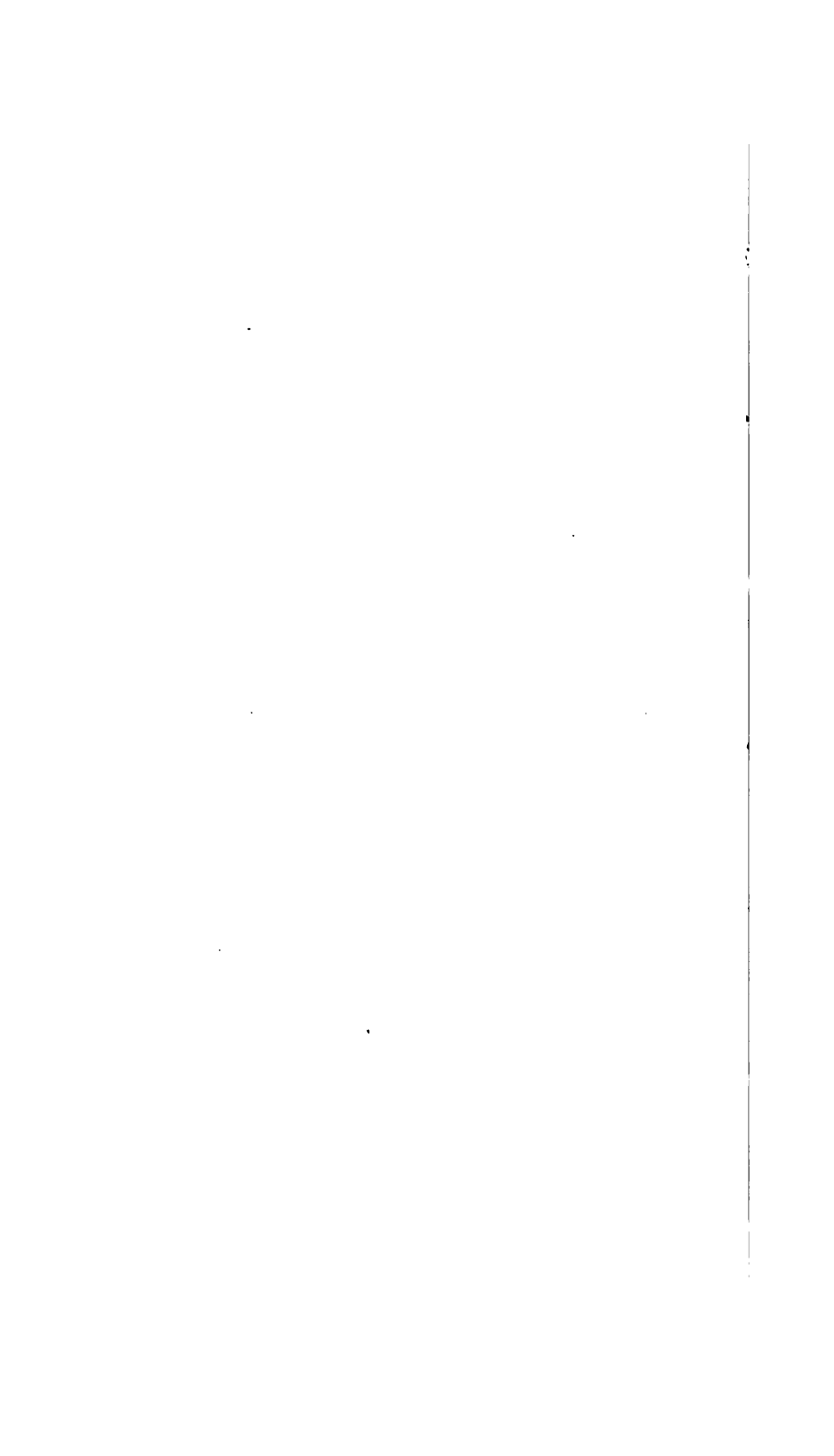
Il passe comme un cerf sans détourner la tête,

Et baigné de sueur à sa porte il s'arrête.  
Le logis est désert ! Reprenant son bâton,  
Ami fidèle et sûr qu'il ramène au canton,  
Par le bourg il s'en va pour chercher ceux qu'il aime,  
Sur la grève, à l'auberge... Ardeur chez tous la même !  
La poitrine battante et les cheveux au vent,  
Vers vous, objets aimés, que j'ai couru souvent !

Sous des arbres lointains, le son d'une musique  
L'attire; c'est le bal où la noblesse antique  
Et tous les étrangers s'assemblent ; il accourt :  
S'il a les pieds légers, Gratien n'est point sourd,  
Car, sous l'ombrage, au cri d'une voix bien connue  
Il s'élançe d'un bond : « Ma sœur ! » A sa venue,  
Cette enfant, jusque-là courageuse, pâlit  
Et, remerciant Dieu, sur l'herbe défailloit.  
Le bâton du marin et le jonc du jeune homme  
Que son habit nankin dans le pays renomme

Sonnèrent : l'étranger fut brave et de bon ton,  
Mais un jonc est flexible et dur est un bâton.

Partout qu'ils sont pressés les noirs semeurs d'alarmes !  
Les vieux parents d'Odette étaient chez eux en larmes.  
Gratien, à son bras tenant sa jeune sœur,  
Entra dans la maison, les yeux pleins de douceur :  
« Mon père, la voici. » Puis, de ses deux mains fortes,  
Maître dans sa chaumière, il en ferma les portes.



**LA TRAVERSÉE.**

---

**A M. FRÉDÉRIC MERCEY.**

**Nec sinit esse ferus.  
OVIDE.**

**« Adieu, ma ville ! adieu, grève de Ker-Roman !**

**La grande voile s'enfle et frappe le hauban,**

**Je vois monter au loin les côtes de Belle-Ile,**

**Pour la dernière fois, adieu, la blanche ville !**

Et vous, hameaux sacrés où, comme un fils pieux,  
J'errais, interrogeant l'antique Esprit des lieux,  
L'enfance dans les prés, sur son banc la vieillesse,  
Tout ce qu'enferme un cœur aimant, je vous le laisse. »  
Mais déjà le navire entrait en pleine mer,  
Tout s'imprégnait de sel et devenait amer,  
Les vagues et les vents redoublaient leur secousse,  
Les matelots juraient et l'on battait le mousse.  
« Ah ! dis-je, et de pitié mon cœur se soulevant,  
C'est une lâcheté de frapper un enfant ! »  
Le matelot rougit, mais une jeune fille,  
Aventurière, hélas ! sans amis, sans famille,  
Comme moi vint en aide au petit malheureux  
Et, dans un coin du bord, murmura : « C'est affreux ! »

Tel fut notre départ. Au terme du voyage,  
D'où vient donc ce retour vers le sombre équipage,  
Et qu'au roulis des flots en moi-même bercé,



J'achève à terre un chant sur la mer commencé ?

Oh ! ce chant, inscris-le sur tes feuillets d'ivoire,

Car c'est là, Poésie, un voyage à ta gloire,

Sirène dont la voix modère l'ouragan,

Déesse qui soumet les loups de l'Océan.

Chaque soir, bruit des vents pareils à des couleuvres,

Tumulte des marins courant dans les manœuvres,

Féroces coups de mer ; puis, au jour renaissant,

Cette fièvre des flots par degrés s'apaisant ;

La voile est sans haleine et, sur une mer d'huile,

Comme un phoque s'endort le navire immobile.

Alors, quand sur le pont l'équipage étendu

Se reposait, l'un fumant, l'autre en rêves perdu,

Quand la chaudière aussi, par le mousse allumée,

Sur nous joyeusement répandait sa fumée,

La jeune fille alors, les yeux vers l'horizon,

A ce monde inconnu jetai une chanson,  
Le peuplait de châteaux, d'amoureux, de féeries,  
Tant que nul ne troublait ses longues rêveries.  
Parfois, vers un gros livre ouvert sur mes genoux,  
Je voyais lourdement se traîner tous ces loups :  
« Lisez-nous, disaient-ils, quelque nouvelle histoire,  
Celle d'hier remplit encor notre mémoire. »  
Sauvage naturel, mais instinct vierge et prompt :  
Dès que la voix de l'Art l'interroge, il répond !  
Comme l'aile des vents sur la cime des lames,  
L'émotion courait rapide sur ces âmes,  
Un mot assombrissait leurs yeux, ou, sans efforts,  
Le rire sur leur lèvres arrivait à pleins bords.  
Oh ! lorsque le récit, grave mais sans emphase,  
Loin du monde présent les tenait en extase,  
Malheur à l'importun qui ramenait du ciel  
Ces esprits enivrés ! ainsi le bon Mikel,  
Obligé de passer, de repasser sans cesse,

Pauvre mousse, essayait toujours quelque rudesse.

— « Mikel, disais-je alors, sur le banc assieds-toi.

En maître tu sais lire, un instant lis pour moi. »

Et le cercle s'ouvrait, et ce timbre sonore

Au charme du récit prêtait son charme encore,

Et des yeux des marins mes yeux voyaient sortir

Des larmes, à la voix de cet enfant martyr.

Poésie, ô parfum, accord, divine flamme,

Du livre de l'enfant, des chansons de la femme

Ainsi tu t'exhalais ! Ainsi pacifié,

Le plus dur se laissait aller à la pitié !

Une nuit (froide nuit où, selon ma coutume,

Je marchais sur le pont en défilant la brume,)

Le patron m'aborda, puis sa main dans ma main :

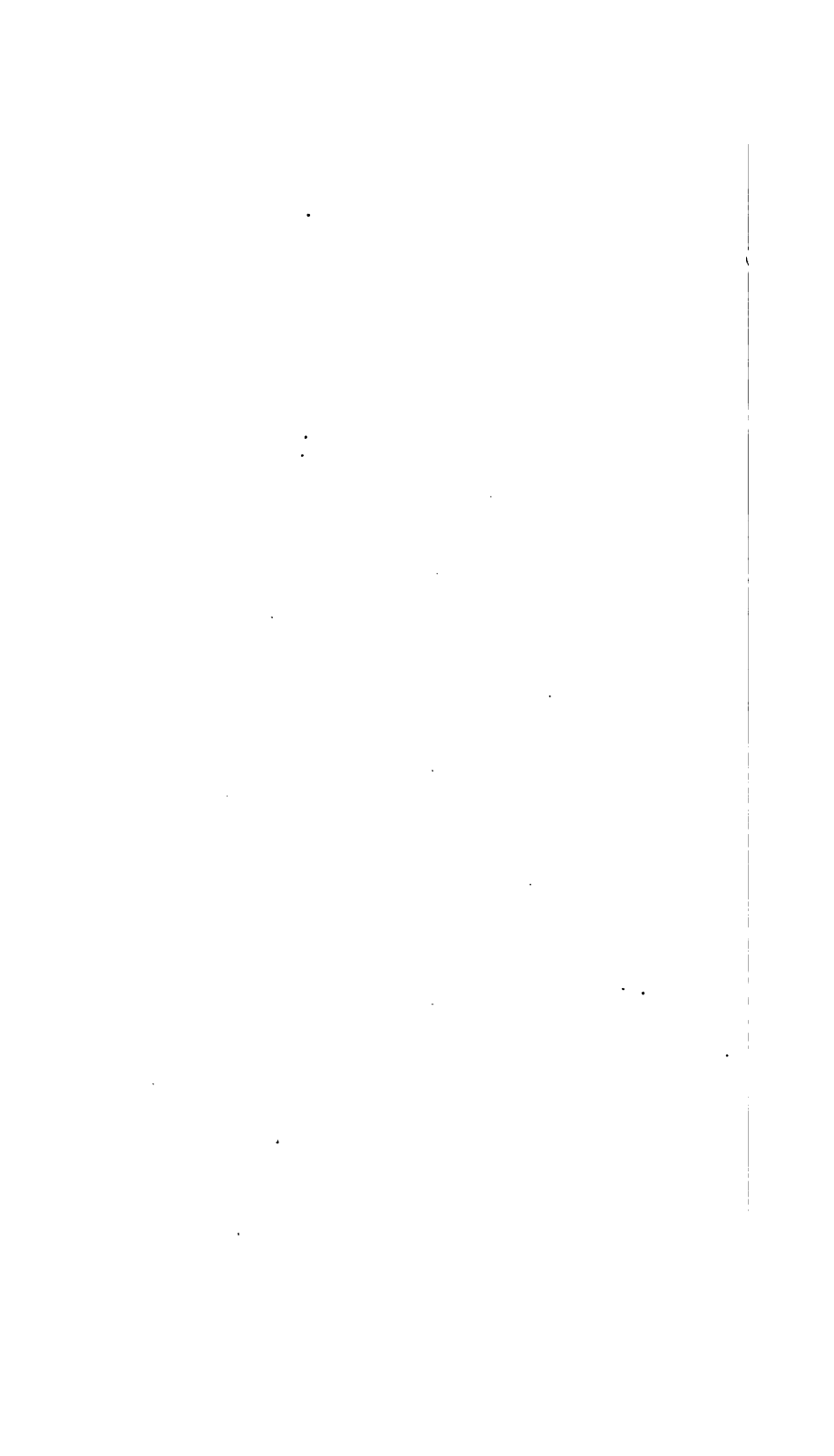
« Ah ! si l'on m'eût montré plus jeune mon chemin !

Me dit-il brusquement, car je suis un sauvage...

Mais on peut, grâce à Dieu, se refaire à tout âge. »

Au point du jour, le vent souffla plus attiédi,  
Sur nous se déployait le ciel bleu du Midi.  
Sous les reflets dorés de ce soleil d'automne,  
Quand le côtier breton entra dans la Garonne,  
Les jurements, les cris n'éclataient plus à bord :  
Chaque homme à son travail se tenait doux et fort,  
Le mousse à pleine voix chantait sur un cordage,  
Et la femme envoyait ses rêves au rivage,  
Partout avec bonheur régnait l'ordre prescrit :  
Le navire semblait conduit par un Esprit.

## **CYCLE**



## I

## HARMONIES.

Fleurs de l'Art, mêlez-vous aux fleurs de la Nature :

Que sous des rameaux verts une blanche sculpture

Avec grâce s'élève et charme le regard !

De même au bord des eaux grandissant au hasard

    Ou dans les landes sans culture,

Fleurs des champs, mêlez-vous aux nobles fleurs de l'Art :

Ainsi tout se complète, et s'accorde, ou s'épure.

En Cornouailles.

## II

## LES PÉLERINS.

Doucement enlacés, et l'épouse et l'époux

Un matin cheminaient sur leur cavale blanche :

— « Vers quel Pardon ainsi, jeunes gens, allez-vous ? »

« C'est demain un jour de dimanche.

— « Sous les chênes voyez cette église au toit bleu :

« A son divin patron nous allons faire un vœu,

« On revient trois de sa chapelle. »

La femme de rougir ; mais, dix mois révolus,

Fière de son bonheur, elle ne rougit plus :

Deux beaux enfants pendaient à sa double mamelle.



## III

## NOUVEAU PROVERBE.

---

D'autres pourront s'asseoir, Maglor, à votre fête :  
On a tué le porc, on a chauffé le four,  
Vos filles, vos garçons travaillent nuit et jour,  
Un baril de vieux cidre et qui porte à la tête  
Est percé sous la grange, et vous n'épargnez rien ;  
Mais au seuil de la ferme est un énorme chien,  
Aboyeur hérissé dont l'œil fauve est d'un traître,  
Un hideux trouble-fête, et les cœurs empressés  
Qui chez vous s'en venaient par lui sont repoussés :  
Et moi je dis : « Tel chien, tel maître. »

## IV

## LA COULEUVRE.

Le lait pur de la vache avait le goût des fleurs,  
Son beurre doux et frais semblait une ambrosie,  
Tant chaque fleur des prés et chaque herbe choisie  
Aux mamelles versaient leurs parfums les meilleurs ;  
Un soir le lait coula sanglant : « Oh ! la couleuvre  
Aura sucé les pis ! Je reconnais son œuvre, »  
Dit, en jetant le vase un pâtre épouvanté !  
Hélas ! ainsi j'ai vu, par audace ou par ruse,  
La vipère se pendre au sein blanc de la Muse :  
Son lait ne coula plus, que trouble, ensanglanté.

## V

## LES DEUX CIERGES.

---

A son lit d'agonie et le père et la mère  
Avaient mis un double flambeau,  
Comme pour lui montrer, dévotion amère !  
Les lueurs qui devaient la conduire au tombeau ;  
Mais cet apprêt funèbre épouvanta la vierge ;  
Sa main faible et pâlie indiquant chaque cierge,  
Fit signe d'éloigner cette affreuse clarté. —  
Auréole douce et fidèle,  
La vierge avait sa pureté  
Qui depuis le berceau rayonnait autour d'elle.

## VI

## A MARIE.

Restez inconnue, ô Marie,  
A filer loin du bourg près de votre foyer,  
Tout aux soins de la métairie  
Et des fils que le ciel voulut vous envoyer.  
Mais riez avec moi d'une méprise étrange :  
Une fée au teint noir fut prise pour un ange,  
Pour vous, ô fleur du Scorff, ô perle de l'Ellé !  
Légère comme l'hirondelle,  
Lorsqu'enfants nous courions, pieds nus, le long du blé,  
Vous que l'amour fait immortelle !

## VII

## LA BRAHMINE.

Traduit de Vyasa.

Belle comme Lackmi, la déesse immortelle,  
La vierge Sâvitri devint grande comme elle ;  
Treize ans elle grandit en beautés, en vertus,  
La merveilleuse enfant aux doux yeux de lotus ;  
Enfin l'heure lui vint d'être une fiancée,  
Et les hommes, épris de sa taille élancée,  
De ses bras arrondis et semblables à l'or,  
Murmuraient : « Quel héros gagnera ce trésor ?  
« O belle forme étincelante !  
« De l'éclat du jeune âge elle est comme brûlante. »

## VIII

## A SÉLÈNÉ.

D'Orphée.

Habitante des airs, ô Lune vigilante,  
Qui chaque mois vieillis, rajeunis tour à tour,  
Blanche reine des cieux, sur ta route brillante  
Tout un chœur étoilé te suit, divine cour !  
Amante de la paix et de la joie aimable,  
Lune, vois nos plaisirs et sois-leur favorable ;  
Protectrice des bons, écarte le danger ;  
O gardienne des nuits, vierge au sommeil léger !

## IX.

## TIRÉSIAS.

De Callimaque.

C'était sur l'Hélicon, au bord de l'Hippocrène.  
Sous les arbres régnait le calme du midi,  
Quand la noble Pallas (ô Sages, votre reine!)  
Vint plonger son beau corps dans le bain attiédi ;  
Or un jeune chasseur, enfant à tête blonde,  
Par une ardente soif vers la source conduit,  
Put voir, l'infortuné, dans le cristal de l'onde  
Un spectacle divin aux mortels interdit.  
Elle se courrouça, la sévère déesse :  
— « Jeune homme, sois puni !... je te plains cependant. »  
Hélas ! il avait vu sans voiles la Sagesse,  
Un nuage couvrit les yeux de l'imprudent.

## X

## A VÉNUS.

D'Horace.

O reine de Paphos, Vénus, aux blonds cheveux,  
Abandonne aujourd'hui la riante Cythère  
Pour la maison splendide où t'appellent les vœux  
Et l'encens de Glycère.

Vienne l'enfant Amour qui mène à tes côtés  
Les Grâces déliant leurs légères ceintures,  
La jeunesse sans toi trop pleine d'âpretés ;  
Et vienne aussi Mercure.



## XI

## ÉPIGRAMME.

De Virgile.

J'ai fait des vers, un autre en eut tous les honneurs.  
Vous pour un autre aussi portez sous les chaleurs,  
    Brebis, vos toisons blanches ;  
Vous pour un autre aussi posez, oiseaux chanteurs,  
    Votre nid sur les branches ;  
Vous pour un autre aussi, grands bœufs, de vos sueurs  
    Fertilisez les terres ;  
Vous pour un autre aussi, pompez le suc des fleurs,  
    Vous, abeilles légères.

## XII

## PRIÈRE.

De Synésius.

Inconnu des mortels pouvoir connaître Dieu,  
Et vivre en paix des jours obscurs, tel est mon vœu.  
Compagne du vieillard vienne à moi la Sagesse,  
Même pour le jeune homme elle vaut la richesse :  
Excellente à tous deux ! Avec un doux souris  
Elle endure les maux dont nos jours sont aigris.  
Seulement écartez, ô ciel, de mes études  
La sombre pauvreté, source d'inquiétudes ;  
Pour qu'au seuil du voisin je n'aie pas m'asseoir,  
Que j'aie une chaumière où reposer le soir !...  
De là montant enfin vers sa cause suprême,  
Mon âme deviendra comme Dieu dans Dieu même.

## XIII

## AUX PRÉCURSEURS.

Des Hymnes de l'Église.

Disciples du Seigneur bien avant sa venue,  
Justes, noble cohorte et souvent méconnue,  
O premiers pères des croyants,  
Qui pourrait célébrer par de dignes louanges  
Vos espoirs, vos ardeurs? Frères humains des anges,  
Cœurs illuminés, ô voyants!  
Ici-bas étrangers, vous méprisez le monde,  
Et c'est sur l'esprit seul que votre espoir se fonde  
Pour décider des biens promis;  
D'en bas vous contemplez les choses éternelles...  
O Seigneur, donnez-nous aussi de fortes ailes!  
Ailes, fuyons aux saints parvis!

## XIV

## CANZONE.

De Pétrarque.

Comme elle avait au front l'enseigne de l'Amour,  
Mon faible cœur s'éprit pour une pèlerine  
Plus qu'une autre honorable et, sur la mousse fine,  
J'allais en la suivant de détour en détour ;  
Quand de loin une voix sévère, une voix haute :  
« Oh ! que de temps perdu dans ce bois ! quelle faute ! »  
Moi, tout pensif alors, regardant à l'entour,  
Je cherche à me blottir sous un épais feuillage ;  
Là, je reconnus bien mon périlleux voyage,  
Et m'en revins honteux presque au milieu du jour.

## XV

## LES VANNEUSES.

---

Légères sur leurs escabelles,  
Debout, les bras tendus, elles vannaient ces belles ;  
Sur la grève de Loc-Tûdi,  
Elles vannaient leur seigle au soleil de midi :  
La balle volait sur les ondes  
Et sur un drap tombait le grain des moissons blondes,  
Longtemps j'admiraï leur beauté,  
Puis je dis dans mon cœur, dans mon cœur attristé :  
Souffle du ciel, vivante flamme,  
Hélas ! si l'on pouvait aussi vanner son âme !

En Cornouailles.

## XVI

## AMITIÉS.

---

Le soir où j'arrivai, le chien noir dans sa loge  
Aboya, les deux chats accroupis sous l'horloge  
Hérissèrent leurs poils et l'enfant, réveillé,  
Dans son berceau se prit à vagir, effrayé,  
La fermière sur moi fixait un œil farouche ; —  
Si j'arrive aujourd'hui le rire est sur sa bouche,  
L'enfant me tend les bras au bord de son berceau,  
Le chien sur mes genoux vient poser son museau,  
Sur la cendre à mes pieds les chats viennent de même :  
Les voilà tous amis de celui qui les aime.

## XVII

## AUX FERMIERS DE COAT-FORN.

Misères ! On ne voit que porteurs de besaces,  
Haillons et membres nus sortant de leurs crevasses,  
Enfants hâves, vieillards perclus, êtres hideux...

Sans compter les pauvres honteux.

Braves gens, vous savez combien, en moins d'une heure,  
Sont venus en priant près de votre demeure,

Mais à tous s'ouvrait votre main...

Oh ! puisse, à travers champs, toute miette de pain  
Qui tombe se changer en un beau grain de seigle !  
Le ciel donne à la main qui donne : c'est la règle.

## XVIII

## UN BAPTÊME.

Devant un frais jardin quand elle vint au monde,  
Sous ses cheveux légers elle parut si blonde,  
Que son père la prit sur son cœur, l'embrassa,  
Et, d'amour rayonnant, ainsi la baptisa :

« Oui, sous les arbres verts et sur l'herbe odorante,  
« Tu seras tout le jour comme une abeille errante;  
« Et, dans mes longs travaux, souvent, pour m'apaiser,  
« Tu viendras m'apporter le miel de ton baiser :

« Va donc sur la fleur blanche et sur la fleur vermeille,  
« Enfant aux cheveux d'or qu'il faut nommer ABEILLE. »



## XIX

LES PROFANATEURS.  

---

Sur sa base rayonne une blanche statue,  
L'envieux passe et brise un doigt ;  
Une antique maison est bien vite abattue,  
Le chêne de cent ans tombe dès qu'il le voit ;  
Il mutile son chien, puis d'une main grossière,  
Il prive le coursier de sa noble crinière ;  
Vous, fils des laboureurs, coupant vos longs cheveux,  
Celts, il vous transforme en artisans hideux :  
Lors, sifflant comme la couleuvre,  
Laid il se réjouit de la laideur, son œuvre.

## XX

RÉSUMÉ.  

---

Idylle, tu me pris tout enfant par la main  
Et sur mon sol natal m'indiquas mon chemin ;  
Puis, moi, je te montrai, belle vierge celtique,  
Aux fils des Franks charmés de ta grâce rustique.  
Ils ont su par tes chants dans les bois, sur la mer,  
Comme parlent ceux-là qui vivent en plein air :  
Chez nous des travailleurs rustiques, point de rustres,  
Point de noms affadis ni lourds, des noms illustres ;  
C'est un Brenn, un Ban-gor, ou bien c'est un Mor-gan :  
Notre histoire se perd au loin dans le roman.

**POÉTIQUE NOUVELLE**



## POÉTIQUE NOUVELLE.

---

### CHANT PREMIER.

#### LA NATURE.

**Exposition.** — Divine mission de la Poésie. — Ses trois sources. — La première est dans la Nature, symbole de Dieu. — L'initiation du poète : un Viatique. — Hymne à la Nature. — Les Faneurs, tableau rustique ou idylle. — Chant d'un pâtre.

Aux maîtres renommés par la plume et la lyre,  
Ceux qu'on aime à chanter et ceux qu'on aime à lire,  
Votre hommage, ô mes vers ! Puis, libres, commençons :  
Aux poètes futurs s'adressent nos leçons.

Lorsque le sage Horace ou Boileau, jeunes aigles,  
Aura su vous soumettre au frein d'or de ses règles,  
Vous montrant ce que l'art n'avait point révélé,  
Et vous guidant moi-même en votre essor ailé,  
Je veux vous emporter, troupe ardente et choisie,  
Sur les riches terrains où naît la poésie.  
Gloire à nos devanciers, à leur savoir profond !  
Ils ont donné la forme, et j'indique le fond.

Au prêtre d'enseigner les choses immortelles ;  
Poète, ton devoir est de les rendre belles.  
L'homme à peine était né, qu'il était tout en pleurs :  
Dieu lui donna le chant pour calmer ses douleurs,  
Et pour lui rappeler doucement, par son charme,  
Le radieux séjour qui n'a point vu de larme.  
Du ciel viennent les vers, qu'ils remontent au ciel !  
Tel l'éclair ; et malheur au cœur matériel  
Qui, tout à ses calculs, appelle une chimère

La douceur de Virgile et la grandeur d'Homère !  
Mais, aux plus mauvais jours, l'Esprit garde à l'écart  
Des serviteurs à Dieu, des fidèles à l'art :  
La prière fervente où le chant les convie,  
Et les plaisirs de l'âme ennoblissent leur vie.

Vous pour qui l'Idéal alluma son flambeau,  
Venez donc, suivez-moi sur la route du Beau.  
Dans son triple sentier que j'ai tenté d'avance,  
Trois mots étaient écrits : « Je sens, j'aime, je pense. »  
Que peut l'homme de plus ? — Comment s'est éclairci  
Le voile qui couvrait ces trois mots, le voici.  
Par une histoire vraie il faut ouvrir ce livre :  
Le poète est formé de tout ce qui fait vivre.

Bonheur de revenir, et j'y cède toujours,  
Vers sa pieuse enfance et ses jeunes amours !  
Le jeudi saint, un pâtre, entrant au presbytère,

Le front tout en sueur et d'un air de mystère,  
Dit : « Ma mère est malade ! » Aussitôt le recteur,  
Avec l'huile prenant le pain consolateur,  
Me choisit pour son clerc... O belle matinée !  
O printemps de ma vie ! ô printemps de l'année !  
La verdure et les fleurs, les nids et les chansons !  
Des troupeaux en amour courant sur les gazons !  
Les branches sur nos pas secouaient leurs rosées,  
Et des vapeurs flottaient aux collines boisées,  
Et les mouches à miel, les papillons joyeux  
Passaient et se croisaient légers devant mes yeux.  
N'était-ce point assez de fraîcheur matinale  
Pour faire épanouir une âme virginale ? —  
Nous arrivons. La femme était là sur son lit ;  
Le prêtre s'agenouille à son chevet ; il lit  
Les mots du rituel ; penché vers la malade,  
Il l'exhorte, et sa voix ranime et persuade ;  
Il étend l'huile sainte et présente le pain.



« Heureuse ! disait-il ; bientôt sur le chemin,  
Femme heureuse ! Oh ! mourir si près du grand dimanche !  
Du tombeau dans trois jours elle aussi sera franche. »

Avide d'avenir, il rêvait un tel sort ;  
Ses jours, il les aurait donnés pour cette mort...  
Dans un autre avenir, moi, je plongeais mon âme :  
C'était la terre en fleur, c'était le ciel en flamme  
Qui vers eux attiraient ma pensée et mes sens ;  
J'ouvrais à la beauté mes bras adolescents.  
Or une douce fille, enfant comme moi-même,  
Légère, les pieds nus, vint à passer : « Je t'aime ! »  
Lui dis-je dans mon cœur. Je vis briller ses yeux,  
Et je suivis ma route encor plus radieux.  
La nature, l'amour, la parole d'un prêtre  
Avaient en un seul jour fécondé tout mon être.

Ami de l'Idéal, mets ta main dans ma main,  
Et je te conduirai par le même chemin.

Dans son berceau rustique heureux est le poète  
Que la Nature aima d'une amitié secrète,  
Qu'elle a, mère jalouse, élevé dans ses bras :  
Celui qui n'a point bu son lait ne vivra pas.  
Gravissons la montagne. A l'ombre des vieux chênes,  
Des Celtes, nos aïeux, les traces sont prochaines.  
Plus d'un barde a chanté, là, devant ce *men-hir* :  
Évoquons en passant la voix du souvenir.  
De l'heureuse Nature harmonieux royaume !  
Oh ! comme tout fleurit, tout brille, tout embaume !  
De verdure entouré, de verdure couvert,  
On avance sans bruit sur un beau tapis vert ;  
L'extase par moments vous arrête, et l'on cueille  
Autour d'un tronc énorme un léger chèvrefeuille ;  
On s'étend sur la mousse au pied d'un frais bouleau,  
Et tout près, sous des fleurs, on entend couler l'eau.  
Alors, à deux genoux, et les mains sur la terre,  
Le voyageur, pareil au faon, se désaltère ;

Et merles à l'entour, grives, chardonnerets  
Emplissent de leurs voix le dôme des forêts,  
Voletant, sautillant, du bec lissant leurs ailes,  
Et de leurs yeux si clairs jetant des étincelles.  
Ainsi dans ces concerts, ces parfums, ces couleurs,  
Celui qui les a faits, oiseaux, arbres et fleurs,  
Se révèle. Partout Dieu présent, Dieu sensible !  
Dans la création l'Invisible est visible :  
Le symbole s'entr'ouvre, et sous le voile d'or,  
L'Être pur apparaît, plus radieux encor.  
Le poète inspiré, tout en foulant les herbes,  
Monte, l'esprit plongé dans ces mythes superbes :  
Hier tout était sombre, et tout brille aujourd'hui ;  
Dieu vit dans l'univers, tous deux vivent en lui ;  
En suivant ce penser divin qui l'accompagne,  
Haletant, il atteint le haut de la montagne :  
Spectacle encor plus grand qui revient l'exalter !  
Son cœur enfin déborde et se prend à chanter.

— « Fille de Dieu, Nature, ici je te salue,  
Et dans ta profondeur, et dans ton étendue !  
La terre est sous mes pieds, sur mon front est le ciel,  
Et devant moi la mer, miroir universel.

Dans tes variétés, salut, grande Nature !  
Je te retrouve en moi débile créature :  
Car l'homme, où vont s'unir les éléments divers,  
L'homme est un résumé de l'immense univers.

Aimant des minéraux ou séve de la plante,  
Flammes de l'animal, triple force opulente,  
Tout se condense en l'homme, il est tout à la fois :  
De là vient son orgueil ; — qu'il y cherche ses lois !

Globes obéissants, chacun à votre place,  
Harmonieusement vous roulez dans l'espace,

Chevelus, annelés, opaques, lumineux,  
Selon que l'a voulu celui qui dit : « Je veux. »

L'homme seul, infidèle à la main qui l'envoie,  
Vers cent buts opposés s'égaré dans sa voie ;  
Du maître qui l'attend, il perd le souvenir :  
Mais libre il peut errer, libre il peut revenir.

Nature, sois en tout son guide, son modèle :  
Qu'il revienne à son toit comme fait l'hirondelle,  
Que l'abeille savante et les sages fourmis  
Longtemps aux mêmes lois le retrouvent soumis !

Flots des mers, montrez-lui le calme après l'orage ;  
Dans son cœur, ô lions, versez votre courage ;  
Grands bœufs, patiemment attelés tout le jour,  
Donnez-lui la douceur, et vous, ramiers, l'amour.

Êtres inférieurs, soyez pourtant ses guides :  
Comme vers le soleil les aigles vont rapides,  
Qu'il s'élève léger vers le soleil divin ;  
Connaissant son départ, qu'il arrive à sa fin ! »

Mais le jour fuit : adieu, promontoires sauvages !  
Adieu, pêcheurs errants et sonores rivages !  
Sur les flots, sur les monts, dans les airs, en tout lieu,  
Notre hymne a salué la présence de Dieu :  
De ces graves pensers l'âme nourrie et pleine,  
En silence il est temps de regagner la plaine.  
Si la pente est rapide, un terrain déboisé  
A celui qui descend fait le chemin aisé...  
Quels limpides ruisseaux traversent ces prairies !  
Les faucheurs sont à l'œuvre ; au loin les métairies  
Exhalent leur fumée humble et lente ; les voix  
Des dogues inquiets, les chants des villageois  
Arrivent jusqu'à nous par bouffée ; un chien passe

En flairant le sentier, œil en feu, tête basse ;  
Mais le gibier oublie en son trou sûr et noir  
Le chasseur regagnant à vide son manoir :  
« O braves gens, le foin a rempli vos charrettes !  
Comment poussent les blés ? — Nos voitures sont prêtes  
Pour le temps où viendront les seigles et les blés ;  
Nos granges, nos hangars ne sont jamais comblés :  
A Dieu de les remplir ou de les laisser vides !  
Nos cœurs sont désireux, mais ne sont point avides. »

Ah ! voici quels propos sortis de nos cantons  
Pour vous m'ont inspiré tant de vers, ô Bretons,  
Et comme de mon cœur à mes lèvres encore  
Vient une idylle fraîche envieuse d'éclore  
Pour ces bruns laboureurs, Celtes aux longs cheveux,  
Noblement appuyés sur le cou de leurs bœufs !  
Mais le bétail revient, et des landes verdâtres,  
Joyeuse, arrive aussi la voix claire des pâtres ;

Ils passent, ramenant leurs vaches, leurs moutons ;  
Comme chef de la bande, un d'eux chante ; écoutons :

« Non, je n'ai point trouvé le voile d'une fée !  
La bague de Merlin, je ne l'ai point trouvée !

Dans l'air, au fond des lacs perfides et dormants,  
J'aurais pour mes amours cherché ces talismans.

Un nid que désirait une enfant de mon âge  
Ce soir m'a fait quitter troupeaux et pâturage ;

J'apporte mon trésor : un beau nid de pinson,  
Qui pourrait défier tisserand et maçon ;

Le dehors semble un mur tout revêtu de mousse,  
Au dedans tout est plume et laine fine et douce.



Que ces œufs sont légers ! J'en veux faire un collier,  
Avec vos cheveux d'or, Anna, pour le lier.

Si je puis le passer sous votre coiffe blanche,  
Pour une jeune sainte on vous prendra dimanche. »

Et les graves parents, à ces jeux enfantins,  
De sourire, songeant à leurs rians matins...  
Mais voici l'*Angelus* ! Et les fils et les pères  
Se signent et trois fois récitent leurs prières :  
Puis les lourds chariots où s'entasse le foin  
Au fond des chemins creux se perdent ; tout au loin,  
S'exhalent par instants les soupirs de la grève,  
Et le croissant léger sur la forêt s'élève.

Oui, c'est dans les hameaux, c'est à l'ombre des bois,  
Au pays enchanté des parfums et des voix,  
Que dans chaque saison, de froidure ou de flamme,

L'homme sent bien la vie et voit grandir son âme :  
Et s'il est né chanteur, dans le chœur des oiseaux,  
Poète, il redira les rustiques travaux,  
Les usages venus des races primitives,  
Et la jeunesse heureuse et ses amours naïves.  
Il est beau, quand tout meurt, flétri par l'intérêt,  
Seul, comme un prêtre antique errant sous la forêt,  
De recueillir en paix son exhalaison pure  
Pour raviver le monde à ton souffle, ô Nature !

## CHANT DEUXIÈME.

---

### LA CITÉ.

La seconde source de la Poésie est en nous-mêmes. — Paris. — Dans la cité surtout se développent les diverses affections de l'Âme. — Genres divers qui les expriment. — La satire. — Une élégie. — Évocation d'un drame. — De la comédie d'après Molière.

Ajoutons une corde au divin instrument !

O fils de la Nature, esprit doux, cœur aimant,

Nous sommes dans Paris, Paris la grande ville,

Immense tourbillon où la foule servile

Est mêlée à la foule ivre de liberté,

Où l'irréligion touche la piété.

Ici tout se confond : le sacré, le profane ;

La sœur de charité, l'impure courtisane ;

La pauvreté honteuse et le luxe insolent.  
La médiocrité marche sur le talent ;  
Le génie épuisé, pâle, à bout de ressource,  
Meurt, tandis qu'un pervers sort enflé de la Bourse...  
Dût ton cœur se briser, poète, cependant  
Il faudra te plonger au fond du gouffre ardent,  
Comme Dante, il faudra dans cet enfer descendre :  
Va vivre dans le feu, nouvelle salamandre !  
Satire, jette ici tes austères leçons !  
Ah ! si les murs s'ouvraient de toutes ces maisons,  
Par les brumeuses nuits, par les sombres novembres,  
Des cris de désespoir viendraient de bien des chambres !  
Juste indignation, éclate ! Nuit et jour,  
Heurte au seuil des palais, hante le carrefour ;  
Tes tablettes en main, comme un censeur antique,  
Va partout relever la morale publique,  
Et punir les forfaits, et venger les malheurs.

Que l'Élégie aussi laisse couler ses pleurs !  
Lorsque sa brave sœur, l'œil en feu, se courrouce,  
Elle arrive à pas lents, mélancolique et douce,  
Plaignant les maux soufferts, consolant l'amitié,  
Et versant dans les cœurs endurcis la pitié.  
Mais sous les noirs cyprès, toujours, sainte Élégie,  
Ta paupière n'est pas de pleurs amers rougie.  
Un enfant inconnu, perdu dans la cité,  
Ainsi nous raconta ses belles nuits d'été.  
Poète, il avait fait de sa vie un poème.  
Marne, en suivant tes eaux, il rêvait sur lui-même.  
Vous l'avez vu souvent, fermes de Bagnolet,  
Dans vos crèches, heureux de s'abreuver de lait,  
Pleurer sur un roman au bord d'une fontaine,  
Puis à regret marcher vers la ville lointaine ;  
Pourtant l'humble rimeur, dans Paris endormi,  
Savait (lisons ses vers) retrouver un ami :  
« Il chante tous les soirs, prisonnier dans sa cage,

Comme libre il aurait charmé le vert bocage ;  
Prêt au moindre danger à reprendre son vol,  
Il chante à plein gosier, le fervent rossignol !  
Dès que le bruit roulant des dernières voitures  
S'éloigne, que, fermant partout leurs devantures,  
Les marchands fatigués vont chercher le repos,  
Lorsque des grands hôtels les lourds battants sont clos,  
Lui d'emplir les maisons, les places, les arcades,  
De ses traits cadencés, de ses longues roulades !  
Et moi qui m'en reviens, solitaire chanteur,  
Murmurant les accords échappés de mon cœur,  
Je m'arrête pensif devant cette fenêtre,  
Et, les yeux vers le ciel, j'écoute le doux être ;  
Au milieu de Paris je retrouve les bois,  
Et comme d'un grand maître on applaudit la voix,  
Souvent je dis : « Bravo ! bravo ! mon noble frère ! »  
Alors c'est un silence ; et plus forte et plus fière,  
La gorge s'enfle, éclate, et mille effusions

Font jaillir le torrent des modulations...  
Ainsi, quand la cité sommeille taciturne,  
S'éveille entre nous deux le rendez-vous nocturne ;  
Le poète revient près de l'oiseau captif ;  
Il rêve et s'attendrit à son accent plaintif,  
L'honore, le console, et bien des fois lui-même  
Il rentre consolé par ce chanteur qu'il aime.  
Oh ! si vous découvrez quelque barde ignoré,  
Et qui seul, à l'écart, chante en désespéré,  
Penseur, arrêtez-vous, et dites sur la route :  
Il est dans le silence une âme qui t'écoute. »

Comme les grands déserts ont plus d'une oasis,  
Paris a donc lui-même un abri pour ses fils,  
Où leurs larmes parfois s'épanchent moins amères,  
Où ceux qui sont en proie aux fiévreuses chimères  
De la gloire naissante et des jeunes amours  
Trouvent, non sans douceur, l'oubli des mauvais jours ;

Et, grâce à l'art des vers, là leurs mélancolies  
Par des cœurs éprouvés se sentent accueillies.

Mais entends-tu gémir les tragiques douleurs ?  
L'homme, hélas ! n'est jamais sans un sujet de pleurs.  
Nous voici parvenus sur la place publique...  
Dans un marais de sang ici la France antique  
Disparut ! Un roi saint, son épouse, sa sœur,  
Un poète au cœur d'or, généreux défenseur,  
Et de saints magistrats, et des prêtres sublimes,  
Des femmes, des vieillards, et cent mille victimes !  
Une pierre a couvert le hideux échafaud,  
Mais le sang fume encore, il bout, il parle haut.  
O sombre tragédie ! ô drame lamentable !  
Que nous font désormais les héros de la Fable,  
César même et Brutus, le stoïque assassin ?  
Là mourait un tyran, ici mourut un saint.  
Toute une nation, justement affranchie,



Soudain ivre de sang et folle d'anarchie,  
A son brillant passé sans regret dit adieu,  
Répudiant ses mœurs, ses grands hommes, son Dieu.  
Ceux qui la conduisaient dans sa nouvelle voie  
De ses déchainements les premiers sont la proie ;  
Puis sous le couperet elle traîne en janvier  
Celui que tout martyr aurait droit d'envier ;  
Aux mains de trois bourreaux, sur cette horrible place,  
On dépouille le Christ devant la populace,  
Le doux Capétien, le fils de saint Louis,  
Au front loyal et pur, orné de fleurs de lys,  
L'esprit haut, le cœur tendre appelé Louis-Seize,  
Client par qui vivront Malesherbe et Desèze !  
Mais l'hostie a changé l'échafaud en autel,  
Et l'âme en pardonnant s'éleva vers le ciel.

A présent, levez-vous pour les races futures,  
Fleurs d'une ère nouvelle, institutions pures,

Libre fraternité, droit pour chacun égal :  
Bien, durement acquis, répare enfin le mal !  
De tes palmes surtout décorant notre histoire,  
Emporte nos guerriers dans tes bras, ô Victoire !  
Sur la place sanglante et sur le boulevard,  
Chants de mort, taisez-vous ! Sonne, Chant du Départ !  
Hoche, Marceau, Desaix, toi, jeune Bonaparte.  
Soldats pauvres et nus, hommes dignes de Sparte,  
Partez ! Quels noms obscurs au soleil vont surgir !  
Arcole, Marengo, le lointain Aboukir !  
Ces Gaulois, les voilà de nouveau par le monde,  
Et le monde soumis par leur sang se féconde.  
Austerlitz, Iéna, sur vos sillons glacés,  
Héroïque semence, ont germé nos penses !  
O sinistre Moscou !... Cependant, fils des Gaules,  
Nous sommes les premiers entrés sous tes coupes !  
Oui, le Kremlin a vu, telle Rome autrefois,  
Dans ses remparts sacrés arriver les Gaulois ;

Il a vu, triomphant, dans sa ville enflammée,  
Le colosse du monde avec la Grande Armée !

Toi, poète, voici quel hymne triomphal  
Tu peux mêler aux cris de ce drame fatal.  
A nos fastes vivants si ton âme s'inspire,  
Écris d'après toi seul comme faisait Shakspeare.  
Aux rhéteurs de jeter dans un moule pareil  
Des choses que deux fois ne vit point le soleil :  
Parfois humble est la forme, elle est parfois hardie ;  
La forme sort du fond de toute tragédie ;  
Mais quel que soit le fond, ou profane ou sacré,  
Que chaque spectateur de terreur pénétré,  
Ou d'une pitié douce ému pour la victime,  
Sorte ami du malheur et détestant le crime !

A présent, par les bois de ces jardins fleuris,  
Achevons en causant nos courses dans Paris.

Mais, poète attristé, que ton front se relève !  
S'il n'a point de pavé que n'ait rougi le glaive,  
Paris est cependant, merveilleuse cité,  
La ville du plaisir et de la liberté.  
Tous, vers ses boulevards, ses bals et ses théâtres,  
Du nord et du midi, s'en viennent idolâtres,  
Sur l'asphalte oubliant leurs bosquets d'orangers,  
Leurs somptueux palais pour ces salons légers  
Où dans un cercle frais de femmes au teint rose  
On plaisante sans fiel, avec grâce l'on cause.  
Mais, ville du bon goût et des charmants hivers,  
Que vous devez aussi rassembler de travers !  
Oui, c'est bien dans vos murs, au centre de l'Europe,  
Que devait naître un jour l'auteur du *Misanthrope*.

Chut ! voici son image. Ami, découvrons-nous !  
Sous ce front incliné quel œil profond et doux !  
Comme on sent de ce cœur tout miné par la fièvre

Monter un rire humain sur cette épaisse lèvre !  
Devant ce haut penseur découvrons-nous, ami !  
Un de ses plus fervents (qui peut l'être à demi ?)  
Assurait que, la nuit, revenant d'une fête,  
Où le punch alluma sans doute un peu la tête,  
Il vit parler ce bronze ; abaissant le sourcil,  
Molière le comique, hélas ! parlait ainsi :

« A mes pieds, jour et nuit, belle Muse accoudée,  
Muse, consolez-moi, tant j'ai l'âme obsédée  
Rien qu'à voir, comparant les jours présents aux miens,  
Sous les habits nouveaux tous les vices anciens.  
L'homme, le même au fond, seulement se transforme.  
Cependant de quel rire inépuisable, énorme,  
Tous deux nous poursuivions les travers de nos temps,  
Grands seigneurs et bourgeois, et fourbes et pédants !  
Car l'austère raison a pour sœur la satire,  
Le méchant mis à nu s'enfuit devant le rire ;

Je le croyais du moins... je le croirais toujours...  
Naïf espoir de l'art où s'épuisent nos jours !  
Oui, j'ai là sous la main pour trente comédies  
De mille traits mordants mes tablettes fournies.  
Vicomtes et marquis, jadis tout parfumés,  
Ducs, en cochers anglais aujourd'hui transformés,  
Tudieu ! je vous suivrais jusqu'en vos écuries !  
Les nôtres, vains, légers, tout pleins de vanteries,  
Sous leurs panaches blancs et sous leurs rubans verts,  
Faisaient gloire du moins de se connaître en vers ;  
Et parmi cent beautés aux manières exquisés,  
Nous avions Sévigné, la perle des marquises,  
Ninon, esprit hardi, La Fayette, esprit droit,  
Et même Maintenon, qui régna près du roi.  
Vraiment monsieur Jourdain, si fort que j'en plaisante,  
Savait à cœur ouvert rire avec sa servante,  
Ses propos avisés ne le blessaient en rien ;  
Le bonhomme Chrysale aussi s'en trouvait bien ;

Mais leurs bourgeois gourmés, leurs banquiers, hommes graves,

N'ont plus que des muets et quasi des esclaves :

« Silence, ou je vous chasse ! » Et tous d'égalité

Ensuite ils parleront et de fraternité :

Oui, pour mieux abaisser les têtes les plus hautes,

Pour agiter l'État, qui trois fois par leurs fautes

Ou par leurs trahisons croule et les laisse enfin

Tout pâles devant ceux qu'ils menaient par la faim !

Le peuple aurait aussi mes censures loyales.

Enfant du vieux Paris et des piliers des Halles,

J'ai vu le fond secret de maint noir atelier,

Et plus d'un cœur mauvais sous plus d'un tablier.

Je fais sa large part aux gênes de la vie,

Sans jamais excuser la bassesse et l'envie.

Mais il est en tout temps des écrivains menteurs.

Comme jadis les rois, le peuple a ses flatteurs.

Ceux qui plaignent le pauvre au riche font la guerre,

Car, les devoirs du pauvre, ils n'en parlent plus guère :

Je voudrais l'éclairer par un double savoir,  
En face de son droit lui montrer son devoir.  
Aujourd'hui tout est piège et mensonges infâmes ;  
Pour réussir, on flatte et le peuple et les femmes.  
Êtres purs et charmants avec qui je me plus,  
Isabelle, Henriette, Agnès, vous n'êtes plus !  
On a sous d'autres noms Philaminte et Bélise,  
Puis des femmes jockeys ou quêteuses d'église ;  
Marinette au marché ne va plus qu'en chapeau,  
Et s'enquiert de la rente et rêve d'un château.  
Oui, voilà plus d'un trait, belle Muse, ô ma mie,  
Que j'aimerais lancer en mainte comédie,  
Et dans un style ouvert, à l'aise, copieux,  
Tel que me l'a soufflé votre masque joyeux. »

De la sorte il parlait, lui le sage, l'artiste,  
Le grand contemplateur au rire bon et triste.  
(Et ces épanchements d'un passant recueillis,



Par moi, nouvel écho, sont encore affaiblis.)  
Oh ! quel heureux poète, héritier de Molière,  
Si celui qu'enseignait cette voix familière  
Avait su retenir le secret attrayant  
De l'art grave et joyeux qui corrige en riant,  
Chaque mot sur les mœurs, l'esprit, le caractère,  
Fonds qui se modifie et jamais ne s'altère,  
Et, vieilli, reparait avec variété  
Dans ce monde mouvant qu'on appelle Cité !

## CHANT TROISIÈME.

---

### LE TEMPLE.

Dieu, souveraine source de la Poésie. — Les Villes saintes. — Peinture de Rome, terre épique. — Le Vatican : apparition des trois muses, la Poésie, la Philosophie, la Théologie. — Prière au temple de Saint-Pierre. — Consécration du poète.

Un même but attire et l'artiste et le sage ;  
Le but est radieux, mais long est le voyage  
Par la Nature fraîche, au feu des passions,  
Ils viennent au séjour des contemplations,  
Vers le pur Idéal ; et leur force est complète :  
Ce qui forme le sage a formé le poète.  
Sans jamais vous lasser, jusqu'au bord du tombeau,  
Vous qui marchez au Bien par le chemin du Beau,

Parcourez l'univers, montez jusqu'aux étoiles ;  
Sans pâlir, s'il se peut, soulevant tous les voiles,  
Dans l'abîme cherchez l'atome et le géant,  
Sûrs de ne rencontrer nulle part le néant ;  
Puis, les pieds blancs encor de la neige des pôles,  
Poètes, visitez ces grandes métropoles  
Où l'Esprit parle haut plus qu'en tout autre lieu,  
Où comme dans Eden erre l'ombre de Dieu,  
Où le céleste Amour aime à visiter l'homme :  
Telle autrefois Sion et telle aujourd'hui Rome.

Ville ! dans quel effroi mêlé de piété  
Moi, faible, j'arrivai devant ta majesté !  
Je murmurais : « Artiste, et prêtresse et guerrière,  
De quel nom t'appeler, toi partout la première ? »  
Et comme un néophyte en marchant vers l'autel,  
Je murmurais encor chaque nom immortel.  
Mais bientôt me voilà perdu dans ses ruines,

Poète-voyageur, et sur les sept collines  
Admirant les forums, les temples, les tombeaux,  
Et les marbres savants et les savants tableaux.  
Et les héros, les saints, de Romulus à Pierre,  
Marchaient à mes côtés couronnés de lumière.  
Sol sacré ! terre épique ! Un soir, ivre d'amour,  
Ainsi je résumais l'emploi de chaque jour :

En habits négligés sortir de sa demeure,  
Entrer dans une église ou dans un grand palais,  
Savourer la nature et les arts à toute heure,  
Telle est la volupté tranquille où je me plais.

Du royal Aventin aux jardins de Salluste  
J'erre ainsi, repassant mes auteurs d'autrefois :  
En allant au sénat, sur ces marbres, Auguste  
Avec les bruns enfants, dit-on, jouait aux noix.

Prenons la voie antique où, tout pensif, Horace  
Cherchait des vers ; voici le saint dépôt des lois ;  
Ici tomba César ; premiers de notre race,  
Ici le glaive en main parurent les Gaulois.

Puis c'est la Voie Appienne, où seul arriva Pierre  
Pour la tâche où son maître en mourant l'appelait :  
Le dôme qui reluit au loin dans la lumière  
Prouve que le pêcheur jeta bien son filet.

Et j'adresse un salut à l'immense coupole,  
Colosse soulevé par un géant toscan,  
Au divin Marc-Aurèle, amour du Capitole,  
Au divin Raphaël, amour du Vatican.

Il faut, à mon retour, ne voir que les Romaines,  
Sur le seuil des maisons les beaux groupes vivants,

L'eau s'épancher partout aux bassins des fontaines,  
Et le lait abonder aux lèvres des enfants.

Qu'ils suçent ardemment les fécondes mamelles !  
Qu'ils vous regardent fiers aux mères appuyés !  
Comme ils plongent leurs mains dans les sources jumelles !  
Comme, vifs et joyeux, ils agitent leurs pieds !

Tableau qui fait rêver le peintre et le poète...  
Mais la nuit calme arrive, et je regarde encor,  
A travers la campagne endormie et muette,  
A l'horizon bleuâtre un beau nuage d'or.

Chaque jour je t'admire, ô nuage tranquille,  
Sur le lac de Némi posé depuis un mois ;  
Chaque soir je te vois léger, pur, immobile ;  
Image de la paix, dans le ciel je te vois.

Oui, ciel inspirateur ! terre de l'épopée !...  
Ah ! d'un si beau travail la belle âme occupée  
Doit descendre avec moi sur les bords énéens  
Où sont marqués les pas des bardes anciens.  
Virgile, le saint maître, ici conduisait Dante,  
Tempérant de douceur sa vision ardente ;  
Des chevaliers chrétiens le poète guerrier  
Tasse offrait son front pâle à l'immortel laurier,  
Et le sombre Milton vint y puiser la flamme  
Qui, ses regards éteints, illuminait son âme.  
Vous donc, bardes futurs, esprits qui chanterez  
Les fastes belliqueux et les mythes sacrés,  
Ou l'immense nature et la passion libre,  
Venez vous féconder aux grandes eaux du Tibre ;  
Puis franchissez le pont<sup>1</sup>, et d'anges entourés,  
Montez du Vatican les somptueux degrés.

<sup>1</sup> Le pont Saint-Ange.

Là, debout sur le seuil, telles que des statues,  
Vous attendent trois sœurs diversement vêtues,  
Mais toutes trois montrant par l'éclair de leurs yeux  
Que leur penser commun va de la terre aux cieux.  
Elles vous guideront dans ces chambres sublimes,  
Sanctuaire de l'art interdit aux infimes,  
Mais où l'extase prend tout généreux mortel  
Devant ta divine œuvre, ô divin Raphaël.

Les voici ! La première est la Muse elle-même,  
Avec sa lyre d'or. Le feuillage qu'elle aime  
A décoré son front ; son pas est si léger,  
Qu'elle semble vers nous, colombe, voltiger.  
C'est que, pour s'élever aux sphères éternelles,  
La poésie est prompte à déployer ses ailes ;  
D'en haut, lorsqu'elle instruit les peuples et les rois,  
La Divinité même a parlé par sa voix.  
Mais, calme, elle s'arrête avec un doux sourire,



Et ses beaux yeux tournés vers celui qui l'inspire :

— Dieu jeune, demi-nu, sur le Pinde sacré

Apollon radieux chante comme enivré.

Au bruit de son archet, les verts lauriers frémissent,

Hippocrène s'épanche, et dans un chœur s'unissent

Les neuf savantes Sœurs, mélodieuse cour,

Pour dire leur amour, Phébus, le dieu du jour,

Le dieu de la pensée, ardent et bon génie

Qui lance la lumière et répand l'harmonie.

Pâle, les bras tendus, le sublime vieillard,

Lui-même Homère écoute, et tous les fils de l'art,

Greco, Latins et Toscans (ô Corneille, ô Racine,

Aujourd'hui vous brillez dans cette cour divine !)

S'excitent à monter vers la cime d'azur

Où tout ce qu'ils rêvaient est harmonique et pur.

Chanteurs, ici pourtant la Muse vous confie

A son austère sœur, à la Philosophie :

Ame éprise du vrai, cœur sans illusion,  
Esprit toujours plongé dans la réflexion. —  
Voyez dans son école, immense architecture,  
Amis de la Sagesse, amants de la Nature,  
Voyez-les, jeunes, vieux, avec sérénité,  
Par des efforts divers cherchant la vérité.  
Armé de son compas d'où la gloire rayonne,  
Sur le marbre Archimède inscrit un hexagone ;  
C'est le grand Ptolémée, un globe dans la main,  
Des astres le premier indiquant le chemin ;  
Attentif et muet, près de lui Pythagore  
Écoute dans les airs leur passage sonore ;  
Cependant à l'écart, Socrate, pur esprit,  
Discute ; c'est le cœur de l'homme qu'il décrit :  
Sage révélateur, précurseur de l'Idée,  
D'un céleste démon belle âme possédée,  
Et qui laisse à ses fils Aristote et Platon  
Étendre, formuler sa modeste leçon.

O géants du savoir ! L'un, par un geste austère,  
Se pose ordonnateur des choses de la terre ;  
L'autre, le doigt levé, signe doux et puissant,  
Dit que tout monte au ciel et que tout en descend.

Il est vrai ! — « Toi qu'un maître appelait Béatrice,  
Viens donc aussi vers nous, divine inspiratrice ;  
Toi qui parles de Dieu dans la langue du ciel,  
Dans nos discours humains répands un peu de miel ;  
La Muse nous versa son onde avec largesse,  
Nous avons écouté la voix de la Sagesse :  
Éclaire nos esprits d'un de tes purs rayons,  
Toi qui sais la douceur des contemplations.  
Pour les bien admirer, ces dernières merveilles,  
O sainte, nous t'ouvrons nos yeux et nos oreilles,  
— O mortels, le spectacle exposé devant vous,  
Les anges même au ciel l'adorent à genoux ;  
Sur leurs fronts inclinés ils ramènent leurs ailes,

Tant vives à leurs yeux brillent les étincelles  
Qui s'élancent sans fin du mystique froment,  
Tant Dieu leur est visible au fond du sacrement !  
Ils le voyaient aussi, tous ces fervents apôtres,  
Et ces graves docteurs, ces pères, et tant d'autres  
Par qui fut d'âge en âge avec force établi  
Le mystère divin dans la Cène accompli.  
Ici sur un autel, table du sacrifice,  
Brille la blanche hostie au-dessus du calice,  
Et tous, leur livre en main ou leur tiare au front,  
Se consultent encor sur le dogme profond ;  
La lumière du ciel s'épanche et les inonde ;  
Dans les rayons dorés chante la bouche ronde  
De mille chérubins, et, volant dans les airs,  
Les séraphins ardents prolongent leurs concerts ;  
Et plus haut, par-dessus la riante couronne  
Et la blonde vapeur qui toujours l'environne,  
Dans toute sa puissance et son éternité

Sans voiles apparaît l'auguste Trinité. »

Celle de qui la voix s'élève comme une hymne,  
La vierge parle ainsi, puis de sa main divine  
Elle vous montre, à vous qui ne parlez qu'en vers,  
Le beau temple romain, temple de l'univers.  
Saluez les trois sœurs, savantes interprètes,  
Et marchons vers Saint-Pierre, ô bardes, ô prophètes !...  
Arcades, triple nef et dôme radieux,  
Tombeaux des confesseurs qui remplacent les dieux,  
Chaire antique, salut ! Des quatre points du monde  
L'homme ici vient prier ; l'âme la plus immonde  
Y lave sa souillure, et les plus innocents  
Sortent fortifiés par l'huile et par l'encens :  
Autel patriarcal, sur tes marches augustes  
Donne à tous ces chanteurs un sens droit, des cœurs justes,  
Des esprits aisément ouverts à la beauté  
Pour faire aimer le bien avec la vérité,

Et rends forts, au milieu des obstacles vulgaires,  
Ces apôtres de l'art, ces doux missionnaires!

Et toi, l'espoir de tous, élève de mon choix,  
Que j'ai conduit rêveur sous l'ombrage des bois,  
Plongé dans la cité, bouillonnante fournaise,  
Et que j'amène au temple où le trouble s'apaise,  
Initié sans mal en tout temps, en tout lieu,  
Toi qui sais la Nature, et l'Âme humaine, et Dieu,  
Désormais appuyé sur ta force secrète,  
Jeune homme, va chanter! Dieu te sacre poète.

FIN.

Faut-il ajouter une note à cet Essai ?

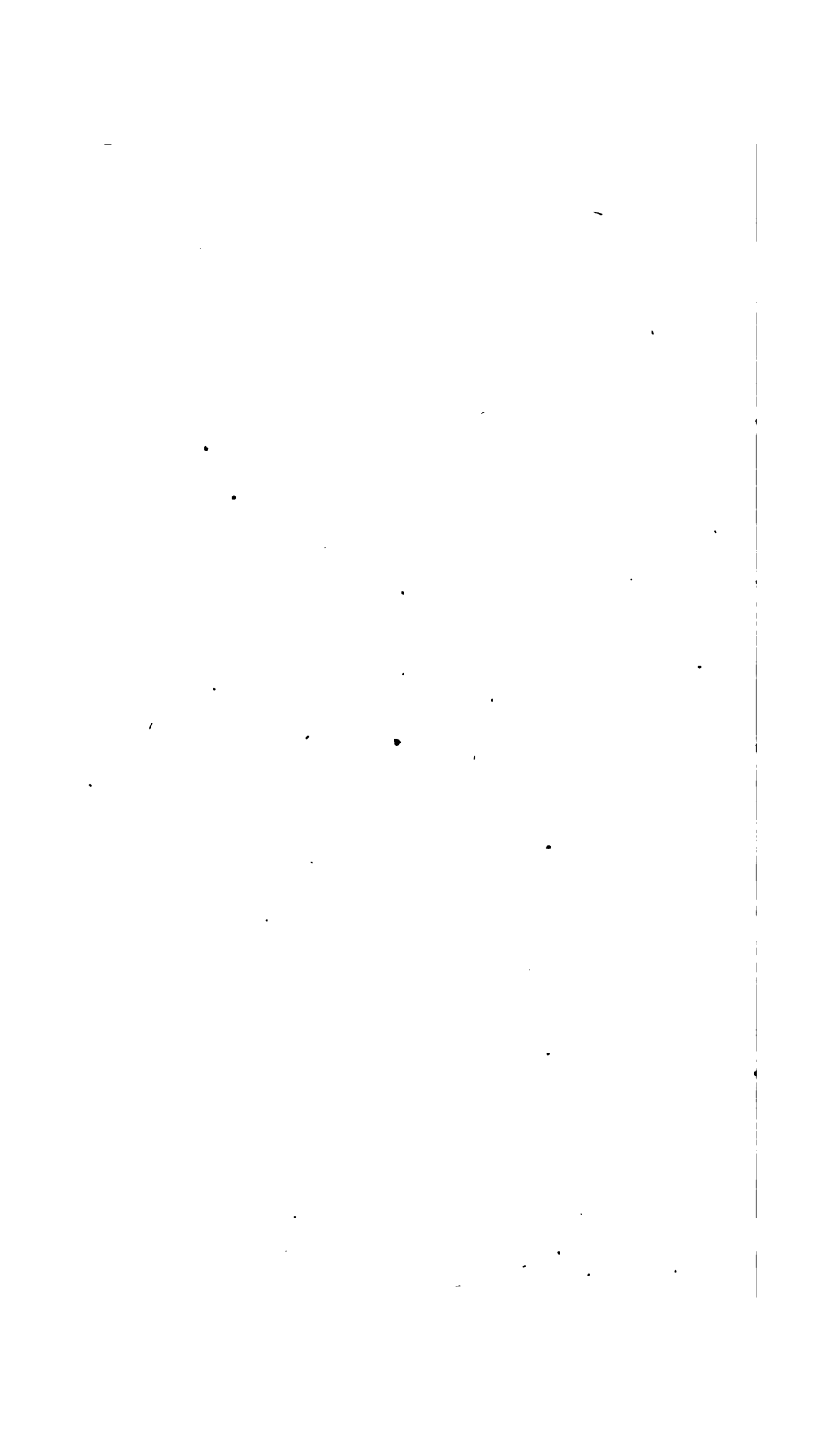
L'Art poétique d'Horace si élégant, et celui de Boileau plus méthodique (en apparence, du moins, mais d'un plan général et de divisions tout arbitraires), ne sauraient être recommandés : ils ont établi la rhétorique de la poésie. Pour sa philosophie, ils l'ont négligée. Esprits fermes, ils ont voulu avec raison (leur travail était assez grand) se renfermer dans la partie technique. Ainsi l'origine et la mission de la poésie, la nature, l'âme en elle-même (sauf quelques traits excellents d'observation morale), Dieu enfin, sont presque anciens absents de leur livre.

C'est par le sentiment de ces lacunes, non dans l'œuvre des différents artistes mais dans la théorie, que fut écrit, après d'autres tentatives, le poème de l'Invention par André Chénier, et que de nos jours ont paru les délicates Épîtres de M. Sainte-Beuve.

Après la poétique des règles, il restait donc à faire une autre poétique.

Fondée sur les principes des choses, sur le triple domaine de l'inspiration, cette Poétique Nouvelle cherche les sources mêmes de l'art, naturelles, humaines et divines, lesquelles ne sont autres que celles de la vie. Traité de poésie, elle arrive ainsi, sans efforts, à être un résumé philosophique. Ce qui fait l'homme complet fait le poète, et réciproquement.

Cette vue qui indique les études nécessaires à tout vrai servant de l'art, et signale son importance, suffirait pour justifier notre entreprise.





---

**ARMÔR**, et mieux **ARVÔR**, **Sur-Mer**, ou **Pays-Maritime**, d'où  
**Armorique**.

**ARTH-UR**, **Homme-Ours**.

**ARZ** (île d') **Barrière**... du golfe.

**AURAY**, en breton **HALL-RÉ**. **Sallé** ou **Palais-du-Roi**.

**AVEN**, **Fleuve**.

**BANGOR**, **Chœur-Suprême**.

**BEN-VEL**, **Tête-Blonde**, à la lettre, **Tête-de-Miel**.

**BREIZ**, **Bretagne**, **Pays-des-Guerriers**.

**BRENN**, **Chef**, d'où **Brennus**.

**BREST**, **Port-de-Bretagne**?

**CADOU-DAL**, **Combattant-Aveugle**.

**CAN-DAL**, **Front-Éblouissant**.

**COAT-FORN**, **Bois-du-Four**.

**CORNOUAILLE**, Pointe-de-la-Gaule, *Cornu-Gallia*; en breton, **KERNÉ**, Pays-des-Pointes, des Caps; capitale, Kemper. — Un des quatre grands cantons de la Bretagne.

**CROIZIC**, Petite-Croix ou Verveine ?

**DÔL-MEN**, Table-de-Pierre. — Autel druidique.

**EL-LÉ**, Eau-Sombre. — Les Gallois écrivent **EL-LLOI**.

**ER-HOR**, Le-Nain.

**ENN-TELL**, Le-Tumulus.

**EOSTIK**, Rossignol.

**FLOHIC**, Petit-Écuyer.

**GAM-BERR**, Marche-Courte.

**KELLEC**, Entier.

**KER-ROMAN**, Village-de-Roman.

**LÉNA POUR HÉLÉNA**.

**LÉON**, Pays-de-la-Légion ? — Un des quatre grands cantons de la Bretagne. Capitale, Saint-Pôl.

**LEZ-BREIZ**, Soutien, à la lettre, Hanche-de-la-Bretagne, sur-nom de Morvan, vicomte de Léon (ix<sup>e</sup> siècle). Supprimée de la dernière édition d'un précédent recueil, cette pièce, revue et augmentée de quelques vers, a pu trouver ici, parmi d'autres histoires de guerre, sa vraie place. Voir le *Barzaz-Breiz* de M. de la Villemarqué.

**LI-MÛR**, Grande-Cour, Grand-Palais.

**LILÉZ**, Couleur-de-Lait.

**LOC-MARIA**, Ermitage, ou Chapelle-de-Marie.

**LOC-TUDI**, Ermitage-de-Saint-Tudi, abbé au vi<sup>e</sup> siècle.

**LORGNEZ**, Vilenie. — C'est un surnom.

**MALÔ**, c'est-à-dire, **MAC-LAW**, fils de **LAW**. — Premier évêque de la ville d'Aleth, laquelle prit son nom (vi<sup>e</sup> siècle).

**MEN-HIR**, Pierre-Longue. — Monument druidique.

**MÉR-GAN**, Né-de-la-Mer. Pélage.

**RIO**, Royal.

**RI-WALL**, Roi-du-Rempart.

**ROZ-VENN**, Rose-Blanche.

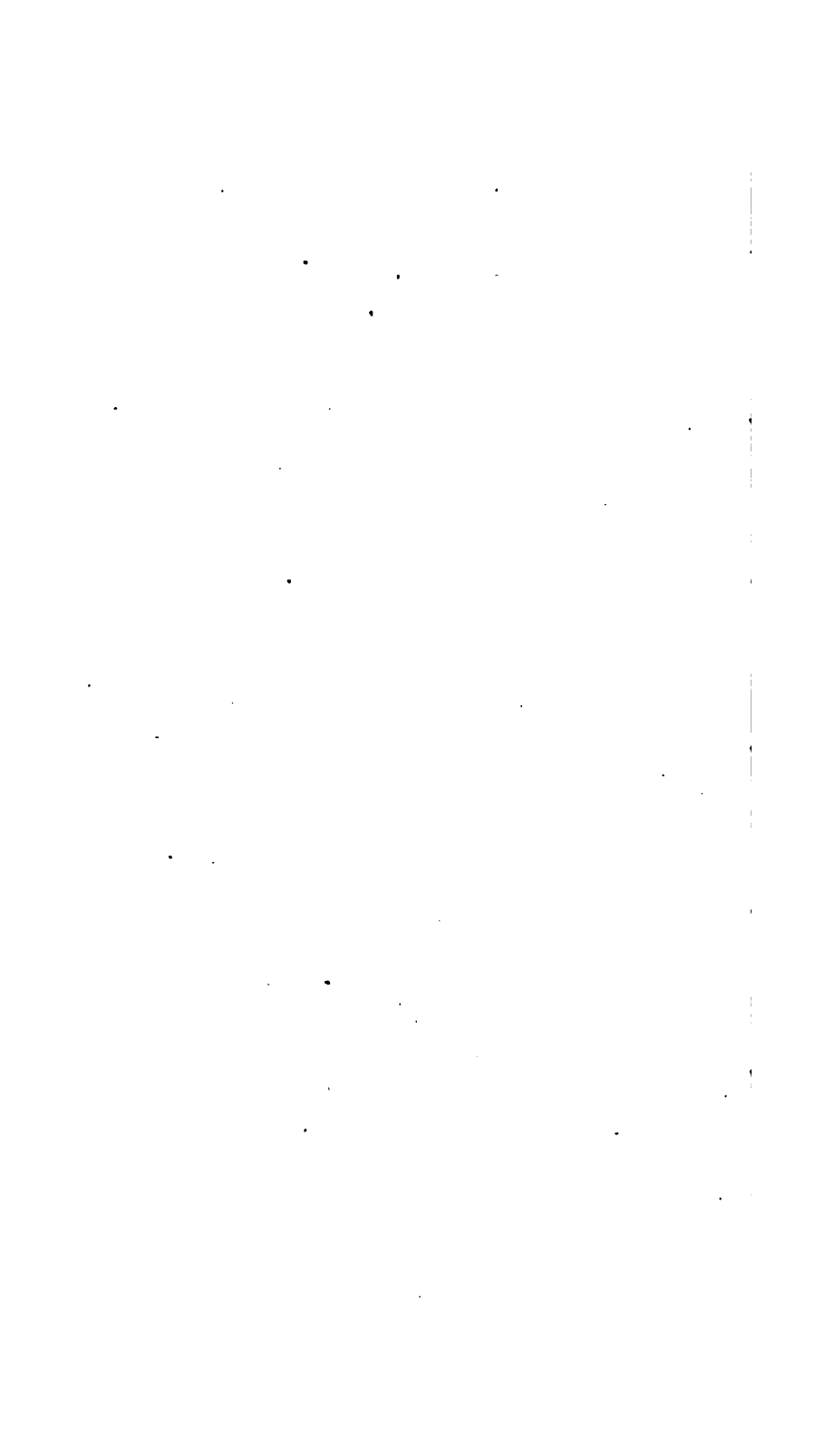
**SCORFF**, Eau superflue qui sort d'un étang.

**TIEC**, Chef-de-la-Maison.

**TRÉGUIER**. — Ville qui donne son nom à l'un des quatre grands cantons de la Bretagne.

**VANNES** ou **VENNES**, en breton **GWENNED**, Pays-Découvert. à la lettre, Pays-Blanc. — Ville donnant son nom à un des quatre grands cantons de la Bretagne, parlant chacun un dialecte particulier.

---



# TABLE

	Pages.
INTRODUCTION. . . . .	IV
PROLOGUE. ÉPILOGUE. . . . .	VII

## LIVRE PREMIER.

LE MISSIONNAIRE. . . . .	3
I. En Bretagne. . . . .	<i>ib.</i>
II. En Amérique. . . . .	8
LES PÊCHEURS. . . . .	13
I. Le Chant des Pêcheurs. . . . .	<i>ib.</i>
II. La Poussière sainte. . . . .	22
III. Le Chant des Quêteurs. . . . .	28
L'ARTISANNE. — XVII <sup>e</sup> siècle. . . . .	39

	Pages.
LES DEUX NIDS.....	47
UN CELTE.....	49
ROSILY. — XVI <sup>e</sup> siècle.....	53
LES DESTINÉES.....	61
L'INCENDIE.....	65

## LIVRE DEUXIÈME.

LES ÉCOLIERS DE VANNES.....	71
Première époque. — 1815.....	ib.
Deuxième époque. — 1835..	83
LE COMBAT DE LEZ-BREIZ. — IX <sup>e</sup> Siècle.....	93
LA PAIX ARMÉE.....	105
I. L'Ennemi .....	ib.
II. Le Chant de guerre.....	110
III. A l'Allemagne.....	114
IV. La Justice.....	117

## LIVRE TROISIÈME.

LE LABOUREUR OUVRIER.....	123
LA FLEUR DE LA TOMBE.....	129
LE BARDE RI-WALL. — III <sup>e</sup> Siècle.....	133
LES MOISSONNEURS.....	139
AUX POÈTES PROVENÇAUX.....	149
L'ÉOSTIK OU LE ROSSIGNOL. — XIII <sup>e</sup> Siècle.....	155

TABLE.

271

	Pages.
LA LICORNE.....	161
LES BAINS DE MER.....	169
La Maison.....	ib.
L'Église.....	177
Le Bal.....	183
LA TRAVERSÉE.....	191

LE CYCLE.

Harmonies ..	199	Épigramme.....	209
Les Pèlerins.....	200	Prière.....	210
Nouveau Proverbe.....	201	Aux Précurseurs... .	211
La Couleuvre.....	202	Canzone.....	212
Les Deux Cierges.....	205	Les Vanneuses... .	213
A Marie.....	204	Amitiés.....	214
La Brahmine.....	205	Aux Fermiers de Coat-Forn.	215
A Séléné.....	206	Un Baptême.....	216
Tirésias.....	207	Les Profanateurs.....	217
A Vénus.....	208	Résumé.....	218

POÉTIQUE NOUVELLE.

CHANT PREMIER. — LA NATURE.....	221
CHANT DEUXIÈME. — LA CITÉ.....	235
CHANT TROISIÈME. — LE TEMPLE.. .	250

FIN DE LA TABLE.





POÉSIES DE A. BRIZEUX.

---

MARIE, Idylle.

LA FLEUR D'OR (*les Ternaires*), livre lyrique.

PRIMEL EL NOLA, Histoires rustiques.

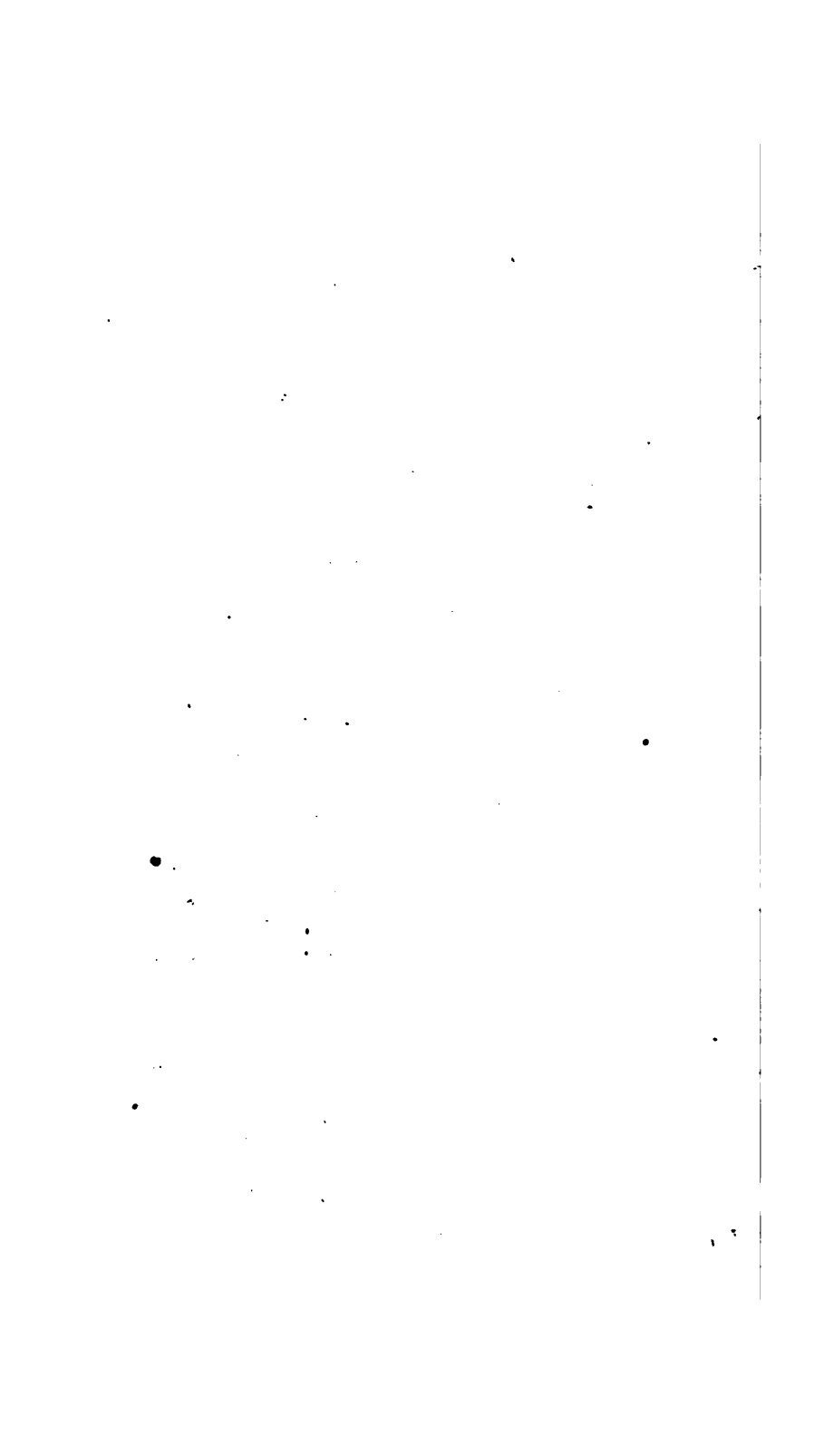
LES BRETONS, poëme couronné par l'Académie française.

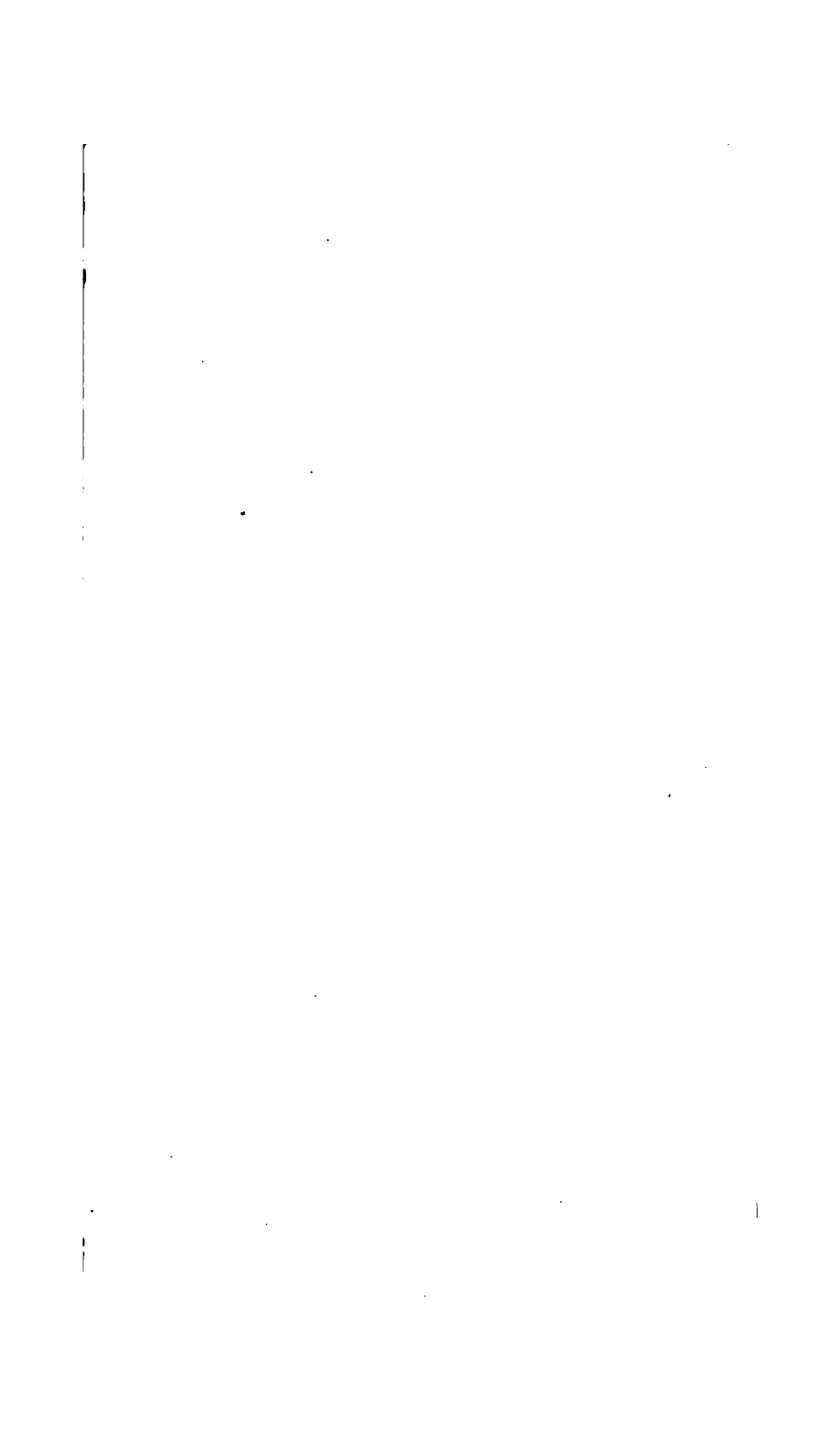
HISTOIRES POÉTIQUES.

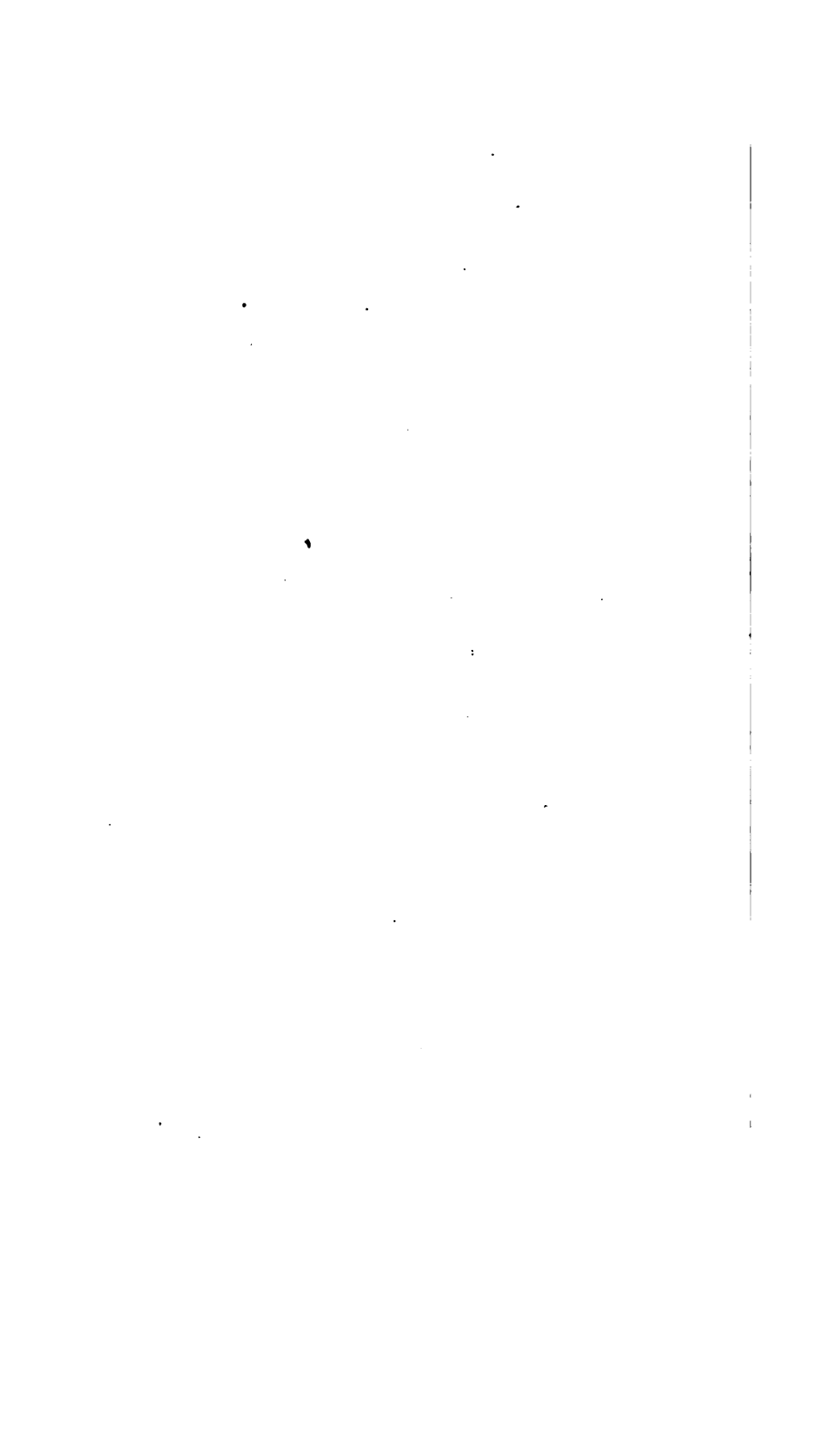
DU MÊME.

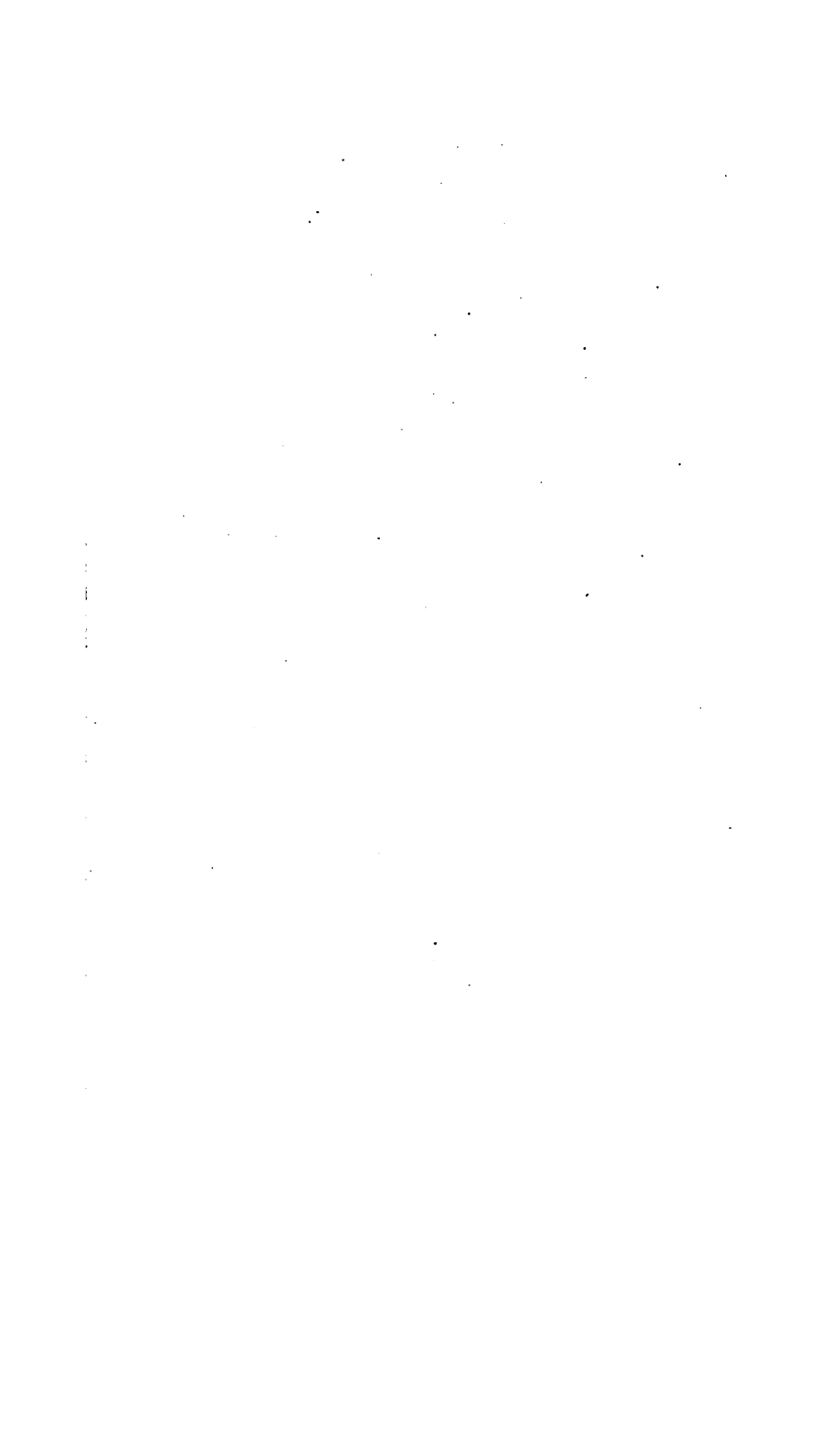
TÉLEN ARVOR (*la Harpe d'Armorique*), poésies en langue  
celtique avec une traduction française en regard.

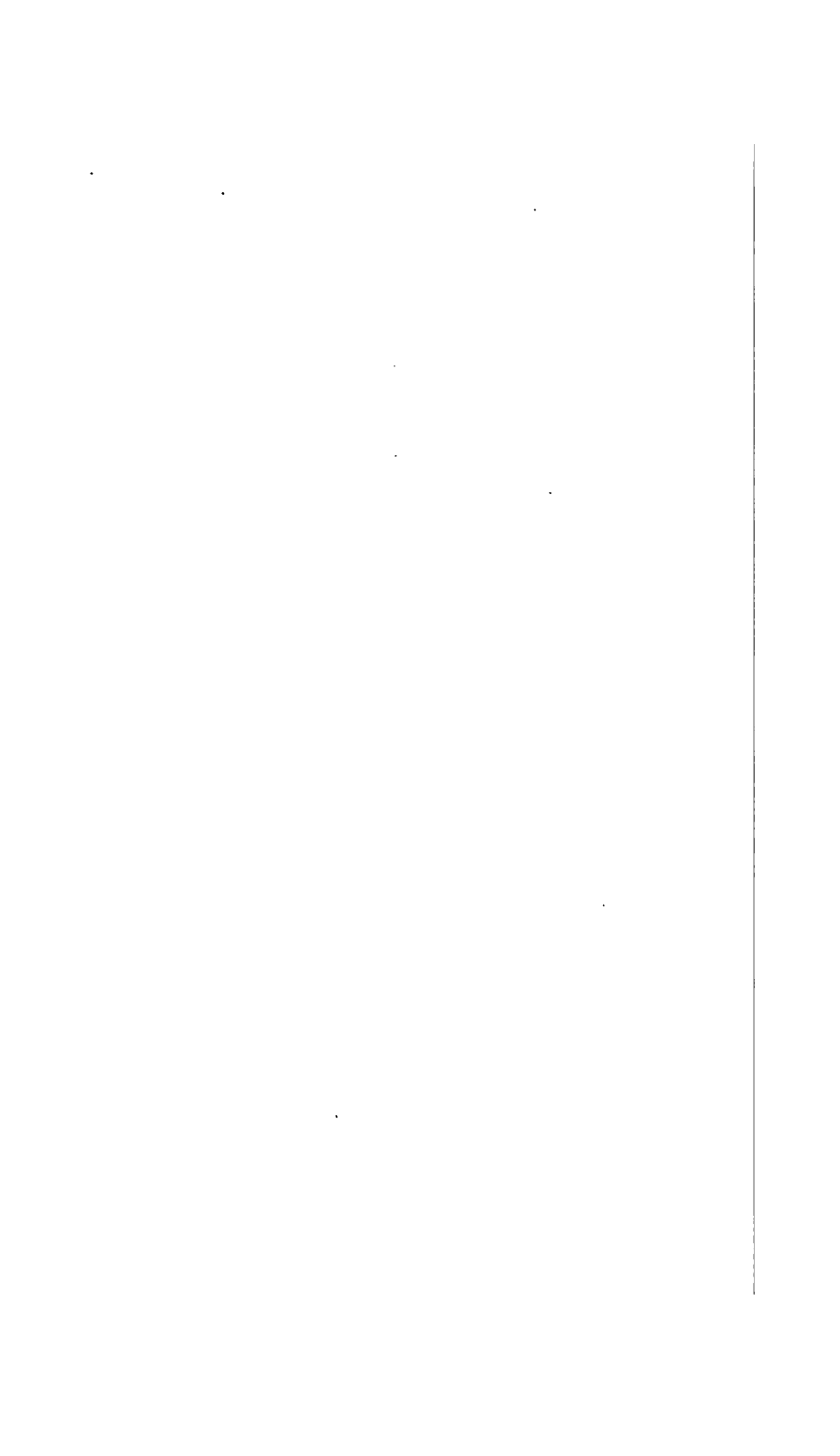
LA DIVINE COMÉDIE de Dante Alighieri, traduction en prose.











JUL 5 - 1950



